





ANNALES

DE LA

PROFANATION DE LA FOI



# ANNALES

DE LA

---

PROPROPATION DE LA FOI.

ANNALES

DE LA

---

*Avec approbation des Supérieurs.*

PROFANATION DE LA FOI



---

LYON. — IMPR. DE J. B. PÉLAGAUD.

8000 4684

80 Rés. 26  
(22/-)

# ANNALES

DE LA

## PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES  
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS  
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE  
DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME VINGT-DEUXIÈME.



A LYON,  
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Péral, n° 6.

1850.

170 1575





---

## STATISTIQUE DES MISSIONS

EN 1849.

---

Un état général des Missions avait été publié dans les Annales, en 1844. C'était un premier essai auquel nous nous promettons de revenir un jour, lorsque le zèle évangélique, débordant par ses conquêtes tous les chiffres qui marquaient son niveau précis à cette époque, nous forcerait de donner une expression plus fidèle aux réalités du présent. Cette heureuse nécessité nous est venue plus tôt que nous ne l'attendions; grâce au concours de tous les dévouements, les progrès de la foi ont marché plus vite que nos espérances, et nous devons nous hâter à la suite du mouvement accompli depuis cinq années, tant il a laissé loin derrière lui les bornes alors connues de l'apostolat.

Mais cette fois notre travail subira une légère modification. Prenant pour texte et pour modèles les Rapports que les chefs de Congrégations nous adressent chaque année, nous réunirons dans un seul cadre toutes les Missions confiées au même corps, et, pour les peindre avec une fidélité plus scrupuleuse, nous emprunterons les données, les chiffres, et en quelque sorte la plume des Supérieurs qui président à leur direction. Quant aux

Eglises placées en dehors des Ordres religieux, elles auront aussi leur tour dans cette série de tableaux. Ains les Missionnaires seront classés, non par pays qui les séparent, mais par familles qui les rapprochent. Groupés autour de leur bannière distincte, ils ne nous apparaîtront plus dans cet isolement qui les amoindrit et qui nous dérobe le secret de leur force, mais dans cette puissante unité d'esprit qui en fait une milice disciplinée, dont tous les soldats unis entre eux par une solidarité religieuse, luttent, souffrent et triomphent en commun, quoique jetés à tous les bouts du monde. Et pour nos Associés, peut-être y aura-t-il quelque intérêt de plus à saisir d'un coup d'œil l'ensemble des travaux, la spécialité des œuvres, la nature des difficultés et l'étendue des succès qui sont l'apanage ou la gloire d'une Congrégation.

Nous commençons par les Lazaristes.

Leur principal effort se porte aujourd'hui vers le Levant. En Turquie d'abord, si l'on se bornait à compter les conquêtes individuelles, il y aurait déjà, dans ces conversions isolées, de quoi compenser amplement les sacrifices de tout genre faits en faveur de l'Eglise orientale. Mais, ce qui est plus encore que des hérétiques et des infidèles gagnés à la vraie foi, il y a maintenant pour la Religion dans ces contrées une position fortement assise qui s'améliore de jour en jour. Entourée d'une considération dont elle n'avait pas joui depuis des siècles, dotée d'institutions que lui envieraient beaucoup de villes des pays chrétiens, elle possède les moyens d'action les mieux adaptés aux besoins actuels, et dont l'emploi n'avait pu être tenté jusqu'à cette époque. L'éducation publique, la presse religieuse et les établissements de charité sont les trois plus importantes de ces nouvelles créations. Avant d'énu-

mérer leurs bienfaits, et pour en mieux apprécier le côté providentiel, il est bon de rappeler combien elles sont venues à propos pour sauver ce qui restait encore de catholicisme en Orient.

La Russie, avec le rôle de souveraine qu'elle s'est arrogé dans les diverses communions schismatiques, avec l'influence qu'elle exerce de longue main dans les affaires de la Turquie, de la Perse et de la Grèce, avec le prosélytisme organisé dans les provinces danubiennes pour s'assimiler la race slave, sous prétexte d'identité d'origine, la Russie allait étouffer les derniers germes de notre foi et s'imposer en maîtresse absolue des consciences, depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Caspienne. Du reste, elle était loin de rencontrer un obstacle à ses projets dans le clergé dissident, qui rêve toujours une Eglise orientale, et glisse par une pente naturelle sous la main qui caresse son schisme pour l'asservir (1).

Un autre danger menaçait aussi le Levant depuis quelques années. Les sociétés bibliques l'avaient sillonné en tout sens depuis Athènes jusqu'à Téhéran; elles y avaient semé leurs livres dans toutes les langues. Ce n'est pas que le protestantisme ait jusqu'à présent rien établi de sérieux, ni qu'il ait excité la moindre sympathie: son culte trop froid et trop nu pour l'Occident, l'est à plus forte raison pour les Orientaux, et ses blasphèmes contre Marie sont plus que suffisants pour le rendre impopulaire. Mais il apporte avec lui deux fléaux: l'amour de l'argent et l'esprit d'incrédulité. Il paie tout, même les consciences; s'il fait des prosélytes, il leur assure des pensions; s'il ouvre des écoles, il en solde

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

(2) Un Mandement épiscopal sorti de son tiroir, a été inséré dans

(4) Rapports de M. Leleu, 1845 et 1846.

les enfants ; en sorte qu'un peuple pénétré jusqu'ici de respect pour sa foi s'habitue à la croire chose vénale comme tout le reste , puisqu'elle a aussi des acheteurs. De cette disposition à l'incredulité il n'y a qu'un pas , et ce qui aide à le franchir c'est la tendance naturelle à secouer le joug des pratiques gênantes , c'est la facilité de lui échapper en déclarant qu'on se fait *protestant* , mot qui a passé dans la langue turque comme synonyme d'homme sans religion (1).

A ces deux ennemis de l'orthodoxie, la politique russe et la corruption protestante, les Lazaristes ont opposé comme arme défensive :

1<sup>o</sup> *La presse religieuse*. — Une imprimerie a été fondée à Constantinople , où s'élaborent des ouvrages de controverse et de piété, français, latins, anglais, italiens, grecs, arméniens, tures et persans (2). Par elle, les populations chrétiennes ont été averties du péril qui les menaçait, les petits triomphes que se décernaient les méthodistes, se sont évanouis à la révélation des honteux moyens de leur propagande ; les Arméniens ont reculé devant la servitude moscovite qui allait être le prix de leur défection ; le clergé grec, attaqué dans ses abus et forcé de rougir de sa stérilité traessière, a compris que le temps était passé où il abusait impunément de son influence auprès de la Porte pour opprimer la minorité catholique, et nos frères ont vu leurs rangs s'élargir par la diffusion de la vérité, dès qu'on a eu des livres à mettre entre les mains de ceux qui venaient frapper à la porte de l'Eglise latine pour lui demander

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

(2) Un Mandement épiscopal sorti de ses presses, a fait immédiatement tripler les recettes de l'OEuvre à Constantinople.

l'instruction. C'est là, désormais, un genre de prédication dont le succès est admirablement constaté (1).

2° *L'éducation publique.* — Dans l'état actuel de la société en Orient, avec des populations qui sont légalement parquées dans leurs croyances, si les Missionnaires se bornaient à la seule prédication de l'Évangile, ils n'obtiendraient de leurs sueurs qu'un bien faible résultat. Heureusement une autre voie s'est ouverte à leur activité, un nouveau courant d'idées venu de l'Occident a servi les desseins de leur zèle, c'est le besoin d'éducation qui s'est éveillé au milieu de toutes les nations orientales. Il fallait se placer à la tête de ce mouvement sous peine de le voir, guidé par des mains hostiles, égarer la jeunesse; il fallait greffer l'Évangile sur la génération naissante pour qu'au jour de sa maturité elle en portât spontanément les fruits. Or, ce que les Lazaristes ont déjà réalisé, sous ce rapport, en Grèce, en Turquie, en Perse, dans les capitales de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Égypte et de l'Abyssinie, peut aisément s'apprécier par ce seul fait qu'en moins de deux années ils ont fondé cinq pensionnats, ouvert douze écoles gratuites et élevé plus de deux mille enfants dans la seule Préfecture apostolique de Constantinople. Partout le succès a dépassé leurs espérances, et de plus il a eu pour résultat de donner à l'enseignement une impulsion générale. A la vue des collèges et des écoles élevés par les Lazaristes, tout le monde s'est occupé d'éducation; et, que ce soit émulation ou jalousie, toujours est-il que le profit en est à la société, comme la gloire de l'initiative est à la Religion.

---

(1) Lettre de M. Etienne, Supérieur général des Lazaristes, 6 avril 1846.

Mais ce qui paraissait désespéré et chimérique, c'était l'éducation des personnes du sexe, tant la publicité en ce genre répugnait aux habitudes et aux mœurs de l'Orient. Pour tenter un premier essai, même chez les populations franques de l'empire, il fallait braver des répulsions traditionnelles, et il n'y avait qu'un succès complet qui pût justifier la témérité de l'entreprise. Ce succès, la Providence le réservait au zèle industrieux des Sœurs de la Charité ; et aujourd'hui les écoles publiques pour les jeunes personnes sont regardées, non-seulement comme un progrès, mais encore comme un besoin social. Les femmes turques, qui remarquent cette tendance nouvelle, préfèrent secrètement dans leur cœur le sort des femmes chrétiennes à leur propre sort, et, par une conséquence bien naturelle, la loi de Jésus-Christ à celle de Mahomet. Aussi la grâce leur a-t-elle déjà fait sentir ses attraits mystérieux... Mais il est des noms qui ne doivent encore être écrits que dans le livre de vie. Nous n'en parlons ici que pour constater le changement qui s'opère dans les esprits, et les événements qui se préparent dans le lointain de l'avenir (1). Plus bas nous mentionnerons, au chapitre spécial de chaque Mission, les nombreux établissements que les Lazaristes viennent de créer.

3° *Etablissements de Charité.* — Ces œuvres qui présentent le catholicisme sous son côté le plus attrayant et le plus divin, sont appelées à compléter par le cœur l'ascendant que le Missionnaire a pris sur les esprits, car jamais la persuasion ne s'insinue mieux que par la bienfaisance. A des raisonnements on peut opposer des raisonnements ; mais à des bienfaits il ne vient à la

---

(1) M. Leleu, Rapport de 1846.

pensée de personne, à la pensée du peuple surtout, de rien objecter. Aussi les Turcs ne savent-ils qu'admirer et bénir ces vierges étrangères qui prennent soin de leurs jeunes familles, ces humbles femmes qui pansent leurs blessures, ces anges, comme ils les appelaient au commencement, qui ont le privilège de se multiplier comme la douleur, de prodiguer des consolations et des secours aussi inépuisables que la misère. Dans le courant d'une seule année, les Filles de Saint-Vincent-de-Paul ont pansé plus de 40,000 plaies et assisté plus de 63,000 pauvres à Constantinople, secouru plus de 31,000 indigents à Smyrne, distribué gratis des remèdes à tous les malades de Santorin et des îles environnantes, à ceux de Beyrouth et du Liban, à tous ceux d'Alexandrie dont le nombre dépasse souvent deux cents en un seul jour (1).

On comprend assez les rapports qui s'établissent, au profit de la Religion, entre cette foule d'indigents et leurs bienfaitrices. Entourées de l'estime et de l'affection de tous, de la classe des malheureux surtout qui est la plus nombreuse, elles voient autour d'elles s'effacer de jour en jour les préjugés qui nous rendaient les musulmans si hostiles; en montrant la foi dans un type vir-

---

(1) Ceux qui auraient peine à croire qu'il y eût tant de malheureux dans ces villes du Levant, n'ont qu'à jeter les yeux sur les lignes suivantes pour se convaincre qu'il n'y a point d'exagération dans des chiffres si élevés. Un témoin oculaire parlait ainsi de Smyrne après l'incendie de 1845. « Représentez-vous l'espace d'une lieue n'offrant que des ruines encore brûlantes, au milieu desquelles on aperçoit seulement l'Asile consacré à Marie et l'église du Sacré-Cœur; voilà maintenant tout le quartier catholique... C'est toute la population chrétienne que nous voyons sans pain et sans abri! » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces incendies se renouvellent presque chaque année: 1844 avait eu le sien comme 1845.

ginal et dans sa manifestation la plus douce, la charité, elles l'ont rendue chère et sacrée aux infidèles; elles ont placé le catholicisme en Orient sous la sauve-garde de la reconnaissance publique. Cette vérité est si bien reconnue qu'un personnage éminent disait naguère à un Missionnaire du Levant : « Dans le cas d'un soulève-  
« ment des Turcs contre les Européens, ce n'est pas  
« dans les consulats, sous le pavillon d'une nation  
« puissante, qu'il faudrait chercher un abri; c'est  
« seulement chez les Sœurs de la Charité qu'on trou-  
« verait un asile inviolable (1). »

« Ainsi vient de se réaliser avec un succès inespéré,  
« nous écrit M. Etienne, la pensée que j'eus l'honneur  
« de vous soumettre en 1840. Ces établissements ne  
« sont pas des œuvres passagères, destinées à n'agir  
« que partiellement sur les peuples; ce sont, au con-  
« traire, des institutions fortement constituées, que la  
« succession des temps ne fera qu'affermir; remuant  
« jusque dans leurs entrailles toutes les populations  
« orientales; faisant pénétrer la foi catholique dans leurs  
« mœurs, dans leurs usages, dans leur langue et dans  
« toutes leurs habitudes; les amenant enfin à la con-  
« naissance de la vérité sans qu'elles s'en doutent, et  
« par les moyens les plus propres à nous concilier les  
« esprits et les cœurs... Déjà les maisons des Sœurs  
« sont devenues des sanctuaires où la charité attire  
« toutes les âmes, pour les éclairer et les réchauffer aux  
« ardeurs de la vraie foi. Les aumônes de vos Associés  
« pouvaient-elles avoir un emploi plus heureux (2)? »

Les développements que nous avons consacrés à ren-

(1) Lettre de M. Leroy, 16 février 1848.

(2) Lettre de M. Etienne, 1<sup>er</sup> mai 1849.



dre le but , les moyens et la physionomie générale des œuvres des Lazaristes en Orient , nous dispenseront de revenir sur ces considérations , dans le tableau spécial que nous allons tracer de chacune de leurs Missions en particulier.

#### MISSION DE CONSTANTINOPLE.

« La capitale de l'empire Ottoman , écrivait M. Leleu  
 « en 1846 , est la ville à deux physionomies , l'une  
 « européenne et l'autre asiatique ; c'est le point de jon-  
 « tion et le rendez-vous de deux mondes , le monde  
 « oriental et le monde occidental. Je ne pense pas qu'il  
 « y ait une cité où se verse une plus grande masse de  
 « populations et de croyances diverses. Ce n'est pas  
 « seulement la politique qui y conduit tant de voya-  
 « geurs préoccupés de la question d'Orient , et qui  
 « croient être plus propres à dénouer ce nœud gordien  
 « en venant le regarder de plus près ; ce sont encore les  
 « affaires qui entassent une multitude d'étrangers sur  
 « cette grande route du commerce ; c'est aussi la Reli-  
 « gion qui y députe sans cesse ses représentants pour  
 « des intérêts plus relevés. Dernièrement , à une  
 « réunion ecclésiastique , on comptait sept Prélats , trois  
 « Préfets apostoliques , un Provincial et six Supérieurs  
 « de communautés religieuses ; il y avait des Evêques  
 « de quatre rites divers , des Religieux de cinq ordres  
 « différents ; on y parlait au moins six langues à la fois :  
 « spectacle imposant qu'on retrouverait difficilement  
 « dans aucune autre ville du monde , excepté peut-  
 « être à Rome. »

Au milieu de ce prodigieux concours , il importait à la dignité de l'Eglise latine de frapper les regards par des établissements qui imposent le respect et la con-

sidération ; il fallait montrer à tous le catholicisme agissant , instruisant , civilisant au sein même de la léthargie généralé. Les Lazaristes se sont mis à l'œuvre , et voici leur part du bien réalisé :

1<sup>o</sup> Leur collège de Bebek contient plus de quatre-vingts élèves de toute nation.

2<sup>o</sup> Les écoles de Péra et de Galata , dirigées par les Frères des Ecoles chrétiennes , sont fréquentées par près de 600 enfants.

3<sup>o</sup> Les maisons des Sœurs de la Charité , à Galata , à Péra et à Bebek , réunissent chaque jour 715 petites filles auxquelles on fait gratuitement la classe.

4<sup>o</sup> Un internat de 160 élèves , aussi chez les Sœurs , a été combiné de manière à ce que la subsistance de cinquante orphelines , fût fournie par la pension des jeunes personnes payantes.

5<sup>o</sup> Une crèche a été ouverte aux enfants trouvés. Des souscriptions annuelles sont assurées déjà pour l'entretien de quarante enfants , qui n'ont d'autre patrimoine que la charité chrétienne , d'autres mères que les Filles de Saint-Vincent.

6<sup>o</sup> Un hôpital où les dépenses en faveur des pauvres sont couvertes par la rétribution des malades payants ; des secours de tout genre distribués aux indigents et aux infirmes dont le nombre a été , pour 1848 , de 113,965 ; une pharmacie qui donne gratuitement ses remèdes , bien qu'il se présente jusqu'à 500 malades en un seul jour ; un bureau de charité organisé pour fournir aux besoins les plus urgents des chapelles pauvres , et qui , dans la seule année 1845 , a pourvu vingt églises de linges et d'ornemens ; telles sont les œuvres qui forment , avec l'éducation , le principal lot des Sœurs à Constantinople.

7<sup>o</sup> Cet ensemble de fondations pieuses se com-

plète par une imprimerie d'où sortent, entre autres publications, tous les livres fournis aux enfants des écoles dans le Levant; et par une colonie agricole qui, sous le nom de *Saint-Vincent-d'Asie* et sous la surveillance de treize Religieux trappistes, a pour but d'abriter les chrétiens sans ressources et sans travail.

A tous ces établissemens quatorze prêtres Lazaristes suffisent pour imprimer la direction; le dévouement de dix-sept Frères des Ecoles chrétiennes et de quarante-quatre Sœurs de la Charité, leurs modestes auxiliaires, en fait la vie et le succès; l'éducation donnée à 1,595 enfants en est le plus beau fruit, comme l'aumône de nos Associés en est l'humble trésor.

#### MISSIONS DE LA GRÈCE.

Santorin et Naxie sont les seuls postes de l'Archipel occupés par les Lazaristes. Dans ces deux stations on compte quatre prêtres voués à l'apostolat, trois Frères chargés de faire la classe à cinquante petits garçons, et onze Filles de la Charité. L'internat des Sœurs contient quarante pensionnaires qui appartiennent aux principales familles des îles environnantes; leurs écoles gratuites réunissent, outre les filles catholiques, un certain nombre d'enfants de l'hérésie; en tout, cent externes. Un hôpital donne à tous les malades, sans distinction de croyances, les soins que réclament leurs infirmités. De plus, une pharmacie ouverte aux indigents exerce la plus heureuse influence sur la foule des malheureux qui se pressent à ses distributions de secours. C'est comme le pèlerinage de la douleur fréquenté par tous les pauvres de l'Archipel; et là, comme autrefois près du Sauveur, beaucoup de malades qui n'étaient venus

chercher que la guérison, emportent dans leur âme la semence du salut.

#### MISSION DE SMYRNE.

Malgré l'incendie de 1845 qui avait dévoré, avec une partie de la ville, la plupart des établissements religieux, cette Mission est aujourd'hui dans l'état le plus prospère. Toutes les œuvres de bienfaisance, un instant interrompues par le sinistre, ont repris leur cours avec une nouvelle activité ; le dispensaire, la pharmacie, les écoles ont été promptement réorganisés ; les orphelines qui erraient dispersées sur les ruines de leur maison en cendre, ont été recueillies jusqu'à la dernière par les Sœurs, leurs mères adoptives ; enfin, comme dédommagement des pertes matérielles, beaucoup de jeunes personnes arméniennes, grecques, protestantes, chassées, par l'incendie, des écoles hérétiques, viennent demander au catholicisme une éducation qui lui promet des conquêtes nombreuses.

Outre ces divers établissements, les Lazaristes dirigent à Smyrne un collège de quatre-vingts pensionnaires et de quatre-vingts externes. Les écoles des Frères réunissent plus de trois cents élèves, sans compter les classes d'adultes. Soixante pensionnaires et trois cents externes sont élevées par les Sœurs.

Un fait récent témoigne de l'intérêt général qui entoure ces institutions. Le nouveau gouverneur turc de la ville a cru devoir faire une visite d'honneur au collège et à la maison des Filles de la Charité, et se rendre, auprès des Missionnaires et des Sœurs, l'interprète de la reconnaissance publique. C'est la première fois que les hauts fonctionnaires de l'islamisme ont donné cette

marque de considération à nos établissements. Treize prêtres, six Frères et vingt et une Religieuses forment le personnel de cette Mission, et près de mille enfants fréquentent ses écoles.

#### MISSIONS DE LA SYRIE,

Il y a quatre ans, cette Mission avait presque disparu dans la mêlée sanglante qui couvrait le mont Liban de ruines. Aujourd'hui ses malheurs sont réparés, ses fondations accrues, ses espérances plus vastes que jamais.

Ces espérances se fondent : 1<sup>o</sup> sur les deux écoles de Damas qui sont en grande prospérité ; — elles réunissent quatre cent cinquante enfants ; 2<sup>o</sup> sur le collège d'Antoura qui a autant d'élèves qu'il en peut contenir, —soixante et quinze ; 3<sup>o</sup> sur l'établissement des Sœurs à Beyrouth, qui rendent en Syrie les mêmes services et recueillent les mêmes bénédictions qu'à Constantinople ; 4<sup>o</sup> sur une école normale où les filles de la Charité forment des institutrices pour les enfants des populations maronites ; 5<sup>o</sup> sur le dévouement de onze Missionnaires, six Frères et neuf Sœurs qui, outre les œuvres déjà citées, comprennent encore dans leur coopération les Missions d'Alep et de Tripoli.

#### MISSIONS DE LA PERSE.

De toutes les Eglises du Levant celle de Perse est la plus entravée dans ses progrès. Rien n'a manqué à ses récentes épreuves, pas même le témoignage du sang des Missionnaires qui a coulé sous la lance des Kurdes.

Sans cet orage déchaîné par la politique russe contre le catholicisme, les écoles ouvertes à Djulfa, à Tauris, à Ourmiah, à Chosrovah, allaient devenir le berceau d'autant de chrétientés florissantes, et plus de trente mille nestoriens auraient déjà fait retour à l'unité. A défaut de cette moisson qu'elle était sur le point de recueillir, la Mission a du moins neutralisé la propagande du méthodisme qui avait déjà enveloppé le pays dans ses réseaux, et qui se vanterait aujourd'hui de la conquête de la Chaldée comme du plus beau fleuron de sa couronne.

L'état actuel de cette Eglise, qui tend chaque jour à s'améliorer, en est encore à ces chiffres modestes : trois Missionnaires, deux Frères et vingt jeunes lévites. Deux postes sont occupés par les Lazaristes, l'un est Ourmiah et l'autre Chosrovah. Chacune de ces résidences a ses écoles pour les garçons et pour les filles. Cependant la ferveur se ranime parmi les fidèles ; un ébranlement général se manifeste en notre faveur au sein de l'hérésie ; des prêtres nestoriens se convertissent, et un séminaire vient d'être construit pour former le clergé indigène aux vertus et à la science ecclésiastiques. Cette dernière œuvre est à juste titre celle qui fixe particulièrement l'attention et le zèle des Missionnaires ; son succès fera disparaître le principal obstacle aux progrès de la foi (1).

#### MISSION D'ALEXANDRIE.

Ici toutes les œuvres que nous allons énumérer sont

(1) Rapports du 6 avril 1846 et du 28 septembre 1849.

de création récente. Ouverte seulement depuis cinq années, cette Mission possède déjà :

Une vaste maison et un hôpital occupés par vingt-trois Sœurs, et servant à la fois d'école pour plus de trois cents jeunes filles, d'internat pour quarante pensionnaires, d'ouvroir pour soixante personnes, de dispensaire où plus de deux cents malades viennent chaque jour recevoir les soins que réclame leur état, et enfin de crèche pour les enfants trouvés ;

Un externat de garçons, divisé en quatre classes, que fréquentent près de trois cents élèves, et que dirigent quatre Frères des Ecoles chrétiennes ;

Un presbytère convenable pour quatre Missionnaires lazaristes, chargés de la haute direction des établissements d'éducation et de charité ;

Une église assez vaste pour contenir plus de deux mille personnes. Elle a été consacrée solennellement le 8 décembre dernier. Ce fut une grande joie pour les fidèles, car ils assistaient à une cérémonie qui, depuis douze siècles, ne s'était pas vue sur la terre d'Egypte.

« Voilà, MM. les Associés, écrit M. Etienne, l'en-  
« semble que présente aujourd'hui la Mission d'Alexan-  
« drie. Or, tout ce bien est entièrement votre ouvrage.  
« Ce sont les ressources que vous avez mises à notre  
« disposition qui nous ont permis de fonder ces éta-  
« blissements, et de leur donner les vastes proportions  
« que réclament les besoins de la Religion, dans ce  
« pays qui s'en trouvait absolument dépourvu (1). »

Maintenant, si nous comparons ce tableau des Missions lazaristes du Levant avec la statistique de 1844, nous trouverons que dans cette période de cinq ans, le

(1) Lettre de M. Etienne, 1<sup>er</sup> mai 1849.

nombre des Missionnaires s'est élevé de trente-sept à cinquante-deux, celui des Frères de vingt-trois à quarante-un, celui des Sœurs de quarante-cinq à cent huit, celui des élèves de dix-huit cent quatre-vingt-douze à trois mille six cent soixante-cinq; et, pour la seule ville de Constantinople, celui des malades et des pauvres secourus de soixante mille à cent treize mille neuf cent soixante-cinq. Ces chiffres nous dispensent de tout commentaire.

#### MISSIONS DE L'ABYSSINIE.

Ce pays est peut-être, depuis trois siècles, celui qui a donné au triomphe de l'Évangile les plus faciles espérances et la plus courte durée. Mobile et orageux comme les flots de la mer qui baigne ses côtes, le sable abyssin permet aisément à la croix de s'y enfoncer, mais il ne lui a pas encore permis d'y prendre racine. Pouvait-il en être autrement dans un pays où les révolutions sont en permanence, où le fanatisme d'un sectaire, l'audace d'un soldat, le caprice populaire suffisent pour renverser l'autel ou le trône devant lequel une multitude à demi-sauvage était la veille soumise et prosternée! Ainsi s'expliquent tant d'espérances si souvent annoncées, et presque aussitôt évanouies. A cette heure tout promet des conquêtes plus solides, à en juger par les dernières correspondances que nous allons résumer.

Mgr de Jacobis, l'apôtre infatigable des Abyssins, venait d'être rappelé par le roi Ubié, son ancien persécuteur. Le même prince avait donné tout le pays d'Ertidza en propriété à un Allemand catholique, qui s'était hâté d'y bâtir une église et d'y former une chré-



tienté nombreuse. A Guala, dans l'Aganiar, était un collège composé de treize élèves avec une école publique. Adowa, Gondar et quatre autres localités importantes avaient aussi leurs chapelles où le saint ministère s'exerçait en toute liberté. Les principaux couvents de l'Abyssinie comptaient dans leur sein et à leur tête plusieurs religieux prêts à quitter l'hérésie pour embrasser ouvertement notre foi. De plus, une lettre d'Aden, à la date du 25 juin 1849, nous annonce que quatre provinces et cent cinquante Eglises n'attendent que la présence de Mgr de Jacobis pour consommer leur retour à l'Eglise romaine. Ces conversions sont en grande partie l'ouvrage de prêtres indigènes récemment ordonnés qui, pendant l'exil du Missionnaire lazarisite, ont soutenu son œuvre et continué ses travaux (1).

#### MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Des rives du Parana à celles du Saint-Laurent, de Philadelphie à Mexico, la Congrégation de Saint-Lazare a semé le Nouveau-Monde de ses apôtres qui sont au nombre de soixante, de ses Sœurs de la Charité, de ses églises, de ses maisons d'éducation et de ses bienfaits. Il suffira de rappeler que l'épiscopat lui doit ses Evêques de Buffalo et de Galveston; le clergé des Etats-Unis, ses séminaires de Sainte-Marie-des-Barrens, de Philadelphie et de la Nouvelle-Orléans; l'éducation publique, ses florissants collèges du Cap-Girardeau et de Saint-Louis; le Texas, ses deux Missions de Galveston et de San-Antonio, qui forment avec

---

(1) Lettre du P. Louis Sturla, 25 juin 1849.

Sainte-Geneviève, Donaldson, La Salle et Natchitoches les principales stations apostoliques de Saint-Lazare ; le Mexique, ses établissements de charité à Mexico et à la Puebla ; le Brésil enfin, une colonie récente de cinq Missionnaires, trois Frères et douze Filles de Saint-Vincent. Dans ces divers Etats, plusieurs tribus sauvages errent encore dans leurs solitudes et leurs ténèbres, en attendant des guides qui les conduisent par le baptême à la civilisation. C'est là une œuvre que les Lazaristes d'Amérique sont impatients de tenter, bien qu'elle leur promette de nouveaux martyrs.

#### MISSIONS DE LA CHINE.

On sait quelle importance ont prise ces Missions depuis les événements qui rendent la Chine accessible aux Européens. « Maintenant la brèche est ouverte, écrit un Lazariste ; tôt ou tard le catholicisme sera infailliblement maître de la place. Vienne l'heure de la Providence, et, soutenus par les secours de l'OEuvre, nous marcherons d'un pas rapide à la sainte croisade. »

Les positions occupées par les Lazaristes dans l'empire chinois, sont échelonnées sur une vaste zone qui se prolonge, en passant par le centre, des frontières du sud à celles du nord, des rivages de l'Océan aux solitudes mongoles. Ce sont :

1<sup>o</sup> La ville de Macao. Quatre prêtres, un Frère, dix Sœurs de la Charité, des écoles pour cent trente élèves, un asile pour trente enfants trouvés, et un dispensaire pour les pauvres composent le personnel et les établissements de Saint-Lazare à Macao ;

2° Le Vicariat apostolique du Ho-nan, avec quatre prêtres européens, quatre prêtres indigènes, cinq ou six chapelles, un séminaire, et quatre mille chrétiens ;

3° Le Vicariat apostolique du Kiang-si, avec quatre Missionnaires européens, dix prêtres indigènes, un séminaire de vingt Chinois, quinze écoles, vingt églises et douze mille néophytes ;

4° Le Vicariat apostolique du Tche-Kiang, avec trois Missionnaires européens, six prêtres chinois, huit écoles, vingt chapelles, un séminaire et quatre mille cinq cents chrétiens ;

5° Le Diocèse de Pékin, avec cinq Missionnaires d'Europe, quinze prêtres de Chine, plusieurs églises et écoles, et trente mille chrétiens environ ;

6° Le Vicariat apostolique de la Tartarie mongole, avec trois Missionnaires européens, dix prêtres indigènes, huit écoles, huit chapelles, un petit et un grand séminaire, et cinq mille chrétiens dans une extrême indigence ;

7° Le Vicariat apostolique du Thibet oriental, tout récemment érigé par le Saint-Siège.

Dans cette immense carrière, la sollicitude des Lazaristes se partage entre trois œuvres distinctes, dont nous ne pouvons qu'indiquer le caractère et les résultats :

1° *L'apostolat proprement dit.* — Nos lecteurs savent, par les voyages de MM. Hue et Gabet, à quel point cet apostolat est infatigable et entreprenant. Un fait puisé à la correspondance de cette année nous apprend qu'il n'est pas moins béni. « Dans le Ho-nan en particulier, où, il y a deux ans, on comptait à peine mille chrétiens, des villages entiers se convertissent à la vraie foi, et un mouvement général se manifeste pour l'embrasser. Il en est à peu près de même des

« autres Vicariats apostoliques (1). » Celui du Tche-Kiang, un de ceux qui possèdent des ports libres où le culte public est autorisé, a vu s'élever sans difficulté une église au centre de la ville de Ning-po. Ce sont les mandarins eux-mêmes qui en ont cédé l'emplacement... Le nombre des prêtres européens qui évangélisent ces diverses Missions s'est élevé de onze à vingt-trois pendant les cinq dernières années. L'ensemble de leurs néophytes est de cinquante mille environ.

2° *La formation d'un clergé indigène.* — Pour atteindre ce but si instamment recommandé par la Propagande à tous les chefs de Missions, six séminaires sont déjà établis ou commencés, et dans chacun d'eux les dispositions des lévites chinois comblent l'attente de leurs maîtres et l'espérance de l'Eglise. Grâce aux vocations cultivées par les Lazaristes, la Chine, qui ne leur donnait que dix-neuf prêtres auxiliaires, il y a cinq ans, leur en fournit aujourd'hui quarante-cinq.

3° *La création d'écoles pour les enfants des deux sexes et l'établissement d'institutions charitables.* — Les premières sont déjà au nombre de cinquante, et se multiplient de jour en jour. Les secondes attendaient l'arrivée des Filles de Saint-Vincent pour recevoir une organisation définitive. Ces Religieuses, fixées depuis peu à Macao, ont été accueillies avec tant de sympathie par les Chinois, que tout leur promet dans le Céleste-Empire la même influence que dans les Etats musulmans. Du poste qu'elles occupent et où elles se font déjà bénir, on pense qu'elles ne tarderont pas à se répandre dans les principales stations de l'intérieur. Puissent tomber bientôt les barrières qui retiennent en-

---

(1) Lettre de M. Delaplace, 26 avril 1848.

core leur charité captive ! Alors commencera pour la Chine un nouvel apostolat, celui de la maternité exercé par les Anges de la terre ; alors les deux familles de saint Vincent de Paul, l'une chargée de sa moisson évangélique , l'autre pliant sous le fardeau plus doux de ses jeunes orphelins , uniront leurs conquêtes et leur joie au pied du même autel , entre la tombe de leurs martyrs et le berceau de leurs enfants trouvés.

En résumé , cent quarante-quatre prêtres de Saint-Lazare , secondés par soixante-trois frères des Ecoles chrétiennes et cent trente Filles de Saint-Vincent de Paul, exercent l'apostolat des Missions , de l'enseignement et de la charité dans neuf Etats, dont les principaux sont , en Europe la Turquie , en Asie la Chine , en Amérique les Etats-Unis,



---

## MISSIONS DE LA MANDCHOURIE.

*Lettre de Mgr Verrolles, Vicaire apostolique de la Mandchourie, à Messieurs les Membres des deux Conseils Centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.*

Mandchourie, Kay-tcheou, 11 novembre 1848.

« MESSIEURS,

« Dès mon arrivée en Tartarie, en 1840, connaissant votre invitation précédemment faite aux Missions au sujet de la messe du 3 novembre, pour les Associés de votre sainte Oeuvre qui dorment dans le Seigneur, un de mes premiers soins fut de recommander aux apôtres qui travaillaient dans ces pays la célébration solennelle de cette messe due à tant de titres! Tous les ans, non-seulement l'Evêque, mais chaque prêtre remplit avec joie ce pieux devoir. Sur tous les points de la Mission les néophytes sont convoqués, on leur rappelle la mémoire de leurs frères du grand Occident (Ta-Si), auxquels ils doivent, après Dieu, le bienfait de la foi, la

venue au milieu d'eux , et aussi le soutien de leurs Evêques , de leurs Missionnaires , tous les objets du culte , et des secours de tout genre... Touchant et sublime spectacle ! La victime sainte est immolée , l'Orient et l'Occident se trouvent réunis dans une même prière , un même vœu ! L'Europe , nos frères aînés dans la foi , nous donnent des prières , des aumônes , soutiennent par l'enthousiasme admirable de leur zèle , de leur charité , la propagation de l'Evangile , et ces néophytes , à l'autre bout de la terre , font monter vers le ciel leurs vœux et leurs supplications , appellent les miséricordes de Dieu sur leurs frères , devenus leurs bienfaiteurs !

« Toujours , sans doute , Messieurs , nos chers néophytes ont reconnu cette dette sacrée , mais combien plus encore depuis qu'ils ont appris par mon retour avec quelle vive et douce sympathie j'ai été reçu à Rome , en France ; depuis qu'ils savent cette pieuse émotion qu'excitait dans tous les cœurs le récit de leur misère , de leur détresse , de leurs angoisses ; cette foi vive , cette soif de leur salut , la charité de tant de saintes âmes qui donnent avec joie le sou de la semaine , tant de saints pauvres , pauvres généreux , pauvres de Jésus-Christ , pour qui cette obole est bien l'obole de leur nécessité ! Je me suis efforcé de faire passer dans leur âme tout ce qu'il y avait d'admiration , de vive reconnaissance dans la mienne , et daignent les pieux Associés de la Propagation de la Foi , et vous aussi , Messieurs , en recevoir ici l'humble et bien sincère témoignage !

« Me voici donc revenu au milieu de mon cher et lointain troupeau ! Mon voyage a été heureux grâce à vos saintes prières , à celles de tant de pieux fidèles qui m'ont promis leurs secours. Depuis mon retour , j'ai visité ma Mission dans presque toute son étendue , et des occupations de tout genre m'ont comme accablé. Je

suis arrivé en Mandchourie, le 25 février, par la voie de terre. J'avais, à Chang-hai, loué une jonque, et j'allais partir, lorsqu'un édit arrivé de Pékin mit l'embargo sur toutes les jonques qui devaient porter le riz à Pékin affamé, disait-on, par la disette. J'ai donc traversé de nouveau cet immense empire par un voyage d'environ sept cents lieues.

« C'est le 15 juillet de l'année dernière que je quittai la France. Pour accélérer mon voyage, je pris la voie de l'Égypte. Les dépenses sont excessives, mais, je dois le dire, d'augustes personnes et nombre de saintes âmes m'avaient aidé de leurs pieuses largesses. Que le Dieu de bonté daigne leur rendre au centuple l'obole de leur foi, de leur charité ! La première fois que je quittai la France pour aller aux Missions de Chine, je ne me sentais pas de joie, d'enthousiasme. C'était en 1830. Messieurs, l'enthousiasme bientôt passe et s'éteint, l'amour de la patrie demeure toujours. Cette fois, à peine eus-je fait mes adieux au vénérable évêque de Marseille, qu'au moment de quitter le sol de la France, mes yeux se remplirent de larmes... La vapeur nous éloignait du rivage avec rapidité; je saluai une dernière fois Notre-Dame de la Garde... Daigne cette divine Mère toujours garder de tout mal notre chère patrie ! Le lendemain, j'admirais les palais de marbre de la ville de Gènes, les coupoles et les voûtes dorées et resplendissantes de son Annonciade; je priais devant la chaise de sainte Catherine; son saint corps n'a pas vu la corruption, après plusieurs siècles. A Rome, Pie IX me donna sa bénédiction; j'eus le bonheur de conférer avec Sa Sainteté plusieurs fois. Ce grand Pape est tout dévoué aux intérêts de nos Missions; il me donna en souvenir un calice et un beau médaillon de Pie IX.

« Je quittai Rome le 23 août; le 31, nous arrivions



à Alexandrie ; nous avons passé un dimanche en mer ; l'excellent capitaine du *Nil*, M. Duvauroux avait fait dresser sur le pont un autel orné et ombragé de tous ses pavillons. J'offris au milieu des mers le saint Sacrifice ; l'état-major et tout l'équipage étaient en tenue ; encore une fois j'adressai quelques paroles de salut aux enfants de la France. Ce jour-là , il y eut double ration , ce fut jour de fête.

« A Alexandrie, je me rappellerai toujours Mgr Guasco , sa généreuse hospitalité, et celle de ses confrères les RR. PP. de Terre-Sainte , enfants de Saint-François, qui, depuis nombre de siècles, cultivent et consolent les chrétiens de ces pays infortunés ! J'y ai retrouvé aussi les Lazaristes français et les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Déjà le zèle de ces femmes dévouées au service de l'humanité souffrante a excité l'admiration du sectateur de Mahomet. Le 6 septembre , arriva la malle anglaise. C'était pour ces paisibles Egyptiens un spectacle étrange de voir plus de cent Anglais , montés sur des ânes et au grand galop, suivis chacun de son ânier qui court à toute jambes , parcourir les places et les rues de cette immense cité. Dès le soir même il fallut partir. M. le consul d'Autriche voulut bien m'envoyer sa voiture , et Mgr Guasco m'accompagna jusqu'au canal du Nil. J'ai constamment admiré le zèle de ce digne Prélat , son esprit de pauvreté et d'abnégation. Il me parlait de ses peines , de ses difficultés , de ses besoins. Comme tous les autres Evêques missionnaires , il a les yeux fixés sur votre OEuvre , et attend tout de son inépuisable charité.

« Avant de m'embarquer je voulus faire mes adieux à Méhémet-Ali. J'avais à le remercier du passage qu'il m'avait accordé sur sa belle frégate à vapeur *le Nil*, en 1845 , où j'avais été défrayé et nourri à ses frais. Je

fus introduit dans un riant bosquet sur les bords du canal, à plus d'une lieue de l'embarcadère; là, le Pacha se délassait de ses travaux. Je l'entretins quelques moments; sa réception fut gracieuse. Il m'interrogea sur la Chine, je vis qu'il écoutait avec le plus vif intérêt.

« On nous entasse donc pèle-mêle, gens et bagages, sur un petit navire à vapeur. Vingt-cinq à trente voyageurs y eussent été à l'étroit, et nous étions près de cent-cinquante! Pendant un jour et deux nuits nous remontâmes ce roi des fleuves. Il avait alors atteint le haut de sa crue; il débordait de toutes parts et roulait son limon fangeux et fécondant. Le 8, à la pointe du jour, nous étions déjà près de Boulac. Devant nous s'élevaient avec majesté les pyramides, ces immenses tombeaux, monuments éternels de la folie des hommes. Ils nous rappelaient aussi la journée glorieuse des pyramides, où un jeune capitaine détruisit la puissance des Mamelouks; le champ de bataille était à notre droite. A gauche, dans un immense contour, s'élevait au loin la ville du Caire, avec ses élégants et déliés minarets.

« A l'approche de cette grande ville, les bords du Nil revêtent un aspect plus riant, plus animé, une culture plus soignée et plus prospère, des maisons de plaisances, des usines, des bosquets; mais depuis Afté, ces bords du Nil, jadis si peuplés, si fertiles, sont tristes et solitaires; de loin en loin apparaissent de pauvres villages, ou mieux quelques réunions de misérables huttes bâties avec de la boue, fort basses en général, et que l'on prendrait volontiers pour des huttes de castor. En 1845, j'entrai dans quelques-unes: l'intérieur répond à l'extérieur, il n'y a pas même de fenêtre. Jusque dans la ville du Caire l'on voit des quartiers remplis de ces huttes sauvages. A part donc le luxe oriental de quelques despotes, que de misère, quel abrutissement, quel spectacle dégoûtant l'islamisme stupide offre au voyageur chrétien!

« Je parcourus, monté sur un âne qui voulait caracoler à l'instar d'un coursier, les rues sinueuses, obscures, étroites et encombrées du Caire. C'était le beau jour de la Nativité de la très-sainte Vierge; j'allai célébrer la sainte Messe chez les vénérables Dames du Bon-Pasteur d'Angers, anges de Dieu au milieu de cette Sodome, qui s'efforcent avec un courage vraiment admirable d'instruire la jeunesse, et d'arracher au crime quelques âmes. Après Paris, Londres et Pékin, cette ville est une des plus populeuses du monde: Elle compte, dit-on, près de quatre cent mille habitants. Je profitai du peu de temps que j'avais de reste pour aller à deux lieues de là, au vieux Caire, l'ancienne Babylone (1), où la tradition constante du pays affirme que le Sauveur enfant habita avec Marie, sa mère, et saint Joseph. C'était, dit-on, le quartier des Juifs. Sainte Hélène fit bâtir sur la grotte une église qui subsiste encore, et qui est ornée d'un grand nombre de fresques qui représentent les douze Apôtres, saint Pierre avec ses clefs et la très-sainte Vierge tenant dans ses bras son divin Enfant. Toutes elles m'ont paru assez bien conservées. Vers le milieu du temple se trouve la grotte: on y descend par un escalier de marbre, de dix à douze marches: elle est soutenue par quelques chétives colonnes ajoutées depuis, qui forment une nef et deux côtés. Elle a vingt pieds de long, sur quinze de large; on ne voit pas qu'il y eut de fenêtre; le jour devait venir par la porte. Les murs sont d'une sorte d'argile noire et schisteuse qui porte l'empreinte de la misère. A l'extrémité de la nef,

---

(1) Nos lecteurs savent qu'il y a eu dans l'antiquité deux villes de ce nom, l'une sur les rives de l'Euphrate, l'autre sur les bords du Nil vis-à-vis de Memphis.

vers le haut, est un enfoncement long de trois à quatre pieds sur deux ou trois de largeur ; c'est là que dormait l'Enfant Jésus. Au devant était installée une mauvaise planche sur laquelle, deux ans auparavant, en 1845, j'eus le bonheur de célébrer la sainte Messe. A droite est une petite citerne dont l'orifice est couvert d'une planche ; c'est là que la très-sainte Vierge puisait l'eau pour la sainte Famille. A gauche est une construction de pierres non polies, haute de trois pieds : sur sa surface est un entaillement long de dix-huit à vingt pouces, et large de dix à douze ; c'est là que la très-sainte Vierge déposait quelquefois pendant le jour son divin Enfant emmaillotté ! Dans tous ces lieux sont placées des croix de marbre blanc. On les baise avec dévotion : avec quelle émotion de foi et d'amour l'on se prosterne, la face contre terre, pour arroser de ses larmes, et baiser mille fois cette terre empreinte si souvent, et pendant le laps de six années, des pieds sacrés de Notre-Seigneur et de ceux de sa très-sainte Mère ! Mais après avoir vu de ses yeux et palpé de ses mains la misère d'un Dieu Enfant, de l'Homme-Dieu ainsi caché, anéanti, souffrant pour notre amour, ah ! Messieurs, qu'il est facile d'aller en Mission, et jusqu'en Mandchourie ! Que nos cabanes ou réduits sont beaux et commodes ! Et les plus grands sacrifices de la patrie, de la santé, de la vie même, pour sauver ces mêmes âmes pour qui Jésus enfant a tant de fois pleuré, peut-on les appeler des sacrifices ! Une goutte d'eau apportée à l'Océan...

« Je m'arrachai à regret de ce lieu béni. En revenant au Caire, je me détournai un peu, pour visiter la citadelle. J'y remarquai le célèbre puits de Joseph, ou du moins attribué dans le pays à ce Patriarche ; mais il fut creusé par Saladin ; il est fort large, de forme carrée, tail-

lé en grande partie dans le roc, et descend jusqu'au niveau du Nil, à deux cent quatre-vingts pieds : on dit même que ce sont les eaux de ce fleuve qui l'alimentent. Des officiers turcs nous reçurent avec civilité ; je visitai le palais du Pacha ; il est moins orné et plus à la turque que celui d'Alexandrie, mais sa position est admirable. Le fond du panorama , à l'horizon, c'est un vaste désert de sable qui s'assombrit au loin avec l'azur des cieux ; devant vous ce sont les pyramides, le sphinx colossal qui ne fait encore que d'élever sa tête au dessus du désert ; plus près de vous, c'est la riante vallée du Nil, riche de verdure, le fleuve lui-même dont l'œil saisit les sinueux contours ; à vos pieds, c'est la grande cité. Tout auprès du palais, s'élevait à une hauteur immense une nouvelle mosquée ; vaste carré surmonté d'une large et haute coupole soutenue par un grand nombre de colonnes, elle est toute revêtue du haut en bas d'albâtre d'Egypte : c'est le même que celui de Saint-Paul de Rome, offert au Pape par Méhémet. Jugez de là , Messieurs, quelle magnificence ! En sortant de la citadelle, je vis l'endroit où les Mamelouks convoqués par Méhémet furent, par son ordre, impitoyablement mitraillés, assassinés. Le seul qui put se sauver s'élança du haut d'une muraille haute de plus de cinquante pieds : son audace et son bonheur lui ont sauvé la vie que le Pacha a respectée.

« Pendant la nuit et le jour suivant, nous voici dans le désert de Suez. Laissons là ces plaines rocailleuses entrecoupées de montagnes arides : pas une herbe, pas une source ; parfois quelques jones, quelques genièvres épars çà et là semblent ajouter encore à la monotonie. Les effets sont portés sur des chameaux, les voyageurs sont entassés dans des voitures que l'on dit être suspendues. Toujours l'on court au galop pendant le trajet qui est de trente lieues : fort heureux si arrivé à Suez vous

n'avez pas quelque membre cassé. Suez, l'ancienne Arsinoé, n'est guère qu'un village aride comme le désert. Pas un arbre ni tant soit peu de verdure : l'eau y est fort saumâtre ; les légumes qu'on y mange viennent du Caire, de même que les autres provisions : le seul point de verdure que l'on aperçoive au loin, c'est la fontaine dite de Moïse, sans doute parce que ce divin législateur, à son arrivée dans le désert, y fit provision d'eau pour son peuple.

« Le soir du 10, nous montâmes sur le *Précurseur*, immense navire à vapeur anglais : nous voici donc de nouveau sur la mer Rouge ; nous étions à bord environ cent passagers. Jugez quel tumulte, quel tohubohu. Ne comprenant point l'anglais, j'avais le bonheur, au milieu de cette bruyante société de gens qui courent les mers pour chercher fortune, et s'agitent sans cesse, de ne rien entendre de leurs discours, et de conserver ainsi ma solitude. Que de pieux souvenirs venaient recueillir mon âme ! A droite c'est l'Égypte : une chaîne de rochers noirs et comme calcinés, au milieu desquels s'élève au loin le mont Saint-Antoine. Sous ce ciel brûlant, dans le creux des rochers, au milieu de ces effrayantes solitudes, habitaient autrefois de nombreux solitaires, et l'écho du désert retentissait et la nuit et le jour de divins cantiques ! Que de pénitences ! que de sublimes vertus ! que d'âmes saintes ont gravi par ces sentiers rocailleux et pénibles la route des cieux ! Aujourd'hui c'est un silence de mort, l'islamisme a tout ravagé... A gauche c'est l'Arabie, l'œil y suit encore les campements et stations du peuple d'Israël dans le désert : un peu plus loin, à l'horizon, s'élèvent les hauteurs du Sinaï, qui fondirent comme la cire et tressaillirent en présence du Dieu de Jacob... Sous vos pieds, ce sont ces mêmes abîmes entr'ouverts et mis à sec, il y a

plus de trois mille ans , à la voix de Moïse ; et vraiment l'on ne peut se retenir de chanter avec le Prophète : *Mare vidit et fugit... Quid est tibi, mare, quod fugisti* (1) ? ou avec les enfants d'Israël et Marie la prophétesse : *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est !...* (2).

« Après huit jours de marche , nous débouchions dans l'Océan indien par le détroit de Bab-el-mandeb. Le passage est étroit et dangereux. Au milieu du chenal sont des îles désertes et arides. Dans le lointain , c'est l'Abyssinie ; par ici , tout près de vous , c'est toujours l'Arabie à son aspect sauvage , âpre et stérile. Faut-il , Messieurs , vous arrêter un instant à contempler Aden , autre bloc de schistes et de roches où ne végète pas même une plante ? C'est pourtant là que se trouve le Gibraltar de l'Asie , au fond d'un vallon , ceint d'une couronne de rochers qui s'élancent à pic comme un rempart. C'est là que l'Anglais brave la colère de l'Iman. Cette ville déchue de son ancienne splendeur n'est guère qu'une réunion de cabanes. Pendant longtemps elle fut , aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles , l'entrepôt des richesses de l'Inde et de la Chine , que les négociants arabes importaient dans notre Europe par Alexandrie ; son port est excellent , très-sûr et assez vaste. C'est une anse creusée par la nature. Le R. P. Foguet , Missionnaire de sainte mémoire , qui m'avait si bien reçu lors de mon premier passage , n'était plus ; c'est une grande perte pour ces pays.

« Dès le lendemain , notre provision de charbon était faite , nous étions en haute mer , et bientôt nous

(1) La mer a vu et elle a fui... Qu'y a-t-il donc , ô mer , pour que tu fuies ?

(2) Chantons un hymne au Seigneur , car il a fait éclater sa gloire.

cûmes dépassé Berbera et Guardafui, le cap des tempêtes. Nous arrêterons-nous aux Maldives, à Ceylan, à Pinang, Malaca, Syngapore, etc? Vous dépeindrai-je la riante et luxurieuse verdure, les boeages, les sites admirables de ces oasis enchantées!.. Transporté là en quelques instants et comme d'un bond, — quelques jours auparavant nous étions à Aden, et sur les côtes si noires, si stériles, si sauvages de l'Arabie, — le voyageur se eroit être arrivé au royaume des fées. Quelle touchante reception chez le saint prêtre de Ceylan! Quelques jours après je serrais dans mes bras mon vénéré collègue Mgr Boucho, déjà tout blanchi par les travaux, et je bénissais les élèves nombreux de notre collège de Pinang. A Syngapore, l'église chinoise s'élève dans l'intérieur au milieu des forêts; le zèle persévérant de M. Mauduit a su vaincre tous les obstacles, et chaque jour son petit troupeau s'accroit de plus en plus. Ses néophytes sont admirables de simplicité, de ferveur. Tous sont pauvres, et le Missionnaire encore plus qu'eux : fort heureux quand il a du riz à manger avec quelques bananes.

« Dans la ville s'élève l'église catholique : pour le pays c'est une vraie cathédrale. C'est l'obole de la foi et de la charité qui l'a fondée; elle surpasse de beaucoup en beauté, en grandeur, en hauteur, le prêche anglican élevé avec l'or de l'Angleterre. Le cher M. Beure commence à jouir du fruit de ses longs et pénibles travaux. Je m'arrachai des bras de nos chers Confrères : la cloche sonne, il faut partir : cinq jours après, Pulo-Sapata nous annonçait les côtes de la Cochinchine. Je vénèrai la terre des Martyrs. Dix-huit ans se sont écoulés depuis que pour la première fois je traversais ces mers : deux d'entre mes compagnons de voyage, plus heureux que moi, ont cueilli sur cette terre d'Annam



la palme du martyr : l'un a été frappé de sept coups de sabre, c'est le vénérable M. Borie; l'autre, M. Delamotte, est mort dans les fers, sous le poids de ses chaînes, torturé, flagellé, tenaillé à froid.

« Nous arrivâmes à Hong-kong le 17 octobre, trente-sept jours après notre départ de Suez. La ville d'Hong-kong, aujourd'hui Victoria, sera bientôt une ville de palais. Ce n'était, il y a six ans, qu'une masse informe de rochers abruptes. En fait de colonies les Anglais marchent vite.

« Un mois d'orageuse navigation m'avait conduit à Chang-hai. J'avais loué ma jonque et j'allais repartir, malgré les glaces du nord, car il me tardait d'arriver; mais le bon Dieu qui n'a que faire de nous, inutiles et petits serviteurs, permit qu'un embargo inattendu vint m'enchaîner dans le port. Un édit impérial requérait douze cents jonques de Chang-hai pour porter du riz à Pékin affamé par la disette. Ces jonques devaient le transporter par la voie de mer, le canal impérial se trouvant alors à sec. Je laissai donc et ma jonque et mon petit bagage de Missionnaire, et pris la voie de terre. La route était d'environ sept cents lieues. Déguisé de nouveau en Chinois, travesti des pieds à la tête, et en grand costume, avec pompon rouge, bottes de satin, et lunettes au grand pourtour, je traversai le bazar et descendis dans ma barque : c'était le 9 janvier.

« Après 15 jours de navigation, de barque en barque, de fleuve en fleuve, de canal en canal, de lac en lac, nous avons dépassé le Kiang, et nous arrivions sur les bords du *fleuve-jaune* à *Hoey-ngan-sou*. Partout sur ma route, les chrétiens du Kiang-nan me firent l'accueil le plus honorable et le plus empressé. Dieu le leur rende au centuple. Sur les bords du fleuve-jaune commencent les voyages en chariots; nous cheminâmes,

pendant quatre jours, le long de ses rives, de Hoeyngan à Phi-tcheou. Ce fleuve roulait d'énormes glaçons, et le passage était dangereux. Il est large comme le Rhône à Avignon, ses eaux sont fangeuses et jaunâtres; de là son nom de *Hoang-ho*, *fleuve-jaune*.

« En Europe, vous avez des ponts sur les rivières et les grands fleuves, sur le Rhône, la Gironde, la Loire, le Rhin, la Seine, etc., et à défaut de ponts, vous avez des bacs. Les Chinois n'ont encore pu imaginer ces moyens. Ici l'on trouve sans doute beaucoup de ponts, en bois, en pierre, avec des arches bien cintrées, et assez bien construits; mais toujours ils sont jetés sur des torrents ou de petites rivières que l'on passe souvent à gué, et qui sont presque à sec hors la saison des pluies. Si le pont est bâti sur le roc, il pourra être solide; autrement bientôt les lézardes viendront ébranler ses arches mal assises, et à la prochaine crue d'eau quelque pan s'écroulera infailliblement. Des bacs, les Chinois n'en ont pas même l'idée. Il faut donc passer les fleuves dans les barques. Et d'abord il faut commencer par faire le prix: pour ce, chacun crie de son côté, et le plus fort possible, afin de mieux s'entendre: le prix fait, on dételle les chevaux; on ajuste deux planches du bateau sur la rive, une pour chaque roue; les nautonniers s'attellent, et peu à peu la carriole arrive sur le pont de la barque. Mais le plus difficile c'est d'y faire monter les bêtes. Du bord elles doivent sauter dedans: on les tire par devant, on les pousse par derrière, à grands coups de levier sur la croupe. Ces préliminaires arrêtent souvent le voyageur pendant trois et quatre heures; et s'il fait tant soit peu d'orage, vous attendrez patiemment sur le rivage un et deux jours s'il le faut, jusqu'à cessation du vent: c'est que les vagues du fleuve pourraient submerger les barques qui n'ont

pas de quille, et ressemblent à des cuves oblongues, dont le fond serait plat et arrondi. Que diraient les Français qui aiment tant la célérité dans les voyages ! Ici on s'assied sur la rive, l'on prend patience, et l'on répète au besoin avec le Prophète, surtout quand on est ainsi reculé aux extrémités de la terre : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion* (1).

« Au Kiang-nan, le lit du fleuve-jaune est de beaucoup plus élevé que le sol des pays qu'il traverse. Ses eaux sont contenues par des chaussées qui l'encaissent, mais trop souvent il rompt, dans ses crues excessives, les digues que la cupidité des entrepreneurs confectionne peu solides. Alors des villes, des districts entiers sont submergés par ce terrible cataclysme. Au nord du fleuve, le pays change d'aspect. Les palmiers, les bambous disparaissent, et les rizières font place à d'immenses champs de blé et de millet. Nous voici donc arrivés au milieu des plaines du Chan-tong. Ce ne sont plus les humides frimats du Kiang-nan, ni son ciel nébuleux, c'est un froid sec et piquant sous un ciel pur de nuages, et, sur toute la route, des torrents de poussière qui vous suffoquent ; si le vent est fort et impétueux, ce sont d'immenses tourbillons qui s'élèvent dans les airs, et vont retomber en pluie de sable à d'incroyables distances, jusqu'au Su-tchuen et même au-delà. Sur leur passage, en Mongolie, on a quelquefois allumé la lampe en plein midi, tant le soleil était obscurci et voilé.

« Nous traversons à pas chinois, c'est-à-dire lents et pesants, ces plaines du Chan-tong ; partout c'étaient des

---

(1) Au bord des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis et nous avons pleuré au souvenir de Sion.

villages populeux, aux taudis de chaume enduits de boue, au milieu desquels s'élèvent des plantations de saules et de peupliers. Jadis une partie de ces bourgades étaient entourées d'un rempart en terre battue, et fermées par des portes, élevées, sans doute, pendant les guerres civiles; aujourd'hui il n'en reste que des ruines. De nombreuses pagodes relèvent un peu la monotonie du tableau, mais comme elles se ressemblent toutes, c'est encore une autre monotonie. Vous les connaissez, Messieurs, ces pagodes : elles dominent de quelques pieds les maisons ordinaires; le sommet du faite est décoré de dragons, de magots, de festons, le tout en plâtre; dans le fond du sanctuaire est un gros et énorme dieu doré, bien installé dans sa chaise, sur une haute estrade. Sa forme est monstrueuse; une barbe roide et noire, rare comme celle des Chinois, et fort longue, descend de ses oreilles et du menton; le nez épaté, aplati; de petits yeux à fleur de tête, recouverts d'une paupière épaisse et bourrelée de lympe; un gros ventre, en Chine signe de noblesse; enfin d'énormes oreilles qui tombent pendantes jusque sur les épaules, tels sont les traits distinctifs de l'idole. Ici les grandes oreilles dénotent un grand esprit. Aussi les Chinois sont-ils généralement persuadés que leur empereur a de longues et de grandes oreilles. Aux pieds de ce dieu principal sont rangées en demi-cercle une multitude de divinités subalternes, à figure rouge, noire, bleue, verte, etc., qui toutes se disputent de laideur, de grotesque et d'horreur! Hélas! Messieurs, comment ne pas s'écrier ici avec le Roi-Prophète: *Quoniam omnes dii gentium demonia: Dominus autem celos fecit* (1). Mais quel serrement de cœur

---

(1) Tous les dieux des nations sont des démons; mais le Seigneur a fait les cieux.

pour le voyageur apostolique ! Depuis les bords du fleuve-jaune, pendant cent-cinquante lieues de pays, à droite et à gauche, pas un chrétien ! Quelle nuit profonde sur la populeuse Chine ! Dans les champs, aux portes des villes, à l'entrée des villages, que de tombeaux, de pierres sépulcrales, et nulle part je ne pouvais répéter avec saint Jean : *Beati qui in Domino moriuntur !* (1). Quand donc sonnera l'heure de la miséricorde, l'heure du réveil pour tant d'âmes ensevelies dans les ombres et la nuit de l'infidélité ! Hâtons par nos prières cet heureux jour ; crions vers Marie, et elle nous exaucera.

« A notre gauche, nous avions le canal impérial, *Yun-Léang-ho*. Ce canal est grandiose et fort beau en certains lieux. Nous le remontâmes dans le Kiang-nan, depuis Yang-tcheou jusqu'à Hoey-ngan ou le fleuve-jaune, pendant quarante lieues ; partout je l'ai vu magnifique, il est large comme la Saône à Mâcon ; mais il est loin d'être ainsi continué dans le reste de son cours. Au sud du Kiang je l'ai également remonté ; il est parfois très-étroit et manque d'eau ; je m'y suis trouvé embourbé avec ma nacelle dans un envasement. C'était auprès de Ten-Kiang. Il y avait là plus de deux cents jonques, toutes à sec. J'ai plusieurs fois traversé ce canal dans le Chan-tong ; il m'a paru à peine navigable, et, de fait, toutes les fois qu'il y a sécheresse il devient impraticable ; on a beau lâcher les écluses, les barques ne font guère qu'une demi-lieue par jour. Aussi, cette même année, les jonques de mer seules ont dû apporter le riz pour l'approvisionnement de Pékin jusqu'à Tien-tsin-oeï. Il est faux de dire, ainsi que l'a avancé un géographe célèbre, sur l'autorité d'un savant russe, trompé, lui aussi, par quel

(1) Bienheureux ceux qui dorment dans le Seigneur !

que hâblerie chinoise, que des quais en pierre bordent ses rives, et qu'il y ait de chaque côté deux longues files de maisons d'un bout à l'autre de son cours. C'est tout aussi inexact que si on l'affirmait du Rhône, de la Saône, ou de l'Orne. Je l'ai suivi pendant plus de soixante lieues; et chaque matin, cheminant sur ses rives solitaires, je faisais à loisir mon oraison, puis récitais mon Bréviaire tout aussi tranquillement que de Castellane à Grasse ou sur les hauteurs de Lamure à Gap.

« Le 4 février, j'arrivai chez le Coadjuteur du vicaire apostolique du Chan-tong, Mgr Aloïsio. Ce vénérable Prélat n'avait alors pour coopérateurs que le R. P. Brueyre, Jésuite, et un prêtre chinois. Je le trouvai occupé de diriger et d'instruire quelques élèves, qu'il appelle son collègue. C'était le jour de l'an chinois. En Chine, aux premiers jours de l'an, tous les voyages et travaux quelconques sont suspendus; chacun pense à faire bonne chère le mieux possible, à jouer au dés et aux cartes, et ainsi se ruiner; d'autres ou presque tous à faire partir des enfilades de pétards; tout le monde prend ses beaux habits; les femmes se couvrent, encore plus qu'à l'ordinaire, la tête de fleurs; les maisons, pour la seule fois de l'année, sont époussetées, balayées avec quelque soin, les meubles frottés, les papiers des fenêtres qui depuis tant de mois tombaient en lambeaux, enfin renouvelés, et des bandes de papier rouge collées, affichées partout, sur les poteaux, sur les colonnes, sur les jambages des portes, sur les murailles, sur le foyer, sur les comptoirs, les buffets, les bras des chariots, et jusque sur les portes d'écuries. Sur chacune de ces bandes sont écrites, en gros caractères, grand nombre de sentences dont quelques-unes sont morales, un plus grand nombre épiciuriennes, et enfin la plupart superstitieuses. On salue les pénates, on conjure le

dragon de passer par la maison ; on lui demande de trouver la grande veine des richesses, et enfin que la maison tout entière du haut en bas, soit remplie d'or bien jaune, *Hoang-Kin*, et de pierres précieuses *Kin-yu-man-tang*... Les pauvres gens!

« Je me délassai de mes fatigues, et passai quelques jours heureux avec Mgr Aloïsio, au milieu de ses chers chrétiens qui aiment toujours à bénir la mémoire de M. Chastan, martyrisé pour la foi en Corée, en 1839, et qui auparavant avait été leur Missionnaire. Ils me parlaient avec émotion de son zèle et de sa charité.

« Le 10, nous entrions dans la province du Pe-tche-li. Après quelques jours de marche, nous étions comme ensevelis dans une plaine de sable qui tourbillonnait avec le vent. C'est que nous approchions de Pékin. Je pénétrai dans cette ville en plein midi. Mon introducteur, que j'avais emprunté à une chrétienté voisine, avait pris la fuite; en fait de bravoure, tels sont les Chinois. Grâce à Dieu, je ne me troublai pas de cet incident fâcheux. A l'approche des douaniers je descends de mon petit chariot : « Etes-vous mandarin, me disent-ils ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? » Et moi de leur répondre : « Je vais à l'orient et à l'occident. » — Mais que faites-vous, quelles affaires avez-vous à traiter ? — « Croyez-vous donc que je n'ai point d'affaires ? Du reste, qu'attendez vous ? visitez mon chariot. » Je leur glisse 200 sapèques (15 à 16 sous), puis je remonte, et j'entre dans la ville.

« Vous avez, Messieurs, tant de fois entendu parler de Pékin ! Sans prétendre vous en tracer ici la description, ce qui surpasse et mes forces et mon temps, je veux seulement vous redire ce qui m'a frappé. Aussi bien la pieuse curiosité des Associés de la Propagation de la Foi est désireuse de détails. Certes, ils me l'ont

bien prouvé lorsque j'étais naguère en France, au milieu de vous. Que de fois ne m'a-t-on pas demandé : Avez-vous vu Pékin?...

« Sans doute, en ma qualité de vieux routier en Chine, je ne pouvais avoir la pensée de retrouver aux environs de Pékin quelque barrière de l'Etoile, des Champs-Élysées, les bosquets de Neuilly, ni ceux des bords de la Saône en arrivant à Lyon. Je pensais pourtant rencontrer quelque monument, quelque route mieux alignée, cet air d'aisance que l'on remarque à l'approche de nos grandes villes. Mais au contraire, je ne sache rien dans toute la Chine qui paraisse plus pauvre, plus ignoble, que les abords de la capitale. Je regardais de tous côtés, et je n'ai pu apercevoir ni palais, ni maison de plaisance, ni même un simple bosquet. Le peuple des bourgades et villages que je traversais, ne me paraissait ni plus aisé ni plus élégant dans ses goûts que le reste de l'empire. Nous avançons à pas lents, le sable à mi-jambe. Là, comme partout ailleurs, dans ces pays, les routes sont complètement défoncées, et nul ne pense à les restaurer. Chacun s'en tire comme il peut. Les mandarins ne s'occupent guère que de rançonner le peuple.

« Nous entrâmes par la porte du Sud, et traversâmes la ville chinoise, *Oay-lo-tcheng*, du sud au nord. D'abord c'est un quartier spacieux, presque désert; quelques cabanes sont jetées çà et là parmi un grand nombre de petits champs et jardins potagers, où pas une allée, pas un arbre n'embellit la culture. Après dix minutes de marche nous arrivâmes aux quartiers habités, puis à la ville tartare, *Man-tcheng*; ses murailles sont plus élevées et mieux bâties que celle de la ville chinoise. Elles sont en briques, les portes sont à triple étage, et les murs hauts de quarante pieds. Nous suivions



l'une après l'autre les rues de cette immense cité, souvent encombrées par de longues files de carrioles qui se croisent dans tous les sens, par des troupes de chameaux, de mulets, de porte-faix ; quel tohu-bohu !

« Cependant, Pékin est de beaucoup supérieur à toutes les villes de Chine que j'aie jamais vues. On y admire deux grandes rues, dont l'une dans la ville chinoise, et l'autre dans la ville tartare, toutes deux larges d'environ soixante pieds : elles traversent la ville d'une porte à l'autre. C'est là surtout que le Chinois étale le luxe des décors dans la façade de ses boutiques, aux larges frontons dorés, enrichis de mille sculptures toutes à jour. A côté de chaque boutique est installée l'enseigne ; c'est une planche épaisse et large, vernie, sur laquelle sont gravés ou peints des caractères dorés. Elle est assujettie verticalement à sa base entre deux bornes de granit sculptées, et s'élève de quarante à cinquante pieds. Au-dessus d'elle se dressent des mâts peints en rouge, et couronnés d'un cœur doré et renversé. Cette confusion de mâts et d'enseignes produit un effet bizarre et original. Outre ces deux grandes rues, j'en ai remarqué quelques-unes tirées au cordeau, mais moins larges, quoique assez belles. Tout le reste ne mérite aucune mention. Certains quartiers sont pavés de dalles, mais affaissées et désunies faute d'entretien, et qui offrent aux chariots une voie peu sûre. Presque partout c'est une fange noire qui, pendant la sécheresse, aveugle les passants et pénètre dans les boutiques : pendant la pluie, quelle boue ! et par suite, quelles ornières, où vient patauger une population sans cesse mouvante ! Sous les frontons dorés qui ornent les magasins, sont des portes et fenêtres aux carreaux de papier ; dans Pékin je n'ai pas remarqué une vitre. Après le coucher du soleil, c'est une obscurité et une solitude complètes.

« En parcourant cette immense cité je ne pouvais me défendre d'un sentiment de tristesse... Cette ville de Pékin où notre sainte Religion était jadis si prospère, aux jours de l'empereur Kang-hi, bisaïeul de Tao-kouang, comptait un Evêque, quatre églises, une chrétienté nombreuse et florissante... Aujourd'hui tout a disparu ! Je rêvais ces pensées, lorsque, à peine entré dans la ville tartare (Man-teheng), j'aperçus la croix encore debout, dominant cette Babylone infidèle, et s'élevant sur le pinacle d'un édifice en ruine. C'est l'ancienne cathédrale, ou l'église des Portugais. Lorsqu'à mon retour de Chine, et à notre arrivée dans l'île de Malte, je découvris la croix plantée sur une éminence qui domine la mer, mes yeux laissèrent couler des larmes de joie ; mais ici, Messieurs, elle n'ombrage que des ruines ! tous les vitraux du temple ont été brisés, les portes en sont murées. *Vix Sion lugent; portæ ejus destructæ, et ipsa oppressa amaritudine!*.. (1). Il y a quelques années, lorsqu'on ferma cette église, et que l'on détruisit ses dépendances, la maison de l'Evêque et son séminaire, l'empereur voulut renverser aussi cette croix, mais il recula, dit-on, craignant le châtiement et la vengeance du Dieu des chrétiens. Elle est donc encore debout parmi tant de sujets de deuil ; daigne la divine Bonté la faire régner dans tous les cœurs, et susciter de ces pierres brutes des enfants d'Abraham !

« Cette église de l'Immaculée Conception, à Pékin, est de moyenne grandeur, pouvant contenir douze à quinze cents âmes ; elle forme une croix latine ; son architecture n'appartient à aucun genre, elle n'a rien d'ogival, son portail est assez élégamment orné de fes-

---

(1) Les voies de Sion pleurent ; ses portes sont détruites, et elle-même est oppressée d'amertume.

tons et nervures en relief, au milieu desquelles apparaît le saint nom de Jésus. C'est, en un mot, le genre des églises portugaises. Tous ces décors sont en plâtre, et bien exécutés. La croix qui domine le fronton est à soixante pieds du sol.

« Certains auteurs ont estimé jusqu'à trois millions la population de Pékin, d'autres à deux millions, d'autres à quinze cent mille, d'autres à un million. Voici, Messieurs, quelques réflexions qui pourront éclaircir peut-être la question. C'est un fait que Pékin a cinquante-deux lis de tour, c'est-à-dire environ six lieues métriques, ou vingt-quatre kilomètres. Sa forme, assez irrégulière, est un quadrilatère imparfait qui approche d'un trapèze. Il renferme quatre enceintes : celle de la ville chinoise *Oay-lo-tcheng*, qui forme comme la base du trapèze, celle de la ville tartare ou *Man-tcheng*, celle de la ville impériale ou *Hoang-tcheng*, et celle du palais ou *Tse-kin-toheng*. Ce palais, qui n'est qu'une longue file de cours et de maisons, plus quelques jardins, est entouré d'un large fossé plein d'eau, creusé en dehors, au pied du mur d'enceinte ; il a une demi-lieue de tour. Le *Tien-than*, où l'empereur va sacrifier au ciel, est lui seul plus grand que le palais. Les grands tribunaux de l'empire, plusieurs grandes pagodes occupent encore un espace considérable. Les boutiques sont en général inhabitées. Chaque jour, vers le soir, tous les marchands, les gardiens exceptés, reviennent dans leur famille qui habite quelque quartier retiré. C'est là qu'ils ont, à proprement parler, leur enclos, leur maison. Il est vrai que dans ces maisons chinoises les familles sont entassées les unes sur les autres ; avec le père et la mère sont les enfants, les brus, les petits-fils ; mais aussi ces maisons n'ont point d'étage. De tous ces considérants il semble suivre naturellement

que ceux qui donnent à Pékin un million d'habitants sont plus que les autres près de la vérité. Quant aux faubourgs que l'on dit être considérables, c'est une erreur. J'en ai parcouru plusieurs, entre autres celui du Midi qui est le plus peuplé : c'est une rue unique, longue à peine d'un quart de lieue.

« Le commerce de Pékin est loin d'être en proportion avec la capitale d'un aussi vaste empire. Elle reçoit les soieries des provinces du midi, surtout celles du Kiangnan, de Soutcheou, de Hangtcheou, et même du Su-tchuen. Le Chan-si lui fournit ses feutres et ses ouvrages de fer, le Chan-tong et les provinces méridionales leurs toiles; Canton ses livres imprimés, etc. En un mot, Pékin reçoit ouvrés et confectionnés la plupart des principaux objets de consommation. On n'y fabrique guère que les objets de luxe et ceux de moindre importance, pour l'usage ordinaire de la vie. Quoi qu'il en soit, le commerce de Pékin est encore considérable; mais c'est un commerce d'approvisionnement et d'entrepôt; c'est un immense magasin où refluent les richesses des dix-huit provinces, pour les exporter au-delà de la grande muraille et les colporter aux stations et groupes principaux de la Mandchourie et de la Mongolie, tels que Moukden, Ghirin, Tsi-tsi-kar, Ha-ta, San-tso-ta, Lama-miao, etc.

« Le 25 février, nous passons la grande muraille, et j'entrais dans ma chère Mission. J'étais arrivé à *Chang-hai-koan* dont la douane est, dit-on, la plus sévère de toutes celles de l'empire. Mais heureusement pour nous, avec la police chinoise il est toujours facile de s'arranger. Moyennant quelques ligatures, environ deux francs, je fis assurer mon petit chariot par le maître d'auberge, qui lui-même le fit passer; pour moi, je franchis, vers le soir, à la nuit, ce fameux rempart,

à une lieue plus à l'ouest, par une de ces brèches nombreuses qui laissent de faciles issues. Cette muraille s'éroule, de même que l'empire chinois, et tombe de vétusté. En 1840, lorsque j'arrivais du Su-tchuen en Tartarie, j'avais franchi la limite chinoise sans remarquer aucun vestige de ce monument; de fait, cette muraille n'existe pas en beaucoup d'endroits, sans doute ceux qui sont plus déserts. Ici elle me parut haute de trente pieds; ses bastions sont éloignés les uns des autres, et irréguliers; des créneaux la couronnent à son sommet, qui est large de huit à dix pieds. Elle est bâtie en briques, ou mieux, c'est un amas, un long bloc de terre battue, tapissé de chaque côté d'un rang de briques qui lui servent comme d'écorce. Cette muraille, nulle quant à l'utilité, quant au génie et à l'art de l'architecte, est, si on la considère en elle-même, un ouvrage gigantesque : aussi épuisa-t-elle les ressources de l'empire, et ruina-t-elle l'insensé Che-hoang qui régna, si l'on en croit les *Kang-Kien* ou Annales chinoises, vers le temps des Machabées. Il fit, dit-on, brûler tous les livres qu'il put trouver dans toute l'étendue de son empire, et, pour éterniser son nom à sa manière, il éleva cette ignoble muraille. L'ouvrage fut terminé en cinq ans, depuis Lan-tcheou, capitale du Kan-Sou, jusqu'à Chang-hai-koan, où il vient aboutir, dans une longueur de quatre cents lieues. Les travailleurs, qui n'étaient pas rétribués, étaient innombrables; grand nombre périrent, les uns de faim, les autres de fatigues et de froid; enfin, plus tard, le stupide et farouche Che-hoang fut misérablement assassiné.

« Nous contournâmes le golfe du Leao-tong ou Phouhay. Cette mer du Leao-tong, large d'environ quarante lieues, n'est pas navigable en hiver. Le fond du golfe, au nord, gèle entièrement, et presque toujours les côtes

sont prises à plusieurs lieues du rivage. J'ai moi-même erré sur ces solitudes de glace. Ce sont d'énormes glaçons entassés comme autant de rochers, et offrant au loin l'image d'une immense plaine couverte de ruines. Cette mer se trouve pourtant sous la latitude de Naples ! Les côtes est et ouest sont très-peuplées. Au fond du golfe sont les prairies destinées au pâturage de la cavalerie impériale. Elles s'étendent fort loin vers le nord, le long des rives du Leao, jusqu'auprès de la capitale Moukden. L'empereur de Chine croit avoir dans ses immenses prairies de Mandchourie et Mongolie plus de cent mille chevaux ; mais bien loin de là ; ici les mandarins font cultiver à leur profit les meilleures terres, et laissent en friche les marais fangeux.

« Le 4 mars, j'arrivai enfin au village de *Yang-Koan* (Phôtel du Soleil), situé à trois lieues de la mer, non loin de la ville de Kay tcheou ; c'est là, Messieurs, que s'élève humblement au pied des montagnes cette petite cathédrale dont je vous parlais naguère, et qui toujours excitait au milieu de vous, s'il m'en souvient, une certaine hilarité. Par ici, tout au contraire, c'est un monument célèbre dans le pays ; on en parle au loin, surtout depuis que je l'ai ornée de ces belles images, de ces bouquets de fleurs, chandeliers et autres décors que m'a offert la piété de nos fidèles de France.

« Il faut avouer cependant que cet oratoire me parut encore plus petit, plus misérable que je ne l'avais laissé trois ans auparavant. C'est que depuis j'avais contemplé nos cathédrales de France et les basiliques de Rome.

« Ma Mission, pendant mon absence, a prospéré, et je l'ai trouvée en bon état. Quatre nouveaux confrères sont venus partager mes travaux. M. Berneux, déjà était arrivé avant mon départ ; il avait voulu échanger

contre le ciel brûlant de la Cochinchine les glaces du nord, et affronter d'immenses fatigues et de durs travaux avec des membres épuisés par les tortures et une longue captivité (1). Je l'ai nommé mon Vicaire général. Inutile, Messieurs, de vous dépeindre ma joie en revoyant ces chers confrères qui m'attendaient avec anxiété! Quels doux moments nous avons passés ensemble ici au bout de l'univers! Pourtant cette joie a bien eu aussi ses amertumes. Je n'ai plus retrouvé M. de la Brunière, que pendant mon séjour en France j'avais nommé Coadjuteur avec le titre d'Evêque de Tremita. Je nourrissais l'espérance de le sacrer à mon retour. Dieu semble en avoir autrement disposé, et peut-être est-il disparu pour toujours! Quelle perte, Messieurs, qu'un tel sujet! Que de talents, que de hautes qualités, mais surtout que de vertus éminentes le Seigneur avait coordonnés dans cette belle âme! Lors de mon départ je l'avais laissé supérieur de la Mission. Il a voulu explorer le nord de la Mandchourie, la grande et immense province du Saghalien, ou Dragon noir (In-long kiang); son voyage ne devait être que de quelques mois; mais son zèle l'y a trop retenu; au lieu de revenir avec ses courriers, il les a renvoyés des bords de l'Ousouri où il avait passé l'hiver par un froid de cinquante-quatre degrés centigrades, et seul, sur une nacelle qu'il avait achetée, il est descendu de l'Ousouri dans le grand fleuve Saghalien pour pénétrer jusqu'à son embouchure, et peut-être jusque dans l'île Tarakaï. J'ai déjà envoyé à deux reprises à sa recherche, mais où le trouver, dans ces immenses ré-

---

(1) M. Berneux est un des cinq Missionnaires français que Minh-Menh avait condamnés à mort et qui furent délivrés, le 17 mars 1845, par le commandant de la frégate *l'Héroïne*. Sa captivité avait duré près de deux ans.

gions ! De Kay-tcheou d'où je vous écris, jusqu'à Tarakaï, il y a cinq cents lieues, dont deux cent-cinquante sont traversées par des hordes sauvages et farouches. Ce cher confrère a-t-il été assassiné par quelque peuplade tartare, a-t-il été gelé par le froid, a-t-il chaviré avec sa nacelle au milieu du fleuve, est-il réduit en esclavage, ou bien évangélise-t-il les rivages glacés de cette grande île Tarakaï ? Hélas, Messieurs, toutes ces hypothèses sont également plausibles.

« Depuis mon retour, j'ai parcouru une grande partie de ma Mission. J'ai visité mon petit collège situé dans les plaines de la Mongolie, à cent-cinquante lieues d'ici. Il comptait huit élèves, dont quelques-uns annoncent d'heureuses dispositions. M. Mesnard les dirige et les instruit avec succès ; c'est une tâche pénible et difficile. Nous avons là, à dix lieues autour du collège, sept à huit cents chrétiens, presque tous venus du Leao-tong d'où la misère les a fait émigrer.

« A la capitale, Moukden en mandchou et Chen-yang en chinois, nous comptons deux cents chrétiens dont la plupart sont soldats des huit drapeaux. Je les ai visités chemin faisant, et leur ai fait faire leurs pâques. Cette ville est la deuxième de l'empire ; les Chinois Mandchous y veulent compter un million d'âmes. Il est possible qu'il y ait deux cent mille habitants. Chaque empereur doit y venir au moins une fois pendant la durée de son règne, pour y vénérer les restes de ses ancêtres ; il leur offre des sacrifices, fait grand nombre de kho-teou ou prostrations pour se rendre leurs mânes propices : on invite ces âmes des morts, devenues esprits infernaux, à venir se réjouir à l'odeur des chèvres et pores rôtis, à savourer l'encens, les libations de vin, l'aspersion du sang d'un coq, en un mot, tous ces mets et fruits divers qu'on expose devant la tablette où sont écrits leurs



noms. Comme il s'agit des ancêtres de l'empereur, ces offrandes sont contenues dans des plats d'agate, de cornaline, de jaspe ou autre pierre plus précieuse, et ceux qui les touchent doivent avoir les mains couvertes d'une pièce de satin jaune (1). Que dirons-nous, Messieurs, de ces puérilités païennes, sinon ce mot de saint Augustin : *Solatia vivorum, non adjumenta mortuorum!* (2).

« L'empereur ne pouvant résider à Moukden, lieu trop excentrique pour régir et gouverner de là son empire, y envoie tous les dix ans son portrait, ou, selon le mot chinois, sa sainte face, *Chéng-ying*. Lorsque j'arrivais à Moukden, cette année, on y attendait ce portrait fameux. C'est un des premiers princes du sang qui l'apporte sur un char magnifiquement orné : on l'adore, on lui offre des sacrifices ; car l'empereur étant réputé fils du ciel, on lui rend même avant sa mort les honneurs divins. Mais ce qui passe toutes nos idées européennes à ce sujet, c'est que pour le transport de ce portrait, de même que pour l'empereur quand il vient en personne, l'on bâtit tout exprès, depuis Pékin jusqu'au palais de Moukden, dans une longueur de deux cents lieues, une route large de quinze à dix-huit pieds, pratiquée le plus souvent sur le milieu de la voie publique. Elle est plus haute d'un pied que le reste du chemin. Il n'est permis à personne d'aller par cette route ; l'on voyage sur les côtés ; tant pis s'il y a encombrement. Bien que cet exhaussement ne soit le plus souvent que

(1) Le jaune est la couleur impériale et celle des Lamas ; nul, s'il n'est de la famille impériale, ne peut être vêtu de jaune, ni avoir sur le toit de sa maison des tuiles jaunes.

(2) « C'est une consolation pour les vivants, et non un soulagement pour les morts. »

de terre, combien de millions sont dépensés pour cette vaine cérémonie !

« Souvent l'on me demandait en Europe des détails sur le gouvernement chinois, voici qui répondra en peu de mots à bien des questions. Prenons pour exemple cette fameuse translation du portrait de l'empereur. Longtemps d'avance, les mandarins de Pékin ont présenté au fils du ciel le devis de la route et l'état des dépenses à faire. Tao-Kouang donne l'argent demandé, quatre millions de taels ou onces d'argent, environ trente-deux millions de francs. Aussitôt l'ordre est expédié à tous les mandarins des districts par où doit passer cette voie triomphale. Pour l'argent il n'en est pas question. Ils ne reçoivent pas une obole. C'est un fait que de ces trente-deux millions de francs pas un denier ne sort de Pékin; les grands mandarins se les partagent entre eux. Il faut bien pourtant que la route se fasse. Les gouverneurs des villes et districts qui ont reçu l'ordre de la construire, rançonnent le peuple. Je connais un petit marchand chrétien de Moukden qui a été taxé à trois cents ligatures, ou deux cent cinquante francs. Cette fois l'argent sera bien employé à sa destination, mais toujours avec le pot-de-vin pour les magistrats qui en revendiquent plus de la moitié. Ainsi va l'administration en Chine.

« Je m'aperçois, Messieurs, que cette lettre est déjà un peu longue; pourtant que de choses je n'ai pas dites, et que vos chers Associés attendent encore de moi. Naguère l'on me demandait partout : Qu'est-ce que la Chine? Quoi qu'on puisse répondre à cette question, elle restera toujours pour l'Europe enveloppée de ténèbres. Une des premières causes de cette obscurité, c'est que dans ce vaste empire l'on trouve plus que partout ailleurs des contradictions inexplicables : tant de force unie à tant de faiblesse, tant de richesses avec la plus

grande pauvreté, tant de grandiose et tant d'ignoble ; certains arts, des tissus, des inventions qui nous étonnent, et un laisser-aller, une enfance stationnaire dans les instruments, les méthodes et les choses les plus usuelles ; enfin une étiquette presque ridicule, chez un peuple grossier dans ses usages, sale dans ses maisons, dans ses habits et ses meubles, chez un peuple tout couvert de vermine qu'il mange, comme on le dit des Hottentots, à belles dents et à deux mains ! J'ai vu des Chinois de distinction le faire en ma présence !! Enfin l'empereur, ce fils du ciel à qui les plus grands de l'empire n'osent parler que le front contre terre, est toujours, passez-moi l'expression, pouilleux. Cela même porterait bonheur ; aussi a-t-il-toujours sur lui, par précaution, quelque spécimen de l'espèce, un d'or et un d'argent : mais c'est bien assez sur l'article.

« L'on trouve en Chine, avec tous les vices d'une civilisation usée et vieillie dans l'idolâtrie, une physiologie patriarcale, et quelques restes de cette simplicité antique que nous aimons à contempler chez les anciens peuples. Malheureusement [cette simplicité n'existe guère que dans les usages extérieurs, car la fourberie chinoise est passée en proverbe. Néanmoins, telle qu'elle, cette disposition aide beaucoup la foi dans nos néophytes. Le Chinois dans ses habitudes est fort sensuel, épicurien, et pourtant il mène souvent une vie dure et de privations. Irascible outre mesure, emporté jusqu'à la fureur, et cela pour un mot qui ne lui sourit pas, on le dirait néanmoins apathique et sans nerf aucun ; parfois laborieux à l'excès, il est en même temps la paresse personnifiée : contrastes très-réels et qui rendent le caractère chinois difficile à définir. Inutile de vous parler, Messieurs, du débordement et de la corruption extrême de ce peuple. Son habileté dans le commerce

vous-est connue. L'on a beaucoup trop vanté la perfection de son agriculture. Il cultive beaucoup; mais il cultive sans méthode, n'a qu'une vieille routine, ignore presque tous les procédés et les ressources de la science agricole, soit pour bonifier les espèces, soit pour les conserver. C'est ce que j'ai constamment remarqué au Su-tehuen et dans ces régions du Nord.

« Qui ne sait, Messieurs, qui d'entre vous ne connaît les exagérations, les rodomontades, les vanteries chinoises! *Sinenses semper mendaces*, comme Saint Paul le disait de ses Crétois. Chez eux le mensonge, et surtout la hablerie, coulent de source avec un naturel, un naïf inimitable. Ils ne s'en aperçoivent pas, ou à peine. Un grand fonds d'orgueil uni à une extrême légèreté en est la cause. « J'ai beau me tenir sur mes gardes, me disait un Missionnaire, me défier de leurs rapports, je suis encore leur dupe. Ils dénaturent, ils exagèrent tout. Souvent l'Européen, surtout après un long séjour au milieu d'eux, finit par croire une partie de ce qu'on lui raconte. »

« Il y a dans cette nation un fonds de jugement et de bon sens qui perce au milieu de tant de vices; mais sa langue sera toujours pour lui un obstacle invincible aux progrès des arts et de la civilisation. Quand un Chinois a consumé les plus belles années de sa vie, depuis dix ans jusqu'à quarante ou quarante-cinq, à étudier, que sait-il? Absolument rien en fait de science quelconque; mais il sait des caractères, plus ou moins; il sait arranger une phrase, et possède quelques axiomes de Confucius et de Mong-tse. Cette langue chinoise, peu maniable et obscure, devient indéchiffrable, même pour les plus grands lettrés, dès qu'il faut approfondir une question tant soit peu sérieuse de théologie, de philosophie ou d'histoire, et bien plus encore s'il agit de sciences

abstraites, telles que la physique, la chimie, les mathématiques, la mécanique, etc.; impossible de les aborder. Aussi depuis dix-huit ans que j'habite la Chine, je n'ai jamais rencontré un seul indigène qui soupçonnât même l'idée de ces sciences, et ces noms ne se trouvent pas dans la langue chinoise. Quant à l'astronomie, c'est un fait que les astronomes de Pékin seraient tous en défaut, aujourd'hui de même qu'autrefois, s'il leur fallait faire un calendrier.

« Le grand nombre d'écrivains qui ont enrichi la littérature chinoise de leurs ouvrages, prouvent assez que ce peuple ne manque pas d'aptitude ni d'ouverture pour les lettres, et que si, débarrassé de ses entraves, il était dirigé, il sortirait bientôt de sa barbarie et de son ignorance. Mais pour ce qui a été fait jusqu'ici, je doute fort qu'en Europe, malgré les louables efforts des sinologues, à moins que dans leurs traductions ils ne changent et la forme et le fond, on lise jamais ces productions froides, vagues, puériles, sans méthode, et qui sont tout aussi insipides que celles de Confucius, de Mong-tse et que les King dont la morale matérialiste laisse ce peuple infortuné enseveli dans ses épaisses ténèbres.

« J'ajoute, pour en finir, que les Chinois sont en opposition complète avec nous pour leurs usages, leurs idées, au physique et au moral. Ainsi, pour les repas le Chinois commence par le dessert, le vin, puis la viande, et finit par le potage; c'est, vous le voyez, d'un bout à l'autre, le rebours de chez nous. La place d'honneur est à gauche et non à droite, et le maître doit être à la dernière. S'ils apprêtent des choux, ils jettent les feuilles tendres, et vous servent les trognons. Ils mangeront la mie du pain et laisseront la croûte; plus la viande est coriace, et meilleure ils la goûtent. Du reste,

telle qu'elle, on mange tout. En Chine l'on ne perd rien : tout animal quel qu'il soit, chien, chat, cheval, mort de vieillesse ou de maladie, peu importe, est mangé sans miséricorde. *Kho-Si!* s'écrient-ils, quel dommage ce serait de le perdre ! Ici la beauté consiste dans les pâles couleurs, aussi le fard des Chinoises est-il une espèce d'amidon. L'élégance exige des ongles fort longs (j'en ai vu de deux pouces), et des souliers ou bottes à semelle fort épaisse; celles des souliers de femmes ont constamment trois pouces de haut : ceci regarde la Tartarie, où les femmes ne se ligaturent point les pieds. Dans le reste de la Chine vous savez qu'elles s'estropient elles-mêmes, non pas, comme on le croit en Europe, par une jalousie ou défiance stupide qui voudrait les retenir à la maison; non du tout : c'est chez elles une idée sottise d'extrême vanité. Du reste, avec leurs pieds-bots elles marchent encore assez bien, et peuvent faire quelques lieues, bien que lentement et avec peine. Leur démarche est assez semblable pour l'allure, à la vitesse près, à celle des habitants des Landes quand ils sont montés sur leurs échasses. Elles sont donc peu solides sur leurs bases et peu sûres de leurs mouvements; de là résultent nécessairement grand nombre d'accidents fâcheux.

« La plaie irrémédiable qui depuis longtemps, et aujourd'hui plus que jamais, ronge jusqu'au cœur cet immense colosse de l'empire chinois, c'est l'égoïsme; une soif inextinguible de l'argent rend tout vénal, paralyse tous les ressorts de l'administration, brise tout lien social quant au gouvernement, et fait du nom de bien public un mot vide de sens. Aussi tombe-t-elle pourrie de vétusté, cette masse affaissée et inerte; et qui le voudra, en ramassera les lambeaux. Il y a longtemps, sans doute, qu'une révolution eût bouleversé la Chine, et l'eût

renouvelée peut-être, si le Chinois n'était tellement livré au lucre de chaque jour, tellement absorbé par l'intérêt que peu lui importe comment va l'Etat, pourvu qu'il gagne, pourvu que rien ne trouble son commerce, ne le dérange dans la culture de ses champs. Quant aux soldats du céleste empire, ils ont pour principe avoué de fuir dès qu'il y aura danger. Aussi, me disait un de mes chrétiens qui est sous les drapeaux, le sabre qu'ils portent est-il arrangé de manière qu'au premier coup de doigt, il puisse tomber avec son fourreau pour les laisser, le cas échéant, courir et se sauver plus vite. Cette année même un petit brick anglais de huit canons bloquait le port de Chang-hay; une quarantaine de marins au plus tenaient en échec quatre mille jonques, montées par plus de quarante mille hommes! Pendant un mois durant pas une d'elles n'a osé bouger.

« Mais celui qui dans cet *empire fleuri du milieu*, *Tchong-hoa-koué*, doit fixer avec plus d'intérêt notre attention, c'est l'empereur. Comme fils du ciel, et en cette éminente qualité, il ne sacrifie qu'au ciel et à ses ancêtres. Les autres divinités lui sont réputées inférieures. Il a même le pouvoir de faire des dieux, et il en fait quelquefois par un décret de sa volonté que l'on appelle *sainte*. L'esprit humain une fois dévié de sa route ne sait plus où s'arrêter. Ces pauvres Chinois en sont venus jusqu'à transformer leur prince en idole, et le grandiose outré de cette majesté inabordable en fait un vrai automate.

« Il a son règlement comme un séminariste; mais, de même que son peuple, il faut bien qu'il soit en perpétuelle contradiction avec nous. Vers trois heures après midi, quatre heures au plus tard, la journée est close, et l'on se couche au palais, soit en hiver, soit en été. Le réveil est à une heure du matin. Après son lever,

l'empereur va saluer sa mère, qui pour conserver mieux sa dignité ne le reçoit pas toujours. Il fait la prostration en dehors, à sa porte, et s'en retourne. De là, il va allumer quelque baguette odoriférante devant l'idole. Dès avant trois heures arrivent les grands de l'empire qui doivent avoir audience; on expédie les affaires, et avant le lever du soleil déjà tout est fini. Les repas du prince sont réglés, dit-on, chaque jour par un conseil de douze médecins, à la pluralité des voix. L'on sert devant sa majesté céleste trois tables parfaitement semblables. Le grand-maitre des cérémonies veille à ce qu'elle observe exactement la décision des docteurs, pour la quantité, quotité, etc. Selon l'usage de tous les rois païens, ses femmes sont nombreuses, et nul des grands ou princes tartares ne peut marier sa fille, si l'empereur, à qui on la présente, n'a déclaré n'en vouloir pas pour son palais.

« En Europe, lorsqu'un roi se montre en public, il aime à se voir entouré de son peuple et reçoit avec bonheur le tribut de ses acclamations et de ses hommages. Dans Pékin, et partout où se trouve l'empereur, chaque fois qu'il sort, chacun ferme sa porte, sa fenêtre et sa boutique; bien entendu que les Chinois ne manquent pas de regarder par les fentes. Pas une âme ne doit se trouver sur son passage; tout le monde a pris la fuite à l'avance, et malheur à quiconque ne s'effacerait pas assez vite; il serait frappé rudement par quelque satellite du cortège. Il faut surtout éviter de se trouver sur quelque éminence d'où l'on dominerait le chef de l'Etat. Un jour que Kien-long, l'aïeul de Tao-Kouang aujourd'hui régnant, faisait route par la Mongolie, une vieille et pauvre femme ramassait du bois, sur un tertre voisin, et faisait sa ramée. Comme elle se trouvait plus élevée que l'empereur, deux émissaires partis de son cortège



accourent, et, dit-on, sans forme de procès lui tranchent la tête. Aujourd'hui encore cette règle est en vigueur, et la route que foulent les pieds de ce fils du ciel doit être plus haute que celle que pratique le reste de sa suite.

« Avec tous ces honneurs, l'empereur de Chine est un véritable reclus dans son palais de Lay-Tien où il habite la plupart du temps (1), et il ne connaît que fort peu ce qui se passe dans ses Etats. Le cérémonial absurde qui l'entoure, le rend inaccessible à la vérité. Tout ce qui lui est communiqué lui arrive façonné par ses *Tat-cheng* ou ses *Tsay-siang*, mandarins du palais, et du reste il est si infatué de sa prétendue grandeur, si exigeant au milieu des vicissitudes humaines, si intraitable dans les revers, si terrible, si ridicule, si implacable dans ses vengeances, que le grand art de la cour c'est de le tromper, de lui persuader que toujours il a réussi. Les visiteurs envoyés dans les provinces sont corrompus infailliblement, et le rapport qu'ils donneront sera moulé *selon l'usage*. Aussi ses armées qu'il croit innombrables (2) et invincibles n'existent guère que sur le papier; et les mandarins, qui s'entendent fort bien au métier, gardent pour eux, comme supplément à leurs appointements, les sommes énormes destinées à la solde de ces *listes de soldats*. Sa flotte qui dans la mer de Pékin devrait compter vingt-cinq jonques de guerre, consistait naguère en une jonque unique et démantibulée. Tout le monde sait que depuis longtemps les trésors publics des villes et des provinces n'existent plus et sont défoncés jusqu'au dernier sou. Il y a environ douze ans, l'empereur voulut lui-même visiter ses finances. Comme il

(1) Ce palais est à quatre lieues de Pékin.

(2) Quatre cent-quatre-vingt mille hommes à Pékin *intra muros!*

n'avait prévenu personne , l'on fut pris à l'improviste ; mais quelle surprise ! Il trouva un grand nombre de lingots de bois recouverts de papier doré et argenté. Ce pauvre empereur entra, dit-on, dans une grande colère; mais sur quelles têtes frapper ! Chacun de dire et de prouver que, lors de son entrée aux affaires, les choses étaient en cet état. Comment atteindre tant de coupables !

« Les mandarins sont pour la plupart rétribués maigrement, et les satellites pas du tout. Aussi malheur à qui tombe dans les serres de ses vautours. Dans toutes les affaires bonnes ou mauvaises, il ne s'agit ni de justice ni de droit ; celui qui a acheté le mandarin a la parole, le droit, et la victoire. Que vous preniez chez vous en flagrant délit un voleur, de nuit, et que vous le conduisez au prétoire, si vous ne payez au mandarin le triple de ce que ce larron vous avait enlevé, il est possible que vous receviez à sa place des coup de rotin ou de savate. Il y a des exceptions , mais elles sont rares , et c'est un fait que les mandarins sont les premiers brigands du céleste empire. Un jour, une escouade de satellites poursuivait dans la ville de Pié-lin un misérable qui avait tué sa femme. L'assassin s'était réfugié et caché aux environs d'un village chrétien. Sur la demande des satellites, les habitants qui l'avaient vu rôder non loin de leur hameau, le dénoncèrent et aidèrent à le trouver. Une fois pris, chose incroyable ! « C'est chez vous qu'il est saisi, disent les soldats, c'est à vous de payer. » Et le cheftaxe le village à trois cents ligatures ou deux cents francs; et pour réponse à de justes refus, coups de bâton trottaient. Quelques jours après j'arrivais au milieu de ces pauvre gens. Je les consolai d'avoir été rançonnés et battus par la main de ceux à qui ils venaient de rendre service.

« Toujours on a remarqué que les peuples mous ,

lâches et corrompus étaient cruels. Le Chinois est bien le plus lâche et un des plus dissolus des peuples du globe ; je ne dirai pas qu'il est le plus cruel , mais il est loin d'avoir dépouillé sur ce point sa barbarie. Dès qu'il se réveille de son apathie, il est altéré de sang. Si l'empereur eut pu vaincre les Anglais, pas un prisonnier, soldat ou général, n'eût évité d'être porté à Pékin en cage de bois, et là tous eussent été dépécés vivants, écorchés vifs et taillés menu, en commençant par le bout des doigts, et cela, du moins pour le chef de l'expédition, en présence de sa majesté. C'est l'engagement que l'empereur exigea du général chinois qu'il envoya à Canton pour battre les Anglais. Ce sont, du reste, les traditions de l'empire.

« En 1826 les Eleuths de la Kalmoukie exaspérés par les exactions criantes des mandarins chinois, se révoltèrent enfin contre cette tyrannie sous la protection de laquelle ils s'étaient comme abrités. Pour toutes armes, ils n'avaient, disent eux-mêmes les Chinois, que des bâtons. Pendant plusieurs années ils dispersèrent les diverses armées dirigées contre eux. Tao-Kouang pour relever le moral de ses preux désappointés, envoya à leur secours un fameux général du Su-tchuen, nommé *Yang-fang*. Plus habile que ses devanciers, le rusé Chinois se garda bien de livrer bataille. Il se sentait peu rassuré à la vue des bras musculeux de ces barbares armés de bâtons. Il parlementa ; il fit entendre au Kan ou grand chef de la horde, que l'empereur désirait par dessus tout vivre avec lui en bonne harmonie ; qu'il vint lui-même à Pékin voir et vénérer le fils du ciel, et tout s'arrangerait au grand bien des deux parties. La proposition est acceptée, et le Kan se dirige vers la capitale avec l'élite de son armée. Ils étaient arrivés à quelques journées de Pékin lorsque ce chef trop crédule,

harcelé par les incessantes sollicitations du général chinois, consentit à renvoyer ses braves et fidèles Eleuths. Quelques instants après, l'infortuné était chargé de chaînes, garrotté dans une cage de bois, et, en cet état, conduit à Pékin par ce misérable et perfide Yang-fang qui, dans l'ivresse de son triomphe, le présenta à l'empereur. Celui-ci le fit découper devant lui par morceaux pour les menus plaisirs de sa récréation. Son aïeul, l'empereur Kien-long, dont on a vanté d'ailleurs la sagesse et la capacité, avait, vers l'année 1775, fait subir le même sort au brave et infortuné roi du Kin-tehoan dans le Thibet. Ce prince avait demandé du secours à la Chine pour vider sa querelle avec un autre petit roi, son voisin. Le Chinois, pour arranger les prétendants, voulut s'emparer des deux royaumes. Mais les deux rivaux se réunirent contre l'ennemi commun, et pendant six années, ils soutinrent dans cette lutte désespérée le poids de la guerre contre toutes les forces réunies de l'empire. Les Chinois étaient deux à trois cents contre un. A la fin la petite armée thibétaine, de mille à quinze cents hommes, fut épuisée par ses victoires. Un de ces rois fut pris, enfermé dans une cage de bois, conduit ainsi à Pékin; et pour prix de son héroïsme dans une aussi juste cause, il fut, de même que notre Kalmouk, dépêché vif sous les yeux de sa majesté.

« Que dirons-nous, Messieurs, en présence de tels faits? Malheureusement ils parlent assez haut et plus que ne le pourraient faire nos réflexions. La Chine, formée à l'école de Confucius et de ses disciples, est telle que pouvait la faire la philosophie païenne et matérialiste de ces hommes, qui sont devenus ses dieux; elle est tout entière plongée dans les plus épaisses ténèbres, de même que notre Europe et l'Asie occidentale avant la venue du Sauveur, sauf dix-huit siècles de plus en

dégradation, en corruption, en avilissement du cœur humain. Je pourrais pousser plus loin, et multiplier les détails jusqu'à une dégoûtante satiété; mais ce peu que j'en ai raconté suffit et au delà pour vous faire apprécier à leur valeur ces idées de justice, d'ordre, d'équité, de *paternité*, de grandeur que, encore maintenant en France, beaucoup de personnes veulent admirer en Chine. Le siècle dernier qui était sur cet article, comme sur tant d'autres, de mauvaise foi, n'a débité là-dessus que des fables. Il voulait se passer de l'Évangile et nous ramener à la raison. Les insensés ! *Et mentita est iniquitas sibi* (1) ! Ils en ont menti !

« Seule donc, la Religion de Jésus-Christ purifiera, par la grâce du Sauveur, cet infect égoût. Elle civilisera la Chine. Les obstacles sont grands, pourtant gardons-nous bien de perdre courage. En Chine, ce n'est pas le plus grand nombre, mais enfin beaucoup de gens aiment la vérité et veulent la suivre, lorsqu'une fois ils l'ont connue. La plupart, il est vrai, sont retenus par le défaut de liberté, par les vexations de tout genre et les persécutions ouvertes du Gouvernement contre l'Église. Ces entraves, Messieurs, sont toujours nombreuses, et la persécution est incessante au Yun-nan, au Su-tehuen, à Pékin, au Chang-tong; d'où il suit que l'édit concédé à M. de Lagrenée, il y a trois ans, et qui vous a paru être un pas immense, se trouve par le fait réduit à néant. Jamais nous, Européens, ne nous défions assez de la fourbe chinoise. C'est un fait incontestable que les mandarins haut placés, qui font des saluts et des félicitations aux représentants de la nation française, ne leur donnent en arrière que le

(1) Et l'iniquité s'est menti à elle-même.

titre de chien, de barbare, ou quelque chose de pire encore. Là-dessus nul doute, quelles que soient d'ailleurs leurs démonstrations d'amitié. Ceux qui connaissent les lois et usages de la cour m'ont assuré, lors de mon passage à Pékin, que l'on avait omis, comme à dessein, à la fin de l'édit, une formule d'usage en pareil cas, et nécessaire pour en assurer l'exécution. Le manque de cette clause fait regarder par les prétoires le décret comme non venu. De plus, il n'a été publié nulle part sauf à Canton et dans quelque partie du Tche-kiang. Mais à Pékin et dans le reste de l'empire, quiconque oserait en parler et l'invoquer pour sa défense, serait roué de coups. Sans doute nous avons des actions de grâces à rendre à l'ambassade française pour ce qu'elle a fait, ou voulu faire pour nous; mais elle a eu trop de confiance en Ky-yn, qui peut être plus adroit, sans avoir moins de mauvaise foi que tous ses confrères. Pourtant, il faut bien l'avouer, il est facile en Chine, quand on a des canons, de se faire obéir. Un mot de fermeté fera ramper tout ce monde par terre. L'on croyait, surtout dans les prétoires, que l'ambassade venait pour réclamer la liberté de religion, et déjà l'empereur avait dit : « Qu'on leur accorde tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils ne viennent pas à Pékin. » Or cette représentation à la capitale, on l'eût aisément obtenue. L'esprit des Chinois à commencer par l'empereur, est un esprit servile et pusillanime qui accorde tout à la peur, et refuse tout aux condescendances, aux égards de la diplomatie; avec eux il ne faut douter de rien, vouloir en maître; et, sans tirer un coup de canon, on ira à Pékin, on fera sanctionner toutes les concessions désirables. Le consul résidant à Canton aura beau réclamer, toujours on lui prodiguera des excuses, on lui répondra que d'ailleurs le mandarin persécuteur a été destitué,

c'est-à-dire, qu'on l'a changé et peut-être fait monter plus haut.

« De tout ceci, il suit que nous sommes aujourd'hui en Chine tout comme auparavant. Si on n'a pas poussé en certaines provinces les sévices contre les chrétiens aussi loin qu'autrefois, c'est que dernièrement on avait en vue des côtes les navires de la France ; voilà tout. Dernièrement au Chang-tong, le R. P. Languilla a été chargé de chaînes, bien qu'il fût reconnu et déclaré Français ; il a été jeté péle-mêle avec les bandits et les assassins, livré à toutes leurs vexations, et à toutes les puanteurs de ces bouges qu'on appelle en Chine maison d'arrêt ou Ka-fang.

« Trop heureux, Messieurs, si les détails recueillis dans cette longue lettre, bien que sans ordre et un peu à la hâte, peuvent intéresser vos pieux lecteurs. Puissent-ils, en lisant ces lignes, toujours nous continuer le secours de leurs prières et celui de leurs aumônes. Sans leur concours, notre pénible ministère ne peut se soutenir, et l'œuvre de la foi sera arrêtée. Que les commotions politiques qui agitent le monde ne retardent pas un instant nos saints travaux ! Dieu bénira l'Europe catholique parce que jalouse d'étendre et de propager le règne de l'Évangile chez les nations, elle donne avec bonheur l'obole de sa charité. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (1) !

« Veuillez agréer, Messieurs, l'hommage de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Votre très-humble et obéissant serviteur,

« † E. VERROLLES, *Evêque de Colombie,*  
*Vicaire apostolique de Mandchourie.* »

---

(1) « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! »

Le 3 avril 1849.

« P. S. Cette lettre, Messieurs, était terminée, et je me proposais de vous l'envoyer par les premières barques, lorsqu'un ouragan est venu bouleverser cette Mission naissante, et me chasser de mon gîte. J'ai sept chrétiens de ce petit village d'où je vous écrivais, qui sont dans les fers; les autres et moi-même avec eux nous nous sommes enfuis dans les montagnes, et avons gagné d'autres parages. Je me suis réfugié dans une chrétienté voisine de la Corée. Si Dieu permet que les grands mandarins de Moukden, devant qui l'affaire est portée, veuillent donner gain de cause à nos ennemis, cette Mission va retomber dans le chaos. Ici plus que partout ailleurs, les persécutions ruinent tout. Au demeurant, Messieurs, Dieu soit béni, car il est écrit: *Beati critis cum persecuti vos fuerint propter me. Gaudete* (1).

« Le 1<sup>er</sup> février dernier, j'entendais les confessions de quelques chrétiens qui voulaient se préparer pour la fête de la Purification, quand tout à coup une troupe de païens du voisinage vint fondre sur l'oratoire pour s'emparer de moi. Mon domestique Paul Ko, Chinois de la province du Chang-tong, accouru au bruit, somme les assaillants de se retirer: « Tu es étranger, lui crient-ils; ton accent te trahit, *hoa pou touie.* » On le saisit, et la troupe se retire. Bientôt elle s'aperçoit de

---

(1) « Vous serez bienheureux lorsqu'on vous persécutera à cause de moi. Réjouissez-vous. »



sa méprise et le relâche, mais le coup était manqué. On entoure la maison de toute part, et en même temps on court à la ville porter au prétoire une accusation en bonne forme contre les chrétiens, à qui des chefs européens venaient enseigner des sortilèges et des maléfices, des *Sie fa*. Vers le soir, après avoir caché les objets les plus nécessaires, je selle mon coursier tartare à la longue et flottante crinière : il fallait bien sortir ; sans cela mes chrétiens étaient perdus. Je me recommandai à nos saints Anges, je conjurai Marie par son très-saint et immaculé cœur d'avoir pitié de nous, et de frapper de cécité cette horde qui obsédait toutes les issues. Je monte à cheval. Je n'avais pas encore franchi le seuil de la porte qu'un coup de feu donnait l'alarme et le signe du ralliement. Je pars au galop, dans la direction que j'avais résolu de suivre, et grâce au Seigneur, je ne rencontrai nul obstacle, pas un individu. Tous ces peux chinois, au signal donné par le coup de feu, s'étaient portés en masse vers une direction diamétralement opposée à la mienne. Le blocus de la maison se trouvait ainsi levé instantanément. En quelques instants mon coursier tartare eut bientôt franchi un grand espace, et je me trouvai hors de poursuite. *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium* (1).

« Le lendemain, le prétoire vint avec ses satellites ; on défonça les portes, on fit main basse sur les chrétiens. Ils sont encore en prison chargés de chaînes. On les a torturés à plusieurs reprises, flagellés, assommés à coups de bâton : ils ont toujours refusé avec énergie de fouler aux pieds la croix. Daigne le Seigneur être leur force

---

(1) « Notre âme s'est échappée comme le passereau du filet des oiseaux. »

et leur soutien ! Cette Mission tartare ne fait que de naître en quelque sorte , et déjà l'ennemi de tout bien cherche à nous renverser ; mais puisque le sang des martyrs a coulé, ne perdons pas courage. J'ai déjà dépensé des sommes énormes, vu surtout notre pauvreté, pour soulager nos confesseurs vèxés, pressurés par les prétoriens, et aviser au moyen de les délivrer. J'espère acheter quelque mandarin supérieur ; mais ces messieurs se vendent assez cher ; si je suis protégé par quelques amis, je ne dépenserai que neuf à dix mille francs. Demandons au bon Dieu la paix. Hélas ! dans ces pays, les persécutions arrêtent tout. Ces jeunes plantes ne peuvent croître que dans le calme ; l'ouragan détruit et renverse nos espérances : *Dapacem, Domine, in diebus nostris* (1). Voici, Messieurs, une preuve entre mille de ce qu'il faut attendre des traités faits avec les Chinois. Que de fois l'ai-je répété au milieu de vous ! Nos Français sont trop crédules à la prétendue bonne foi des Chinois ; et pour longtemps il sera encore vrai de dire de l'empire de Chine : *Amplissima mendacii officina* (2).

---

(1) « Seigneur donnez-nous la paix dans nos jours d'épreuves. »

(2) Vaste officine de mensonge.

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Le 6 octobre dernier, trente-neuf Missionnaires ayant à leur tête Mgr Serra, Evêque-administrateur de Perth, se sont embarqués à Cadix, sur la frégate espagnole *le Ferrolano*, pour la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. Ils appartiennent tous à l'ordre de Saint-Benoît, et s'en vont essayer sur les sauvages de l'Australie les moyens qui civilisèrent jadis les barbares de l'Europe : à la prière et à la prédication ils joindront la culture de la terre et le défrichement des forêts.

Voici les noms de ces Religieux :

Mgr Joseph-Marie-Benoît Serra, né à Mataro en Espagne,

Fr. Domingo Urquhart,	prêtre, Irlande ;
Fr. Venancio Garredo,	id. Espagne ;
Fr. Pedro Aragon,	id. id.
Fr. Salvador Marino,	id. Naples ;
Fr. Martin Grivér,	id. Espagne ;
Fr. José Pupades,	id. id.
Fr. Ramon Terrés,	id. id.
Fr. Mauro Régnasco,	id.
Fr. Constabile Turri,	id.
Fr. Pedro Ferrava,	id.
Fr. José Ascione,	id.
Fr. Rafael Ventura,	Espagne ;
Fr. Anlevo Lopez,	id.
Fr. Franco de Asis Marsa,	id.
Fr. José Antonio Suarez,	id.
Fr. Franco Xavier Illa,	id.
Fr. José Rubio,	ids
Fr. Juan Cortada,	id.

Fr. Miguel Marce ,	Espagne ;
Fr. Ramon Barbara ,	id.
Fr. Nicolas Filomeno ,	Naples ;
Fr. Augustin Balzano ,	id.
Fr. Rafael Rizzo ,	id.
Fr. Anastasio Brea ,	Espagne ;
Fr. Manuel Estevan ,	id.
Fr. Domingo Magardas ,	id.
Fr. Juan Sala ,	id.
Fr. Manuel Sotillos ,	id.
Fr. Feliz Rodriguez ,	id.
Fr. Jayme Miquelet ,	id.
Fr. Ignacio Boladeras ;	id.
Fr. José Mascaro ,	id.
Fr. Juan Rech ,	id.
Fr. Sebastian Argemi ,	id.
Fr. Miguel Vilardel ,	id.
Fr. Viente Perez ,	id.
Fr. Jayme Rodo ,	id.
Fr. Juan Perejuan ,	id.
Fr. Geronimo Rodoreda ,	id.

Le 30 octobre, sont partis de Nantes pour le diocèse de Natchez aux Etats-Unis :

MM. Morisset , prêtre , de Pont-Château ; — Babonneau , diacre , de Georges ; — Guillon , diacre , du Bignon ; — Fierabras , sous-diacre , de Paulx ; — Ardouin , clerc minoré , de Paimbœuf ; — ils sont accompagnés de M. Grignon , prêtre du diocèse de Rennes.

Sur le même navire, *le Rouennais*, se trouvent douze Trappistes de Meilleray , parmi lesquels le P. Hélio , nantais et ancien curé de la Renaudière. Ils vont rejoindre douze Trappistes de la même abbaye , qui sont parais, il y a quelques mois, pour fonder l'établissement de Gethsémany, au Kentucky.

---



---

## MISSIONS DE L'OCÉANIE.

---

*Lettre du P. Piélu, Missionnaire de la Société de Marie, à M. l'abbé G. Auvray, professeur au petit séminaire de Villiers-le-Sec (diocèse de Bayeux).*

Callao, le 8 juin 1849, à bord du *Cocyté*.

« MON CHER AMI,

« Il paraît que le bon Dieu veut éprouver la constance de ses Missionnaires, et nous faire payer cher le bonheur de voir nos Océaniens. Depuis plus de huit mois nous avons quitté la France, et nous ne sommes guère qu'aux deux tiers de notre route : nous voilà maintenant au Pérou, mouillés dans le port de Callao, à deux lieues de Lima. Nous espérions n'y rester que quelques jours ; malheureusement l'amiral commandant notre station des mers du Sud, nous retient ici jusqu'au douze mai, pour porter à Taïti les journaux et les lettres qui arriveront de France par le prochain courrier de Panama. Je m'étais promis de t'envoyer mon itinéraire des îles Marquises ; mais tous ces retards m'ont fait changer de sentiment ; je vais donc mettre

en ordre mes notes et te les envoyer tout de suite. D'ailleurs je n'ai pas peur que la matière me manque : le voyage que nous venons de faire a été assez long, assez beau et assez varié pour fournir la plus longue lettre que tu aies peut-être jamais reçue.

« Tu sais que nous nous sommes embarqués à Toulon, sur un vapeur de guerre *le Cocyte*, Monseigneur d'Amata, sept Missionnaires et deux Frères. Deux mois après notre départ, nous étions en vue du Nouveau-Monde.

« Le 14 décembre 1848, sur les dix heures du matin, nous doublons le cap *Frio*, et nous courons vers Rio-Janeiro à deux ou trois milles des côtes. Quel bonheur, mon Ami, de retrouver la terre après avoir été si longtemps bercés sur les plaines mouvantes de l'Océan ! Il me semble que c'est en petit la joie des Saints abordant au port du salut, après les mille dangers de la vie ! Officiers, matelots, Missionnaires, tous montés sur le pont, nous ne pouvons retirer nos yeux de ces bords enchantés de l'Amérique. Nulle part nous n'avons trouvé une nature aussi brillante. Quelle richesse de végétation ! Quelle fraîcheur de verdure ! Quelle majesté dans ces forêts vierges qui tapissent les montagnes jusqu'aux plus hauts sommets, et descendent sur le rivage même comme pour disputer le terrain aux flots de la mer ! C'est au milieu de tout ce luxe de végétation qu'est en quelque sorte encadré Rio-Janeiro, capitale de l'empire du Brésil. De toutes les villes de l'Amérique méridionale, c'est sans contredit la plus belle, la plus commerçante et la plus avantageusement située. Rien n'égale la beauté des sites qui l'entourent. Du sommet du *Cono-Vado* qui la domine, elle, son port, sa vaste rade, l'Océan et une immense étendue de pays ; vous avez, au témoignage des voyageurs, l'une des plus

belles perspectives qui existent dans le monde. Je dois m'en tenir à cet éloge ; car je n'oserais dire un mot de l'état moral et religieux de cette pauvre cité !

« Un autre sujet de tristesse, c'est le spectacle de ces milliers d'esclaves qui pullulent au milieu de cette grande Babylone. A chaque instant, vous êtes coudoyés par ces malheureux qui trottent dans les rues par bandes de cinq, dix, quinze, vingt et plus, en portant des fardeaux ou trainant des chars comme des bêtes de somme. Quoique la traite des nègres soit abolie par la loi, cet infâme commerce n'en existe pas moins. Le surlendemain de notre mouillage dans le port, il arrivait de l'Afrique un navire chargé de ce genre de marchandise, et elle a eu un libre et prompt débit. Ce seul fait peut te donner une idée de la faiblesse et de l'impuissance du gouvernement brésilien.

« Enfin un dernier et pénible souvenir qui nous reste de Rio-Janeiro, c'est notre trop long séjour dans son port. Du moins s'y mêle-t-il un incident bien propre à en adoucir l'amertume. Outre qu'il nous a donné occasion à de nombreux actes de patience et de résignation, nous y avons touché comme du doigt la protection de Marie. Nous devions partir dix jours après notre arrivée ; les feux de la machine étaient allumés depuis plus d'une heure et demie, nos deux ancres levées, tout était prêt, lorsqu'on s'aperçoit, je ne sais comment, qu'il n'y a pas d'eau dans une des chaudières. Quelques instants plus tard, nous étions perdus. Cette chaudière, qui est carrée, s'était arrondie par la force de la vapeur. L'ingénieur de l'arsenal de Rio qui a réparé l'accident, était surpris de ce qu'elle n'avait pas éclaté. Tu vois par là, mon Ami, si nous avons raison de ne mettre notre confiance qu'en notre Mère. Nous aimons à le reconnaître, elle seule nous a sauvés.

Ne l'oublie jamais dans tes voyages; ce sera ton plus sûr et plus vigilant appui.

« Nous avons quitté Rio-Janeiro le 2 février, plus de six semaines après notre arrivée. Huit jours après notre départ, nous remontions la grande rivière de La Plata, et le 10, à minuit, nous abordions à Monte-Video. Ici, nous avons eu un spectacle non moins triste peut-être qu'au Brésil, mais d'un tout autre genre; c'est celui d'une ville qui souffre l'état de siège depuis sept ans, et qui est toujours à la veille d'être envahie par les troupes de Rosas, campées sous ses murs. Sans la présence de notre escadre qui, avec quelques fortifications, en protège le port, depuis longtemps elle aurait capitulé. Les habitants de Monte-Video ne cessent de porter toutes leurs espérances comme leurs sympathies vers la France. Si cet appui leur manquait, le dictateur de Buénos-Ayres aurait bientôt en son pouvoir Monte-Video.

« Enfin, mon cher Ami, laissons tous ces parages; je pense que tu as, comme nous, grande envie d'aller plus vite dans cette longue navigation. Partis de Monte-Video le 16 février, nous arrivons le 7 mars en vue du cap des Vierges, après avoir essuyé par le travers du golfe Saint-Georges la plus affreuse tempête. Heureusement notre *Coccyte* est un des plus solides vapeurs. Nous nous en sommes tirés à bon marché; nous n'avons eu qu'un canot emporté et quelques légères avaries.

« Nous voilà donc à la pointe de l'Amérique méridionale. Sur le minuit on double le cap *Las-Virgines*, et nous courons sur le fameux détroit de Magellan.

« C'est ici que commence le curieux, l'intéressant, le vrai beau de notre voyage. Comme cette partie du monde est peu connue, tu me permettras d'être un peu moins court dans mes récits. Cet immense canal, dont



la longueur atteint près de cent quarante lieues , offre de grandes difficultés pour la navigation à cause de la multitude d'îlots , de rochers et de bancs de sable dont il est semé. Aussi n'y a-t-il guère que les bricks, les goëlettes ou les vapeurs qui puissent prudemment en tenter le passage. Des deux côtés on aperçoit en entrant un terrain bas , aride et couvert de hautes herbes desséchées; puis il s'élève peu à peu à mesure qu'on avance, et devient , à une quarantaine de lieues plus loin, de hautes et majestueuses montagnes qui revêtent les formes les plus variées et les plus fantastiques de crêtes, de dômes, de pics ou de pains de sucre. Rien de beau comme ces deux immenses murailles qui se dressent sur les deux bords du détroit, avec leurs forêts vierges, leurs superbes cascades, leurs magiques couronnes de neige et leurs glaciers éternels. A mesure que vous avancez, vous allez de surprise en surprise; c'est toujours un nouveau point de vue, une nouvelle beauté, ou plutôt une autre bizarrerie de la nature plus étrange ou plus pittoresque encore. De plus, il existe principalement sur les bords de la Patagonie un grand nombre de jolies baies, de ports très-sûrs et parfaitement abrités, où nous avons séjourné plus au moins longtemps.

« Le plus renommé est Port-Famine, presque au centre du détroit. Il tire son nom d'une petite colonie espagnole qu'on avait voulu y fonder au XVI<sup>e</sup> siècle, et dont tous les habitants, un seul excepté, périrent de misère. C'est maintenant un poste de Chiliens, établis là depuis six ans, pour favoriser le passage du détroit aux navires qui se rendent à Valparaiso. L'état de ces colons fait pitié; ils n'ont pour demeures que de misérables cabanes, et pour nourriture qu'un peu de riz et de biscuit que leur envoie le gouvernement du Chili.

Ce n'est pas qu'ils ne puissent améliorer leur sort ; la terre qu'ils occupent paraît bonne et productive ; nous avons trouvé dans le jardin du religieux fixé ici pour les besoins spirituels de la colonie, nos meilleurs légumes de France ; et il n'est pas douteux que la culture obtiendrait aisément du sol le blé et les autres céréales. Mais l'indolence et l'apathie de ce pauvre peuple n'a d'égales que celles des sauvages. Tout le travail des colons consiste à garder deux ou trois troupeaux de chèvres et de vaches, ou à brûler les forêts qui les environnent. Ils reçoivent trois ou quatre fois par an la visite des Patagons, qui viennent échanger avec eux des peaux d'autruche et de guanaco contre du biscuit et du tabac. J'ai recueilli sur ces sauvages quelques notes précieuses dont je suis heureux de te transmettre le résumé.

« Les Patagons sont grands, larges et bien faits ; mais leur force n'est pas du tout en rapport avec leur taille qui atteint souvent six pieds. Ils ont plus de confiance envers les étrangers, et le regard plus posé que ne l'ont ordinairement les sauvages. Peuple nomade, ils sont toujours à cheval, hommes et femmes. La chasse et la guerre font leur unique occupation. Ils se nourrissent de quelques racines, mais principalement de jeunes cavales, d'autruches et de guanacos (1). Leur costume consiste en un manteau de peau teint avec une terre rouge. Ils sont commandés par des caciques qui semblent revêtus d'un pouvoir absolu. C'est à ces chefs de diriger les marches, les chasses, les guerres ; mais ils n'ont pas droit d'imposer de tributs à leurs sujets.

(1) Le guanaco est un très-joli quadrupède de la taille du cerf, espèce de lama qui n'est autre que le chameau de l'Amérique du Sud. (Note du Missionnaire.)

Pour se marier les Patagons doivent acheter leurs épouses, et ils sont ordinairement fidèles l'un à l'autre. Sont-ils malades, ils ont pour médecin un individu qu'ils appellent *Wuirard*, et qui joint à cette fonction celles de prêtre et de sorcier. C'est toujours un homme d'une complexion faible et délicate ou attaqué de maladies nerveuses, qu'ils choisissent pour cet état. Leur médecine consiste dans l'usage de quelques plantes, des saignées faites adroitement avec des coquilles, le tout entremêlé de singeries et de superstitions pour chasser le mauvais génie.

« La sépulture de leurs morts est accompagnée de grandes cérémonies; ils enfouissent avec eux leurs armes, leurs habits, leurs peaux d'autruche et de guanaco, et immolent des chevaux sur leur tombe, quelquefois même des prêtres, si ce sont les funérailles d'un grand chef. La femme qui a perdu son mari doit demeurer un an renfermée sans se laver, peinte en noir et mise avec beaucoup de négligence. Il ne lui est pas permis pendant son deuil de manger de la chair de cheval et de guanaco. En fait de Religion, les Patagons reconnaissent un Dieu, créateur du monde, lequel Dieu ne s'occupe plus de son ouvrage : il en a laissé l'administration à deux génies inférieurs; l'un bon, appelé *Guaraya Kunne*; l'autre méchant, nommé *Valachi*. Ces deux divinités ont une suite de diables et de diabolins, d'anges et d'angelots. Les bons habitent le centre de la terre, les mauvais peuplent un autre lieu inconnu. Ces tribus croient encore à une vie à venir, mais analogue à la vie présente : on y boit, on y mange, on y chasse. Les sorciers y jouiront de plus grands privilèges que les autres hommes; eux seuls entreront en communication avec les dieux, après un grand combat livré aux mauvais esprits. J'oubliais de dire que les Patagons ne con-

naissent pas l'écriture; mais ils comptent très-exactement le temps par les années, les lunes et les jours.

« Pauvres peuples, quand se lèvera pour eux la grande lumière de la foi ! Plaise à Dieu, mon cher Ami, que bientôt elle leur soit apportée par quelques-uns de nos prêtres de France ! Nous sommes tous convaincus qu'ils auraient de grands succès : c'est aussi le sentiment de notre bon religieux de Port-Famine. Plusieurs fois il les a visités dans leur camp, et toujours ils lui ont fait le plus bienveillant accueil. Il en a même converti une dizaine à l'Évangile. La Mission serait difficile; il faudrait dans les commencements monter comme eux sur une cavale, les suivre dans leurs marches, dans leurs guerres et leurs chasses, à travers les montagnes, les ravins et les précipices... Mais qu'est-ce que tout cela, si l'on avait l'espoir de procurer le salut de ces âmes délaissées ! Pour nous, nous aurions bien volontiers accepté cette tâche, si la Providence ne nous eût appelés chez d'autres peuples non moins dignes d'intérêt et de compassion. C'était bien souvent le sujet de nos entretiens, lorsque descendus à terre, nous nous promenions dans leurs forêts ou leurs déserts.

« Après trois jours de relâche à Port-Famine, nous l'avons quitté le 13 mars. A quelques lieues de là, la Providence nous ménageait une heureuse rencontre; c'est celle de M. Marceau qui revenait, avec son *Arche-d'Alliance*, de transporter dans nos îles douze de nos Confrères. Comme il avait été envoyé en quelque sorte exprès par la *Société de l'Océanie* pour visiter nos Missions et leur porter secours, ses renseignements ne pouvaient nous être que très-utiles. Monseigneur d'Amata en pleurait de joie, et par reconnaissance il nous a fait dire à tous une messe d'actions de grâces. Après une heure bien vite écoulée avec ce brave et saint officier,

nous avons continué notre route pour aller mouiller à Port-Gallant, à 25 lieues environ de Port-Famine.

« A peine y sommes-nous entrés que nous voyons se diriger vers nous six ou sept pirogues. C'est toute une famille de Feugiens, hommes, femmes, enfants, vieillards. *Galatas, tabago* (biscuit, tabac), nous erient-ils du plus loin qu'ils peuvent se faire entendre; puis ils rient, gesticulent, se frappent le ventre pour nous indiquer qu'ils ont faim. Mon Dieu! quelle misère! quel affreux dénûment! Nous avons sous les yeux toute leur fortune, tout leur mobilier: quelques mauvaises lances en bois, des arcs, des flèches, une corbeille où sont pêle-mêle leurs moules, leur gras de baleine et quelques graines; c'est aussi dans ce panier qu'ils mirent les restes du dîner de l'équipage qui leur furent distribués. J'ajoute à tout cela une peau de guanaco dans chaque pirogue, sous laquelle se remuent leurs enfants et leurs chiens. Leur habillement n'est pas plus riche: ce sont, pour les deux sexes, des lambeaux de peau de loutre ou de guanaco dont ils se couvrent les épaules. On ne conçoit pas comment ils peuvent supporter cet état de nudité sous un climat si rigoureux et si rapproché du pôle. Leurs embarcations (chéro) peuvent avoir de dix à douze pieds de long sur deux ou trois de large, et contiennent de six à huit personnes; elles sont faites avec des écorces jointes entre elles, fixées sur une carcasse en bois, et calfatées avec de la mousse enduite d'huile ou de graisse. Au milieu est allumé au petit feu vers lequel tous se penchent tour à tour, et que les femmes ont soin d'entretenir. De plus, nous voyons du bâtiment leur méchantes cabanes, que l'on prendrait plutôt pour les loges de leurs animaux; semblables à de grandes ruches d'abeilles, elles sont formées de jeunes arbres dont les pieds sont disposés en cercle et les extrémités

réunies et attachées avec des liens d'herbe , en laissant une petite ouverture à la partie supérieure pour le passage de la fumée ; elles n'ont pas plus de trois ou quatre mètres de circonférence sur une hauteur d'un mètre et demi.

« Ces peuples ont tous les caractères qu'on attribue à la race américaine. Petits et faibles, leur taille ne dépasse pas cinq pieds ; ils ont le front très-bas , le nez large, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés et petits, les lèvres épaisses, le teint rouge-cuivré, les cheveux durs, noirs et pendants, les sourcils d'autant plus rares qu'ils ont soin de s'arracher ce qu'il en reste. Ils ont aussi très-peu de barbe et seulement sur la lèvre supérieure. Leurs jambes sont très-courtes, ce qui paraît encore plus disproportionné avec un ventre préminent. On l'attribue généralement à leur habitude de vivre toujours accroupis, soit sur le rivage, soit dans leurs cabanes et leurs canots. Ils s'enduisent le corps d'huile et d'une terre rouge, leur couleur de préférence ; le blanc est un signe de guerre, et le noir un signe de deuil. Quoique timides, indolents et apathiques, ils n'en sont pas moins vindicatifs et voleurs ; ils ont adroitement pris deux haches à nos matelots qui étaient descendus à terre pour faire du bois. Ils se nourrissent d'oiseaux, de coquillages, de veaux marins, et de quelques fruits sauvages ; ce qui les oblige à vivre dispersés par petites troupes. On n'a jusqu'ici remarqué chez les Feugiens d'autres signes extérieurs de religion qu'une sorte de lamentation qu'ils font entendre le matin, au lever du soleil, et quelques indices de superstition, entre autres une grande répugnance à parler des morts. Ils se marient très-jeunes, vivent en famille, respectent les anciens, à l'exception des vieilles femmes qu'ils mangent sans scrupule quand ils sont dans la disette.

Il paraît qu'ils dévorent aussi leurs ennemis vaincus. Les hommes s'occupent de la pêche, de la chasse et construisent les cabanes et les canots; les femmes font des corbeilles, des lignes, des colliers, pêchent les coquillages, rament dans les pirogues et entretiennent les feux. Ce sont les seuls sauvages que nous ayons rencontrés. Ils appartiennent à la tribu des *Pêcherais*, qui se compose d'environ deux cents hommes adultes. Les autres tribus feugiennes sont en général plus nombreuses : ce sont les *Yacanas*, les *Tekoénicas*, les *Alycoolipses*, les *Huémul* et les *Chonos*. A l'exception des *Yacanas* qui semblent appartenir à la race des Patagons, tous ces peuples offrent, dit-on, les mêmes caractères physiques et, à peu de chose près, les mêmes usages.

« Nous sommes demeurés à Port-Gallant pendant six jours. Je n'omettrai pas ici un souvenir qui se rattache à cette station, et qui nous a causé une grande joie. Lorsque nos confrères passèrent par là, en 1845, sur l'*Arche-d'Alliance*, ils plantèrent une croix au milieu d'un petit îlot à l'entrée du port; nous l'avons trouvée debout et parfaitement conservée. Les sauvages la respectent et ont fixé près d'elle plusieurs de leurs cases. Dieu veuille qu'ils en comprennent bientôt le grand mystère!

« Enfin le moment est venu de quitter Port-Gallant avec nos sauvages. Le 19 mars, nous leur faisons nos adieux, auxquels ils répondent de la plage en poussant de grands cris. Déjà nous n'apercevons plus ni leur belle croix, ni leurs pirogues, ni même la fumée de leurs cabanes; notre vapeur pagaye de toutes ses forces au milieu du détroit. Et nous aussi, hâtons-nous plus vite encore. Ne nous arrêtons plus dans notre course, le temps presse et mon papier s'épuise. Je passerai donc sous silence une foule d'autres incidents du voyage,

qui n'ont pas la même importance. Je ne dis rien de ces milliers d'oiseaux de toutes sortes, plongeurs, sarcelles, canards, oies sauvages, cormorans, qui rasant la surface des eaux, ou voltigent par centaines sur nos têtes, ou passent à nos côtés, embarqués par grandes bandes sur les herbes fluviales et sur les goëmons qui leur servent de pirogues ; ni de ces armées de marsouins qui s'avancent par sauts et par bonds à notre rencontre, comme pour nous livrer combat ; ni même de ces énormes baleines dont certaines parties du détroit sont couvertes. Nous en avons vu dix à douze se jouer à la fois tout auprès de notre bâtiment. Leurs vastes narines lançaient des jets d'eau à une hauteur de plus de vingt pieds. Leur souffle imitait un peu le bruit que fait la soupape des bateaux à vapeur.

« Quatre jours après notre départ de Port-Gallant, nous touchons enfin à la sortie du détroit. Le 23, nous nous engageons hardiment dans les canaux qui longent les Andes jusqu'au nouveau Chili. Ces canaux sont beaucoup moins larges que le détroit de Magellan, et offrent de plus grandes difficultés encore pour la navigation. C'est le même aspect sur les deux bords ; même beauté, même variété de sites ; on remarque plus de grâce encore et plus de fraîcheur dans les ilots qui paraissent à fleur d'eau comme d'innombrables bouquets de verdure, et contrastent si bien avec la majesté, le grandiose et le sublime de ces immenses Cordilières dont les mille têtes vont se perdre au delà des nues. Je t'assure, mon cher Ami, qu'en présence de semblables tableaux, on sent son âme s'élever aisément vers Dieu ; pour moi, j'avais souvent sur les lèvres et plus encore dans le cœur le cantique des enfants de la fournaise.

« Le 25 mars, nous entrâmes dans l'Océan-Pacifique par le golfe de la *Trinidad*. Le 5 avril, nous étions à Val-



paraíso, et le lendemain de notre arrivée (vendredi saint), nous sommes tous descendus à terre chez les Pères de Picpus qui possèdent ici un collège florissant. Je ne pourrais dire les soins multipliés, les mille et une attentions dont nous ont entourés ces excellents religieux. Nous avons passé douze jours au milieu de ces biens-aimés confrères ; c'est tout le temps de notre séjour à Valparaíso. Enfin, après avoir côtoyé le Chili et nous être arrêtés deux jours à Cobija, l'unique port bolivien, nous sommes remontés vers le Pérou jusqu'à Callao où nous nous reposons avec le *Cocyle* depuis six semaines. Le courrier de Panama que nous attendions pour continuer notre voyage, est arrivé avant-hier, 8 mai ; nous partirons le 12, mardi prochain.

« Avant de clore cette trop longue lettre, que je te dise encore un mot de notre vie à bord. Quoique nous soyons ici bien traités, grâce à Dieu nous y avons eu pourtant nos petites croix. Tous les yeux ne s'ouvrent pas sur nous avec la même bienveillance. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, au commencement du voyage, que notre présence inspirait bien des préventions. Toutefois, les préjugés ont disparu petit à petit devant le spectacle de notre patience, de nos sacrifices et de la joie toujours empreinte sur nos fronts.

« Ma plume tombe de mes mains, tant je suis fatigué. N'ayant ni chaise, ni table dans nos étroites cabines, je t'écris ces pages sur mes genoux, assis sur un méchant pliant qui cède et craque de tous côtés. Adieu donc, mon cher Georges ; le rendez-vous toujours au ciel, à moins que tu n'aies la bonne idée de venir chez les sauvages de l'Océanie partager nos travaux et notre bonheur. En tous cas, soyons toujours unis dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie. Ne m'oublie pas auprès de mes bons Parents.

« ALF. PIÉPLU, *Mariste.* »

---

## VICARIAT APOSTOLIQUE.

### DE LA MÉLANÉSIE.

*Lettre du P. Montrouzier, Missionnaire apostolique de  
la Société de Marie, à ses Parents.*

Woodlark, port de la Nativité, le 23 avril 1848.

« MES CHERS PARENTS,

« Je vous ai dit dans ma dernière lettre que le poste n'était plus tenable à San-Christoval (1), où la malignité des fièvres s'unissait à la férocité des habitants pour nous consumer. Nous voyions tous les jours nos forces s'affaiblir sans profit pour les âmes, tandis que, dans notre double vicariat, des îles sans nombre attendaient de nous la parole du salut. Nous nous décidâmes donc, non sans douleur, à quitter les îles Salomon, déjà plusieurs fois arrosées de notre sang et de nos sueurs, pour aller à Woodlark, dont on nous disait beaucoup de bien. Là encore nous avons eu quelques misères ; la fièvre, dans les premiers temps, a semblé vouloir nous

---

1) Voir le Numéro 120, page 369.

accabler ; et encore aujourd'hui , malgré le mieux sensible que nous éprouvons, elle nous rend incapables de grands travaux. Il faut convenir qu'à Woodlark du moins tout n'a pas été épineux. Mais reprenons de plus haut le récit de notre installation.

« Quand nous eûmes le bonheur d'apercevoir Woodlark, notre premier soin fut de chercher un port. Vous en comprenez sans peine la raison ; c'est qu'ayant à faire à des peuples sauvages, d'une réputation assez équivoque, nous devions nous réserver, en cas d'attaque, un asile sur le navire, et par conséquent ce dernier devait être ancré près du rivage. Le bon Dieu, qui nous a fait maintes fois sentir son assistance, ne nous laissa pas chercher longtemps. Nous entrâmes le 15 septembre dans une vaste baie, où notre capitaine se crut tout à fait en sûreté.

« Nous n'étions pas encore au mouillage que déjà plusieurs pirogues étaient venues nous accoster. Parties de divers villages, chacune d'elles voulait nous faire aborder auprès du sien ; non pas, comme vous pouvez bien le penser, pour avoir le plaisir de nous contempler à leur aise, mais uniquement pour se procurer l'avantage de faire des échanges avec nous, et d'obtenir ainsi quelques morceaux de fer, dont les naturels se montraient fort avides. Dans ces pirogues nous distinguâmes un indigène, qui ne cessait de gesticuler plus fort que les autres pour nous attirer chez lui, et qui à ses gestes joignait quelques mots anglais. Sa bonne mine nous plut, ses petites connaissances d'une langue européenne, (il en savait dix à douze mots), nous prévinrent en sa faveur ; enfin nous le fîmes monter à bord, et ce fut pour nous une véritable conquête. Ce brave homme devait plus tard nous rendre de grands services ; il s'appelait *Pako*.

« Dès lors il se vit entourer d'égards de notre part et de considérations du côté de ses compatriotes. Il s'en aperçut, et en habile politique il profita de sa position, mangeant la viande de fort bon appétit, et se plaignant qu'on n'eût pas mis du sucre dans son eau. Ceci vous étonnera peut-être, mes chers Parents ; et en effet tant de délicatesse paraît ridicule chez des sauvages ; mais quand on a un peu vécu dans ces régions lointaines, on ne tarde pas à s'apercevoir que la vanité, l'amour-propre et le désir des distinctions ne sont pas des vices réservés seulement aux riches et aux savants de nos sociétés civilisées ; le cœur de l'homme est partout le même.

« Dans la soirée, nous ne cessâmes d'interroger Pako notre interprète, qui employait à tort et à travers les quelques mots qu'il savait, et, bien entendu, ne nous donnait que des renseignements avantageux sur son île. Les sauvages s'entendent fort bien, je vous assure, à vanter leur pays ; et quand la vérité ne répond pas au désir qu'ils ont d'en inspirer une haute idée, ils suppléent à la réalité par l'imagination. Ainsi, ces jours derniers, il vint à nous quelques naturels d'une île voisine appelée Massin : désireux de nous attirer sur leur territoire pour avoir, eux aussi, du fer et des haches, ils nous firent un tableau enchanteur de leur terre. « Vois-tu, me disait l'un d'eux, ce gros arbre qui est sur le rivage, (cet arbre pouvait avoir vingt pieds de haut et six de circonférence), eh bien ! nos ignames ne lui cèdent pas en grosseur (1) » Il ajoutait : « Nos cocos sont si gros que ni toi, ni l'Épicopo, ni vous tous ne pourriez en

---

(1) Les plus belles ignames que j'ai vues, ne dépassent pas vingt livres ; à Tonga il y en a, dit-on, de cinquante livres, mais elles sont rares. (Note du Missionnaire.)

épuiser un seul. (1). Enfin nos tortues sont si grandes, qu'en nageant elles s'élèvent au-dessus de l'eau de toute la taille d'un homme. » Je vous fais grâce des autres mensonges qu'il me débitait avec un sang-froid imperturbable.

« Le lendemain de notre arrivée, des pirogues vinrent à nous de tous les points de la côte; elles étaient chargées de fruits du pays, que les indigènes voulaient nous vendre pour avoir du fer en retour. En général nous n'eûmes pas à nous plaindre de la mauvaise foi des naturels; seulement nous remarquâmes qu'ils étaient de fins marchands : ils savaient parfaitement arranger leurs paquets, de manière à ne les montrer que du bon côté, et l'on trouvait au fond de leurs paniers tout ce qu'ils avaient de plus mauvais. Ils avaient aussi un expédient singulier pour obtenir du fer malgré nous; si l'on refusait leurs fruits, ils protestaient qu'ils ne les avaient pas apportés pour les vendre, mais pour les donner, et ils nous forçaient en quelque sorte de les accepter en présents. Un instant après, ils témoignaient tant d'envie d'avoir, eux aussi, un gage d'amitié, qu'on aurait eu mauvaise grâce à ne pas leur accorder le morceau de fer qu'ils indiquaient assez par leurs regards expressifs.

« Le soir du 16, nous descendîmes à terre, pour un instant, afin de témoigner de la confiance aux indigènes. Le 17, nous fîmes dire aux chefs par Pako que nous serions bien aises de les voir. Ils vinrent à bord, mais émerveillés à la vue des petits cadeaux que nous

---

(1) Les plus beaux cocos de ces îles contiennent à peine deux verres de liquide; ils en ont davantage dans l'Océanie centrale. (*Note du Missionnaire.*)

leur fines, ils ne surent répondre que par des cris d'étonnement à tout ce que nous leur dîmes; et, sans doute pour se débarrasser de toutes nos questions, sans plus de façon ils se mirent à chanter. De fait, il faut convenir que nos propositions devaient les confondre d'étonnement. Comment eussent-ils pu comprendre que des étrangers ne manquant de rien, comme ils voyaient que nous étions sur le navire, voulussent rester parmi eux, pauvres et dénués de tout. Toutefois l'objet de notre conférence était atteint; nous pouvions présumer, grâce à nos cadeaux, que les chefs ne nous contrarieraient pas. C'était un point capital, car lorsqu'il s'agit de nuire, les chefs du pays sont toujours fort puissants. Nous commençâmes dès lors nos investigations.

« Pour le choix du lieu où nous devons dresser notre tente, il nous fallait trois choses : une population suffisamment nombreuse, de l'eau potable et un terrain propre à la culture. Nous trouvâmes facilement la première : dans la baie de Guassup où nous étions, il y avait en effet sept villages. Mais pour le reste nous ne vîmes rien qui pût nous satisfaire : l'eau était rare et de mauvaise qualité ; le terrain ne différait pas des bords sablonneux de la mer. Nous nous décidâmes cependant à y rester, et nous voulûmes nous placer au centre des villages, dans celui du chef principal. En conséquence, le 18, nous nous rendons sur les lieux, et nous essayons de faire comprendre aux naturels qu'ayant l'intention de fixer parmi eux notre séjour, il nous faut par suite une maison, pour laquelle nous leur demandons un emplacement. Notre proposition les met hors de joie ; ils nous répondent que tout le champ qui est devant nous, nous appartient. Aussitôt Monseigneur leur offre ses cadeaux et nous nous mettons en devoir d'inaugurer la Mission, en chantant les Litanies de la Sainte Vierge et l'hymne *Ave, maris stella.*

« Notre marché terminé, les sauvages s'occupent à débarrasser le terrain des broussailles qui le couvraient. Puis ils commencent à nous faire une case à la façon des leurs, c'est-à-dire une hutte ouverte à tous les vents. Notre état de maladie nous obligeait à nous mieux loger. Nous le fîmes comprendre aux indigènes, et tout près de la misérable cabane qu'ils nous avaient construite, nous élevâmes une maison solide en bois. Nous n'étions pas en état de supporter ce travail; il fallut donc avoir recours aux ouvriers de notre navire, ce qui fut pour nous une forte dépense. Une fois logés, nous nous mîmes à étudier la langue; car c'est bien par là qu'il faut commencer. Figurez-vous donc quatre Missionnaires, armés d'un calepin et d'un crayon, se dispersant de côté et d'autre pour s'enrichir de quelques mots, s'attaquant au premier insulaire qu'ils rencontrent, et après avoir essayé de tous les gestes pour lui donner l'idée de ce qu'ils veulent exprimer, lui demandant en retour le terme dont il se sert pour la rendre. Ainsi, s'agit-il de savoir le nom de la main et du pied, ils montrent au sauvage ces parties du corps, écoutent de toutes leurs oreilles le son qu'il articule, et s'empressent de le confier au papier. Puis, quel désappointement! quand, venant à conférer ensemble, ils s'aperçoivent qu'ils ont pour exprimer la même chose des termes différents. L'un d'eux a recueilli pour le mot *main* celui de *nimag*, un autre celui de *nimame*, un troisième celui de *nimane*. A force de réfléchir, ils reconnaissent enfin que lorsqu'on leur a dit *nimag*, le naturel montrait sa main, au lieu que c'était le Missionnaire qui présentait la sienne, lorsqu'on lui disait *nimame*, ta main; ou bien e'était d'un tiers qu'il était question, quand on disait *nimane*, sa main. C'était le même mot au fond, mais la terminaison variait suivant la personne. Il était une autre

difficulté bien plus grande, celle d'apprendre de nos sauvages les mots correspondants à des idées intellectuelles et à des sentiments intimes que l'on ne pouvait rendre par des signes; nous passions quelquefois des heures entières à obtenir une expression, et nous n'en venions pas toujours à bout. Cette étude sans interprète, sans dictionnaire, sans grammaire, puisque nous devons nous tenir à nous-mêmes lieu de tout cela, est d'autant plus laborieuse que chaque île a une langue différente, et souvent même on trouve plusieurs dialectes dans la même île. Il y a peu d'années encore que je suis en Mission, et me voilà déjà à l'étude sérieuse de la troisième langue océanienne. Toutefois ce travail rebutant, et qui a ses épines, n'est pas aussi difficile qu'on pourrait se le figurer. Dieu sait donner du charme aux études les plus arides; le désir de répondre aux mille questions curieuses que nous adressent les naturels, de leur apprendre des choses si nouvelles pour eux, et de les instruire des vérités du salut, fait qu'on oublie ce qu'il en coûte pour communiquer avec eux. En ce point, comme en tout autre, un peu d'amour de Dieu, un peu de zèle pour les âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, adoucissent bien des peines. Le véritable mal est que cet amour et ce zèle sont bien faibles en moi.

« Après un mois d'études linguistiques, nous eûmes la consolation de pouvoir dire à nos sauvages quelques mots de notre sainte Religion; mais vous devez comprendre qu'ils n'entendent qu'avec surprise tout ce que nous pouvons leur en dire. Totalemt absorbés par leurs idées matérielles, ils ne songent qu'aux tarots, aux ignames, à la pêche et au fer. Leur parler d'autre chose, c'est leur tenir un langage inconnu; ils ne supposent pas même qu'on puisse les entretenir d'un autre sujet,



et si on leur disait qu'en France il n'y a ni ignames ni tarots, ils regarderaient notre patrie comme un pays détestable.

« Naturellement, pour entrer en matière avec eux, nous avons pris le texte de nos premières instructions dans les merveilles de la création. Ils furent singulièrement impressionnés, quand nous leur dîmes que le soleil, la lune, les étoiles ne s'étaient pas faits eux-mêmes, qu'ils avaient été créés par un grand Esprit, appelé Jéhovah. Dès lors nos catéchismes ont commencé. Voici comment nous employons notre temps : trois fois la semaine nous visitons la baie où nous habitons ; elle a sept villages. Nous faisons de plus chaque semaine deux grandes courses, tantôt à Olavat, où sont groupés neuf hameaux dont le dernier est à trois fortes lieues de notre maison ; tantôt à Kodeo, qui n'a que trois bourgs à deux lieues de distance de notre demeure, mais par de très-mauvais chemins ; tantôt à la baie de Kereirai située à trois lieues de notre résidence et comprenant encore sept villages. Le reste du temps, nous l'employons à étudier la langue, à faire la classe aux enfants qui ont ici une excellente mémoire, et à leur apprendre des cantiques. C'est tout ce que la fièvre nous permet de faire. Ne pouvant tout d'abord traduire nos prières en langue indigène, nous leur avons appris le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Gloria Patri* en latin, et assez souvent nous récitons avec eux quelques dizaines du Chapelet. Les naturels savent que nous prions ainsi Jéhovah et Marie, Mère de Jésus ; alors mon cœur, je vous l'avoue, tressaille d'une bien vive allégresse. Quand ces peuples rendront-ils à Dieu un culte plus parfait ? quand seront-ils chrétiens ? Ce sera lorsque les fidèles d'Europe auront, par leurs prières, obtenu du ciel ces grâces de conversion que le Seigneur brûle du

désir de répandre sur ces nations infortunées, mais qu'il veut qu'on lui demande. Hâtez, je vous en conjure, cet heureux jour après lequel je soupire, et n'oubliez jamais ces pauvres sauvages qui sont nos frères, et auxquels nous ressemblerions si des Missionnaires ne nous avaient apporté le don inestimable de la foi. J'espère beaucoup de notre Mission; elle a passé par de rudes épreuves, elle a eu ses croix bien pesantes, et la croix est la source du salut: *In cruce salus.*

» Dans les catéchismes que nous faisons aux insulaires, nous n'éprouvons pas en général de résistance de leur part, en ce sens qu'ils croient parfaitement tout ce que nous leur disons, mais la légèreté de leur caractère et la grossièreté de leurs idées s'opposent souvent à leurs progrès. Ainsi il n'est pas rare, alors même qu'on leur parle des vérités les plus capables de les impressionner, de les voir interrompre le catéchiste par quelques questions inattendues et sans suite comme celles-ci :

« Quel est le nom de ta mère? Y-a-t-il des tarats dans  
 « ton pays? Pourquoi es-tu sorti de France? Tu es  
 « donc brouillé avec tes parents? — Non, répondons-  
 « nous; mais Jéhovah qui vous aime, nous a envoyés  
 « vers vous pour vous apprendre à le connaître et à la  
 « prier. — Mais qui a pu lui dire que nous étions à  
 « Moïu (1), et que nous ne le connaissions pas? —  
 « Jéhovah vous voit, vous entend, comprend tout ce  
 « que vous dites, sait tout ce que vous pensez. » Alors ils laissent échapper un petit cri d'étonnement, haussent les épaules en signe d'admiration et passent à d'autres questions. Ils nous demandent souvent si la France est au ciel, si Jéhovah est un grand chef, s'il est bien

(1) Non qu'il les Indigènes donnent à leur Ile.

riche, s'il a beaucoup de fer, beaucoup de haches; car pour eux c'est tout. Quand nous leur disons : Tous les chefs des hommes, toutes les richesses de la terre ne sont rien devant Jéhovah! — « Oh! s'écrient-ils, *cela nous fait mal au ventre!* Ecris-lui donc de venir à *Moiu* pour que nous le voyions, et dis-lui d'apporter bien des haches et du fer. » Parfois c'est un autre qui vient me confier à l'oreille qu'il partira sur le premier navire pour voir comment les choses se passent au ciel. — Un jour que nous parlions du bonheur éternel promis aux bons et du malheur réservé aux méchants, un naturel crut nous avoir parfaitement compris, et se mit à expliquer aux auditeurs que les chefs allaient au ciel et les sujets en enfer. Il fallut disserter longuement pour lui faire entendre que les chefs, tout chefs qu'ils étaient, iraient en enfer s'ils se conduisaient mal, tandis que les sujets iraient au ciel, s'ils se comportaient bien.

« Vous le voyez, nous avons à faire à de grands enfants, qui par malheur n'ont ni la simplicité ni l'innocence du premier âge. Eh bien! malgré tout cela, et peut-être même précisément pour cela, vous ne sauriez vous figurer le bonheur qu'on éprouve à leur faire le catéchisme, à s'asseoir familièrement au milieu d'eux, à les exercer au signe de la croix, à leur dire quelque chose des grandeurs de Dieu et de la vie future. Ils étaient si éloignés du royaume céleste! et nous les préparons ainsi à y entrer. Oui, j'éprouve une joie inexprimable à leur faire prononcer des actes d'amour de Dieu : si longtemps l'enfer a été maître de ces sauvages, qu'on jouit de lui ravir une proie dont il se croyait à jamais assuré.

« Quelques enfants ont déjà profité de notre venue; régénérés par la grâce du baptême, ils sont allés au ciel louer Dieu pour l'éternité, et de là ils prient sans

doute pour leurs malheureux compatriotes. Nous avons eu aussi le bonheur de baptiser quelques adultes en danger de mort. Un exemple vous fera juger des dispositions que nous rencontrons ici en pareille circonstance. Comme j'entrais, un jour, dans un village avec un de mes confrères, on accourut au devant de nous pour nous dire « Un jeune homme se meurt, venez prier pour lui. » Je trouvai ce jeune homme presque sans parole, mais plein de connaissance; je l'instruisis et le préparai de mon mieux, et mon confrère lui conféra le saint baptême. C'était déjà une douce consolation pour moi; mais le bon Dieu voulait faire encore plus. Le jeune homme avait expiré peu de temps après sa régénération, et comme je retournais dans son village, je m'attendais à des reproches de la part de sa famille; car nos bons sauvages sont encore assez ignorants, quoique nous essayons de les détromper, pour attribuer à l'eau baptismale soit la guérison soit la mort des malades. Mais il n'en fut pas ainsi; ses parents se contentèrent de me dire avec vivacité : « Où est notre fils? — Je pense, répondis-je, qu'il est au ciel avec Jéhovah. — Il n'est donc pas, reprirent-ils, dans le séjour du démon, où il y a un feu grand comme la mer? — Je ne le pense pas. — Oh! alors tant mieux qu'il soit mort, puisqu'il est heureux avec Jéhovah. » Ces sentiments me ravirent d'autant plus que j'avais fait assez rarement le catéchisme à ces braves gens. Je supposai même qu'ils étaient le fruit des prières de leur fils, au salut duquel j'eus alors encore plus de confiance.

« Nous sommes jusqu'à ce jour contents de nos sauvages. Ils sont vicieux sans doute, comme le sont nécessairement les esclaves de satan, mais moins que beaucoup d'autres peuples; si la loi naturelle est bien

obscure en eux par l'ignorance et la dépravation, elle n'est pas complètement effacée; c'est un feu caché sous la cendre qu'un souffle de la grâce divine peut rallumer bientôt. Nous nous apercevons en effet qu'une vérité naturelle qu'on leur expose, les frappe au premier abord. En un mot, nos sauvages sont meilleurs que nous n'avions osé l'espérer, après avoir vu ceux de la Nouvelle-Calédonie et de San-Christoval. Ainsi, tandis que partout ailleurs la guerre est continuelle entre les diverses tribus, ce qui était pour nous une source d'immenses difficultés et d'amères douleurs, ici la paix et l'union règnent entre les divers hameaux; ils ont à peine quelques lances, non pour se battre, mais pour harponner les gros poissons. Quoique l'île ne paraisse pas beaucoup peuplée, les familles sont assez agglomérées sur le même point, et pour aller d'un village à l'autre les chemins sont passables. Nous pouvons les parcourir en toute sécurité; jamais on ne nous a fait la moindre menace. Je me trompe, on nous en a fait une mais qui ne pouvait pas avoir de bien fâcheux résultats. Un jour que des étrangers chez lesquels on présumait, non sans jalousie, que nous pourrions bien faire quelque établissement, s'étaient rendus dans un village voisin du nôtre, on vint nous avertir de ne pas aller les voir, parce que, disait-on, on nous tuerait. Par prudence Monseigneur nous défendit de diriger nos courses de ce côté-là jusqu'à nouvel ordre. Nous respectâmes cette défense jusqu'à ce que les explications fussent venues. Comme nos insulaires nous répétaient toujours qu'on nous tuerait, nous demandâmes en riant comment s'y prendaient les meurtriers; et alors on nous déclara fort sérieusement qu'on ne se servirait pour cela ni de lances ni de haches, mais qu'on nous jetterait un sort qui nous ferait mourir infailliblement. Pour le

coup nous savions à quoi nous en tenir ; nous allâmes visiter les étrangers et nous revînmes triomphants montrer à nos ennemis que nous n'étions pas morts. Ils furent obligés de se moquer avec nous des sorciers.

« Ce qui nous encourage et nous console le plus à Woodlark ce sont les enfants, leur grand nombre, leurs bonnes dispositions et leur intelligence. Tout l'avenir est dans la jeunesse. Nous nous appliquons avec ardeur à l'instruire pour en faire un jour des catéchistes ; et qui sait si plus tard il ne nous sera pas donné de réaliser les désirs du Saint-Siège, en formant ici des prêtres et en naturalisant ainsi l'Eglise catholique dans ces régions ! Voici deux petits traits qui vous feront aimer nos jeunes insulaires. Un jour, le Père Frémont rencontra un enfant de huit à dix ans qui, répétant ce qu'il avait appris au Catéchisme, expliquait à ses parents les œuvres de la création : « C'est Jehovah, disait-il, qui a fait le soleil ; c'est Jehovah qui a fait la terre, la mer, les poissons, etc. ; » et dans son énumération il fit entrer jusqu'aux pirogues. « Mais, dit le Père, tute trompes ; ce n'est pas Jehovah qui a fait nos pirogues, ce sont les hommes. »

« L'objection l'embarresse, il se tait ; puis tout à coup d'un air radieux, il répond : « Oui ! mais c'est Jehovah qui a fait tous les arbres, et avec les arbres les hommes font les pirogues. »

« Un autre jour, revenant d'un village où il avait fait le Catéchisme, le même Père suivait à quelques pas un petit enfant qui ne le savait pas si près de lui ; il l'entendait répéter à demi-voix dans sa langue enfantine : « Il n'y a qu'un seul Jehovah ; il est beau, il est bon, il est riche ; il reçoit dans sa maison les hommes bons, il jette dans le feu les hommes méchants. Oh ! moi, je veux être bon pour aller dans la maison de Jého-

vah. » Voilà nos plus douces consolations ; et ce sont les prières des pieux Associés à la Propagation de la Foi qui obtiennent à nos chers enfants ces lumières de la grâce. Qu'il plaise à la divine Providence de les appeler bientôt à la connaissance de Jésus-Christ et de son saint Evangile, et nous pourrons leur dire comme l'Apôtre aux Ephésiens : « Votre esprit et votre cœur étaient bien loin de Dieu, et il vous a évangélisé sa paix : *Evangeliazvit pacem vobis qui longè fuistis.* »

« Nous ne connaissons pas encore assez les lois, les coutumes et la religion de cette île pour en parler. Nous savons toutefois que les naturels admettent l'usage de la prière. Comme les Christovaliens, ils professent la spiritualité et la survivance de l'âme; selon eux, à la mort d'un individu, son âme va dans une île, qu'ils appellent *Tumé*, où elle trouve en abondance, vous n'en doutez pas, des tarots, des ignames, du fer et des haches. Mais attendons pour traiter ces questions qu'un plus long séjour à Woodlark nous ait permis de les mieux étudier.

« Le brick *l'Anonyme*, avec son excellent capitaine M. Raballand, vient de nous amener de Sydney un nouveau confrère, le P. Villien. Mgr d'Antiphelles profite de cette occasion pour fonder une seconde station; il va partir avec les Pères Frémont et Villien et le Frère Optat. Je reste ici en attendant son retour avec le P. Thomassin et deux Frères.

« Mon contentement est toujours le même. Dieu est si bon à notre égard ! S'il nous éprouve, aussi il nous console; et puis nous savons qu'il ne nous châtie que pour notre plus grand bien. Oh ! je ne comprendrais pas que nous pussions nous défier de sa tendresse ! Est-ce que vous, mes chers Parents, vous ne m'aimez pas

comme vos yeux? Eh bien! Dieu m'aime bien davantage, et Marie ne cesse de veiller sur moi.

« Je termine cette lettre sans ordre, comme toutes les autres, en vous embrassant du fond du cœur... »

« MONTROUZIER,

« Miss. S. M. »

*Le P. Montrouzier écrivait de Woodlark au Procureur de sa Société, le 13 août 1848.*

« Mgr d'Antipelles a fondé à Rook la seconde station dont je vous parlais. Cet établissement paraît bien situé et nos Pères sont contents. Ils ont sous la main une nombreuse et belle population, dont les mœurs semblent douces. D'un autre côté, le bon Dieu continue à nous éprouver; que son saint nom soit béni! Mgr Collomb dont la santé baissait de jour en jour, est maintenant dans un état voisin de l'agonie. Hélas! serions-nous encore une seconde fois orphelins?

« C'est M. Raballand qui nous a rapporté de Rook cette triste nouvelle. Ce digne capitaine nous est entièrement dévoué, c'est un vrai trésor pour notre Mission. Son intrépidité le fait passer où des marins, d'ailleurs hardis, n'oseraient s'aventurer. Et cela nous sert beaucoup pour visiter les coins et les recoins de nos archipels. Enfin ce brave homme fait aussi le Missionnaire; à Rook il a baptisé un enfant, qui à cette heure est au ciel. Honneur à lui et à la Société de l'Océanie, dont il est un des dignes représentants.



*Lettre du P. Villien, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à Monsieur Villien, directeur des Missions de la Tarentaise, à Moutiers (Savoie).*

Roos, port de Saint-Isidore, le 10 juillet 1848.

« MON CHER COUSIN,

« Le 6 janvier 1848, je partis de *Rotuma* à bord de l'*Arche-d'Alliance*, espérant trouver à San-Christoval mes Confrères. Hélas! quand j'arrivai à cette île, ils n'y étaient plus : la cruelle perfidie des naturels avait immolé les uns; et les autres, au retour de Mgr Collomb, s'étaient vus réduits à évacuer cette terre fiévreuse et inhospitalière. Je dus aller à leur recherche; mais pendant que j'étais en voie de les retrouver, nous fûmes assaillis pendant plus de quinze jours par un vent affreux, qui faillit plusieurs fois nous abîmer dans les flots. Le navire essuya de grandes avaries et fut même désemparé de son gouvernail. Grâce à sa solidité, ou plutôt à la divine Providence qui veille d'une manière merveilleuse sur l'*Arche-d'Alliance*, nous fûmes préservés du naufrage. Malgré toute la peine qu'éprouvait M. Marceau, notre digne commandant, à abandonner la trace de nos Confrères, il nous fallut rétrograder et nous arrivâmes sans autre accident à Sydney, après deux mois d'une navigation pénible.

« Je passai un mois dans cette capitale de la Nouvelle-Hollande, puis je repartis par le brick l'*Anonyme*, autre navire de la Société de l'Océanie. Cette fois je fus plus heureux, et en moins de vingt jours je touchai au lieu de la Mission, à la nouvelle résidence de Mgr l'Evêque d'Antipheles et des collaborateurs qui lui restaient. Mais que cette petite troupe avait diminué ! Et combien ceux qui vivaient encore étaient affaiblis par une fièvre tenace, qui en avait conduit quelques-uns jusqu'aux portes du tombeau !

« Mgr Collomb profita de la présence du brick l'*Anonyme*, pour aller fonder une nouvelle Mission dans son immense vicariat, qui ne compte pas moins de quinze cents îles. Je fus destiné pour cette seconde station avec le P. Frémont et le F. Optat ; Mgr. Collomb était avec nous et nous fîmes voile vers le nord. Nous nous arrêtâmes en face de l'île Rook, à soixante lieues nord-ouest de Woodlark, et nous commencâmes par en faire le tour, pour examiner la position la plus favorable à un établissement, et voir s'il y aurait du côté des naturels possibilité de fixer notre demeure parmi eux. Notre choix tomba sur la partie septentrionale de l'île, où existe un petit port parfaitement abrité, que nous avons appelé Saint-Isidore, à cause du saint dont nous célébrions la fête le jour de notre arrivée, 15 mai 1848. C'est là que nous avons fait notre établissement, sur le rivage de la mer, tout près d'un gros village de quatre à cinq cents âmes. Selon toute probabilité, c'est ici que je finirai ma course, que je laisserai ma dépouille terrestre, *hæc requies mea* ; me voilà enfin fixé, *hic habitabo*, en attendant mieux de la divine miséricorde.

« Pour répondre à l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me concerne, je vais vous donner quelques

détails sur ma nouvelle patrie, autant du moins que mon peu de séjour ici me permettra de le faire, sans rien avancer d'inexact ou de hasardé.

« Rook est une île de forme ovale, courant du sud-est au nord-ouest, et comptant de vingt à vingt-cinq lieues marines de circonférence. Elle est située par le  $5^{\circ} 30'$  de latitude sud, et le  $145^{\circ} 30'$  de longitude est. Sa position ne saurait être plus avantageuse pour la Mission. Placée dans le détroit de Dampier, elle a la Nouvelle-Bretagne à quatre lieues à l'est, la Nouvelle-Guinée à sept lieues à l'ouest; sans compter seize îlots qui l'entourent vers le sud, il y a trois îles assez considérables et populeuses à peu de distance. Si Rook devient catholique, la voie aux grandes îles nous sera ouverte, ou du moins devenue bien plus facile. On ne peut se défendre d'un sentiment d'indicible tristesse, quand on a tous les jours sous les yeux de si belles et de si vastes terres habitées par des peuples anthropophages, chez qui le démon domine en maître et en tyran.

« Nous sommes non-seulement les premiers Missionnaires, mais les premiers blancs, qui aient abordé dans cette île. Aussi les naturels nous ont-ils reçus avec une défiance et une anxiété excessives. Ils étaient loin de soupçonner les motifs qui nous amenaient auprès d'eux; ils s'imaginaient que nous venions les tuer et sans doute les manger ensuite. Aussitôt les vieillards, les enfants et les femmes s'enfuirent dans les forêts, emmenant avec eux leurs animaux domestiques et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, tandis que les jeunes gens et les hommes faits se préparaient à nous combattre. Ils s'efforçaient de nous faire comprendre par des signes et par des cris qu'il fallait nous éloigner de leur rivage. Pauvres aveugles! Ils ne savaient pas que nous

leur apportions la lumière et la paix. Puissent-ils bientôt goûter avec nous les douceurs de la Religion chrétienne, et rendre grâces au Dieu qui nous a envoyés vers eux pour leur salut ! Enfin quelques cadeaux que nous fimes, et nos manières pacifiques, les rassurèrent ; ils consentirent à ce que les matelots de l'*Anonyme* nous construisissent une petite maison en bois. Au moment où je vous écris nous habitons cette nouvelle demeure depuis quatre jours.

« Rook offre toutes les richesses de la végétation d'un terrain volcanique et d'une région intertropicale. Si près de la ligne, on n'y éprouve cependant pas les chaleurs excessives qu'une pareille latitude pourrait faire supposer ; l'air y est sans cesse rafraîchi tantôt par les vents alisés, tantôt par la mousson, qui souffle en sens inverse des premiers. La multitude de pierres volcaniques que l'on rencontre sur le rivage et sur les coteaux, la forme des montagnes brusquement déchirées, ne laissent pas le moindre doute sur l'origine volcanique de cette île. Nous avons de plus sous nos yeux une preuve vivante de ce phénomène : dans un îlot à peine distant d'une lieue de Rook, se trouve un volcan en pleine activité, qui du sommet conique de cet écueil projette par plusieurs cratères d'épaisses et nombreuses colonnes de fumée.

« L'ensemble de Rook est généralement gracieux ; mais la partie du sud et celle de l'est sont tout ce qu'on peut voir de plus magnifique. D'innombrables ruisseaux la fertilisent, et vers le sud on trouve une belle rivière qui, à son embouchure, forme un excellent mouillage. Si les environs n'eussent pas été marécageux, c'est là que nous nous serions établis. Les montagnes et les coteaux sont couverts jusqu'au rivage d'épaisses forêts, sauf des clairières pratiquées par les naturels

pour y faire des plantations. Bon nombre d'arbres, dont quelques-uns portent d'excellents fruits, atteignent des hauteurs considérables ; l'arbre à pain, le cocotier, le palmier qui donne la noix d'arec, un autre arbre appelé par les naturels Kangarou, qui produit une amande très-nourrissante, et le figuier sauvage, y sont très-nombreux : là habitent une foule d'oiseaux, des pigeons, des tourterelles, des perroquets à la voix criarde, des poules et des pintades sauvages. On trouve aussi dans ces forêts une espèce de porc à petites oreilles avec deux énormes défenses, qui sortent en forme de croissant de sa mâchoire inférieure. Sur les bords de la mer et dans les endroits marécageux se montre pendant la nuit le caïman, espèce de crocodile à la forme de lézard et de la grosseur d'un homme ; il est fort redouté des naturels. Nos sauvages ont, à l'état de domesticité, de petits chiens, qui ne savent pas aboyer, et dont les cris ressemblent, à s'y méprendre, aux longs gémissements d'une personne qui pleure ; en revanche il y a dans les bois des oiseaux qui imitent l'aboiement du chien.

\* Les naturels nous ont paru nombreux ; ils sont robustes et d'une haute taille ; leurs cheveux laineux et frisés sont courts et rasés sur le derrière de la tête. Ils portent suspendus au cou, à la cloison du nez et aux lobes des oreilles, des ornements en coquillage. Leur peau lisse est d'une brun foncé. Une défiance excessive est le fond de leur caractère. La danse, au son du tambour et accompagnée d'un chant monotone, fait leur amusement de chaque soirée. Leurs armes sont la lance, l'arc et la fronde ; leurs maisons sont construites sur des pieux aux bords de la mer. Voilà tout ce que je puis vous dire de ce peuple ; et à tous ces traits je vois que nous avons à faire à une race

malaise. Nous n'avons pas encore pu découvrir, si comme ses voisins de la Nouvelle-Guinée, elle est friande de chair humaine.

« Cette île de Rook, placée presque sous la ligne, arrosée subitement par des averses de pluie qu'un soleil ardent vaporise presque aussitôt, et couverte de forêts épaisses, doit être le séjour des fièvres; j'espère qu'avec des précautions nous parviendrons à nous en garantir, en choisissant les sites les plus favorables. Mgr Collomb éprouve de plus en plus des souffrances continuelles et aiguës qui, avec les sollicitudes de sa nouvelle position, ont épuisé ses forces, et nous craignons bien d'être privés trop tôt de ses lumières et de sa charité. Le P. Frémont est habitué à la fièvre, il la regarde comme une compagne que Dieu lui a donnée; le F. Optat est plein de vigueur, et pour moi je me porte pour le moins aussi bien qu'en Europe.

« Lorsque je me vois si près de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne, où l'Évangile n'a pas encore été annoncé, il me semble que je serais disposé à faire un nouveau sacrifice pour aller implanter la Religion dans ces vastes contrées. Vos prières et celles des Associés à l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi hâteront cet heureux jour, et obtiendront, si ce n'est pour moi, du moins pour d'autres, ce bonheur.

« Agréez, etc.

« VILLIEN, *Miss. S. M.* »

---

## VICARIAT DE L'OcéANIE CENTRALE.

---

*Lettre du R. P. Vachon, Missionnaire apostolique de la  
Société de Marie, à sa mère.*

Village de Vailélé, île d'Upolu, Archipel  
des Navigateurs, août 1848.

« MA MÈRE BIEN-AIMÉE,

« Le bon Dieu qui a pris soin de nous jusqu'à ce moment, ne nous abandonnera jamais, je l'espère. Depuis que je suis dans ma petite Mission, rien d'essentiel ne m'a manqué; le corps a eu quelquefois à souffrir, mais mon cœur a toujours joui d'un tel contentement, que je ne voudrais pas pour tout au monde échanger ma position présente. Une seule chose me peine, c'est mon isolement; car je suis provisoirement éloigné de quelques lieues de mon Confrère. Ne croyez pas cependant que l'ennui soit venu me visiter, oh! non, pas une seconde de tristesse n'a encore pu se faire place au fond de mon cœur.

« Avec les mille occupations différentes que je me suis créées, les jours, quoique je les allonge le plus possible, me paraissent trop courts. Apprendre la

langue a été et est encore pour moi une récréation. Le Seigneur m'a fait trouver facile une étude qui, pour bien d'autres, est assez ardue et semée d'épines. Au bout de quelques mois, je pouvais me tirer d'affaire, et maintenant je suis à même de prêcher et d'instruire mon petit troupeau, qui commence à grandir.

« J'ai été placé par Mgr Bataillon dans une tribu qui était regardée comme le centre du protestantisme. Au commencement on ne voulait pas me voir ; et le fanatisme a été porté au point que quelques familles sont allées se réfugier dans les bois, pour éviter le contact d'un être maudit de Dieu et des hommes, qu'on leur avait dépeint comme un autre démon, sorti des enfers pour les tourmenter. Cette frayeur a duré pendant quelques mois. Maintenant, ma bonne mère, j'ai de la peine à en croire mes propres yeux, quand je vois le changement qui s'est opéré dans ces esprits naguère si prévenus. Autant ce peuple me détestait, autant il m'est affectionné aujourd'hui, et cela sans excepter ceux même qui avaient pris la fuite, pour ne pas être souillés de ma présence. Cet attachement va si loin que je suis presque obligé de m'absenter en cachette, car, lorsque je veux aller voir mon Confrère, on m'arrête de tous côtés, on veut savoir où je vais, si je m'éloigne pour longtemps ; et quand je réponds que c'est pour deux ou trois jours, mes insulaires me disent ingénument que c'est trop, et qu'il faut revenir le plus tôt possible.

« Ils étaient, il y a quelque temps, dans l'inquiétude la plus grande. Plusieurs tribus, qui voulaient se convertir, m'avaient fait dire d'aller les visiter et même d'établir mon séjour au milieu d'elles, me promettant de se faire toutes catholiques et de ne pas se montrer rebelles à la grâce, comme celle où j'habite. A peine



ces dispositions ont-elles été connues, que ma peuplade est venue me prier en grâce de ne pas l'abandonner, d'user encore de patience : tous avaient, me disaient-ils, la bonne envie de se convertir, mais ils voulaient agir mûrement dans une affaire d'une si grande importance, afin que leur changement de vie n'en fût que plus solide et plus durable. Ceux qui croyaient, il y a cinq ou six mois, faire un grand péché seulement en me voyant, se font aujourd'hui le plus sensible plaisir de m'offrir tout ce dont leur pauvreté leur permet de disposer.

« La disette règne dans l'île depuis plusieurs mois, par suite des projets belliqueux de quelques tribus : aujourd'hui tous les esprits sont tournés à la guerre ; l'île entière est en révolution, et déjà plusieurs combats ont préludé à une mêlée générale. La crainte s'est emparée de tout le monde ; ma maison est encombrée de personnes qui viennent m'apporter leurs petites richesses, pour les mettre à l'abri du pillage. Les hérétiques eux-mêmes ne craignent pas de recourir à cette espèce de droit d'asile, me disant et m'assurant que tout ce qu'abritera ma maison sera respecté des vaincus et des vainqueurs. On est souvent venu me consulter sur cette guerre. Ma réponse a toujours été, que je désirais de tout mon cœur voir régner la paix parmi les naturels, et que j'emploierais mes efforts à la conserver ou la rétablir ; mais, qu'en définitive, je ne voulais nullement me mêler de leurs affaires politiques, et qu'ils se décideraient par eux-mêmes. Cette réponse a satisfait tout le monde ; car ici, comme partout ailleurs, ce n'est point une réserve sans conséquence que de dire à un chef, après lui avoir exposé toutes les raisons pour ou contre, qu'on s'en rapporte à son jugement et à son expérience.

« Pour occuper les loisirs que va probablement me laisser la prochaine campagne, je cultiverai une petite

terre, ou plutôt un bois, que je viens d'acquérir. Il a trois cents mètres de long sur cinquante de large. J'ai commencé par mettre le feu à tous les arbres, puis j'ai défriché le sol. J'y ai planté bon nombre de bananiers, dont les fruits sont excellents au goût et recherchés de tous les étrangers qui passent par ces îles.

« Je me suis procuré plusieurs plants d'oliviers, de figuiers, de raisins muscats, des graines de jujubiers, de grenadiers, de melons et de maïs. Le tout est dans le plus grand état de prospérité et me donne les plus belles espérances. Les cent grains de maïs que j'ai semés il y a trois mois, ont déjà poussé des tiges de dix à douze pieds, et quelques-unes iront, je le présume, jusqu'à quinze. Chaque tige promet trois ou quatre fuseaux gros comme des bouteilles sur un pied de long. Selon le calcul que j'ai fait, d'après les apparences et en examinant un fuseau plus avancé que les autres, je présume que le produit moyen sera de douze à seize cents pour un.

« Encouragé par ce premier essai, je vais préparer ma terre, pour l'ensemencer entièrement de maïs. Je veux montrer aux naturels quel fruit on peut retirer de la culture; et je m'estimerai trop heureux de pouvoir par ce moyen leur donner un peu le goût du travail, car il n'est guère possible de voir des hommes aussi paresseux que ceux-ci, et de plus si grands parleurs, si grands mangeurs, si grands dormeurs, sans compter tout le reste. La mission protestante ne les a dépouillés de leurs superstitions que pour les plonger dans l'indifférence religieuse, et il n'y a que le bras de Dieu qui puisse les tirer de cet abîme. Au reste, ils ont eu si souvent sous les yeux les scandales de leurs ministres, que leur apathie cesse d'être étonnante. Dernièrement encore celui qui jouissait de la plus grande répu-

tation de sagesse et de bonne conduite , s'est suicidé en se coupant le cou avec un rasoir.

« Si profonde que soit ma solitude , elle n'est cependant pas sans visites. J'en ai reçu plusieurs qui ont fait la plus grande impression sur les naturels ; entre autres celle du commandant de la corvette de guerre *la Junon*. Sous mon humble toit sont venus successivement Mgr Viard de la Nouvelle-Zélande, le consul américain, les commandants de la *Didon* et de la *Calypso*, corvettes de guerre de Sa Majesté Britannique , et plusieurs officiers. Voici ce qui relève ces visites aux yeux des naturels : les ministres protestants avaient répandu le bruit que nous n'étions que de pauvres misérables , chassés de notre pays par la faim et devenus pour tous les peuples , comme pour nos compatriotes , un objet d'horreur et de mépris. Or, en voyant tous ces personnages faire plus de deux lieues pour venir jusque chez moi , nos Océaniens se sont demandé les uns aux autres : « Mais comment se fait-il que les grands chefs des navires de guerre anglais viennent voir les Missionnaires catholiques, et les traitent avec distinction? Ce ne sont donc pas des hommes aussi méprisables qu'on voulait bien nous le dire. » Tout cela contribue puissamment à nous concilier leur estime.

« Je n'avais qu'une chaise pour recevoir mes visiteurs; ils ont ri de ma pauvreté ; d'un autre côté , ma petite chambre était d'une propreté qui leur a fait plaisir. Mon ameublement personnel consiste en une soutane à demi-usée et en une paire de souliers qui bientôt n'en méritera plus le nom. Au reste que la volonté du bon Dieu soit faite ! Celui qui donne aux lis et aux fleurs des champs leur beauté , aux petits oiseaux du ciel leur nourriture , sait bien ce qui doit m'être le plus utile. Priez pour moi , ma bonne mère , afin que

Dieu me fasse miséricorde, et veuille bien, en vue des mérites infinis de mon Sauveur, se contenter de mes légères souffrances en échange de la béatitude.

« Je ne puis entrer dans de plus longs détails, car le temps me presse. Cela ne doit pas vous surprendre. Je suis, comme je vous l'ai déjà dit, l'homme du monde le plus occupé. A ma qualité de grand travailleur, je réunis celle du plus grand docteur de l'Archipel. Tantôt médecin tant-pis, tantôt médecin tant-mieux, le plus souvent médecin malgré lui, il n'importe, j'ai nombreuse clientèle. On s'est imaginé, à la suite de quelques guérisons qui ont paru étonnantes, que j'avais le pouvoir de guérir toutes les maladies passées, présentes et futures.

« Plusieurs chefs assez influents dans l'île, et dont la maladie avait été déclarée incurable par les ministres protestants, sont venus me trouver en désespoir de cause. Leur guérison complète et entière, opérée en quelques jours, je ne sais comment, a fait si grand bruit, que j'ai reçu plus de douze cents malades de toutes les parties de l'île en moins de six mois. Tous ou presque tous s'en sont retournés guéris ou considérablement soulagés; ce qui a singulièrement surpris ces pauvres gens auxquels on avait si souvent répété que nous étions des hommes maudits de Dieu, répandant partout cette même malédiction, comme une maladie contagieuse.

« Eh bien ! ma bonne mère, vous ne vous seriez jamais imaginé que votre fils serait un jour à la fois Missionnaire, agronome, horticulteur, docteur, pharmacien, et, qui plus est, empailleur d'oiseaux, lesquels, soit dit en passant, m'ont toujours été enlevés par mes visiteurs. Avec toutes ces occupations, je le répète, l'ennui serait bien fin s'il trouvait à se faire place un instant au fond de mon cœur.

« Je souhaite, ma bonne mère, que vous soyez aussi heureuse que moi ; jamais de ma vie je n'avais été aussi content que je le suis maintenant. Je suis tellement attaché à mon troupeau, que je ne puis m'empêcher de demander au bon Dieu la grâce de n'en être jamais séparé. C'est à ma petite Mission que se bornent tous mes désirs, c'est là que je souhaite finir mes jours, dût-il m'en coûter encore bien des souffrances.

« Je suis avec le plus profond respect...

« JOSEPH-XAVIER VACHON. »

---

*Extrait d'une lettre du Frère Jacques Peloux, de la Société de Marie, à sa Famille*

Port d'Apia, Archipel des Navigateurs,  
17 août 1843.

« MES CHERS PARENTS,

» Si j'écoutais les sentiments de mon cœur, je vous donnerais plus souvent de mes nouvelles ; mais les occasions sont rares, et les besoins de la Mission pressants. Je suis le seul Frère qu'il y ait dans la chrétienté de Samoa ; il faut construire des églises, bâtir des maisons, assurer notre petite nourriture. Avec tant de choses à faire, les jours, les semaines et les mois s'écoulent rapidement, sans qu'on s'en aperçoive. Il ne faut pas me demander si je m'ennuie dans ce pays : peut-

on s'ennuyer de travailler pour le bon Dieu , qui nous tient compte de tout , même d'un verre d'eau froide donné en son nom !

« Nous avons maintenant quatre établissemens dans l'Archipel des Navigateurs , deux dans l'île Savaiï , et deux dans l'île Upolu où je me trouve. Le nombre des néophytes n'est pas encore bien considérable ; la Religion trouve des entraves de toutes parts. Les protestants ne négligent rien pour nous rendre odieux aux naturels. De leur côté les insulaires sont fort indifférens pour leur salut. Cependant ils nous voient avec plaisir ; je suis bien avec eux , et je vis au milieu d'eux comme au milieu de vous. Si les circonstances ne changent point , il faut que je travaille à mériter une autre palme que celle du martyre. Ce pauvre peuple , qui n'a pas encore été éclairé des lumières de la foi , est très-orgueilleux. Ces sauvages qui n'ont absolument rien , ni biens , ni richesses , ni vêtements pour se couvrir , pas même de nourriture pour vivre , se croient les premiers des hommes , et ils mettent tous les autres bien au dessous d'eux. Ils s'imaginent que *Samoa* est le plus beau et le plus grand pays du monde ; lorsqu'ils ont dit : C'est *Samoa* , il n'y a plus rien à ajouter. Ils nous demandent souvent si la France est plus grande que *Samoa* ; si notre roi a des cocos à boire , des taros à manger. Nous avons beau leur dire que leur pays n'est rien en comparaison de la France , ils ne sont pas convaincus , bien qu'ils paraissent étonnés de nos paroles. Ils ne sont pas seulement orgueilleux , mais encore très-paresseux ; ils n'ont d'autre occupation que de se coucher pendant tout le jour , ou bien ils restent assis les jambes croisées. C'est pour eux une affaire d'état que de se déranger. Un peuple qui ne connaît pas le bon Dieu est bien à plaindre ! Tout misérable que soit le nôtre , on

s'attache facilement à lui , on l'aime , on travaille avec bonheur à le rendre heureux. Priez beaucoup , mes chers parents , pour ces pauvres âmes , elles méritent bien votre pitié.

« Il y avait longtemps que nous n'avions pas de nouvelles de France , lorsque tout à coup , le 22 avril , veille de Pâques , nous vîmes arriver le *Stella del Mare* , qui avait à son bord sept Pères et cinq Frères de notre Société , quatre Lazaristes et douze Filles de la Charité. Ces derniers avec les religieuses se rendaient en Chine. Notre joie fut grande , nous apprenions des nouvelles de la France , nous pressions dans nos bras des confrères et des amis. On régla tout pour la grande cérémonie de Pâques , que nous célébrions le lendemain. Notre église , qui nous a coûté tant de fatigues , était bien ornée , grâce aux bonnes Sœurs qui nous avaient fourni tout ce qu'elles avaient de plus beau. Le lendemain , à 10 heures , tout le monde s'y rendit : il y avait douze missionnaires , six frères , douze religieuses. Tous les naturels étaient réunis , les catholiques dans l'église , les protestants regardant par les fenêtres. La grand'messe fut chantée solennellement. On fit la procession en dehors de la chapelle , dans un ordre parfait et par un temps magnifique. L'endroit ne pouvait être plus convenable ; la procession se déroulait sur le bord de la mer , à l'ombre de grands cocotiers ; le bruit des vagues venait se mêler aux chants de joie. Tous les naturels étaient ravis d'admiration , et nos cœurs tressaillaient d'allégresse de nous voir ainsi réunis pour célébrer une si grande fête. A l'élévation , on hissa le pavillon national au sommet d'un cocotier , et au même moment le canon du navire annonça par douze fois l'apparition du Seigneur sur cette terre étrangère.

« La Messe finie , les religieuses vinrent nous rendre visite dans notre pauvre petite case. Nous n'eûmes que de l'eau à leur offrir. Il est vrai que dans ce pays l'on n'a pas tout ce qu'on désire ; mais nous sommes les disciples d'un Dieu pauvre, et nous sommes heureux de pouvoir imiter en quelque chose notre divin Maître, qui, pendant sa vie mortelle, n'a pas eu où reposer sa tête...

« Mais voilà que bientôt il faut se séparer. Le *Stella del Mare* appareille le 4 du mois de mai pour la Chine avec les Pères Lazaristes et les religieuses ; huit des nôtres, Pères et Frères, partent quelques jours plus tard pour la Nouvelle-Calédonie sur une goëlette de la Société de l'Océanie; deux autres vont à Wallis, et deux enfin restent avec nous, attendant un navire pour se rendre à Sydney. Telle est la vie de celui qui se dévoue aux Missions : des sacrifices et un renoncement continuels.

« F. JACQUES PELOUX, *Mariste.* »



## VICARIAT APOSTOLIQUE

## DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

*Lettre du R. P. Goujon, Missionnaire apostolique de la  
Société de Marie au R. P. Lagniet, Provincial de la  
même Société.*

Ile des Pins, N. D. de l'Assomption, le 28 octobre 1848.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« C'est un devoir et aussi une douce consolation pour moi, de vous écrire du lieu même de ma Mission. Je me plais à vous dire en commençant que le Seigneur nous a conduits ici par la main. Grâce lui en soient mille fois rendues ! Sa tendre et miséricordieuse sollicitude à notre égard nous est un puissant motif d'encouragement et d'espérance.

« Avant de vous parler de l'île des Pins où je me trouve, je vous raconterai la tentative d'établissement que nous avons faite sur un autre point ; votre paternité trouvera dans ce récit une preuve nouvelle de la protection sensible dont nous couvre la divine Providence. Le 27 mai, veille de notre arrivée à Annatom, le P. Roudaire était parti à bord de *l'Arche-d'Alliance* pour Hagan, l'une des îles Loyalty, dans l'espoir d'y

fonder une Mission. L'occasion paraissait des plus heureuses pour nous y introduire ; M. Marceau avait ramené, quelques mois auparavant, à Halgan, plusieurs naturels de cette île, qu'il avait trouvés disséminés çà et là dans l'Océanie. Il fut reçu en bienfaiteur ; on lui fit des présents ; je ne sais même si l'on n'alla point jusqu'à le porter en triomphe. A son second voyage dont je commence à vous parler, il reconduisait encore à Halgan plusieurs de ses malheureux habitants que des Anglais avaient enlevés de force, pour les employer comme esclaves dans l'Australie, et que leurs ravisseurs, arrêtés dans ce projet, par une loi récente, avaient abandonnés dans les rues de Sydney. Parmi ces insulaires que M. Marceau avait eu la charité de recevoir à son bord, se trouvait le fils même du chef d'Halgan. On devait naturellement penser que ce chef se montrerait généreux, et que tant de services, rendus à sa patrie, feraient naître en son cœur quelque sentiment de reconnaissance. M. Marceau bien accueilli, le P. Roudaire devait être aussi bien venu.

« A Annatom, on connaissait tous ces motifs d'espérance. Le P. Rougeron, provicaire et supérieur de la Mission, crut devoir envoyer immédiatement des collaborateurs au P. Roudaire. J'eus l'avantage d'être choisi pour cette œuvre avec le P. Chatelut et le Frère Joseph Reboul. Nous naviguâmes pendant deux jours par un vent favorable, et le 6 juin au matin, lorsque nous étions près d'entrer dans le port, nous vîmes tout à coup paraître l'*Arche-d'Alliance*, qui en sortait. Les pavillons se baissent de part et d'autre ; les deux navires s'approchent ; quel est notre étonnement, lorsque nous entendons une voix nous crier : « Le poste n'est pas tenable ici ; virez de bord. » Nous naviguâmes de conserve, et pendant la journée M. Marceau eut la

complaisance de monter à notre bord , pour nous instruire de ce qui venait de se passer.

« Loin de recevoir des naturels d'Halgan les marques de reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre, il avait failli être victime de la plus noire trahison. Afin de mieux réussir dans leur infernal projet , ces insulaires avaient invité M. Marceau à une fête qui devait se donner pendant la nuit ; là ils l'auraient massacré avec ses compagnons , tandis que d'autres cannibales se seraient emparés des hommes laissés à la garde du navire. Heureusement M. Marceau eut connaissance de leurs sourdes menées; repoussant avec indignation leur invitation perfide, il ordonna de renvoyer sur-le-champ tous les naturels que la curiosité, ou d'autres motifs moins innocents, avaient amenés à son bord, et fit aussitôt lever l'ancre. Il sortait du port, comme je vous l'ai dit, lorsque la Providence permit que nous allâssions à sa rencontre. Je ne sais jusqu'à quel point on eût respecté nos personnes, si nous eussions abordé à cette côte barbare, mais pour le moins nos effets auraient péri par le pillage.

« Voilà, mon très-révérend Père, ce que sont la plupart des insulaires qui habitent les trois archipels dont se compose le Vicariat de la Nouvelle-Calédonie. Pour le moment, il n'y a peut-être que deux points où nous puissions rester en sûreté, et ces deux points nous les occupons, savoir : Annatom dans les Nouvelles-Hébrides, et l'île des Pins, qui peut être regardée comme une dépendance de la Nouvelle-Calédonie.

« Deux mois environ après notre retour d'Halgan, nous sommes partis pour l'île des Pins où nous sommes arrivés après six jours d'une traversée orageuse. Dès que les naturels avaient aperçu notre navire, ils s'étaient jetés à la nage, et déjà trois d'entre eux avaient gagné

le bord ; le P. Chatelut , armé de son lorgnon , considérait la terre , et de leur côté les trois sauvages regardaient avec étonnement ce petit instrument qui leur paraissait passablement curieux ; ils voulaient le toucher et essayer aussi de s'en servir. Le premier se ferme hermétiquement les yeux , puis braque le lorgnon , le tourne et le retourne dans tous les sens , et reste tout surpris de ne rien voir. Le second est plus habile , il a deviné le secret ; il ouvre l'œil droit et présente le lorgnon devant le gauche qu'il tient fermé avec soin , et il ne sait pourquoi il n'y voit rien du tout. A nos éclats de rire , le troisième comprit leur erreur ; il saisit à son tour la lunette , écarquille ses deux grands yeux , et il voit passer devant lui des merveilles , qui lui arrachent des exclamations de joie et d'admiration.

« Nous avons pris possession de l'île le 15 août , et nous en avons fait en ce jour la consécration à Marie , Reine du ciel. Elle peut avoir dix lieues de tour ; mais sa population est peu considérable. Sans doute elle tire son nom des forêts de pins qui couvrent ses rives. Tout près de nous sur le revers de la montagne ces arbres s'élèvent en grand nombre , et semblent avoir poussé providentiellement pour nos besoins actuels ; c'est là que tour à tour bûcherons et scieurs de long , nous préparons les bois qui sont nécessaires à notre logement. Cette construction sera notre affaire principale pendant près de six mois. Vous conviendrez , mon Révérend Père , que c'est tendre d'une manière assez éloignée au but apostolique qui nous a amenés sur ces côtes. Mais il faut commencer par là , les cases que nous offrent les naturels , sont pour nous inhabitables. Du reste , le pays est sain et nous jouissons d'une bonne santé. Nous voilà reçus en adoption par les indigènes ; ajoutez à cet avantage la bienveillance du grand chef qui , dans

notre première entrevue, nous a concédé un emplacement pour notre maison, et la liberté de couper les bois qui nous seraient nécessaires, et vous aurez ainsi la mesure des faveurs dont nous sommes entourés à l'île des Pins.

« Ce grand chef réunit dans ses mains toute l'autorité, et reçoit de son peuple des honneurs extraordinaires. Nous fûmes étonnés, dans la première visite que nous lui fîmes, des témoignages de respect qu'on lui rendait. Une foule de naturels, vieillards, hommes, femmes et enfants, s'étaient rassemblés dans sa cour pour nous voir; notre costume, notre teint blanc, notre facilité à nous conformer à leurs usages, tout en nous excitait leur admiration. Mais lorsqu'à leur tour ils se présentaient devant le chef, ils marchaient profondément courbés, la tête basse et les deux mains enlacées derrière le dos. Quand il vint nous rendre sa visite, et tandis que nous étions devant notre habitation à échanger quelques mots avec lui, une mère passa sur le rivage avec toute sa famille; un des enfants plus attentif à satisfaire sa curiosité qu'à rendre son hommage à l'Ariki (chef), marchait étourdiment la tête levée. Sa mère s'en aperçut, elle fit quelques pas en arrière et appliqua à son fils un rude soufflet, qui le tira de sa distraction; à l'instant il se mit à ramper comme les autres. Ce chef cependant n'a rien dans sa personne qui inspire la terreur. Il est haut de taille et il ne manque pas d'une certaine dignité; mais du reste il est simple comme ses sujets et d'un abord facile. Comme il est bien disposé pour nous, l'empire qu'il exerce sur son peuple peut devenir avantageux à notre Mission.

« En attendant qu'un plus long séjour nous ait initiés au caractère et aux usages du pays, je puis vous

donner les petits détails suivants que j'ai lieu de croire exacts. Les habitants de l'île des Pins paraissent appartenir à la race polynésienne, la plus intelligente et la moins féroce des races de l'Océanie. Ils vivent entre eux dans la paix et l'union. C'est là un sujet de consolation pour le Missionnaire, qui espère ainsi les convertir plus aisément à Jésus-Christ.

« Depuis quelque temps ils négligent fort leurs plantations d'ignames et de cannes à sucre, et les vivres commencent à leur manquer. En voici la cause : leur île produit beaucoup de bois de sandal, espèce de bois blanc qui exhale une odeur aromatique et dont les Chinois se servent pour confectionner de petits objets de curiosité, ou composer leur huile de senteur. Nos insulaires exploitent le sandal avec beaucoup de peine et le vendent aux armateurs anglais pour quelques mètres d'étoffe, pour une pipe, un morceau de tabac, etc... Rien ne l'emporte à leurs yeux sur ces bagatelles. Ils oublièrent donc la culture de leurs champs pour faire ce commerce improductif ; mais le grand chef en a reconnu l'abus, il vient de réunir tout son peuple pour une fête publique, à l'issue de laquelle il va lui intimer l'ordre de ne s'occuper désormais qu'à soigner ses plantations.

« Nos insulaires sont de couleur presque noire ; les hommes ont la taille haute et bien prise ; leur regard n'a rien de farouche, et ils ne nous ont pas encore prouvé qu'ils fussent aussi voleurs que leurs voisins. Naturellement curieux et assez intelligents pour comprendre et imiter ce qu'ils voient faire à des étrangers, ils assiègent du matin au soir notre habitation pour considérer toutes nos démarches. Au jugement du P. Roudaire qui connaît les sauvages, cette disposition est pour nous un gage d'espérance. Je ne sais si le peuple de l'île des Pins est anthropophage, mais il se défend

de cette réputation, et il a l'air de mépriser ses voisins qui mangent les hommes. Malgré ces démonstrations extérieures, on voit cependant qu'il regarde avec une espèce de convoitise la chair des blancs. Il jette surtout des regards de concupiscence sur le gras des jambes, et plus d'une fois, au moment où vous y pensez le moins, vous sentez une main passer légèrement sur votre mollet. Si vous dites à l'indiscret que vous prenez en faute : « Ce que tu fais est mal, » il répond en se pinçant les lèvres : « Oh ! *Lelei, c'est bon.* » Néanmoins, nous n'avons eu jusqu'ici à leur reprocher aucune insulte.

« Bien différents des diverses peuplades de la Polynésie, qui poussent l'orgueil jusqu'à la ridicule prétention de se croire chacun en particulier le premier peuple du monde, nos naturels savent se mettre à peu près à leur place. Ils admirent tout ce que nous possédons, ne fût-ce qu'une épingle. Nous avons remarqué qu'ils enterrent leurs morts avec soin, qu'ils respectent leurs tombes et vont déposer dessus de la nourriture, ce qui témoigne de leur croyance à l'immortalité de l'âme.

« Nous avons à nous tenir en garde contre un préjugé qui excite leur défiance par rapport à nous. Deux catéchistes protestants occupaient, il y a quelques années, le poste où nous sommes maintenant établis. Ces fanatiques, sans doute pour en imposer davantage aux insulaires, faisaient en leur présence différentes grimaces plus ou moins ridicules ; ils s'étaient même répandus contre eux en invectives et en malédictions. Or, sur ces entrefaites, une épidémie ayant fait mourir beaucoup de monde, on jugea que ces deux imprudents en étaient la cause, et ils furent tués. Les indigènes craignaient donc encore que nous n'eussions apporté la mortalité dans leur pays, et ils cherchèrent à

découvrir si nous n'avions pas quelques cérémonies singulières. Nous avons besoin d'user de beaucoup de réserve et de prudence dans les commencements. Peu à peu ces vaines craintes se dissiperont., même elles ont déjà bien diminué; nous pourrons leur prêcher dans quelques mois en liberté nos vérités saintes. Notre espérance est fondée sur la grâce puissante du divin Maître qui nous a envoyés, sur la protection de Marie notre auguste Patronne, sur le secours des prières que l'on fait sans cesse dans la Société pour le succès de nos travaux.

« Pour moi, mon Révérend Père, je pense toujours avec bonheur à l'affection particulière que vous m'avez témoignée dès l'instant où Marie m'a remis entre vos mains, pour me former à l'apostolat. Veuillez achever l'œuvre charitable que vous avez commencée à mon égard, en m'obtenant la grâce de la persévérance dans l'amour de Dieu, ou plutôt la grâce de commencer à l'aimer de tout mon cœur.

« Agrérez, mon Révérend Père, etc.

« GOUJON, *de la Société de Marie.* »



---

## MISSIONS DE LA CHINE.

*Lettre de Mgr Perrocheau, Vicaire apostolique du Su-tchuen, à MM. les Présidents et Membres des deux Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Su-tchuen, le 4 septembre 1848.

« MESSIEURS,

« Notre position actuelle est la même que celle de l'an dernier. Comme en 1847 les bons mandarins tolèrent la Religion chrétienne, les mauvais la persécutent. Dans le cours de l'année, en quatre lieux, les magistrats ont voulu forcer les fidèles à apostasier; un de ces néophytes a été si cruellement frappé que les chairs étaient en lambeaux, le sang ruisselait et durant deux ou trois semaines il ne pouvait presque pas marcher. Plus les coups pleuvaient sur lui, plus il criait haut qu'il garderait sa foi jusqu'au dernier soupir. Ce saint confesseur a tenu parole.

« Le gouverneur de notre province a deux fois déclaré que la liberté de professer le christianisme était accordée seulement aux cinq ports ouverts au commerce, quoique dans les rescripts de l'empereur il n'y ait

aucune restriction, et quoique ce gouverneur eût reçu, trois mois avant, une pièce officielle de Pékin où cette liberté est reconnue deux fois comme *générale* et trois fois comme accordée à *chaque province*. Nous ne savons que penser de la conduite de ce vice-roi et des autres mandarins persécuteurs. Ou ils trompent l'empereur en l'assurant qu'ils exécutent ses édits, ou l'empereur leur a envoyé secrètement l'ordre de défendre la Religion chrétienne, en même temps qu'il la permet publiquement pour duper les rois, les ambassadeurs et les peuples de l'Europe. Il est démontré par les faits que le prince Ky-in a vingt fois trompé M. de Lagrenée, en lui répétant que la liberté générale était pour les provinces intérieures comme pour les provinces maritimes, qu'elle était également observée dans les unes et les autres. Nous ne savons pas ce qu'a fait M. Fort-Rouen à Canton pour remplir la belle mission que lui a donnée la France. Il ne peut réussir qu'en déployant une grande énergie, qu'en réclamant avec force contre les infractions du traité, qu'en intimidant les lâches mandarins et en n'ajoutant aucune foi à leurs paroles mensongères, mais uniquement à ses propres yeux. M. le baron Fort-Rouen n'aura efficacement atteint le but de son ambassade que lorsque dans toutes les villes de l'empire on aura affiché la liberté promise. C'est cette publication qu'il doit absolument exiger, sans laquelle il n'aura rien fait de solide; c'est elle que doivent sans cesse demander à Dieu, par Marie, toutes les bonnes âmes du monde chrétien, surtout les Associés de l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi. Une fois obtenue, elle sauverait chaque année des millions d'infidèles qui attendent ce moment pour se faire chrétiens. Veuillez, Messieurs, je vous conjure, adresser une pathétique exhortation à tous les Associés de votre

belle OEuvre pour les presser de faire monter au ciel continuellement les vœux les plus ardents pour obtenir, avec cette publication, la conversion de l'empire chinois, la conversion des royaumes voisins.

« Malgré les entraves que mettent les mandarins à ces conversions des infidèles, nous avons admis douze cent quatre-vingts néophytes au catéchuménat, et baptisé huit cent quatre-vingt-huit adultes dans l'année. Dieu en soit béni ! Mais c'est notre Société Angélique qui nous donne les plus grandes consolations. Le nombre des enfants d'infidèles baptisés en danger de mort va toujours en croissant ; il monte cette année à 84,416, dont les deux tiers environ, déjà en possession d'une félicité indicible, aimeront et loueront Dieu éternellement. Plus nous recevrons de secours d'Europe, plus cette OEuvre étendra ses bienfaits. Nous avons ouvert en plusieurs villes de petites boutiques où des médecins chrétiens distribuent gratis des pilules pour les petits malades, et donnent généreusement les soins de leur art à tous les enfants qu'on leur apporte. Cette OEuvre produit des effets merveilleux, procure le baptême à un très-grand nombre d'enfants, plaît singulièrement aux païens, et a même obtenu les louanges de plusieurs mandarins, qui lui ont envoyé des enseignes ornées de leurs noms, dignités et cachets. L'un d'eux charmé d'une telle institution, s'est servi de son utilité publique pour défendre les chrétiens contre des païens qui voulaient les contraindre à contribuer aux frais de comédies superstitieuses. C'était dans la seconde ville de la province, Tchoung-kin. Le mandarin était assis sur son tribunal, les païens accusateurs, les chrétiens accusés et une foule considérable remplissaient la salle d'audience. Ce magistrat, après avoir pris connaissance de la cause, s'exprima à peu près en ces termes : « Ac-

« eusateurs, vous devez savoir que les chrétiens ont  
 « ouvert, dans telle rue, à telle enseigne, une bouti-  
 « que où ils guérissent gratis tous les enfants, et leur  
 « distribuent gratis des pilules médicales. C'est un  
 « établissement admirable, d'une grande utilité pour  
 « toute la ville et les environs. Pour une si bonne œu-  
 « vre, les chrétiens font de grandes dépenses, et ne  
 « demandent point votre argent pour les aider. Vous  
 « ne devez donc pas exiger que ces chrétiens si humains,  
 « si charitables, vous donnent de l'argent pour vos  
 « comédies qui sont inutiles. Ne les inquiétez donc plus  
 « et retirez-vous tous. » Telle est la sentence qui a  
 terminé ce procès.

« Ces boutiques nous causent en effet de grandes  
 dépenses. Il faut louer la maison, la meubler, la four-  
 nir de remèdes et entretenir deux médecins, etc. Le  
 nombre de nos baptiseurs ambulants ou à poste fixe va  
 toujours en augmentant; nos écoles des deux sexes sont  
 nombreuses, comme vous le verrez dans le tableau ci-  
 inclus. Dans la partie orientale du Su-tchuen nous  
 avons établi un petit collège préparatoire, où un prêtre  
 chinois et un régent instruisent une vingtaine d'éco-  
 liers qui désirent apprendre le latin, et on choisit parmi  
 eux sept ou huit des meilleurs, chaque année, pour  
 aller continuer et achever leurs études ecclésiastiques  
 dans notre grand collège, placé dans les montagnes occi-  
 dentales de la province. Ces deux établissements sont la  
 vie et l'espérance de la Mission; mais il en coûte de grands  
 frais pour les soutenir. En novembre nous aurons dans  
 le grand collège environ cinquante écoliers, dont deux  
 ou trois seulement aident un peu à leur entretien. Je  
 vous supplie donc, Messieurs, de nous allouer entière-  
 ment les sommes réclamées sur le tableau pour l'OEuvre  
 des baptiseurs, pour les pharmacies, pour nos deux col-

lèges, pour les écoles, pour les Missionnaires et prêtres, et pour toutes les autres branches de dépenses de la Mission. Plus vous donnerez, plus nous sauverons d'âmes. Nous vous adressons mille remerciements pour les aumônes que vous avez eu la charité de nous allouer les années précédentes. Le peu de bien que nous faisons, nous le devons à votre Oeuvre divine. Sans ses secours nous ne pourrions absolument rien.

« Pour s'expliquer le prodigieux succès de notre Oeuvre Angélique, il faut savoir que la Chine entière est couverte de pauvres, réduits à la dernière misère, et qui sont chargés souvent d'une famille nombreuse. Ces enfants manquent de tout ; point de nourriture, point de vêtements et souvent point d'abri. Les mères meurent de faim et de froid ; les enfants qu'elles allaitent, expirent avec elles. Ce sont surtout ces nourrissons des pauvres qui procurent une abondante moisson à nos baptiseurs. Ils cherchent de préférence ces malheureux, les abordent avec bonté, témoignent un vif intérêt à leur jeune famille, donnent des pilules, ajoutent souvent quelques sapèques d'aumône ; aussi sont-ils reçus comme des anges descendus du ciel, et peuvent-ils très-facilement baptiser ces petits moribonds. Les riches présentent aussi très-souvent leurs enfants malades à nos baptiseuses. Les mères surtout espèrent beaucoup des remèdes de personnes si charitables. Elles veulent généreusement payer, nos gens refusent absolument, et alors s'établit une douce et sainte lutte à la gloire de notre Religion. Quelques-uns de nos médecins ont souvent opéré des cures étonnantes, quoiqu'ils soient peu habiles, et ont acquis une réputation extraordinaire. Hippocrate n'était pas si loué. Ici les éponges sont comme inconnues. L'idée nous est venue d'en faire apporter de Macao, comme plus commodes

que le coton pour baptiser. Les païens admirent ces éponges et les regardent comme un antidote infailible pour opérer la guérison. Ils se complaisent à voir le front de leurs petits malades lavé avec un instrument si merveilleux. Ils rient, et espèrent fort. C'est un peuple enfant sous certains rapports, et vieilli à l'endroit du crime, de la malice, de la fourberie, etc. Nous espérons que l'an prochain le chiffre des enfants baptisés approchera de cent mille, plus tard il pourra parvenir à deux cent mille par an, si vous nous envoyez une forte allocation. Envoyez donc, envoyez beaucoup, je vous en supplie. Nulle part ailleurs votre argent n'opérera le salut de tant d'âmes. Si la Chine se convertissait, durant plusieurs années, on compterait par millions les enfants de fidèles et de païens régénérés en chaque grande province. Faites donc tous une sainte violence au ciel. Vous serez exaucés. Après la conversion de la Chine qui contient plus de trois cent millions d'habitants, vous pouvez supputer approximativement la multitude de petits Chinois qui chaque année monteraient au ciel. Ici il meurt la moitié des enfants avant l'âge de raison. Le Tonquin, la Cochinchine, la Corée, anciennes provinces de l'empire et même le Japon et la Mandchourie, voudraient probablement imiter la Chine dans sa foi comme ils l'imitent dans son idolâtrie. Ce sera donc une multitude innombrable d'âmes que vous aurez sauvées par vos prières et par vos aumônes. Si je n'étais pas mort alors, j'expirerais de joie et de fatigue.

« On sera peut-être surpris en Europe d'un si grand débit de pilules en Chine. Mais l'étonnement cessera dès qu'on saura que les Chinois sont faits aux médecines, comme les Européens aisés à prendre le chocolat et le café. Des colporteurs courent de bourg en ville, étalent leur pharmacie sur le marché, publient les effets admirables

de leurs drogues, et sont facilement crus par les passants. A ce sujet je vais vous citer un exemple qui vous étonnera. La ville de Tchoung-kin n'a qu'une petite lieue de circuit. Vers 1830, lorsque je faisais la visite des chrétiens, je demandai aux pharmaciens catholiques combien il y avait de boutiques d'apothicaires. Ils me répondirent : on en compte 2,300 qui ont enseigne; dans chacune dix ou douze garçons sont continuellement occupés à préparer, à peser les médicaments. En outre, grand nombre de docteurs ont chez eux une pharmacie pour leurs clients. Ils me dirent aussi que dans cette ville on comptait plus de trois mille médecins sans cesse occupés. On pourrait dire que cet empire est un immense hôpital. La plupart des maladies ne sont pas graves. Pour un petit malaise, un Chinois veut boire ses trois pots de tisane, sans compter les pilules qu'il avale sans cesse comme des dragées. J'ai souvent plaisanté mes néophytes de tant de drogues qu'ils prennent. Ils en rient aussi, et sont fort étonnés du *petit nombre d'apothicaires et de médecins* de nos villes d'Europe.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération et la plus vive reconnaissance,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« † J. L. PERROCHEAU, Evêque

« de Maxula, Vic. apost. du Su tchuen. »

*Extrait d'une lettre de M. Pinchon, Missionnaire apostolique du Su-tchuen, à son Directeur.*

Ngan-té-sou, en Chine, province du Su-tchuen,  
le 15 août 1848.

« MONSIEUR,

« ... Voici quelques réflexions puisées dans mes occupations de tous les jours. Mon district est un des plus vastes de la Mission, soit pour son étendue physique et matérielle, soit pour le nombre des chrétiens. Son diamètre est d'environ vingt lieues en tous sens. Sur cette surface se trouvent disséminés, en vingt-quatre paroisses, deux mille néophytes grands ou petits. Durant l'année qui vient de s'écouler, j'ai pu visiter presque tous mes chrétiens deux fois. J'ai entendu deux mille et huit ou neuf cents confessions, baptisé une dizaine d'adultes, donné le catéchuménat à trente-huit personnes, reçu l'abjuration d'une trentaine de païens.

« Parmi les conversions opérées dans mon district, il en est surtout une très-remarquable, c'est celle d'un prétorien célèbre par la terreur qu'il inspirait dans le pays. Lors de la grande persécution suscitée en Chine, il y a environ trente ans, ce prétorien, aux ordres duquel marchaient chaque jour dix satellites, exerça contre



les chrétiens et les Missionnaires des cruautés inouïes dont on conserve encore le triste souvenir. Il avait même reçu la mission particulière de découvrir le chef des fidèles, Mgr le Vicaire apostolique, qui fut martyrisé. Hé bien, cet homme de sang a eu le bonheur de se convertir, il y a six ou sept mois. Il habite une grande et belle ville. Lors de la visite des chrétiens de cette station, il vint me trouver, adora le Dieu qu'il avait persécuté jusqu'à ce jour; et puis, les yeux baignés de larmes, il me fit demander audience. Les anciens chrétiens accoutumés à trembler devant lui, n'osaient se charger de me transmettre sa prière, à plus forte raison n'osaient-ils pas m'engager à l'admettre un instant, craignant une trahison de sa part. Ayant eu vent de tant d'inquiétude, j'y coupai court en me présentant hardiment dans l'oratoire où le prétorien m'attendait. Alors il s'approche avec dignité, me salue respectueusement et me conjure en pleurant de lui pardonner. Je lui répondis : « Le Dieu que vous adorez en ce jour est  
 « le Dieu du pardon : voyez-vous ce Christ qui est  
 « posé sur l'autel, c'est l'image de notre Sauveur. Si  
 « jusqu'à présent vous l'avez persécuté, sachez qu'il  
 « est mort pour ses bourreaux. Il ne demande qu'une  
 « seule chose de vous, c'est que vous lui promettiez  
 « d'être fidèle et ferme dans la foi. Dès aujourd'hui je  
 « ne verrai en vous qu'un frère bien-aimé, plus digne  
 « de miséricorde et d'amour, parce qu'il a péché davantage. » Le vieillard ému me promit fidélité dans la foi, et le bon exemple jusqu'à la mort.

« Deux jours s'étaient écoulés, et on le voyait, lui et son fils actuellement prétorien, traverser la grande ville de Kouán-hièn, entourés d'une vingtaine de néophytes des plus notables de la cité : ils portaient une petite croix à la main, le chapelet pendu au côté droit,

selon l'usage des chrétiens de ce pays. Durant le trajet , qui est d'une demi-lieue , ils ne cessèrent de brûler des pétards en signe de joie. Arrivés dans la famille du vieillard , hommes , femmes et enfants tous adorent notre Dieu. Puis on dresse une espèce de bûcher au milieu de la cour , on y jette toutes les idoles , tous les insignes de l'enfer ; la collection en était riche , elle a été estimée à huit cents piastres , ce qui en France aurait une valeur plus que double. Telle a été ma plus grande consolation , durant ma première année de visite. Plaise au Seigneur d'y trouver sa gloire , et de multiplier ainsi ses enfants. Cette conversion a eu un très-grand retentissement dans les lieux circonvoisins , à cause de la dignité du néophyte , de la terreur qu'inspirait son nom , de son grand talent et de sa fortune. Dès lors toute sa famille est devenue un modèle de vertu ; chacun y étudie la doctrine et s'évertue à donner le bon exemple. Mon prétorien habite dans une ville où sévissait la persécution il n'y a pas encore un an , et , qui le croirait ! personne n'a osé l'inquiéter , pas même le mandarin qui le voit chaque jour ; sa loyauté et sa franchise ont reçu les applaudissements de tout le monde.

« Mais, Vénéré Père , ne croyez pas que nous n'ayons que des consolations à recueillir. La vigne du Seigneur produit aussi des épines. Si d'une part le ciel bénit nos travaux , il permet aussi aux épreuves d'approcher de nous. Nos fidèles sont journellement victimes de mille injustices. Ainsi une famille de mon district avait à soutenir cette année un procès devant le mandarin. La partie adverse l'accusa d'être chrétienne , et aussitôt le mandarin d'exiger l'apostasie. Sur le refus des néophytes , il ordonne qu'on les flagelle , qu'on leur inflige toutes les peines en usage dans les tribunaux , et on les frappe cruellement , on les traîne sur la croix , on les

contraint de la fouler aux pieds. Tout dernièrement , un de nos confrères, M. Renon , du diocèse d'Angers , a été pris au Thibet, où il avait été envoyé pour fonder cette nouvelle Mission. Il est conduit à Canton où il ne pourra arriver qu'après un voyage de sept mois à partir du lieu où il a été arrêté ; son catéchiste est détenu dans les prisons de la capitale, il a été mis à la torture pour n'avoir point voulu apostasier. On pense généralement qu'il sera envoyé en exil perpétuel.

« Je ne sais ce que le Seigneur me réserve ; je ferai tout mon possible pour être soumis à sa volonté sainte. Comme je me trouve le Missionnaire européen le plus rapproché de la capitale du Su-tchuen, dont je ne suis éloigné que de six lieues environ , il pourra bien se faire que tôt ou tard, je sois livré au pouvoir du vice-roi ; n'importe ! Pourvu qu'on me donne le temps de bien apprendre à parler chinois, ce qui n'est pas chose facile, j'espère y trouver ma sanctification et la gloire de Dieu. Vous m'avez souhaité, très-cher Père, la gloire du martyr ! Eh bien soit , j'aime ces vœux : au besoin vous me fortifierez par le secours de vos prières. Je les réclame avec instance , car il y a tant d'écueils pour la piété et la vertu sur cette terre du paganisme ! Mille fois le jour , on aperçoit le vice marchant tête levée , recevant les applaudissements de la foule. Si quelque jeune ami de mon pays désire entrer dans les Missions, qu'il devienne un saint , avant de quitter la France. Pour moi qui n'ai pas songé à faire une aussi précieuse acquisition , j'en ressens chaque jour l'absence et la nécessité. Daignez demander à Jésus et à Marie cette grâce pour le dernier de vos enfants.

*Extrait d'une lettre de Mgr Novella, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique du Hou-Kouang, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Yun-Mon-hien, 6 juillet 1849.

« ... Il semble que cette année doive être la dernière pour ces provinces de la Chine, du moins on affirme qu'elle le sera pour la moitié des habitants. L'extrême misère occasionnée par l'inondation de l'année dernière, est maintenant arrivée à un tel point, par suite d'un second débordement plus horrible encore, qu'une grande partie de cette malheureuse nation est en proie au désespoir. En 1847, nous avons eu à regretter dix-huits néophytes morts de faim. Cette année-ci ils succomberont par centaines, et peut-être par milliers. Dans beaucoup d'endroits on émigre en masse pour aller mendier dans d'autres pays. Chrétiens et gentils, hommes et femmes, vieillards et enfants, tous s'en vont. Les deux tiers de ces armées de mendiants *extraordinaires*, je les appelle ainsi parce qu'en d'autres temps ils vivent sans avoir besoin de secours, sont condamnés à périr de faim et de froid.

« Il y a peu de jours que dans la ville où je me trouve, il en passa une troupe de mille et plus, et plusieurs de ces malheureux expirèrent dans la rue. Hier, il en est arrivé une autre bande de cinq cents. Ces peuplades ambulantes ont toujours avec elles un chef; c'est ordi-

nairement un bachelier, lequel est muni d'une patente que lui a délivrée le mandarin de son endroit. A peine arrivé dans une ville, ce chef se présente au mandarin local et lui montre la patente qui l'autorise à conduire ce troupeau affamé ; puis il réclame une aumône suffisante pour le faire vivre au moins un jour. Si le mandarin acquiesce à leur demande ils poursuivent leur route tranquillement, sinon ils refusent de partir et ont recours même à la force.

« Beaucoup de ces pauvres gens idolâtres s'étaient réfugiés dans une partie de cette province qui est à sept ou huit journées d'ici. Mais les montagnards de cet endroit commencèrent par enlever cent de leurs femmes ; puis ils égorgèrent sept cents de ces malheureux, pour n'avoir pas à les nourrir.

« Les infirmes et les vieillards meurent de désespoir dans leurs maisons remplies d'eau, croulantes, et en grande partie emportées par les ondes exterminatrices. Quant aux enfants des idolâtres qui ne peuvent suivre à pied leurs parents, ils sont jetés dans les fleuves sans miséricorde. Quelques-uns sont abandonnés sur les routes où ils meurent de faim, quand ils ne sont pas suffoqués par l'eau, car les chemins sont désormais tout autant de torrents. Voilà, en effet, sept mois qu'il pleut presque chaque jour, et souvent avec une telle abondance que tous disent qu'on n'a jamais vu, de mémoire d'homme, un aussi horrible spectacle. On se croirait au temps du déluge universel.

« Un païen de la province sortit cette semaine de chez lui pour émigrer avec beaucoup d'autres ; sa femme avec deux petits enfants n'ayant pu le suivre, jeta ses deux enfants dans la rivière, puis se coupa la gorge. Le mari ayant appris cela acheva de détruire cette malheureuse famille en se précipitant aussi dans le fleuve.

On dit que de semblables faits seront fréquents cette année.

« Toutes les récoltés de la plaine ont été perdues. On ne voit plus que de l'eau partout. Presque toutes les maisons en sont remplies. Les habitants des villages ne savent où se réfugier. Quelques-uns doivent faire trois ou quatre journées de chemin pour trouver un endroit où ils puissent se mettre à l'abri de l'inondation : là ils étendent quelques nattes en manière de cases, jusqu'à ce que l'eau vienne leur disputer cet asile, car chaque jour elle croit d'environ une demi-coudée, et alors, s'ils le peuvent, ils s'en vont ailleurs.

« La désolation est si grande que je ne puis la décrire et que personne ne peut se l'imaginer, si ce n'est celui qui la voit. Voici le huitième mois que je suis assiégé sans cesse par mes néophytes affamés, qui me demandent des secours. Je n'ai jamais vu un si déchirant spectacle ; il m'arrache les entrailles ; aussi me suis-je recommandé à la charité d'un de mes amis du Kiang-nan qui m'a envoyé un copieux subside ; mais cette ressource cependant n'est pas suffisante pour fournir de la nourriture, même un seul jour, à tous ces pauvres chrétiens, dont la misère durera au moins jusqu'à la fin de mai de l'année prochaine. Je crains donc sérieusement que loin de pouvoir secourir les autres, moi et tous les Missionnaires nous ne soyons peut-être obligés..... Mais j'espère en Dieu et en l'OEuvre de la Propagation de la Foi.

« † S. JOSEPH, Evêque de Patate. »

*Lettre d'un catéchiste de la Province du Hou-Kouang à son Vicaire apostolique Mgr Rizzolati (traduite du chinois).*

Hou-cham-fou, l'an 29 du règne de l'empereur Tao-Kouang,  
le 16 de la huitième lune (le 1<sup>er</sup> octobre 1849).

« MONSIEUR,

« Depuis le 24 janvier, il s'est écoulé cent quatre-vingts jours, et sur ce nombre on en compte à peine quarante de sereins; tous les autres ont été pluvieux. Déjà nous nous désolions, l'année dernière, du désastre causé par le débordement des fleuves, mais cette année, la crue a encore dépassé de huit coudées le niveau de l'inondation précédente. Les eaux du Kiang se sont tellement élevées, qu'elles ont enveloppé dans toute leur circonférence les murs de la ville, inondé tous ses bas quartiers, et interdit à la circulation neuf de ses portes. Il en reste encore six par où entrent les grandes et petites barques destinées au transport des inondés et des provisions. Ces barques dans l'intérieur des rues se heurtent les unes contre les autres, et de leur choc à droite et à gauche finissent d'ébranler les maisons déjà minées par les eaux. L'unique abri qui reste à ce peuple infortuné, ce sont les collines que l'eau n'a pas encore couvertes, et dans ces lieux d'asile où l'on n'a pour aliments que les comestibles apportés par les barques,

la population réfugiée habite comme les fourmis en plein air et sur l'herbe. Là plus de distinction entre le noble et le plebéien, entre le pauvre et le riche; nous sommes tous égaux dans la misère. Au milieu de cette foule, on aperçoit de nombreux mandarins qui, après avoir fui leurs palais submergés, dressent dans les champs des sièges et des pavillons pour y rendre la justice et dicter des ordres au peuple qui les entoure.

« L'inondation s'étend si loin que les bateliers ont de longues traversées à faire pour trouver, sur quelques crêtes, un peu de terrain où ils puissent amarrer leurs barques. Un nombre incalculable de cadavres flotte sur les eaux, parmi lesquels on distingue, non-seulement ceux des soldats et des prétoriens, mais encore ceux des plus hauts fonctionnaires, mêlés à des meubles et à des débris de tout genre. J'ai aussi entendu dire que les villes de Tien-men, de Kin-xan et plusieurs autres cités de second et de troisième ordre ont entièrement disparu sous les eaux, et que le grand fleuve Kiang ayant fait une brèche aux remparts de Kin-tcheou, s'est précipité par là sur le centre de la ville. Le gouverneur a construit de grands radeaux, sur lesquels il a pu se sauver avec tous ses mandarins, employés, satellites et soldats; sur cet asile flottant, il continue de juger le peuple des innombrables barques où ses administrés ont trouvé un refuge, tandis que la ville et tous ses faubourgs sont convertis en un lac immense.

« Ce débordement a fait manquer toutes les récoltes, qui ont disparu avec le pays entier sous les eaux. Pour comble de malheur, du grand nombre de jonques qui toutes les années portaient chargées de grains du Ho-nan, pas une cette année-ci n'est venue, parce que cette province est elle-même désolée par une semblable inondation. Je ne dirai plus seulement que les



fleuves ont rompu leurs digues, je dirai qu'ils les ont couvertes d'un certain nombre de coudées. On se croirait aux préludes du jugement universel. En plusieurs endroits précédemment très-peuplés on ne voit plus que le ciel et l'eau. La rareté des vivres est telle que le boisseau de riz se vend six mille sapèques (cinq écus romains) ; les autres comestibles sont proportionnellement aussi chers. Les riches les plus à l'aise souffrent aujourd'hui comme nous de la misère et de cent autres calamités. Ceux qui précédemment avaient des amis et des parents empressés à les recevoir, ne trouvent plus maintenant un coin de terre où mettre le pied. Tous sans exception flottent dans des barques ou sur des radeaux ; tout ce qui surnage encore est pour nous un objet d'horreur et d'épouvante. Ce sont des familles entières qui meurent de faim ; ce sont des pères qui jettent leurs enfants dans les eaux ; ce sont des personnes désespérées qui se donnent la mort ; le vice-roi lui-même a tenté plusieurs fois de se pendre, et s'il n'y a pas réussi c'est que ses gens le voyant pris au fatal laçet, se hâtaient de le délivrer. Dans plusieurs villes nos résidences et chapelles ont été détruites par les eaux. Les chrétiens de la capitale du Hou-Kouang ont tous disparu : j'ignore s'ils sont encore vivants ou s'ils ont été engloutis, ce que je sais bien c'est que leurs maisons et leur mobilier ont été emportés par l'inondation.

« Sur la fin de la sixième lune, les eaux ont commencé à décroître, mais très-lentement, et qui sait ce qui arrivera encore avant qu'elles soient entièrement rentrées dans leur lit ! Maintenant, à tous ces fléaux vient de se joindre la peste, qui fait les plus terribles ravages et enlève ceux qu'avait épargnés l'inondation. A chaque moment nous les voyons tomber en plus grand nombre et mourir sous nos yeux. Il s'exhale de

tous ces cadavres une intolérable infection. Le spectacle dont nous sommes environnés est si lugubre qu'il serait plus doux de mourir que de vivre au milieu d'une telle désolation. Espérons que le Dieu des miséricordes aura enfin pitié de nous, et nous enverra une automne moins terrible.

« Je prie Votre Grandeur de ne point oublier à la sainte Messe les pauvres et affligés chrétiens du Hou-Kouang ; qu'elle daigne surtout se souvenir de moi, son inutile serviteur.

« FRANÇOIS FOU, *Catéchiste.* »

*Extrait d'une lettre de M. Franchet, Prêtre du diocèse de Reims et Missionnaire apostolique de la Mandchourie, à M. \*\*\*, Directeur au grand séminaire de Reims.*

« MONSIEUR ET VÉNÉRABLE AMI,

« ... Tandis que notre vaisseau franchit l'espace immense qui lui reste encore à parcourir, je vais me distraire avec vous, en vous donnant sur notre vie maritime les détails que vous me demandez et que d'autres écouteront sans intérêt et sans plaisir.

« Voguer si longtemps sur l'eau, sans jamais rencontrer ni terre, ni arbre, ni même un méchant buisson sur lequel puisse un instant se reposer la vue, quelle vie monotone et pénible, avez-vous dit peut-être

bien des fois ! La nôtre ne l'est pas autant que vous pourriez le croire, vous allez en juger. D'abord la nuit absorbe le tiers du temps qui doucement s'écoule sans qu'on s'en aperçoive, et quand on s'endort entre les bras de la divine Providence, le sommeil même sur les flots a ses douceurs et ses charmes. Renfermé dans sa cabine, on s'assoupit au balancement des vagues, comme l'enfant aux oscillations de son berceau. Pour les journées où l'ennui est le plus à craindre, nous les remplissions, et par un peu d'études, et par nos exercices de piété; puis nos récréations y répandaient aussi leur agrément. Lorsque nous faisons nos promenades sur notre petit pont réservé, où l'on pouvait faire jusqu'à vingt pas, nous portions avec plaisir nos regards à l'horizon pour en saisir les moindres accidents. Tantôt c'était un navire qui nous adressait en passant près de nous un salut ou une nouvelle; tantôt c'était une armée de poissons-volants que leurs ennemis poursuivaient et qui, avec leurs ailes de chauves-souris, faisaient, à quelques pieds hors de l'eau, un vol d'une cinquantaine de pas; une autre fois c'était un nombreux troupeau de marsouins, qui venaient gambader autour de nous sans se laisser prendre; enfin ce sont les hirondelles de mer qui suivent le vaisseau plusieurs jours, le cormorans qui tournoient dans les airs, les albatros qui étonnent par leur grandeur, ou les petits oiseaux de toute espèce qui, fatigués et perdus, accourent se reposer sur les cordages : tout cela venait très-agréablement nous récréer, et chaque jour nous apportait sa distraction.

« Du reste, notre vaisseau aurait pu, à lui seul, rompre la monotonie de notre vie sur mer; il réunit tous les agréments de la campagne; c'est un véritable petit village flottant sur l'eau. Le capitaine en est le

mairie ; le pilote, l'adjoin ; une quinzaine de forts matelots, la vigoureuse et modeste population ; cinq ou six mousses, la bruyante et joyeuse jeunesse ; et nous six Missionnaires passagers, les hôtes et les bien-venus de tout le monde. Ce n'est pas tout, notre bâtiment renferme une bergerie et une nombreuse basse-cour ; de Londres il avait emporté canards, poules et coqs, qui chaque jour nous ont intéressés autant par leur potage que par leur ramage et leurs cris ; il y avait aussi primitivement six moutons, une chèvre qui de ses deux petits vint en route grossir le troupeau, et un gros chien chinois pour leur servir de berger. Mais parlons de choses un peu plus utiles et qui plaisent davantage au cœur du jeune Missionnaire, je veux dire ces réflexions salutaires qui sont si faciles dans ce parfait isolement au milieu des eaux, entre la double immensité de la mer et du ciel !

« Le matin, au lever du soleil, j'allais sur la poupe m'asseoir près du gouvernail ; c'est là que j'aimais à faire ma prière, qu'ici on n'oublie pas de commencer par remercier Dieu pour les dangers passés de la nuit, et de finir en lui redemandant sa divine protection pour éviter ceux du jour. Puis, tandis que mes yeux considéraient la trace fugitive du vaisseau qui m'emportait sur l'abîme, mon esprit y voyait une fidèle image du chrétien flottant pendant la vie sur la mer orageuse de ce monde, et dans la considération de cette analogie assez parfaite entre le vaisseau et moi je prenais souvent le sujet de ma courte méditation. Occupé de toutes ces pensées, hélas ! me disais-je, ne suis-je pas aussi un frêle esquif voguant sur les flots ? Ne suis-je pas un petit vaisseau de la Providence pour le grand et saint uégoce de l'apostolat ? Par les ordres du Seigneur, d'habiles ouvriers m'appareillèrent dans un des plus beaux arsenaux

de l'Eglise ; je suis sorti de France, son plus beau port ; l'Évangile est ma boussole , la croix mon pavillon , la foi mon gouvernail , l'espérance mon ancre de miséricorde , et la charité mon grand mât et mes voiles que le souffle divin de la grâce doit toujours animer. Ne suis-je donc pas aussi un petit vaisseau de la Providence ? C'est elle qui m'envoie vers des contrées lointaines porter les trésors de notre sainte Religion pour le rachat de ses enfants , depuis si longtemps captifs ; c'est elle qui m'envoie échanger tous les plaisirs et toutes les jouissances de la famille et de la patrie contre mille travaux , mille souffrances et mille dangers dont le prix est au ciel. Et malgré tous les périls de cette courte traversée de la vie , sur cet océan du monde si orageux et si fécond en naufrages , tant que brillera sur ma tête pour m'éclairer et me conduire, Marie, cette bienfaitante étoile de la mer , j'espère par ma continuelle vigilance et mes faibles efforts remplir heureusement ma mission divine , et arriver au port du salut. C'est ainsi que je trouvais si près de moi un sujet abondant de réflexions utiles ; Dieu nous instruit par tout ce qui nous entoure, quand on veut mettre ses leçons à profit.

« Le soir au contraire c'était au pied du grand mât que j'aimais à m'asseoir et à méditer. Je contemplais un instant avec mes confrères le soleil couchant sur l'eau , si beau , au milieu de paysages fantastiques et de capricieuses figures que ses rayons dessinent sur de légers nuages ; puis nous regardions la belle phosphorescence de la mer , qui parfois paraît tout étincelante de globules de feu ; enfin nous chantions quelques cantiques en l'honneur de Marie , vers laquelle se lèvent ici si amoureusement le cœur et les yeux ; et chacun de nous lisait ensuite dans le grand et magnifique livre du ciel , parsemé de ses milliers d'étoiles , la belle et

sublime prière du soir écrite en langage connu de tous les peuples de l'univers. Et moi, quand mes yeux rassasiés et las d'admirer tant de merveilles, où l'âme se trouve si proche de son Dieu, laissaient retomber leurs regards sur l'horizon, alors l'esprit prompt et agile, franchissant les espaces, voyait en même temps et le lieu de mon départ où j'avais laissé des objets si chers, et le lieu de mon arrivée future où je devais me consacrer au Seigneur dans le pénible ministère de son apostolat, et de pensée en pensée je m'abandonnais à tous les charmes du souvenir et de l'espérance, jusqu'à ce que la fraîcheur de la brise m'avertit qu'il était l'heure du repos...

« FRANCHET, *Miss. apost.* »

---

---

# MISSIONS

## DE SIAM ET DU TONG-KING.

*Extrait de différentes lettres de M. Lequeux, Missionnaire apostolique, à sa famille et à ses amis.*

Bangkok, 1848 et 1849.

« ... Maintenant que je connais un peu le royaume de Siam, parlons quelques instants de cette Mission et du long voyage qui m'y a conduit de la manière la plus heureuse. Dès le jour de notre départ de Syncapour, c'en a été fait de la vie européenne. Notre navire, s'il est permis de lui donner ce nom, était une jonque chinoise. Nous voilà donc au milieu d'une vingtaine de Chinois, tous païens. Nous avons pour capitaine un brave homme, qui estime les Européens et surtout nos compatriotes; il nous a même parlé, et fort sérieusement, de faire un voyage en France pour y porter du riz. Mais ce qui est plus important, c'est qu'il veut se faire

chrétien : il nous a priés de le conduire chez Mgr Pallegoix, et depuis il y est revenu de lui-même; il persévère toujours dans sa résolution d'embrasser l'Évangile. Entre autres curiosités européennes que nous avons offertes à son admiration, il a été charmé de voir la ville d'Autun dans une lanterne magique.

« Très-souvent nous avons été témoins des superstitions de ces pauvres païens. Dès que le vent tombe ou qu'il est contraire, rien de plus pressé que de recourir aux sacrifices; et à qui sacrifient-ils? Au démon. Ils croient que c'est lui qui retient la brise favorable ou souffle contre eux la tempête. Pour l'apaiser, voici ce qu'ils font : ils préparent un poulet, du riz, du thé, des gâteaux, puis le fils du capitaine, au son du tam-tam, plante sur ces mets des baguettes allumées en faisant de grandes prostrations. D'autres fois on se contente de faire brûler du papier, sur lequel sont écrits en lettres d'or des mots superstitieux.

« Les jonques chinoises marchent très-lentement; nous avons mis trente-cinq jours pour faire les deux cent cinquante lieues qui nous séparaient de Bangkok. A la nouvelle de notre arrivée, les Missionnaires vinrent nous chercher avec les élèves du collège. Il fallait voir ces enfants, quand nous entrâmes dans la ville à dix heures du soir, sauter hors des barques pour aller battre les tambours et sonner les cloches, pendant que d'autres apportaient des torches et des bannières pour nous conduire à la maison de Monseigneur!

« Ici, toutes les fois qu'il s'agit de voyager, c'est toujours en barque; il n'y a pas d'autre chemin dans un pays que l'eau inonde tout entier à certaines saisons. Les grandes routes, les places de commerce ne sont autres que la rivière; c'est là que sont établies presque toutes les maisons marchandes, surtout celles qui vendent des



objets européens apportés de Syneapour. Outre les habitations assises sur les bords du fleuve, il y en a une autre ligne en avant; ce sont les magasins et les comptoirs. Elles sont flottantes sur des radeaux de bambous, aux extrémités desquels de gros pieux sont fichés en terre pour les retenir : elles s'élèvent ou s'abaissent le long de ces pieux suivant que la marée monte ou descend. Si le feu prend à l'une d'elles, les voisines coupent leurs amarres et s'en vont au milieu du fleuve. C'est au moins un avantage qu'on ne peut nier à ce système. Les places qu'occupent ces magasins flottants se louent par les propriétaires du rivage, à proportion de ce qu'en France on loue les maisons qui bordent les rues des villes commerçantes.

« Nous avons à Bangkok des peuples de toutes les contrées de l'Orient. Sans parler des voyageurs et de ceux qui ne viennent ici que pour faire le commerce, on y compte près de 200,000 Annamites, presque tous chrétiens. Les Birmans et les Péguans sont en bien plus grand nombre, mais aucun Missionnaire n'ayant encore appris leur langue, peu se sont convertis. Les Laociens et les Malais font aussi une partie notable de la population de la ville; ils sont musulmans, et l'on sait combien ceux qui professent cette religion sont difficilement amenés à la pratique du catholicisme. Les Chinois enfin couvrent une grande partie du royaume et forment aussi notre principale chrétienté. Parmi les Siamois proprement dits, les néophytes sont très-rares. Les raisons de ceci sont : 1<sup>o</sup> la crainte du rotin, qui est la principale. Le roi n'empêche pas les étrangers de se faire chrétiens, il le désire même, parce qu'il sait que ce sont les meilleurs soldats; mais quant aux Siamois, il ne s'en soucie guère, parce qu'une fois convertis, ils se refusent à concourir de leur personne

et de leurs biens aux cérémonies superstitieuses; 2<sup>o</sup> la grande dévotion du roi pour les pagodes. Elles sont si nombreuses dans la ville qu'on en rencontre tous les deux ou trois cents pas. Les maisons des habitants sont de misérables huttes, construites en bambous ou en planches, perchées sur des colonnes comme sur des échasses, n'ayant d'autre toit que des feuilles de roseaux, d'autre batterie de cuisine qu'un chaudron, d'autre ouverture pour la fumée que les intervalles des bambous tenant lieu de murs. La plupart des chefs ne sont pas logés d'une façon plus brillante. Mais les pagodes n'ont aucune proportion, aucun rapport avec ces habitations. Ce sont des édifices spacieux et parfois très-élevés, tout enrichis de dessins, de sculptures, de statues, dorés entièrement, même à l'extérieur; enfin ce sont des monuments tels qu'il n'y en a point à Paris de semblables, pour la richesse, non pour l'art, qui n'a rien de commun avec ces pagodes, bien qu'on y ait semé à profusion les décors d'un minutieux et difficile travail. On y trouve néanmoins l'architecture grecque assez bien copiée dans les petits détails, mais mêlée à mille ornements de fantaisie et de superstition. C'est à de telles constructions que se consume la plus grande partie des revenus du pays. Malgré le grand nombre de ces édifices voués au culte du démon, le roi en fait chaque jour élever de nouveaux. Par son ordre on vient de fondre au palais une idole en or massif, toute recouverte de pierres précieuses, et dont le prix, s'il en faut croire le bruit public, monterait à vingt millions. Ces idoles sont ordinairement d'une grandeur démesurée; on m'a parlé d'une qui est couchée et n'a pas moins de soixante pieds de long.

« Chaque année, à la fin de novembre, le roi va en grand cortège faire ses dévotions dans toutes les pagodes.

On appelle cela *faire du Bun* (du mérite) pour l'autre vie. Quelques centaines de barques, à trente ou quarante rameurs, accompagnent celle du prince, derrière laquelle flottent attachées à des cordes de longues files de cocos, afin que, si le roi tombe par malheur à la rivière, il puisse se tirer d'embarras sans le secours de personne. Il y a peine de mort pour quiconque porterait la main sur lui, même pour le sauver.

« Mais j'oublie que je parlais des raisons qui rendent les efforts des Missionnaires stériles auprès des Siamois. Il y a peut-être un quart de la population siamoise au service des pagodes. Or, si la Religion chrétienne était répandue dans le royaume, tous ces gens-là seraient réduits à travailler ou à mourir de faim. Ils sont très-honorés par le roi, qui leur a donné pour chef un de ses frères; eux seuls peuvent se présenter devant lui, et il les salue toujours le premier. Ici personne autre, excepté deux ou trois grands mandarins, ne parle au roi; on ne peut que lui répondre quand il interroge, encore faut-il courber le front jusque dans la poussière. »

Syncapour, 9 septembre 1849.

« J'arrive de Siam avec huit confrères; nous sommes chassés par le roi pour n'avoir pas voulu coopérer à une superstition. Voici comment. La religion siamoise enseigne que l'âme des hommes, après leur mort, passe dans le corps des animaux, que tuer ceux-ci est un crime égal à celui de tuer un homme, qu'un des grands moyens de mériter le ciel est de nourrir ces animaux et de leur sauver la vie quand elle est menacée. Dans le courant du mois de juin, le choléra ayant fait périr dans la seule ville de Bangkok cinquante à soixante mille

personnes, le roi voulut faire quelques œuvres méritoires pour effacer les crimes des Siamois, première cause de ce fléau. A cet effet, il consulta les devins. Leur réponse fut qu'il était menacé de la guerre ou de la mort, et que pour éviter ce malheur, il fallait faire une œuvre méritoire à laquelle devraient participer toutes les nations qui habitent le royaume. Le roi ordonna donc que tous les habitants de Siam offrissent des cochons, des canards et des poules à Sa Majesté, pour qu'ils fussent nourris dans le palais ou dans les pagodes, et qu'ils échappassent ainsi à la mort que n'auraient pas manqué de leur donner les chrétiens et autres qui s'en nourrissent. Maintenant que vais-je faire à Syncapour? J'attends ici que le bon Dieu dispose de moi suivant qu'il plaira à sa sainte volonté.

« Adieu, priez pour la pauvre Mission de Siam.

« N. M. LEQUEUX, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique  
du Tong-King occidental, à M. Barou, Vicaire général  
du diocèse de Lyon.*

Tong-King occidental, 14 mars 1849.

« MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

Vous souhaitez sans doute que je vous donne maintenant quelques nouvelles de nos Missions annamites. Elles sont toujours sous le coup de la persécution qui dure depuis dix-huit ans et qui, au lieu de s'éteindre, ranime toujours de temps en temps ses fureurs. En juillet de l'année dernière, le nouveau roi de ce pays a condamné tout Missionnaire européen à être jeté vivant dans les flots de la mer ou dans le courant des fleuves, et promis une récompense de 2,400 francs à tout individu qui pourra arrêter ou faire arrêter par les mandarins un prêtre étranger. En conséquence de cet édit, déjà plusieurs d'entre nous ont été sur le point de tomber entre les mains des méchants, et ce n'est que par un miracle de protection divine qu'ils ont échappé au danger.

« Néanmoins, malgré tous les orages de la persécution, la Religion a fait ici depuis une dizaine d'années de très-sensibles progrès. Quand j'ai été nommé Vicaire

apostolique du Tong-King occidental, il n'y avait dans tout ce royaume que trois vicariats apostoliques, maintenant il y en a six ; il n'y restait plus qu'un seul Evêque sacré, maintenant il y en a dix et nous serons bientôt douze. Alors la Mission que je gouverne ne comptait que vingt-huit paroisses, elle en a trente-cinq maintenant ; le nombre de ses prêtres indigènes qui était de trente-huit, est aujourd'hui de soixante-cinq ; elle ne possédait que dix-sept couvents de Religieuses, Amantes de la croix, elle en a maintenant vingt-deux qui contiennent quatre cent soixante-neuf sujets. Alors tous ses élèves en théologie, en latinité, les catéchistes et élèves de la maison de Dieu étaient dispersés, morts, ou rentrés dans le monde, maintenant elle a un grand séminaire de trente théologiens, cinq collèges qui contiennent deux cent quatorze étudiants, elle a deux cent soixante-dix catéchistes et plus de six cents élèves dans ses maisons de Dieu. Alors cette Eglise avait tout au plus cent mille chrétiens, maintenant elle en au moins cent trente mille, et un grand nombre d'infidèles se montrent bien disposés à venir annuellement grossir mon cher troupeau.

« Agréez, Monsieur le Grand Vicaire, le respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble serviteur,

« † PIERRE RETORD, Evêque d'Acanthe,

« Vic. apost. du Tong-King occidental. »

## MISSIONS DE LA CALIFORNIE.

*Extrait d'une lettre de M. Delorme, Missionnaire apostolique, à ses Parents de Thurins (diocèse de Lyon).*

San-Francisco, 6 octobre 1849.

« MES CHERS PARENTS,

« L'Orégon va redevenir désert. Toute sa population canadienne, attirée par l'appât de l'or, s'écoule aujourd'hui vers la Californie, et, ce qui vous causera, si non un scandale, au moins une surprise, c'est que je suis moi-même en route avec une colonne de ces émigrants. Ce voyage, sans doute, sera mal interprété par plusieurs; mais il me suffit que Dieu l'approuve : il sait que c'est par obéissance à mon Evêque et non pour mon plaisir que je suis parti; il sait qu'au milieu de la caravane j'étais encore en Mission, que mon unique but et ma seule pensée étaient d'entretenir la foi de nos Canadiens, de les munir des secours religieux dans les dangers, de les assister à leur dernière heure, en un mot, de recueillir des âmes où d'autres allaient chercher de l'or. Telle était mon intention. Si le monde en juge autrement, que m'importe ! Mais à vous, mes bien-

aimés Parents , je devais ces explications , et je vais y joindre quelque détails de mon voyage...

« 24 mai, jour de la Pentecôte. — Dès la veille , on avait préparé un autel de feuillage sur le bord de la forêt. Tout ce que la prairie a de fleurs, tout ce que les bois ont de verdure fut mis à contribution pour le parer. Rien n'était plus délicat que nos fraîches guirlandes, rien n'était plus imposant que ce temple du désert. La grand'messe fut chantée solennellement dans ce lieu où jamais peut-être un mot de Religion n'avait été prononcé. Le Dieu du ciel daigna descendre au milieu de nous , sous ces voutes de verdure , et plusieurs fidèles eurent le bonheur de le recevoir dans la sainte communion. Près de cent cinquante personnes assises ou à genoux écoutaient les chants sacrés et la parole de Dieu dans un religieux silence. Sur le soir, les Vêpres couronnèrent la fête avec un enthousiasme pieux. Notre Pentecôte rustique m'a plus ému que si je l'avais vu célébrer dans la grande cathédrale de Saint-Jean. Des chevreuils avaient été tués la veille, des boissons avaient été préparées, nous fîmes ce jour-là un festin plus somptueux que d'habitude.

« 12 juillet, jour de douleur. — Nous entrions dans cette chaîne de montagnes où primitivement se trouvait en abondance l'or de la Californie. Rien de plus triste, de plus désolé que l'aspect de ces contrées : on voit que le sol a subi des bouleversement considérables , dus à l'action des volcans. Ce sont des ravines affreuses , des coupures bizarres, des rochers curieusement amoncelés les uns sur les autres. Là, on ne trouve point d'herbe, pas d'arbre ; c'est un sol rougeâtre et si entremêlé de rocs calcinés que la végétation ferait de vains efforts pour y prendre racine. C'est à travers ces obstacles que notre chemin se dirigeait, chemin horrible ! Nos chevaux en



piétinant soulevaient cette terre brûlée. La poussière nous entraît dans les yeux, dans le nez, dans la bouche. Nous n'avions pas marché deux heures qu'une soif brûlante nous dévorait. Et nous marchâmes quatorze heures sans rencontrer une goutte d'eau ! Depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir nous fîmes vingt lieues dans la poussière.

« Enfin il fallut s'arrêter ; la nuit devenait trop épaisse. Je n'essayerai pas de vous dépeindre ma soif, cela me serait impossible. Quelques-uns s'en furent, au milieu des ténèbres, à la recherche d'un peu d'eau. On en trouva bien loin quelques marmites pleines ; l'une se vendit dix-huit francs, une autre vingt-cinq. Je pus en avoir environ un demi-verre ; mais elle était chaude, mauvaise, et ne me désaltéra nullement. Je me couchai sur un rocher sans manger. Quoique j'eusse à peine déjeuné le matin, la soif m'ôta l'idée de la faim, et d'ailleurs il m'était impossible de rien prendre ; j'avais la gorge desséchée et presque brûlée. Mon sommeil fut pénible : à tout instant j'étais réveillé par le tourment de la soif. Des rêves trompeurs augmentaient encore mes souffrances. Tantôt je croyais entendre le bruit d'une source, la chute d'une cataracte ; tantôt je croyais voir une grande rivière, un lac bleu, ou bien il me semblait que la pluie tombait légèrement sur mes joues. Je me réveillais alors et je m'apercevais de ma méprise. Illusion amère ! Néanmoins j'étais résigné.

« 13 juillet. — A quatre heures du matin, je repris péniblement ma route. Tous les autres émigrants étaient déjà partis, courant à la recherche de l'eau comme des désespérés. A huit heures je descendis de cheval et je me couchai sous un chêne isolé près de mon *Restless*, mon coursier fidèle, qui souffrait autant que moi. Abattu, haletant, respirant avec peine, je songeais aux fruits de

mon pays, aux pêches fondantes, aux poires savoureuses, au raisin si doux ; et soudain au milieu de ces souvenirs décevants j'entends un bruit sinistre, je me lève en sursaut, et j'aperçois un serpent à sonnettes qui s'en venait sur moi. Je me cache derrière le chêne : j'avais un fusil qui avait été abandonné sur le chemin par un de mes coureurs d'eau. Tandis que le reptile était de l'autre côté de l'arbre, j'avance doucement la main et je lui assène plusieurs coups si rudes qu'il se roule mourant à mes pieds.

« Je me remets péniblement en route ; je passe près d'un précipice et j'aperçois à deux cents pieds de profondeur un peu d'eau ! Mais les rochers paraissent si escarpés, si horriblement taillés à pic que, malgré mes douleurs, je n'ose pas hasarder une descente. J'arrive enfin dans l'immense vallée qu'arrose le Rio Sacramento ; mais toutes les rivières sont à sec. Et comment ne le seraient-elles pas ? Un vent brûlant souffle sans interruption : vent funeste qui porte avec lui la maladie et la mort. Que de personnes sont moissonnées par la fièvre dans ce pays où Dieu semble avoir jeté ensemble l'or et la malédiction ! Vous savez ce que c'est que d'être à la porte d'un four : c'est ainsi que l'on est continuellement dans l'intérieur de la Californie.

« En apercevant qu'au pied même des montagnes mes espérances sont encore déçues, je me couche au pied d'un arbre, n'attendant plus que la mort. Je n'attache même pas mon cheval, je lui donne la liberté d'aller où son instinct le guidera, chercher de l'eau pour lui-même. — Après demi-heure d'un sommeil délirant : « Oh ! m'écriai-je ; renoncerais-je à la vie tant que j'aurai un reste de force pour la sauver ! Non, essayons encore. A vous, ô mon Dieu, j'offre mes souffrances, ayez pitié de moi. » *Restless* était resté

à mes côtés, je grimpe péniblement sur lui et me voilà parti au grand galop. Je traverse bien des plaines desséchées, toujours en suivant les traces de mes gens. Enfin, après une marche de trente-cinq milles depuis le matin, j'arrive un peu après midi sur la rivière Champagne, où la caravane venait de s'arrêter avec les chevaux de charge. Je bus de l'eau du torrent et je relevai la tête : *De torrente in via bibet ; propterea exaltabit caput.*

« Le lendemain nous fîmes huit milles pour atteindre les rives du Rio Sacramento, rivière magnifique, aux eaux bleues et tranquilles, bordées de saules, de cocotiers, de platanes, de peupliers et d'autres arbres qui me sont inconnus. Là nous trouvâmes la première habitation de blancs, depuis l'Orégon. Un Allemand y demeurait, possédant plus de quatre mille bêtes à cornes et vendant à des prix énormes des provisions aux voyageurs : une bouteille de vinaigre se paye *vingt-cinq* francs, une bouteille de vin *quarante*.

« En arrivant sur les bords du Sacramento, mon voyage d'Orégon en Californie se terminait. Nous avions parcouru environ trois cents lieues, et pour franchir cette distance nous avons mis trente-cinq jours. Le dimanche, 15 juillet, je réunis une dernière fois avant leur dispersion mes Canadiens autour de l'autel. Il y eut encore des communions nombreuses. Je leur donnai mes derniers conseils pour se bien conduire dans un pays où la vertu respire un air empoisonné, où l'amour de l'or fait commettre journellement les crimes les plus abominables ; puis je me séparai de ces braves gens, pour aller dans les différents postes de la Californie visiter et secourir les catholiques malades.

« Mes chers Parents, j'ai eu déjà bien des misères, mais je sens que les plus grandes sont encore à venir. Priez pour moi.

« 6 octobre 1849. — Ma Mission apostolique est terminée ; dans deux ou trois jours je pense m'embarquer pour l'Orégon. La ville de San-Francisco, où j'attends le départ du navire, ne comptait, il y a un an, qu'une dizaine de maisons ; maintenant elle possède quarante mille habitants de tout pays. Le commerce y est considérable, plus de trois cents vaisseaux sont dans le port. Quant aux mines, on en a tiré des millions et des millions ; mais elle s'épuise, et parmi cette multitude d'émigrants qui arrivent chaque jour pour les exploiter, l'immense majorité s'en retournera ruinée. Il y a déjà eu beaucoup d'assassinats ; et cet hiver ce sera bien autre chose. Quoique j'aie voyagé presque toujours seul, et que je n'eusse aucune arme défensive sur moi, je n'ai reçu aucune atteinte, tandis que d'autres, armés jusqu'aux dents, se sont sentis frappés au cœur sans savoir même d'où le coup venait...

« DELORME, *Missionnaire apostolique.* »

COMPTE-RENDU

DE

1849.

La somme des aumônes recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi en 1849, dont nous présentons d'autre part le tableau, dépasse le chiffre des recettes de la précédente année. Cette augmentation dans les circonstances actuelles sera pour nos Associés un sujet de consolation et un motif nouveau de persévérance.

## COMPTÉ GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

## RECETTES.

France.	{ Lyon. 1,049,800 78 }	. . . . .	1,840,857 f. 82 c.
	{ Paris. 791,057 04 }	. . . . .	
Allemagne.	. . . . .		27,865 36
Amérique du Nord.	. . . . .		77,949 68
Amérique du Sud.	. . . . .		21,984 34
Belgique.	. . . . .		181,394 83
Birman (empire).	. . . . .		415 »
Britanniques (iles).	{ Angleterre. 31,158 71 }	. . . . .	107,751 52
	{ Ecosse. 5,992 50 }		
	{ Irlande. 65,653 16 }		
	{ Colonies. 4,947 15 }		
Eglise (Etats del')	. . . . .		72,250 03
Espagne.	. . . . .		19,435 90
Grèce.	. . . . .		4,583 30
Levant.	. . . . .		4,282 50
Lombard-Vénitien (royaume).	. . . . .		43,824 10
Malte (Ile de)	. . . . .		42,360 53
Modène (duché de)	. . . . .		15,499 14
Océanie.	. . . . .		262 15
Parme (duché de)	. . . . .		9,946 97
Pays-Bas.	. . . . .		81,359 57
Portugal.	. . . . .		16,903 30
Prusse.	. . . . .		174,947 47
Sardes (Etats)	{ Gênes. 33,537 52 }	. . . . .	194,027 85
	{ Piémont. 123,115 33 }		
	{ Sardaigne. 90 » » }		
	{ Savoie. 37,285 » » }		
Sicules (Deux-)	{ Naples. 76,483 56 }	. . . . .	76,483 56
	{ Sicile. » » » }		
Suisse.	. . . . .		35,086 62
Toscane.	. . . . .		39,300 60
De divers pays de l'Italie (versé à Rome).	. . . . .		2,696 36
De diverses contrées du nord de l'Europe.	. . . . .		548 32
Recouvrement d'une lettre de change en souffrance.	1,500		» »
Total des recettes propres à l'année 1849 (1)			3,060,516 82
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1848.			539,632 04
Total général.			3,600,148 f. 86 c.

(1) Voir les notes, pag. 161.

## DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, EN 1849.

## DÉPENSES.

Missions d'Europe. . . . .	552,780 f. » c.
Id. d'Asie. . . . .	1,066,432 05
Id. d'Afrique. . . . .	281,480 »
Id. d'Amérique. . . . .	848,950 30
Id. de l'Océanie. . . . .	421,947 56

Frais de publication des Annales et autres imprimés tant en France qu'à l'étranger (2)\* . . . . . 176,228 48

Frais d'administration tant en France qu'à l'étranger (3). . . . . 29,805 29

Valeur non encore recouvrée. . . . . 4,733 66

Total des dépenses propres à l'année 1849. 3,382,357 34

Reste en excédant des recettes sur les dépenses du présent compte. (4)\* . . . . . 217,791 52

Somme égale au total général ci-contre. . . . . 3,600,148 f. 86 c.

[ (\*) Voir les notes, pag. 164.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers ; parmi ces dons , quelques-uns avaient des destinations spéciales , qui ont été scrupuleusement respectées. Plusieurs de ces dons , provenant de diocèses français et étrangers , ont été faits à l'OEuvre pour le baptême et le rachat des enfants d'infidèles , et pour honoraires de messes à dire par les Missionnaires.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'OEuvre se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition , le tirage , la brochure des cahiers , la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires , telles que celles des prospectus , coup d'œil , tableaux , billets d'indulgence , etc. , etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'OEuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue , soit à cause de la distance des lieux , soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions des Annales, il s'en trouve trois en allemand, deux en anglais , trois en italien :

(3) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, de loyers, registres , ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'OEuvre par l'envoi de leurs aumônes , qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(4) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses a déjà servi à faire des paiements à différentes Missions à compte de l'exercice 1850.

Total des dépenses propres à l'année 1849. 2,000,148 f. 88 c.  
 Reste en excédant des recettes sur les dépenses de l'année 1849. 217,781 f. 53 c.  
 Somme égale au total général et contre. 2,217,930 f. 41 c.



## DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ

A L'ŒUVRE EN 1849.

## FRANCE.

Diocèse d'Aix . . . . .				13,896 f. 30 c.
— d'Ajaccio. . . . .				1,677 55
— de Digne (1). . . . .				4,631 65
— de Fréjus. . . . .				26,308 80
— de Gap . . . . .				8,687 »»
— de Marseille (2). . . . .				36,940 15
— d'ALBY. {	Alby	12,556	47	} 23,494 72
	Castres	10,938	25	
— de Cahors. . . . .				15,605 75
— de Mende (3). . . . .				9,600 »»
— de Perpignan . . . . .				7,300 »»
— de Rodez. . . . .				36,874 55
— d'AUCH. . . . .				27,500 »»
— d'Aire . . . . .				25,356 55
— de Bayonne. . . . .				23,590 »»
— de Tarbes . . . . .				15,600 »»
— d'AVIGNON (4). . . . .				85,530 »»
— de Montpellier . . . . .				34,000 »»
— de Nîmes . . . . .				19,293 40

---

 415,886 f. 42 c.
 

---

(1) 818 f. 30 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(2) Y compris un don de 600 francs pour les Missions de la Compagnie de Jésus.

(3) 4,000 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(4) Y compris un don de 44,000 francs.

	Report	415,886 f. 42 c.
Diocèse de Valence (1).		16,225 42
— de Viviers. (2).		20,969 05
— de BESANÇON.		37,036 60
— de Belley.		19,165 10
— de Metz. (3).		31,636 45
— de Nancy (4).		7,800 »
— de Saint-Dié.		15,713 60
— de Strasbourg .	(1)	41,044 95
— de Verdun .		18,100 »
— de BORDEAUX.		45,390 70
— d'Agen .		18,200 »
— d'Angoulême .		4,474 10
— de Luçon.		24,069 50
— de Périgueux .		4,830 »
— de Poitiers.		19,250 »
— de la Rochelle.		15,590 »
— de BOURGES (5).		5,200 »
— de Clermont-Ferrand.		23,134 83
— de Limoges.		9,561 25
— du Puy .		16,484 50
— de Saint-Flour.		17,214 »
— de Tulle (6).		4,600 »
		<hr/>
		831,576 f. 47 c.

(1) 297 f. 65 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(2) Y compris deux dons, l'un de 110 francs, provenant du canton des Vans; l'autre de 300 f., provenant du canton d'Aubenas. La personne qui a fait ce dernier don, en avait déjà fait un pareil en 1848.

(3) Y compris deux dons pour les Missions de Terre-Sainte, l'un de 783 f., et l'autre de 56 f.

(4) 10,000 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(5) 700 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(6) 600 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

	Report	831,576 f. 47 c.
Diocèse de CAMBRAY. . . . .	70,908	30
— d'Arras . . . . .	18,898	65
— de LYON. . . . .	154,873	51
— d'Autun . . . . .	18,217	70
— de Dijon. . . . .	11,395	60
— de Grenoble. . . . .	36,349	90
— de Langres. . . . .	19,500	»»
— de Saint-Claude (1). . . . .	19,578	»»
— de PARIS. . . . .	75,556	48
— de Blois. . . . .	5,018	95
— de Chartres. . . . .	5,641	»»
— de Meaux . . . . .	3,466	»»
— d'Orléans . . . . .	9,256	25
— de Versailles . . . . .	8,240	90
— de REIMS. . . . .	11,941	75
— d'Amiens . . . . .	12,617	»»
— de Beauvais (2). . . . .	10,396	10
— de Châlons-sur-Marne. . . . .	7,000	»»
— de Soissons. . . . .	13,210	24
— de ROUEN . . . . .	21,914	95
— de Bayeux . . . . .	19,234	»»
— de Coutances . . . . .	26,860	35
— d'Evreux . . . . .	7,450	»»
— de Séc. . . . .	12,200	67
— de SENS. . . . .	8,800	»»
— de Moulins . . . . .	6,201	»»
— de Nevers . . . . .	5,740	»»
— de Troyes . . . . .	4,952	30
— de TOULOUSE . . . . .	43,567	90
	1,500,563 f. 97 c.	

(1) Y compris deux dons, l'un de 1,000 francs, et l'autre de 500 f.

(2) Y compris un don de 1,000 francs.

	Report	1,500,563 f. 97 c.
Diocèse de Carcassonne (1).		18,000 10
— de Montauban.		18,088 60
— de Pamiers.		6,000 »
— de TOURS		12,505 »
— d'Angers.		30,042 40
— du Mans.		45,375 30
— de Nantes. (2).		66,700 »
— de Quimper		22,005 »
— de Rennes		54,392 25
— de Saint-Brieuc.		25,018 75
— de Vannes		26,664 65

## COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.		3,467 10
Cayenne		470 »
Guadeloupe.		1,935 »
Martinique		3,009 50
Pondichéry.		990 20
Réunion (île de la)		5,630 »
		<hr/>
		1,840,857 f. 82 c.

## ALLEMAGNE.

	florins.	kr.	
De divers diocèses	1,677	40	3,595 f. » c.

## GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG.	776	32	1,664 »
----------------------	-----	----	---------

## GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

Diocèse de Mayence.	738	36	1,587 74
---------------------	-----	----	----------

---

6,846 f. 74 c.

(1) Y compris 4,568 f. 30 c. recueillis en 1848, mais inscrits au compte de 1849, étant arrivés trop tard pour être portés au compte de l'exercice précédent.

(2) Y compris divers dons s'élevant ensemble à 6,380 francs.

Report 6,846 f. 74 c.

## HESSE-ÉLECTORALE.

	florins.	kr.	
Diocèse de Fulde.	876	7	1,877 40

## DUCHÉ DE NASSAU.

Diocèse de Limbourg.	524	29	1,123 90
----------------------	-----	----	----------

## WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg.	8,408	4	18,017 32
-------------------------	-------	---	-----------

---



---

 27,865 f. 36 c.
 

---



---

## AMÉRIQUE DU NORD.

## AMÉRIQUE ANGLAISE.

	liv.	can.	sh.	d.	
Dioc. de QUÉBEC (Canada).	1,839	5	0	$\frac{1}{2}$	39,047 f. 30 c.
— de Montréal (id.) (1)	1,051	10	»	»	22,323 »»
— de Toronto (id.) (2)	.	.	.	.	253 18
— d'Halifax (Nouvelle-Écosse)	.	.	.	.	1,836 »»
— du Nouveau-Brunswick.	.	.	.	.	1,147 50

## ÉTATS-UNIS.

	dollars.	
Diocèse de New-Yorck.	9 12	45 60
— de la Nouvelle-Orléans	700	» 3,500 »»

## MEXIQUE.

De divers diocèses.		9,797 10
---------------------	--	----------

---



---

 77,949 f. 68 c.
 

---



---

(1) Cette somme est le montant de la recette de 1848.

(2) Cette somme a été recueillie parmi les sauvages de Manitouline.

## AMÉRIQUE DU SUD.

## BRÉSIL.

Diocèse de Bahia. . . . .	3,607 f. 94 c.
— de Rio-Janeiro. . . . .	6,178 40

## CHILI.

piastres. réaux.

Diocèse de SANTIAGO. . . . .	2,482 3	11,791 28
— de Coquimbo. . . . .	85 5	406 72
		<u>21,984 f. 34 c.</u>

## BELGIQUE.

Diocèse de MALINES. . . . .	35,773 f. 30 c.
— de Bruges. . . . .	28,854 89
— de Gand . . . . .	35,423 78
— de Liège. . . . .	44,014 25
— de Namur . . . . .	10,475 90
— de Tournay (1). . . . .	26,852 71
	<u>181,394 f. 83 c.</u>

## EMPIRE BIRMAN.

Vicariat apostolique de Pégou et Ava . . . . .	<u>415 f. » » c.</u>
------------------------------------------------	----------------------

## ILES BRITANNIQUES.

## ANGLETERRE.

	liv. st.	sh.	d.	
District de Londres. . . . .	292	15	» »	7,465 f. 02 c.
— de Lancastré. . . . .	322	14	1	8,229 36
				<u>15,694 f. 38 c.</u>

(1) Y compris un don de 635 francs.

Report 15,694 f. 38 c.

	liv.	st.	sh.	d.		
District d'York.	220	16	1		5,630	41
— du Nord.	65	12	6		1,673	43
— du Centre.	97	»	»	9	2,474	25
— de l'Est.	37	7	4		952	73
— de l'Ouest.	136	10	8		3,481	58
Pays de Galles.	49	1	11		1,261	93

## ÉCOSSE.

District de l'Est.	130	»	»		3,315	»
— du Nord.	50	»	»		1,275	»
— de l'Ouest.	55	»	»		1,402	50

## IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH	852	12	»		2,106	30
— d'Ardagh.	9	16	4		250	33
— de Clogher.	4	9	»		113	48
— de Derry.	11	7	6		290	06
— de Down et Connor.	33	5	1		847	98
— de Dromore.	9	3	4		233	75
— de Kilmore.	19	9	2		496	19
— de Meath.	90	13	4½		2,312	05
— de Raphoë.	1	1	8		27	63
— de CASHEL.	49	16	4		1,270	32
— de Cloyne et Ross.	103	14	8		2,645	20
— de Corck.	308	11	11½		7,868	25
— de Kerry.	16	6	2		415	86
— de Killaloë.	45	17	3½		1,169	54
— de Limerick.	21	1	5		537	31
— de Waterford.	237	1	7		6,045	52
— de DUBLIN.	1,112	17	1½		28,377	84

92,158 f. 82 c.

Report 92,158 f. 82 c.

	liv.	st.	sh.	d.		
Diocèse de Ferns. . . . .	118	19	7		3,033	97
— de Kildare et Leighlin . . . . .	96	5	6 $\frac{1}{2}$		2,455	06
— d'Ossory . . . . .	66	5	2		1,689	58
— de TUAM . . . . .	10	12	2		270	30
— d'Achonry . . . . .	3	1	8		78	63
— d'Elphin . . . . .	18	15	10		479	19
— de Galway . . . . .	103	9	8		2,638	82

## COLONIES BRITANNIQUES.

Cap de Bonne-Espérance. . . . .	765	»	»
Dominique (île). . . . .	90	50	
Gibraltar. . . . .	1,501	50	
Inde. . . . .	63	75	
Jafnapatam (Ceylan). . . . .	237	»	
Maurice (île). . . . .	2,289	40	
	<hr/>		
	107,751 f. 52 c.		
	<hr/>		

## ÉTATS DE L'ÉGLISE(1).

	écus romains.				
ROME . . . . .	5,372	13		29,196 f.	36 c.
Diocèse d'Aquapendente. . . . .	40	»		217	39
— d'Alatri. . . . .	100	»		543	48
— d'Assise. . . . .	52	»		282	61
— d'Ancône. . . . .	75	»		407	61
— d'Ascoli. . . . .	175	62	5	954	48
— d'Albano. . . . .	48	33	5	262	69
Abbaye des trois Fontaines. . . . .	61	49		334	19
Diocèse de Bagnorea. . . . .	7	03		38	21
— de BÉNÉVENT. . . . .	164	80		895	65
— de Bertinoro et Sar- sina. . . . .	29	19		158	64
	<hr/>			33,291 f. 31 c.	
	<hr/>			<hr/>	

(1) Les aumônes des Etats de l'Eglise portées au présent compte sont le résultat de la recette de 1848.



Report 33,291 f. 31 c.

deus romains.

Diocèse de BOLOGNE. . .	1,710	»	9,293	48
— de Citta di Castello. . .	140	41	763	10
— de CAMERINO. . .	90	40	491	30
— de Civita-Vecchia. . .	70	»»	380	44
— de Césène. . .	132	74	721	41
— de Cagli et Per- gola. . . . .	68	93	374	62
— de Fabriano. . . .	143	»»	777	17
— de Faenza. . . . .	210	»»	1,141	30
— de Fano. . . . .	312	»»	1,695	65
— de FERRARE. . . .	704	50 5	3,828	83
— de Forli. . . . .	164	»»	891	30
— de Fossombrone. . .	65	40	355	43
— de Foligno. . . . .	67	17	365	05
— de Forlimpopoli. . .	33	60	182	61
— de Frascati. . . .	49	85	270	92
— d'Isi. . . . .	116	12	631	09
— d'Imola. . . . .	450	»»	2,445	65
— de Lorette. . . . .	20	»»	108	70
— de Macerata. . . .	42	»»	228	26
— de Montefeltre. . .	175	75	955	16
— de Narni. . . . .	22	91	124	51
— de Nocera. . . . .	70	»»	380	44
— de Norcia. . . . .	20	»»	108	70
— d'Osimo. . . . .	17	30	94	02
— de Pesaro . . . . .	512	»»	2,782	61
— de Pérouse. . . . .	271	90	1,477	72
— de Palestrina . . . .	61	55	334	51
— de Pennabilli. . . .	223	»»	1,211	96
— de Poggio-Mirteto. .	46	62	253	37
— de Rimini. . . . .	150	»»	815	22

66,775f. 84c.

			Report	66,775 f. 84 c.
		écus romains.		
Diocèse de Recanati.	61	»»	331	52
— de Ripatransone.	77	20	419	57
— de Senigallia.	167	95	912	77
— de San-Severino.	42	»»	228	26
— de SPOLETTE.	162	70	884	24
— de Subiaco.	10	»»	54	35
— de Todi.	25	»»	135	87
— de Tolfa.	34	»»	184	78
— de Terracine.	57	30	311	41
— de Tivoli.	66	20	359	78
— de Terni.	35	71 5	194	10
— d'Urbania (1).	175	96	956	31
— d'URBINO.	35	»»	190	22
— de Viterbe.	30	05	163	32
— de Toscanella.	27	17 5	147	69
			<hr/>	
			72,250 f. 03 c.	
			<hr/>	

## ESPAGNE.

réaux.

De divers diocèses (2). 77,743 21 19,435 f. 90 c.

## GRÈCE.

drachmes.

Diocèse de NAXIE.	49	22	44	30
— de Syra.	222	22	200	»»
— de Tine.	1,499	»»	1,339	»»
			<hr/>	
			1,583 f 30 c.	
			<hr/>	

(1) Y compris un don de 48 f. 70 c., soit : écus romains 8. 96.

(2) Y compris 7,517 f. 30 c. provenant de l'île de Cuba ; et un don de 320 f. à partager entre les quatre Missions les plus pauvres des quatre parties du monde.

## LEVANT.

piastres turques.

## Vicariat apostolique de

CONSTANTINOPLE . . .	7,325	» »	1,693 f. 50 c.
— de Sophia. . .	1,610	10	372 50
Diocèse de SMYRNE. . .	2,895	» »	600 » »
— de Scio (1). . .			» »
— de Beyrouth. . .	320	» »	80 » »
— de Damas. . .	1,376	» »	313 50

## Vicariat apostolique de

l'ÉGYPTE. . . . .	4,133	20	1,021 » »
Syrie . . . . .			50 » »

## Vicariat apostolique de

Tunis . . . . .			152 » »
Tripoli de Barbarie (2). . . . .			» »

---

 4,282 f. 50 c.
 

---

## LOMBARD-VÉNITIEN

(ROYAUME).

liv. autrich.

Diocèse de MILAN. . . . .	23,960	38	20,312 f. 36 c.
— de Bergame. . . . .	9,705	88	8,250 » »
— de Lodi . . . . .	189	12	155 » »
— de Trente (3). . . . .	5,446	31	4,565 69
— de Concordia . . . . .	300	» »	252 40
— d'Udine. . . . .	4,552	73	3,830 30

## De divers diocèses de

la Haute-Italie (4). . . . .	7,749	40	6,458 35
------------------------------	-------	----	----------

---

 43,824 f. 10 c.
 

---

(1) 865<sup>10</sup> piastres turques, annoncées, ne sont point encore parvenues.

(2) 180 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(3) Y compris 800 f. provenant de la ville de Rovereto.

(4) Y compris un don de 500 f.

## ILE DE MALTE.

écus maltais.

Diocèse de Malte. . . . .	6,000 »»	<u>12,360 f. 53 c.</u>
---------------------------	----------	------------------------

## DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi. . . . .		484 f. 25 c.
— de Guastalla. . . . .		498 44
— de Massa. . . . .		2,027 »»
— de Modène (1). . . . .		6,661 08
— de Nonantola. . . . .		328 37
— de Reggio. . . . .		5,500 »»
		<u>15,499 f. 14 c.</u>

## OCÉANIE.

Diocèse d'Adélaïde (Australie). . . . .		255 f »» c.
Vicariat apostolique de l'Océanie centrale. . . . .		7 15
		<u>262 f. 15 c.</u>

## DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino. . . . .		301 f. 47 c.
— de Parme. . . . .		3,587 37
— de Plaisance (2). . . . .		5,545 73
— de Pontremoli (3). . . . .		512 40
		<u>9,946 f. 97 c.</u>

## PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de Bois-le-Duc. . . . .		24,509 f. 96 c.
-------------------------------------------------	--	-----------------

(1) Y compris divers dons, savoir : 1,894 f. 53 c., 191 f. 47 c., et 120 f.

(2) Y compris un don de 197 f. 96 c. offert par un prêtre de Plaisance, et un autre de 59 f. 42 c. pour le baptême et le rachat des enfants d'infidèles.

(3) Cette somme a été reçue par la voie de Toscane;

	Report	24,509 f. 96 c.
Vicariat apostolique de Bréda.		4,232 80
— du Limbourg. . . . .		13,937 49
— du Luxembourg. . . . .		9,786 93
De divers archiprêtres . . . . .		28,892 39
		<hr/>
		81,359 f. 57 c.
		<hr/> <hr/>

## PORTUGAL.

	reis.		
Diocèse de BRAGA . . . . .	57,600	360 f. » » c.	
— d'Aveiro. . . . .	40,800	255 » »	
— de Coïmbre. . . . .	156,355	977 22	
— de Pinhel. . . . .	9,600	60 » »	
— de Porto . . . . .	449,070	2,806 69	
— de Thomar . . . . .	4,800	30 » »	
— de Viseu. . . . .	151,100	944 38	
— d'EVORA . . . . .	186,000	1,162 50	
— de Beja . . . . .	45,320	283 25	
— de Crato. . . . .	15,360	96 » »	
— de Faro. . . . .	42,000	262 50	
— de LISBONNE . . . . .	1,020,770	6,380 01	
— de Guarda. . . . .	105,600	660 » »	
— de Leiria. . . . .	92,010	575 06	
— d'Angra (Açores). . . . .	312,960	1,956 » »	
— de Funchal (Madère). . . . .	15,150	94 69	
		<hr/>	
		16,903 f. 30 c.	
		<hr/> <hr/>	

## PRUSSE.

## GRAND-DUCHÉ DE POSEN.

	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de POSEN. . . . .	1,850	» » »		6,937 f. 50 c.

## PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm. . . . .	342 24 1	1,290 97	
		<hr/>	
		8,228 f. 47 c.	

			Report	8,228 f. 47 c.
	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de Varmie. . .	2,399	27	9	8,884 18

## PROVINCE RHÉNANE.

Diocèse de COLOGNE. . .	23,480	7	5	88,050 92
— de Trèves. . .	3,049	3	3	11,434 15

## SILÉSIE.

Diocèse de Breslau. . .	2,500	»	»	9,145 »»
-------------------------	-------	---	---	----------

## WESTPHALIE.

Diocèse de Munster . . .	7,892	16	2	29,041 31
— de Paderborn . . .	5,376	27	7	20,163 44

---

174,947 f. 47 c.

---

## ÉTATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES. . . . .				21,468 f. 09 c.
— d'Albenga (1). . . . .				2,946 75
— de Bobbio (2). . . . .				» »»
— de Nice. . . . .				3,497 85
— de Sarzane (3). . . . .				1,673 24
— de Sayone. . . . .				2,790 04
— de Vintimille. . . . .				1,161 55

## PIÉMONT.

Diocèse de TURIN. (4). . . . .				52,497 76
— d'Acqui. . . . .				3,096 17
— d'Albe. . . . .				3,774 07
— d'Aoste. . . . .				5,500 »»

---

98,405 f. 52 c.

---

(1) 72 f., annoncés, ne sont pas encore parvenus.

(2) 548 f. 58 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1850.

(3) Y compris un don de 250 f. offert par un ecclésiastique.

(4) Y compris un don de 500 f. pour le baptême des enfants chinois; et divers autres dons s'élevant ensemble à 1,800 f.

Report 98,495 f. 52 c.

Diocèse d'Asti. . . . .	2,800	»
— de Coni. . . . .	1,600	»
— de Fossano. . . . .	2,609	30
— d'Ivrée. . . . .	6,229	70
— de Mondovi . . . . .	5,033	20
— de Pignerol. . . . .	3,157	»
— de Saluces . . . . .	4,050	»
— de Suse. . . . .	1,280	10
— de VERCEIL (1). . . . .	5,549	85
— d'Alexandrie. . . . .	1,863	20
— de Bielle. . . . .	4,726	»
— de Casal. . . . .	5,205	45
— de Novare. . . . .	6,000	»
— de Tortonc. . . . .	6,000	53
— de Vigevano. . . . .	2,143	»

## SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI. . . . . 90 »

## SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY. . . . . 9,200 »

— d'Annecy. . . . . 20,400 »

— de Moutiers. . . . . 5,185 »

— de St-Jean-de-Maurienne. . . . . 2,500 »

---

 194,027 f. 85 c.
 

---

## DEUX-SICILES.

## ROYAUME DE NAPLES.

ducats. gr.

Diocèse de NAPLES . . . . . 6,633 94 29,194 f. 60 c.

— de Nocera de Pagani. 240 » 1,056 19

---

 30,250 f. 79 c.
 

---

(1) Y compris un don de 500 f.

	Report		30,250 f. 79 c.	
	ducats.	gr.		
Diocèse de TRANI et NAZARETH.	82	40	362	63
— de Castellamare. . .	120	»	528	09
— de Pouzzoles. . .	60	»	264	05
— de Lecce. . . . .	230	»	1,012	18
— de Lucera. . . . .	8	»	35	21
— de Castellaneta. . .	26	»	114	42
— d'Oppido. . . . .	172	20	757	82
— de San-Severo. . . .	66	88	294	32
— de Teramo. . . . .	119	04	523	87
— de Cava. . . . .	200	»	880	16
— de Gerace. . . . .	130	»	572	10
— de Monopoli. . . . .	53	48	235	35
— de Sora. . . . .	100	»	440	08
— de Molfetta. . . . .	130	96	576	33
— de TARENTE. . . . .	71	19	313	29
— de Reggio. . . . .	100	»	440	08
— de Montevergine. . .	31	85	140	16
— de GAETE. (1). . . .	55	60	244	68
— de Gravina, Monte- peloso et Altamura. .	110	»	484	09
— de SORRENTO. . . . .	680	»	2,992	54
— de Gallipoli. . . . .	18	»	79	21
— de Boïano. . . . .	80	34	353	56
— de Marsi. . . . .	49	32	217	05
— d'Ugento. . . . .	54	»	237	64
— de Bisceglie. . . . .	132	»	580	90
— d'Isernia . . . . .	15	»	66	01
— d'Oria. . . . .	21	15	93	08
			<hr/> 43,089 f. 69 c.	

(1) Cette somme a été recueillie dans la ville de Traetto.



Report 43,089 f. 69 c.

	ducats.	gr.		
Diocèse de Mileto . . . . .	100	»	440	08
— de Valva et Sulmo- na. . . . .	118	»	519	29
— d'Aquila. . . . .	208	50	917	57
— du Mont-Cassin . . . . .	74	30	326	98
— d'Alife et Telese. . . . .	9	»	39	61
— de Sessa. . . . .	104	02	457	77
— de BRINDES. . . . .	64	89	285	57
			<hr/>	
			46,076	56
Solde de la recette de 1848 (1).			30,407	» »
			<hr/>	
			76,483 f. 56 c.	

## SUISSE.

	francs de Suisse.			
Diocèse de Bâle (2).	9,301	03	13,287 f.	19 c.
— de Coire. . . . .	2,905	98	4,151	40
— de Côme (Tessin). . . . .	2,800	» »	4,000	» »
— de Lausanne . . . . .	3,515	19	5,021	70
— de Saint-Gall. . . . .	2,405	15	3,435	93
— de Sion. . . . .	3,633	28	5,190	40
			<hr/>	
			35,086 f. 62 c.	

## TOSCANE.

	liv. tosc.	s. d.		
Diocèse de FLORENCE (3).	10,604	» »	8,907 f.	38 c.

(1) La recette de 1848 s'élevait à la somme de 50,407 f., dont 20,000 f. seulement étaient arrivés avant la clôture du compte de la susdite année, où ils ont été inscrits.

(2) Y compris deux dons, l'un de 428 f. 57 c.; l'autre de 90 f. pour le baptême des enfants d'infidèles.

(3) Y compris un don de 504 f.

	liv. tose.	s. d.	Report	8,907 f. 38 c.
Diocèse de Colle. . . .	527	10 »	442	68
— de Fiesole . . . .	3,084	17 8	2,590	56
— de Pistoie (1). . . .	1,923	6 8	1,615	60
— de Prato (2). . . .	1,898	10 8	1,594	74
— de San-Miniato. . . .	2,400	» »	2,016	» »
— de San-Sepolero. . . .	2,480	» »	2,083	20
— de PISE. . . .	5,000	» »	4,200	» »
— de Livourne . . . .	1,500	» »	1,260	» »
— de SIENNE. . . .	2,026	13 4	1,702	40
— d'Arezzo . . . .	1,269	4 »	1,066	12
— de Chiusi . . . .	199	» »	167	16
— de Cortone. . . .	500	» »	420	» »
— de Grosseto . . . .	320	» »	268	80
— de Massa et Populonia. . . .	500	» »	420	» »
— de Modigliana. . . .	994	» »	834	96
— de Monte- Pulciano . . . .	293	6 8	246	40
— de Pescia. . . .	650	» »	546	» »
— de Pienza. . . .	109	13 4	89	60
— de Sovana. . . .	1,200	» »	1,008	» »
— de Volterra . . . .	1,200	» »	1,008	» »
— de LUCQUES. . . .	9,243	14 »	6,813	» »
			<u>39,300 f. 60 c.</u>	

denis romains.

## De divers pays de l'Italie.

(Versé à Rome). . . . 496 13 » 2,696 f. 36 c.

(1) Y compris un don de 168 f.

(2) Y compris un don de 84 f. pour le baptême des enfants de la Chine.

De diverses contrées du Nord  
de l'Europe. . . . . 548 f. 32 c

Recouvrement de 1,500 f. sur  
le montant de diverses lettres  
de change qui avaient été  
portées au compte rendu de  
1847 comme non encore re-  
couvrées. . . . . 1,500 f. n n c.



112,000 f. n n c.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1849, a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

## MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse). . . . .	30,000 f. » c.
A Mgr Murdoch, évêque, vicaire apostolique du district occidental (Ecosse). . . . .	25,000 » »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Ecosse). . . . .	25,000 » »
Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre). . . . .	2,000 » »
Vicariat apostolique du district du Nord (Angleterre) . . . . .	3,000 » »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Jersey . . . . .	4,000 » »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Guernesey. . . . .	3,000 » »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission d'Aurigny. . . . .	2,000 » »
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre). . . . .	9,000 » »
Mission des Oblats de Marie Immaculée en Cornouailles (Angleterre) . . . . .	9,000 » »
A Mgr Haly, évêque de Kildare	
	<hr/>
	112,000 f. » c.

	Report	112,000 f. » » c.
et Leighlin. . . . .		2,000 » »
Séminaire de Drumcondra (Irlande). . . . .		7,200 » »
A Mgr Delany, évêque de Corek (Irlande). . . . .		10,000 » »
A Mgr Egan, évêque de Kerry (Irlande). . . . .		14,080 » »
A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar. . . . .		6,000 » »
Diocèse de Lausanne et Genève. . . . .		32,000 » »
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse). . . . .		5,000 » »
A Mgr Gaspard de Carl, évêque de Coire (Suisse). . . . .		8,200 » »
Diverses Missions de l'Allemagne et du nord de l'Europe. . . . .		150,200 » »
Missions allemandes des Rédemptoristes . . . . .		3,600 » »
A Mgr Antoine de Stefano, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels). . . . .		15,000 » »
A Mgr Parsi, évêque administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et de la Bulgarie . . . .		15,000 » »
Vicariat apostolique de la Bosnie. . . . .		5,000 » »
A Mgr Barisich, évêque, vicaire apostolique de l'Herzégovine. . . . .		5,000 » »
Mission de la Compagnie de Jésus dans l'Herzégovine . . . . .		1,600 » »
Mission de Trébigne. . . . .		3,000 » »

---

394,880 f. » » c.

	Report	394,380 f. » » c.
A Mgr Topich, évêque d'Alessio.		2,000 » »
A Mgr Bogdanovich, évêque administrateur du diocèse de Scopia.		3,000 » »
A Mgr Severini, évêque de Sappa.		4,000 » »
A Mgr Pooten, évêque administrateur du diocèse d'Antivari.		2,500 » »
A Mgr d'Ambrosio, archevêque de Durazzo . . . . .		2,000 » »
A Mgr Topich, évêque administrateur du diocèse de Scutari.		3,500 » »
A Mgr Dodmassei, évêque de Pulati . . . . .		2,500 » »
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople.		40,000 » »
A Mgr Hassun, archevêque arménien catholique de Constantinople.		15,000 » »
Mission des Lazaristes à Constantinople, collège, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, impressions, etc. . . . .		34,700 » »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégué apostolique pour la Grèce. . . . .		14,000 » »
Mission des RR. PP. Capucins à Syra. . . . .		300 » »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.		3,000 » »
Missions de la Compagnie de Jésus en Grèce. . . . .		8,400 » »
A Mgr Cuculla, évêque de Santorin. . . . .		1,000 » »
Mission des Lazaristes et établis-		

---

 530,780 f. » » c.

	Report	530,780 f. » c.
sement des Sœurs de la Charité à		
Santorin . . . . .	6,000	» »
Diocèse de Corfou. . . . .	8,000	» »
Mission des RR. PP. Capucins à		
Céphalonie. . . . .	2,000	» »
Mission des RR. PP. Capucins		
dans l'île de Candie. . . . .	3,000	» »
A Mgr Sant, archevêque-évêque		
de Malte, pour l'établissement ca-		
tholique des Sœurs de Saint-Joseph		
à Malte. . . . .	3,000	» »
		<u>552,780 f. » c.</u>

## MISSIONS D'ASIE.

Mission des Lazaristes à Smyrne,		
écoles des Frères, établissement des		
Sœurs de la Charité, etc. . . . .	15,900	f. » c.
Mission des RR. PP. Capucins à		
Smyrne . . . . .	6,000	» »
A Mgr Mussabini, archevêque de		
Smyrne et vicaire apostolique de		
l'Asie mineure. . . . .	4,000	» »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	2,000	» »
Mission des RR. PP. Mineurs		
Réformés à Rhodes. . . . .	7,000	» »
Mission des RR. PP. Mineurs		
Réformés à Mételin. . . . .	4,000	» »
Mission des RR. PP. Mineurs		
Réformés à Bournabat. . . . .	1,500	» »
Mission de l'île de Chypre, . . . . .	10,000	» »
		<u>59,400 f. » c.</u>

	Report	50,400 f. » » c.
Mission des RR. PP. Capucins dans le Levant. . . . .		2,500 » »
Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie. . . . .		7,000 » »
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie . . . . .		10,000 » »
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie . . . . .		3,000 » »
Missions des Lazaristes en Syrie, Sœurs de la Charité à Beyrouth, collège d'Antoura, etc. . . . .		32,333 » »
Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie. . . . .		30,560 » »
A Mgr Villardell, archevêque, délégué apostolique au Liban, et pour les divers Rits Unis. . . . .		10,013 » »
A Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem. . . . .		30,839 » »
Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour la Mission de Terre-Sainte. . . . .		3,000 » »
Mission d'Aden (Arabie). . . . .		2,000 » »
A Mgr Merciaj, archevêque, délégué apostolique dans la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie mineure. . . . .		13,500 » »
Missions des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan. . . . .		10,000 » »
A Mgr Trioche, archevêque de Babylone et délégué apostolique en Perse. . . . .		7,000 » »
Mission arménienne en Perse. . . . .		4,000 » »
		<hr/>
		216,145 f. » » c.



Report 216,145 f. » » c.

Mission des Lazaristes en Perse.	14,000	» »
A Mgr Carli, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	20,000	» »
A Mgr Hartmann, évêque, vicaire apostolique de Patna.	13,580	» »
A Mgr Carew, archevêque, vicaire apostolique de Calcutta.	10,000	» »
A Mgr Olife, évêque, vicaire apostolique de Dacca.	14,000	» »
A Mgr Whelan, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes).	3,000	» »
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).	18,000	» »
Mission de Koulan.	15,000	» »
Mission de Mangalore.	10,000	» »
A Mgr Bonnard, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Congrégation des Missions étrangères).	32,594	» »
Mission de Maïssour (Congrégation des Missions étrangères).	25,465	» »
Mission de Coïmbatour (Congrégation des Missions étrangères).	21,015	» »
A Mgr Canoz, évêque, vicaire apostolique du Maduré (Mission de la Compagnie de Jésus).	56,820	» »
A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras.	18,000	» »

---

487,619 f. » » c.

	Report	487,619 f. » » c.
Mission d'Hyderabad . . . . .		20,000 » »
Mission de Vizagapatam. . . . .		15,000 » »
A Mgr Gaetano Antonio, évêque, vicaire apostolique de Colombo (Ceylan):		2,500 » »
A Mgr Bettachini, évêque, vicaire apostolique de Jafnapatam (Ceylan):		15,000 » »
A Mgr Balma, évêque, vicaire apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge). . .		20,000 » »
Mission du Thibet (Congrégation des Missions étrangères). . . . .		11,980 » »
A Mgr Maresca, évêque administrateur du diocèse de Nankin.		15,000 » »
A Mgr Louis de Castellazzo, évêque, vicaire apostolique du Chan-Tong. . . . .		7,000 » »
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés).		25,000 » »
A Mgr de Moretta, évêque, vic. apostolique du Chan-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins). . .		11,000 » »
A Mgr de Donato, évêque, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins)		12,000 » »
A Mgr Forcade, évêque, vicaire apostolique du Japon, pour la Mission de Hong-Kong. . . . .		12,000 » »
Procure des Missions italiennes de la Chine à Hong-Kong. . . . .		3,000 » »
Mission de Canton. . . . .		19,197 » »

---

 676,296 f. » » c.

Report 676,296 f. » » c.

A Mgr Pérocheau, évêque, vic. apost. du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	29,894	» »
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	17,082	» »
A Mgr Albrand, évêque, vicaire apostolique du Kouëi-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	19,102	05
Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Hong-Kong.	28,333	» »
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .	7,000	» »
A Mgr Daguin, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes). . . . .	5,000	» »
A Mgr Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin. . . . .	4,000	» »
A Mgr Baldus, évêque, vic. apost. du Ho-Nan (Mission des Lazaristes).	6,000	» »
A Mgr Larribe, évêque, vic. apost. du Kiang-Si (Mission des Lazaristes).	7,000	» »
A Mgr Lavaissière, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes). . . . .	5,000	» »
Procure des Lazaristes à Macao.	3,000	» »
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine. . . . .	41,120	» »
A Mgr Verrolles, évêque, vicaire		

---

 848,827 f. 05 c.

	Report	848,827 f. 05 c.
apostolique de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	25,119	» »
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	12,915	» »
A Mgr Forcade, évêque, vicaire apostolique du Japon (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	11,980	» »
Pour les Vicariats apostoliques du Tong-King oriental et du Tong-King central (Missions des RR. PP. Dominicains) . . . . .	15,000	» »
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	23,857	» »
A Mgr Gauthier, évêque, vicaire apostolique du Tong-King méridional (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	20,990	» »
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	22,927	» »
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	19,510	» »
A Mgr Bouchot, évêque, vic. apost. de la presqu'île Malaise (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	27,607	» »
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire		

---

 1,028,732 f. 05 c.

Report	1,028,732 f. 05 c.
apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	17,700 » »
Collège de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	20,000 » »
	<hr/>
	1,066,432 f. 05 c.

## MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger. . . . .	35,000 f. » » c.
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le diocèse d'Alger. . . . .	8,000 » »
Séminaire arabe en Afrique (Compagnie de Jésus). . . . .	10,000 » »
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). . . . .	18,000 » »
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie. . . . .	4,000 » »
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis . . . . .	20,000 » »
Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Égypte, établissements des Frères de la doctrine chrétienne et des Sœurs de la Charité, etc. . . . .	33,400 » »
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-Égypte. . . . .	10,000 » »
A Mgr de Jacobis, évêque, pour la Mission d'Abyssinie (Mission des Lazaristes). . . . .	12,000 » »
A Mgr Massaia, évêque, vicaire apostolique des Gallas (Mission des RR. PP. Capucins). . . . .	11,000 » »
	<hr/>
	161,400 f. » » c.

Report	161,400 f. » » c.
A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie occidentale. . . . .	18,000 » »
A Mgr Devereux, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie orientale . . . . .	24,000 » »
A Mgr Bessieux, évêque, vic. apost. des Deux-Guinées (Mission de la Congrégation du Saint-Esprit). . . . .	50,080 » »
Mission du Sénégal. . . . .	4,000 » »
A Mgr Monnet, évêque, vicaire apostolique de Madagascar . . . . .	24,000 » »
	<hr/>
	281,480 f. » » c.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Provencher, évêque, vicaire apostolique de la Baie d'Hudson. . . . .	12,000 f. » » c.
Mission des Oblats de Marie Immaculée à la Baie d'Hudson. . . . .	15,000 » »
A Mgr Walsh, évêque d'Halifax (Nouvelle-Ecosse). . . . .	20,000 » »
A Mgr Dollard, évêque du Nouveau-Brunswick. . . . .	8,000 » »
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town . . . . .	5,000 » »
A Mgr Guigue, évêque de Bytown (Haut-Canada) . . . . .	22,547 60
A Mgr Larkins, évêque de Toronto (Haut-Canada). . . . .	20,000 » »
A Mgr Phelan, évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada). . . . .	9,000 » »
	<hr/>
	111,547 f. 60 c.

	Report	111,547 f. 60 c.
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada) . . . . .		36,499 70
A Mgr Bourget, évêque de Montréal (Bas-Canada). . . . .		22,323 » »
Missions de la Compagnie de Jésus au Canada. . . . .		30,840 » »
A Mgr Demers, évêque de Vancouver . . . . .		12,000 » »
A Mgr Alexandre Blanchet, évêque de Walla-Walla (Etats-Unis). . . . .		12,000 » »
Mission des Oblats de Marie Immaculée dans l'Orégon. . . . .		16,000 » »
A Mgr Norbert Blanchet, archevêque d'Orégon-City (Etats-Unis). . . . .		32,000 » »
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis). . . . .		18,000 » »
A Mgr Lefèvre, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis) . . . . .		16,000 » »
A Mgr Rapp, évêque de Cleveland (Etats-Unis) . . . . .		15,000 » »
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis). . . . .		8,000 » »
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsburgh (Etats-Unis). . . . .		11,000 » »
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (Etats-Unis) . . . . .		12,000 » »
Diocèse d'Hartford (Etats-Unis). . . . .		10,000 » »
A Mgr Hughes, évêque de New-York (Etats-Unis) . . . . .		20,000 » »
A Mgr Mac-Closkey, évêque d'Albany (Etats-Unis) . . . . .		10,000 » »

---

 393,210 f. 30 c.

	Report 393,210 f. 30 c.
A Mgr Timon, évêque de Buffalo (Etats-Unis) . . . . .	30,080
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis). . . . .	6,000
A Mgr Flaget, évêque de Louis- ville (Etats-Unis). . . . .	9,900
Mission des RR. PP. Trappistes dans le dioc. de Louisville (Etats-Unis).	3,000
A Mgr de Saint-Palais, évêque de Vincennes (Etats-Unis). . . . .	30,000
Aux établissements de la Congrè- gation de Sainte-Croix aux Etats- Unis. . . . .	9,500
A Mgr Kenrick, archevêque de Saint Louis (Etats-Unis). . . . .	15,000
A Mgr Henni, évêque de Milwau- kie (Etats-Unis) . . . . .	12,000
A Mgr Byrne, évêque de Little- Rock (Etats-Unis). . . . .	8,000
A Mgr Van de Velde, évêque de Chicago (Etats-Unis). . . . .	30,000
A Mgr Chanches, évêque de Nat- chez (Etats-Unis). . . . .	15,000
A Mgr Blanc, évêque de la Nou- velle-Orléans (Etats-Unis). . . . .	18,000
A Mgr Portier, évêque de Mo- bile (Etats-Unis). . . . .	18,000
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (Etats-Unis) . . . . .	30,000
A Mgr Odin, évêque de Galves- ton (Etats-Unis). . . . .	35,000
	662,690 f. 30 c.



	Report	662,690 f. 30 c.
A Mgr Montgomery, évêque de Monterey (Etats-Unis). . . . .	10,000	» »
Mission des Lazaristes aux Etats-Unis. . . . .	25,000	» »
Missions de la Compagnie de Jésus aux Montagnes-Rocheuses (Etats-Unis). . . . .	41,120	» »
Mission des RR. PP. Dominicains dans le Wisconsin (Etats-Unis). . . . .	6,000	» »
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	20,000	» »
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . . .	8,000	» »
Mission de la Compagnie de Jésus à la Jamaïque. . . . .	5,140	» »
A Mgr Hynes, évêque, vicaire apostolique de la Guyane britannique.	14,000	» »
Vicariat apostolique de Curaçao. } Mission de Surinam. . . . . }	47,000	» »
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . . .	10,000	» »
	<hr/>	<hr/>
	848,950 f. 30 c.	

## MISSIONS DE L'Océanie.

A Mgr Jaussen, évêque, vicaire apostolique des Archipels de Mangareva, de Tahiti, etc. (Missions de la Congrégation de Picpus) . . . . .	45,000 f.	» » c.
A Mgr Maigret, évêque, vicaire apostolique de l'Archipel Sandwich (Mission de la Congrégation de Picpus). . . . .	30,634	» »
	<hr/>	<hr/>
	75,634 f.	» » c.

Report 75,634 f. » » c.

A Mgr Baudichon, évêque, vicaire apostolique de l'Archipel des Marquises (Missions de la Congrégation de Picpus). . . . . 15,000 » »

Procure de la Congrégation de Picpus à Valparaiso, pour ses Missions de l'Océanie. . . . . 10,000 » »

A Mgr Pompallier, évêque d'Auckland (Nouvelle-Zélande). . . . . 30,000 » »

A Mgr Viard, évêque de Port-Nicholson (Nouvelle-Zélande). . . . . 40,000 » »

Vicariat apostolique de la Mélanésie. . . . . 28,000 » »

A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes). . . . . 64,200 » »

A Mgr Douarre, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie (Missions des RR. PP. Maristes). . . . . 60,000 » »

Procure des RR. PP. Maristes à Sydney (Australie). . . . . 12,000 » »

A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie). . . . . 25,000 » »

A Mgr Murphy, évêque d'Adélaïde (Australie). . . . . 15,000 » »

Diocèse de Perth (Australie). . . . . 35,113 56

A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diemen). . . . . 12,000 » »

---



---

421,947 f. 56 c.

Au moment de mettre sous presse le compte-rendu qui précède, nous recevons la note des recettes effectuées dans les Etats de l'Eglise en 1849; nous l'inscrivons ici, sauf à en reporter le montant à l'exercice 1850.

## ÉTATS DE L'ÉGLISE.

écus romains.

ROME.	3,881	36 5	21,094 f. 38 c.
Diocèse d'Alatri. . .	150	»	815 22
— d'Albano. . .	5	20	28 26
— d'Amelia. . .	10	40	56 52
— d'Anagni. . .	70	»	380 43
— d'Ancône . . .	85	»	461 96
— d'Assise. . .	62	13	337 66
— d'Ascoli . . .	160	30 5	871 22
— de Bagnorea. . .	88	80	482 61
— de Bertinoro. . .	79	23	430 60
— de Sarsina. . .	32	50	176 63
— de BOLOGNE. . .	800	»	4,347 83
— de Cagli . . .	63	10	342 94
— de Pergola . . .	18	10	98 37
— de CAMERINO. . .	171	15	930 16
— de Césène . . .	187	66	1,019 89
— de Cingoli. . .	17	»	92 39
— de Citta della Pieve. 25	»	»	135 87
— de Citta di Castello. 100	»	»	543 48
— Civita-Vecchia. . .	71	50	388 59
— de Corneto. . .	15	»	81 52
— de Faenza. . .	240	70	1,308 15
— de Fano. . .	311	80	1,694 57

---

 36,119 f. 25 c.

	Report		36,119 f. 25 c.	
	écus	romains.		
Diocèse de Ferentino.	121	08	658	04
— de Foligno.	62	15 5	337	80
— de Forli.	161	34	876	85
— de Forlimpopoli.	31	20	169	57
— de Fossombrone.	64	»	347	83
— d'Iesi.	88	33	480	05
— d'Imola.	350	»	1,902	17
— de Lorette.	50	40	273	91
— de Recanati.	67	67	367	77
— de Matelica.	83	29	452	66
— de Montalto.	23	05	125	27
— de Montefeltre.	90	85 5	493	78
— de Montefiascone.	60	74	330	11
— de Narni.	14	77	80	27
— de Nepi (Tolfa).	12	43	67	55
— de Nocera.	60	01	326	14
— de Norcia.	41	25	224	18
— d'Orvieto.	154	97	842	23
— d'Osimo.	14	»	76	09
— de Palestrina.	45	20	245	65
— de Pérouse.	260	34	1,414	89
— de Pesaro.	170	»	923	91
— de Poggio-Mirteto	10	09	54	84
— de RAVENNE.	504	97	2,744	40
— de Rimini.	120	09	652	66
— de San-Severino.	48	»	260	87
— de Senigallia.	88	64	481	74
— de Terni.	22	65	123	10
— de Terracine.	57	20	310	87
— de Tivoli.	66	35	360	60
— d'Urbania et S. An-				

	Report		52,125 f. 05 c.	
	écus romains.			
gelo in Vado (1).	161	»	875	» »
Diocèse d'Urbino. .	31	26	169	89
— de Velletri. .	114	76	623	70
— de Veroli. . .	104	25	566	58
			<u>54,360 f. 22 c.</u>	
De divers pays de l'Italie				
(versé à Rome). .	278	22	<u>1,512 f. 06 c.</u>	

Nous recevons également, mais trop tard pour la comprendre dans le compte-rendu de 1849, la note des aumônes recueillies dans les différents diocèses de la Sicile, s'élevant en total à 9,492 f. 66 c., soit : 2,278 ducats 24 grains. Cette somme sera reportée au compte-rendu de 1850.

Même observation pour une somme de 196 f. 52 c., provenant du diocèse de Santorin (Archipel grec).

---

(1) Y compris un don de 25 f., soit : écus romains 4, 60, , provenant du diocèse d'Urbano.

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Maresca, administrateur apostolique du diocèse de Nankin, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

Chang-hai, 16 mars 1849.

« MESSIEURS,

« Jusqu'ici je m'étais presque borné à admirer la sainte OEuvre de la Propagation de la Foi, à prier pour son accroissement et son extension, et à bénir le ciel d'avoir suscité dans ces derniers temps un moyen si propre à faire fructifier la vigne du Seigneur. Mais aujourd'hui que l'administration d'un vaste diocèse vient de m'être confiée, et que je sens mes forces faillir pour ainsi dire sous le poids du fardeau imposé à ma faiblesse, mes regards se tournent instinctivement vers Vous, comme vers la montagne sainte d'où me viendra le secours; et mon cœur me presse avant tout de vous exprimer les sentiments de gratitude dont il est pénétré pour toutes vos libéralités envers cette Mission. Je ne crois pas pouvoir le faire d'une manière qui vous soit plus agréable qu'en portant à votre connaissance les fruits de bénédictions que vos dons ont produits. Ces heureux résultats viendront, j'en ai la confiance, apporter quelque soulagement aux peines inséparables d'une

sollicitude qui, comme celle de votre Oeuvre, ne connaît d'autres bornes que celles de l'univers.

« Le diocèse de Nankin était autrefois la Mission la plus florissante de la Chine. Comme toutes les autres, elle a eu ses époques de tribulations et de souffrances. Elle a eu ses autels renversés, ses temples fermés ou abattus, ses prêtres persécutés, exilés et quelquefois même mis à mort. La persécution, l'abandon de tout secours religieux pendant de bien longues années, l'ignorance et l'apostasie fruits de cet abandon lui ont fait éprouver bien des pertes douloureuses. Par une suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, cette Mission a vu venir encore plus tard que la plupart des autres la main bienfaisante qui devait cicatricer ses plaies. Enfin des jours plus sereins se sont aussi levés sur elle, et, nonobstant toute ces sources de décadence, ses quatre cents chapelles et ses soixante-dix mille fidèles lui donnent encore incontestablement le pas sur toutes les autres chrétientés de la Chine.

« Grâce à vos pieuses libéralités, Messieurs, nous avons pu mettre la main à cette œuvre de reconstruction. Les Religieux de la Compagnie de Jésus ont été appelés à venir, sous l'autorité du premier Pasteur, reprendre en sous-œuvre l'ouvrage de leurs anciens Pères. Sous nos efforts réunis, cette Mission paraît enfin sortir de son long assoupissement et rappeler même déjà son ancienne fécondité, à mesure que le nombre des ouvriers augmente. Il y a à peine cinq ou six ans que le diocèse de Nankin ne renfermait que trois ou quatre Missionnaires européens et sept ou huit prêtres indigènes, pour la plupart vieux ou infirmes. Aujourd'hui je puis déjà compter vingt-huit Missionnaires européens, quatre prêtres indigènes, cinq étudiants en théologie qui pourront être sous peu promus aux ordres

sacrés, et quatre frères coadjuteurs fort utiles à la Mission. Mon petit séminaire contient trente élèves tous indigènes, hormis un jeune Anglais. Les plus avancés font cette année-ci leur cours de Philosophie.

« A mesure que nous voyons notre nombre s'accroître, nous voyons aussi la foi de nos chrétiens se ranimer, leur ignorance diminuer de jour en jour, leur piété trouver un nouvel aliment dans la participation aux Sacrements, dans leur amour pour le salutaire exercice du Chemin de la Croix et leur dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Le saint jour du repos commence enfin sérieusement à être pour eux le jour du Seigneur et de la prière. L'érection du Chemin de la Croix dans près de trois cents localités, plus de cent chapelles construites à neuf ou considérablement réparées y ont puissamment contribué. L'établissement de plusieurs écoles de l'un et l'autre sexe, cinq cents mariages revalidés, cinq ou six mille chrétiens, la plupart avancés en âge et qui ont retrouvé dans une bonne confession la porte du bercail qu'ils ne connaissaient déjà plus, cinq mille païens adultes régénérés dans les eaux du baptême et agrégés au troupeau de Jésus, quinze à vingt mille enfants d'infidèles qui pour la plupart sont allés après leur baptême grossir la suite de l'Agneau sans tache, voilà en deux mots, Messieurs, ce qu'il nous a déjà été donné de réaliser ici avec votre concours.

« Quand vos libéralités, Messieurs, nous auront suffisamment pourvus d'ouvriers apostoliques, je pourrai sans sortir de mon diocèse ouvrir un nouveau et vaste champ à leur zèle. Le Kiang-Nan qui le compose, renferme, terme moyen, une population de quarante à cinquante millions d'âmes, répandus dans les deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei. Cette dernière



province n'a point encore vu les envoyés du Très-Haut venir lui annoncer la bonne] nouvelle. C'est donc une terre toute neuve, et comme elle n'a point encore abusé de la grâce, l'Évangile pourrait y faire de rapides progrès.

« Je dois ajouter, Messieurs, que les effets de votre bienveillance à l'égard de cette Mission se font sentir aussi à la plupart des autres. C'est qu'en effet le centre de la Mission se trouve à Chang-hai dont l'importance, sous le rapport commercial et religieux, est reconnue de tous. On regarde cette ville comme la clef de la Chine catholique. Les nombreux et florissants comptoirs qu'y ont établis les Européens facilitent grandement l'arrivée des Missionnaires. Aussi en recevons-nous en foule. C'est ici que viennent aborder les apôtres destinés à la Corée, à la Mandchourie, à la Mongolie, au Thibet, au Chan-si, au Chen-si, au Petcheli, au Honan, au Chang-tong, au Hou-pé, au Hou-nan, au Kiang-si et au Kiang-nan, c'est-à-dire à peu près aux trois quarts de la Chine.

« Si notre cœur se dilate à la vue de nos chrétiens et nous porte à nous prodiguer tout entiers à leur service, à combien plus forte raison doit-il en être ainsi à l'égard de leurs pères dans la foi. Aussi ce ministère de charité est-il spécialement cher à mon cœur, et c'est un bonheur pour moi de pouvoir partager avec eux tous, à quelque Société qu'ils appartiennent, le toit qui m'abrite et la table qui me nourrit. Je consacre au moins le tiers des aumônes qu'on peut me faire à payer cette dette sacrée de l'hospitalité, et je sacrifierai jusqu'à ma dernière obole plutôt que d'y manquer...

« Agréez, etc. ,

« † F. XAVIER MARESCA, *Ev. de Solen,*  
« *Administrateur apostolique de Nankin,* »

---

## MISSIONS DU THIBET.

*Lettre de M. Huc, Missionnaire apostolique en Mongolie,  
à M. Etienne, Supérieur-Général à Paris (1).*

(Suite et fin de la Relation du Voyage au Thibet.)

« Tsiampo présente l'aspect d'une vieille ville en décadence. Ses grosses maisons construites avec une choquante irrégularité, s'éparpillent confusément sur une vaste étendue de terrain, laissant de tout côté de grands espaces vides ou recouverts de décombres; à part quelques constructions de fraîche date, tout le reste porte l'empreinte d'une extrême vétusté. La population nombreuse qu'on remarque dans les divers quartiers de la ville est sale, mal peignée et croupissant dans une oisiveté profonde.

« Il nous a été difficile de deviner quels pouvaient être les moyens d'existence des habitants de Tsiampo. Ils sont sans arts, sans industrie, et on peut dire aussi

---

(1) Cette lettre fait suite à la correspondance du même Missionnaire, publiée dans les Nos 122, 123 et 127 des Annales.

presque sans agriculture. Les environs de la ville ne présentent en général que des plages sablonneuses, et très-peu favorables à la culture des céréales. On y fait pourtant quelques récoltes d'orge grise, mais elles sont sans doute bien insuffisantes pour l'alimentation du pays. Il est probable que le muse, les peaux de bœufs sauvages, la rhubarbe, les turquoises bleues et la poudre d'or fournissent à ces populations les moyens de faire un peu de commerce, et de se procurer les choses nécessaires à la vie.

« Quoique Tsiando montre peu de luxe et d'élégance, on peut y admirer néanmoins une grande et magnifique lamaserie, située vers l'ouest, sur une plateforme élevée qui domine le reste de la ville. Elle est habitée par environ deux mille Lamas qui, au lieu d'avoir chacun leur petite maisonnette, comme cela se pratique dans les autres couvents bouddhiques, demeurent tous ensemble dans les vastes édifices dont le temple principal est entouré. Les décorations somptueuses qui ornent ce temple, le font regarder comme un des plus beaux et des plus riches du Thibet. La lamaserie de Tsiando a pour Supérieur un Lama Houtouktou (1) qui est en même temps souverain temporel de toute la province de Kham.

« A cinq cents lys de Tsiando, en allant vers les frontières de Chine, on rencontre une ville nommée *Djaya* qui, avec les contrées qui en dépendent, est soumise à un grand Lama portant le titre de *Tchaktchouba*. Cette dignité lamesque est peu inférieure à celle de Houtouktou. A l'époque où nous étions dans le Thibet,

---

(1) La dignité sacerdotale des *Lamas Houtouktous* n'est inférieure qu'à celle du *Talé-Lama*, chef politique et religieux du Thibet,

il s'était élevé une grande lutte entre le Houtouktou de Tsiamdo et Tchaktchouba de Djaya. Ce dernier, jeune Lama audacieux et entreprenant, s'était déclaré Houtouktou, en vertu d'un vieux diplôme qui lui aurait été accordé dans ses vies antérieures par le Talé-Lama. Il voulait en conséquence faire valoir ses droits à la suprématie, et réclamait le siège de *Tsiamdo* avec le gouvernement de la province de Kham. Le Houtouktou de Tsiamdo, Lama d'un âge très-avancé, ne voulait pas se démettre de son autorité, et alléguait de son côté des titres authentiques, envoyés par la cour de Pékin, et ratifiés par le grand Lama de H'Lassa. Toutes les tribus et toutes les lamaseries de la province étaient entrées dans cette querelle, et avaient pris parti, les unes pour le jeune, et les autres pour le vieux Houtouktou. Après de longues et inutiles contestations, soit écrites, soit verbales, on en vint aux armes, et pendant une année entière ces peuplades sauvages et fanatiques se livrèrent de sanglantes batailles. Des villages entiers furent détruits, et leurs habitants taillés en pièces. Dans leur épouvantable fureur, ces farouches combattants portaient partout le ravage. Ils poursuivaient dans les déserts, à coups de flèches et de fusils, les troupeaux de chèvres et de bœufs à long poil; et, dans ces courses de destruction, ils ne manquaient jamais d'incendier les forêts qu'ils rencontraient sur leur passage.

« Quand nous arrivâmes à Tsiamdo, la guerre avait cessé depuis quelques jours, et on avait consenti à une trêve, dans l'espoir de réconcilier les deux partis. Des négociateurs thibétains et chinois avaient été envoyés conjointement par le Talé-Lama et par l'ambassadeur Ki-Chan. Le jeune Houtouktou de Djaya avait été appelé à cette espèce de congrès; et, de crainte de trahi-

son, il s'y était rendu avec une formidable escorte de ses plus braves partisans. Plusieurs conférences avaient eu lieu sans présenter aucun résultat satisfaisant. Ni l'un ni l'autre des deux rivaux ne voulait rien céder de ses prétentions. Les partis étaient irréconciliables, et tout faisait présager que la guerre allait bientôt recommencer avec un nouvel acharnement. Il nous parut que le parti du jeune Houtouktou avait toutes les chances de triomphe, parce qu'il était le plus national, et par conséquent le plus populaire et le plus fort. Ce n'est pas que son titre fût au fond plus authentique et valût mieux que celui de son compétiteur; mais il était facile de voir que le vieux Houtouktou de Tsiamdo froissait la fierté de ces tribus, en réclamant l'arbitrage des Chinois et en s'appuyant sur la protection du gouvernement de Pékin.

« Notre séjour à Tsiamdo ne se ressentit en rien de cet état d'irritation et de colère dans lequel se trouvaient tous les esprits. Nous fûmes traités avec ces témoignages d'attention et de bienveillance que nous avions partout rencontrés sur notre route, depuis notre départ de H'Lassa. Le vieux et le jeune Houtouktou nous envoyèrent l'un et l'autre une écharpe de félicité avec une bonne provision de beurre et de quartiers de mouton.

« Nous nous arrêtâmes à Tsiamdo pendant trois jours, car notre conducteur, le Pacificateur des royaumes, avait un besoin urgent de repos. Les fatigues de cette pénible route avaient sensiblement altéré sa santé, ses jambes s'étaient tellement enflées, qu'il ne pouvait plus monter à cheval et en descendre sans le secours de plusieurs personnes. Les médecins et les sorciers de Tsiamdo qu'on consulta, donnèrent des réponses dont le sens le plus clair était que, si cette maladie guérissait,

cela ne serait pas grand'chose ; mais que , si elle empirait, cela pourrait devenir sérieux. Les gens les plus raisonnables conseillaient à Ly-Kouo-Ngan de continuer sa route en palanquin. Un Mandarin chinois du lieu voulait lui vendre le sien et lui procurer des porteurs. Ce parti était sans contredit plein de prudence ; mais l'avarice se mit en travers , et le malade certifia qu'il se fatiguerait bien davantage en palanquin qu'à cheval.

« A la maladie de Ly-Kouo-Ngan était venue se joindre une autre cause de retard. Une caravane chinoise, partie de H'Lassa quelques jours après nous, était parvenue à Tsiando le soir même de notre arrivée. Cette caravane se composait d'un *Leang-Tai*, ou fournisseur de vivres, de son fils, jeune homme de dix-huit ans, et d'une nombreuse suite de soldats et de domestiques. Nous voulûmes les laisser passer devant, car en voyageant ensemble, il eût été à craindre de ne pas trouver des logements et des oulah suffisans pour une aussi grande multitude. Le *Leang-Tai* et son fils allaient en palanquin. Cependant malgré toutes les commodités de ce moyen de transport, ces deux illustres voyageurs étaient tellement exténués de fatigue et découragés, qu'on doutait généralement qu'ils eussent assez de force et d'énergie pour arriver en Chine. Les Mandarins lettrés étant accoutumés à mener une vie molle et aisée, sont d'ordinaire peu propres à supporter les innombrables misères de la route du Thibet. Parmi ceux qu'on y envoie remplir les divers postes de fournisseurs, il en est peu qui aient le bonheur de revoir leur patrie.

« Le jour de notre départ, le vieux Houtouktou de Tsiando nous envoya une escorte de quatre cavaliers thibétains pour protéger notre marche jusque chez le

Tchaktchouba de Djaya. En sortant de la ville, nous passâmes sur un magnifique pont, entièrement construit avec de grands troncs de sapins, et nous joignîmes la route du Sse-Tchouan qui serpente sur les flancs d'une haute montagne, au pied de laquelle coule avec rapidité la rivière Dza-Tehou. Après une vingtaine de lys, nous rencontrâmes, à un détour de la montagne, dans une gorge profonde et resserrée, une toute petite troupe de voyageurs, qui présentait un tableau plein de poésie. La marche était ouverte par une femme thibétaine à calfourchon sur un grand âne, et portant un tout jeune enfant solidement attaché sur son dos avec de larges lanières en cuir; elle traînait après elle, par un long licou, un cheval bête, et chargé de deux caisses oblongues qui pendaient symétriquement sur ses flancs. Ces deux caisses servaient de logement à deux enfants, dont on apercevait les têtes rieuses et épanouies, étroitement encadrées dans de petites fenêtres. La différence d'âge de ces enfants paraissait peu notable; cependant, il fallait qu'ils ne fussent pas tous les deux de la même pesanteur; car pour établir entre eux un juste équilibre, on avait été obligé de ficeler un gros caillou aux flancs de l'une de ces caisses. Derrière le cheval, chargé des boîtes à enfants, suivait à pas lents un cavalier, qu'à son costume on pouvait facilement reconnaître pour un soldat chinois en retraite; il avait en croupe un garçon d'une douzaine d'années. Enfin, un énorme chien à poil roux, au regard oblique, et d'une allure pleine de mauvaise humeur, fermait la marche de cette singulière caravane, qui se joignit à nous et profita de notre compagnie pour aller jusqu'à la province du Sse-Tchouan.

« Ce Chinois était un ancien soldat de la garnison de Tsiando. Ayant rempli les trois années de service

fixées par la loi, il avait obtenu le privilège de rester dans le Thibet pour se livrer au commerce. Il s'y était marié, et après avoir ramassé une petite fortune, il s'en retournait dans sa patrie avec toute sa famille. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer le courage, l'énergie et le dévouement de ce brave Chinois, si différent de ses égoïstes compatriotes, qui ne se font pas le moindre scrupule d'abandonner femmes et enfants dans les pays étrangers; il avait à braver non-seulement les dangers et les fatigues d'une longue route, mais encore les railleries de ceux qui n'avaient pas le cœur d'imiter son bel exemple. Les soldats de notre escorte ne tardèrent pas en effet à le tourner en ridicule. — Cet homme, disaient-ils, a évidemment une cervelle moisie... Rapporier de chez les peuples étrangers de l'argent et des marchandises, voilà ce qui est raisonnable; mais emmener dans la nation centrale une femme à grands pieds et tous ces petits barbares, c'est ce qui est contraire à tous les usages... Est-ce que cet homme aurait encore envie d'amasser de l'argent en faisant voir ces bêtes du Thibet?... — Plus d'une fois, des propos de ce genre vinrent exciter notre indignation. Nous nous fîmes toujours un devoir de prendre parti pour ce brave père de famille, de louer sa belle conduite, et de réprover hautement la barbarie et l'immoralité des usages chinois.

« Peu de temps après avoir admis dans notre caravane la petite et intéressante troupe de Tsiamdo, nous laissâmes sur notre droite la rivière Dza-Tehou, et nous franchîmes une montagne couverte de grands arbres et d'énormes rochers enveloppés de larges plaques de li-  
 et ens. Nous rejoignîmes ensuite la rivière, nous la côtoyâmes par un sentier scabreux pendant quelques lys, et nous arrivâmes à *Meng-Phou*. Nous n'avions fait



guère plus de huit lieues, mais nous étions brisés de fatigue. Les trois jours de repos que nous avions pris à Tsiampo, nous ayant fait perdre un peu l'habitude du cheval, nous n'avions pu qu'à grand'peine remettre nos jambes au pli. *Meng-Phou* est une réunion de sept à huit maisonnettes construites en pierre brute dans un large et profond ravin.

« Le lendemain, nous voyageâmes sur la crête d'une haute montagne, étant continuellement obligés de monter et de descendre pour aller d'un mamelon à un autre. Dans cette route, nous dûmes fréquemment franchir des précipices sur des ponts de bois qui, selon l'expression de l'itinéraire chinois, sont *suspendus dans la région des nuages*. Après soixante lys de marche, nous arrivâmes à *Pao-Toun*, où nous changeâmes les oulah, et où nous commençâmes à trouver les Thibétains moins souples et moins maniables que de l'autre côté de *Tsiampo*. Leur œil devenait plus altier, et leurs manières plus brusques; par contre-coup, les Chinois de la caravane se faisaient plus humbles, moins exigeants, et s'abstenaient prudemment de parler à l'impératif.

« Nous arrivâmes au petit village de Bagoung peu de temps avant la nuit; nous allâmes mettre pied à terre au corps-de-garde chinois, composé de quelques maisonnettes construites en magnifiques fragments de marbre blanc, cimentés avec de la boue ou de la bouse de vache. Aussitôt que nous fûmes arrivés on nous annonça la mort du *Leang-Tai* nommé *Pey* qui nous avait rencontrés à Tsiampo. Il y avait deux jours que sa caravane était passée à Bagoung. Etant parvenus au corps-de-garde, les porteurs du Mandarin, après avoir déposé la litière, en ouvrirent les rideaux selon l'usage, pour inviter Son Excellence à vouloir bien

entrer dans l'appartement qu'on lui avait préparé. Mais dans le palanquin il n'y avait plus qu'un cadavre. Selon les usages chinois, le fils du défunt ne pouvait laisser le corps de son père sur une terre étrangère, il devait le conduire dans sa famille pour l'inhumer dans la sépulture de ses ancêtres. Or nous étions encore au cœur du Thibet, et la famille du Mandarin *Pey* se trouvait dans la province du *Tche-Kiang*, tout à fait à l'extrémité de la Chine. La route, comme on voit, était longue et difficile, cependant il n'y avait pas à balancer, la piété filiale devait aplanir tous les obstacles. Un cercueil tout préparé se trouva par hasard au corps-de-garde. Le fils du Mandarin l'acheta très-chèrement aux soldats; il y déposa les restes de son père, on adapta au cercueil les brancards du palanquin, et les porteurs, moyennant un supplément de salaire, consentirent à porter jusqu'aux frontières de Chine un mort au lieu d'un vivant. La caravane avait quitté Bagoung la veille de notre arrivée.

« La nouvelle de cette mort étonna et frappa tout le monde. Ly-Kouo-Ngan surtout, qui était dans un état bien peu rassurant, en fut épouvanté. La peur qu'il en eut l'empêcha de souper. Mais dans la soirée une idée vint le distraire de ces tristes pensées de la mort. Le chef du village thibétain se rendit au corps-de-garde pour annoncer aux voyageurs qu'il avait été arrêté dans le pays, que désormais on ne fournirait plus les oulah gratuitement... que pour un cheval, on payerait une once d'argent et pour un yak une demi-once. — La caravane qui est partie hier, ajouta-t-il, a été obligée d'en passer par là... Pour bien nous prouver ensuite que ce règlement ne supportait aucune discussion, il nous tira brusquement la langue et s'en alla.

« Un manifeste si clair et si précis fut pour le Pacificateur des royaumes un véritable coup de foudre. Il oublia complètement la mort si mélancolique du pauvre Léang-Tai, pour ne plus s'occuper que de l'effroyable catastrophe qui allait fondre sur sa bourse. Nous participâmes charitablement à sa douleur, et nous essayâmes de notre mieux de conformer nos paroles à ses sombres pensées. Mais, au fond, la chose nous était parfaitement indifférente. Si on refusait de nous fournir les moyens de continuer notre route, nous n'avions qu'à rester dans le Thibet; ce qui, au bout du compte, n'était pas pour nous un parti extrêmement difficile à prendre. En attendant, nous allâmes nous coucher, et nous laissâmes les gens de l'escorte s'occuper de politique et d'économie sociale.

« Le lendemain quand nous nous levâmes, il n'y avait dans la cour du corps-de-garde ni bœufs ni chevaux. Ly-Kouo-Ngan était plongé dans une profonde désolation. — Aurons-nous des oulah? lui demandâmes-nous; partirons-nous aujourd'hui? — Les hommes sauvages, nous répondit-il, n'entendent pas raison... Ils ne comprennent pas le mérite de l'obéissance. J'ai pris le parti de m'adresser à *Proul-Tamba*. Je lui ai envoyé une députation; il y a long-temps que je le connais, et j'espère qu'il nous fera avoir des oulah. — Ce *Proul-Tamba* était un personnage dont nous avions déjà beaucoup entendu parler; il était à la tête du parti du jeune Tchakchouba de Djaya, et par conséquent l'ennemi déclaré de l'influence chinoise. Il était, disait-on, aussi instruit que les lamas les plus savants de H'Lassa; personne ne l'avait jamais égalé en bravoure; jamais dans les combats il n'avait éprouvé de défaite. Aussi parmi toutes les tribus de la province de Kham, son nom seul était une puissance, et

agissait comme un talisman. Sur l'esprit de la multitude Proul-Tamba était en quelque sorte l'Abdel-Kader de ces rudes montagnards.

« La demeure de Proul-Tamba n'était guère éloignée de Bagoung, que de cinq ou six lys. La députation qu'on y avait envoyée fut bientôt de retour, et annonça que le *grand-chef* allait lui-même venir. Cette nouvelle inattendue mit tout en émoi au village thibétain et au corps-de-garde chinois. On se disait avec empressement : Le grand-chef va venir ; nous allons voir le grand-chef !... Ly-Kouo-Ngan se hâta de mettre ses beaux habits, de chausser ses bottes en soie et de se coiffer de son bonnet de cérémonie. Les soldats chinois firent aussi de leur mieux un peu de toilette. Pendant que les Thibétains se rendaient en courant au devant de leur chef, Ly-Kouo-Ngan choisit dans ses malles un magnifique *Khata*, ou écharpe de félicité, et alla se poster sur le seuil de la porte pour recevoir le fameux Proul-Tamba. Quant à nous, le rôle qui nous convenait le mieux en cette circonstance, c'était de nous livrer tranquillement à l'étude des physionomies qui nous entouraient. La plus intéressante à observer était sans contredit celle du Pacificateur des royaumes. Il était curieux de voir ce Mandarin chinois, ordinairement si plein de morgue et d'insolence en présence des Thibétains, devenu tout à coup humble et modeste, et attendant avec tremblement l'arrivée d'un homme qu'il croyait fort et puissant.

« Enfin le grand-chef parut ; il était à cheval et escorté de quatre cavaliers d'honneur. Aussitôt qu'ils eurent mis tous pied à terre, le Pacificateur des royaumes s'approcha, fit une profonde inclination, et offrit son écharpe à Proul-Tamba. Celui-ci fit signe à un de ses hommes de recevoir l'offrande, et sans rien

dire, il traversa brusquement la cour et alla droit à la chambre préparée pour la réception, et où nous attendions avec le lama Dsiam-Dehang. Proul-Tamba nous fit une toute petite inclination de tête, et s'assit, sans façon, à la place d'honneur, sur un grand tapis de feutre gris. Ly-Kouo Ngan se plaça à sa gauche, le lama Dsiam-Dehang à droite, et nous sur le devant. Il y avait entre nous cinq une si respectueuse distance, que nous formions comme un grand cercle. Des soldats chinois et une foule de Thibétains se tenaient debout derrière l'assemblée.

« Il y eut un moment d'un silence profond. Le grand-chef Proul-Tamba était âgé tout au plus d'une quarantaine d'années. Il était de taille moyenne. Pour tout vêtement, il portait une grande robe en soie verte, doublée d'une belle fourrure en peau de loup, et serrée aux reins par une ceinture rouge; de grosses bottes en cuir violet, un effrayant bonnet en peau de renard, et un long et large sabre, passé horizontalement dans la ceinture, complétaient son costume. De longs cheveux d'un noir d'ébène, qui descendaient sur ses épaules, donnaient à sa pâle et maigre figure une grande expression d'énergie. Les yeux étaient surtout ce qu'il y avait de plus remarquable dans la physionomie de cet homme; ils étaient larges, flamboyants, et respiraient un courage et une fierté indomptables. Dans toute son allure d'ailleurs Proul-Tamba dénotait un homme vraiment supérieur et né pour commander à ses semblables. Après nous avoir regardés attentivement les uns après les autres, en tenant ses mains appuyées sur les deux extrémités de son sabre, il tira de son sein un paquet de petits khatas et nous en fit distribuer un à chacun par un de ses hommes. Se tournant ensuite vers Ly-Kouo-Ngan: « Ah! te voilà revenu, lui dit-il d'une

voix qui résonnait comme une cloche. Si on ne m'avait annoncé ce matin que c'était toi, je ne t'aurais pas reconnu. Comme tu as vieilli depuis ton dernier passage à Bagoung ! — Oui, tu as raison, répondit le Pacificateur des royaumes d'une voix papelarde et miel-leuse, et en se traînant sur le tapis de feutre pour se rapprocher de son interlocuteur, oui, tu as raison, je suis bien caduc ; mais toi, te voilà plus vigoureux que jamais. — Nous vivons dans des circonstances où j'ai besoin d'être vigoureux... Il n'y a plus de paix dans nos montagnes. — C'est vrai, j'ai appris là-bas que vous aviez eu ici entre vous une petite contestation. — Voilà plus d'un an que les tribus de Kham se font une guerre acharnée, et tu appelles cela une petite contestation ? Tu n'auras qu'à ouvrir les yeux sur ta route, et tu verras de toute part des villages en ruine et des forêts incendiées. Dans quelques jours nous serons obligés de mettre de nouveau la main à l'œuvre, car personne ne veut entendre les paroles de paix. Cette guerre eût pu être terminée par quelques combats ; mais depuis que vous autres Chinois, vous avez voulu vous mêler de nos affaires, les partis sont devenus irréconciliables... Oh ! vous autres, Mandarins chinois, vous n'êtes bons qu'à apporter dans nos contrées le désordre et la confusion. Cela ne peut pas durer de la sorte. On vous a laissé faire pendant longtemps, et maintenant votre audace n'a plus de bornes... Je ne puis, sans frémir de tous mes membres, penser à cette affaire du Nomekhan de H'Lassa. On prétend que le Nomekhan a commis de grands crimes (1). Cela n'est pas vrai. Ces grands crimes, c'est

---

(1) Ce Nomekhan était accusé d'avoir fait périr successivement trois jeunes *Tale-Lamas*, pour conserver le pouvoir absolu qu'il exerçait pendant leur minorité.

vous autres qui les avez inventés. Le Nomekhan est un saint... c'est un Boudha vivant ! Qui avait jamais entendu dire qu'un Boudha vivant pût être jugé et envoyé en exil par Ki-Chan , un Chinois , un homme noir ? — L'ordre est venu du grand empereur , répondit Ly-Kouo-Ngan, d'une voix basse et tremblante. — Ton grand empereur, s'écria Proul-Tamba , en se tournant avec emportement vers son interrupteur ; ton grand empereur n'est plus qu'un homme noir. Qu'est-ce que c'est que ton empereur à côté d'un grand Lama, d'un Boudha vivant ? »

« Le grand-chef de la province de Kham invectiva longtems contre la domination des Chinois dans le Thibet. Il attaqua tour à tour l'empereur, le vice-roi du Sse-Tchouan et les ambassadeurs de H'Lassa. Dans toutes ses énergiques philippiques , il faisait sans cesse revenir l'affaire du Nomekhan. On voyait qu'il s'intéressait vivement au sort de ce grand Lama , qu'il regardait comme une victime de la cour de Pékin. Le Pacificateur des royaumes se garda bien de faire de l'opposition. Il fit semblant de partager les sentiments de Proul-Tamba , et s'empessa d'accueillir toutes ses paroles par de petites inclinations de tête. Enfin il se hasarda à lâcher quelques mots touchant le départ et les oulah. « Les oulah ? répondit Proul-Tamba ; désormais il n'y en aura plus pour les Chinois , à moins qu'ils ne consentent à les payer convenablement. C'est bien assez que nous laissions des Chinois pénétrer dans nos pays , sans que nous ayons encore la sottise de leur fournir gratuitement des oulah. Cependant , comme je te connais depuis longtems , on fera aujourd'hui une exception pour ta caravane. Tu conduis d'ailleurs deux Lamas du ciel d'Occident qui m'ont été recommandés par le premier Kalon de H'Lassa , et qui ont

droit à mes services... Où est le Dhéba de Bagoung? qu'il avance. » L'individu qui la veille était venu nous dire : Point d'argent, point de oulah..., se présenta. Il posa un genou en terre devant le grand-chef et lui tira respectueusement la langue. « Qu'on conduise les oulah à l'instant, s'écria Proul-Tamba, et que tout le monde fasse son devoir. » Les Thibétains qui se trouvaient dans la cour du corps-de-garde poussèrent tous ensemble une grande acclamation et se rendirent en courant au village voisin. Proul-Tamba se leva, et après nous avoir invités à aller prendre le thé dans sa maison, qui se trouvait sur notre route, il sauta à cheval et s'en retourna au grand galop. Les oulah ne tardèrent pas à arriver, et la caravane se trouva bientôt organisée comme par enchantement.

« Après une demi-beure de marche, nous arrivâmes à la demeure du grand-chef. C'était une maison haute, vaste et assez semblable à un château-fort du temps de la féodalité. Un large canal, bordé de grands arbres, en faisait le tour. Un pont-levis s'abaissa devant nous; nous mimes pied à terre pour le traverser, et nous arrivâmes, par un immense portail, dans une cour carrée, où nous attendait le seigneur Proul-Tamba. On attachâ les chevaux à des poteaux plantés au milieu de la cour, et nous fûmes introduits dans une vaste salle qui paraissait tenir lieu de temple domestique. Les énormes poutres qui soutenaient la toiture étaient entièrement dorées. Les murs étaient tapissés de nombreuses banderolles de diverses couleurs et chargées d'inscriptions thibétaines. Enfin, au fond de la salle, on voyait trois colossales statues de Bouddha, devant lesquelles étaient placées de grandes lampes à beurre et des cassolettes pour les parfums.

« Dans un angle du temple on avait disposé une



table basse avec quatre épais coussins doublés en pou-lou rouge(1). Proul-Tamba nous invita gracieusement à prendre place, et aussitôt que nous fûmes accroupis, parut la châtelaine en grand costume, c'est-à-dire avec sa figure horriblement barbouillée de noir et ayant ses nombreuses tresses de cheveux ornées de paillettes, de grains de corail rouge et de petits disques en nacre; de la main droite elle tenait par son anse une majestueuse cruche à thé, dont le large ventre reposait sur son bras gauche. Chacun présenta son écuelle qui fut à l'instant remplie d'une bonne rasade de thé, à la surface duquel flottait une épaisse couche de beurre; c'était un thé de première qualité. Pendant que nous dégustions par petits coups ce brûlant liquide, la châtelaine reparut portant deux plats en bois doré, chargés, l'un de raisins secs et l'autre de noix. — Voilà des fruits de notre pays, nous dit Proul-Tamba, ils viennent dans une belle vallée qui est peu éloignée d'ici. Dans le ciel d'Occident, y a-t-il des fruits de cette espèce? — Oui, beaucoup. Oh! tu ne saurais croire tout le bien que tu nous fais en nous présentant de ces fruits, car ils nous rappellent notre partie... Et en disant ces mots, nous puisâmes au plat doré une pincée de raisins. Malheureusement ils n'étaient remarquables que par une peau âpre et coriace, et par une foule de grains qui craquaient sous la dent comme du gravier. Nous tournâmes nos regards vers les noix qui étaient d'une magnifique grosseur; mais nouvelle déception! La pulpe se trouvait si solidement enchâssée dans ses durs compartiments, que nous eûmes toutes les

---

(1) Le pou-lou est une étoffe de laine qui se fabrique à H'Lassa et dont il se fait une exportation considérable en Chine.

peines du monde à en extraire quelques parcelles avec l'extrémité de nos ongles. Nous retournâmes aux raisins secs, puis nous revînmes aux noix, nous promenant ainsi tour à tour d'un plat à l'autre, cherchant toujours, mais toujours vainement, de quoi calmer un peu les récriminations de notre estomac. Nous commençons à être convaincus que madame Proul-Tamba avait voulu nous jouer une mauvaise plaisanterie, lorsque nous vîmes apparaître deux vigoureux Thibétains portant une nouvelle table sur laquelle s'élevait un chevreau tout entier, surmonté d'une superbe cuisse de cerf. Cette apparition inattendue nous fit tressaillir, et un sourire involontaire dut annoncer à notre amphitryon combien son second service était accueilli favorablement. On enleva les peaux de raisin et les coques de noix, la bière thibétaine remplaça le thé beurré, et nous nous mîmes à l'œuvre avec une incomparable énergie.

« Quand nous eûmes glorieusement triomphé de ce repas homérique, nous offrîmes au grand-chef une écharpe de félicité, et nous remontâmes à cheval. Non loin du château féodal du fameux Proul-Tamba, nous rencontrâmes sur notre route une montagne calcaire, ayant à son sommet de grandes ouvertures, et portant sur ses flancs escarpés de nombreuses sentences bouddhiques gravées en caractères gigantesques. Tous les Thibétains de la caravane s'arrêtèrent et se prosternèrent trois fois, la face contre terre. Cette montagne servait de retraite à un Lama contemplatif pour lequel toutes les tribus de la province de Kham avaient une vénération profonde. D'après les récits des gens du pays, ce saint Lama s'était retiré depuis vingt-deux ans dans une des cavernes de la montagne. Depuis lors, il y était constamment resté sans en sor-

tir une seule fois, passant les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des dix mille vertus de Bouddha. Il n'était permis à personne d'aller le visiter; cependant, tous les trois ans, il donnait une grande audience de huit jours, et pendant ce temps, les dévots pouvaient se présenter librement dans sa cellule pour le consulter sur les choses passées, présentes et futures. Alors les grosses offrandes ne manquaient jamais d'affluer de toute part; mais le saint Lama ne gardait rien pour lui; il avait l'habitude de faire tout distribuer aux pauvres de la contrée. Qu'avait-il besoin d'ailleurs des richesses et des biens de ce monde? Sa cellule, creusée dans la roche vive, ne réclamait jamais la moindre réparation, sa robe jaune doublée de peaux de mouton, lui allait à toutes les saisons; chaque six jours seulement il prenait un repas composé d'un peu de thé et de farine d'orge, que les personnes charitables du voisinage lui faisaient passer par le moyen d'une longue corde, qui descendait du haut de la grotte jusqu'au pied de la montagne.

« Quelques Lamas s'étaient placés sous la conduite de cet ermite, et avaient résolu de suivre son genre de vie. Ils habitaient des cellules creusées aux environs de celle de leur maître; le plus célèbre de ces disciples était le père du grand Proul-Tamba. Il avait été, lui aussi, guerrier illustre, et n'avait jamais cessé d'être à la tête des peuples de ces contrées. Etant parvenu à un âge avancé, et voyant son fils capable de lui succéder, il lui avait donné le titre de grand-chef; s'étant ensuite rasé la tête et ayant endossé l'habit sacré des Lamas, il s'était retiré dans la solitude, laissant à des bras plus jeunes et plus vigoureux la charge de terminer la lutte qui s'était engagée entre es deux Houtouktou de la province de Kham.

« Le soleil n'était pas encore couché , lorsque nous arrivâmes aux portes de Wang-Tsa , éloigné de Bagoung d'une cinquantaine de lys. Wang-Tsa est un petit village aligné au pied d'une colline de terre noire , où croissent de grandes touffes de houx et de cyprès. Les maisons bâties avec cette terre noire donnent au village un aspect extrêmement sombre et funèbre. A Wang-Tsa , nous commencâmes à remarquer les traces de la guerre civile qui désolait ces contrées. Le corps-de-garde chinois , construit en grosses planches de sapin , avait été complètement brûlé. Les nombreux débris à moitié charbonnés qu'on rencontrait encore çà et là , nous servirent à faire , pendant toute la soirée , un feu magnifique.

« Le lendemain , aussitôt que nous nous mîmes en route , nous remarquâmes dans la caravane un singulier changement. Les chevaux et les bœufs étaient bien encore ceux que nous avions pris à Bagoung , mais tous les conducteurs tibétains avaient disparu , il n'en était pas resté un seul ; des femmes de Wang-Tsa les avaient remplacés. Ayant demandé la cause de cette nouvelle et surprenante organisation... — Aujourd'hui , nous répondit le lama Dehiam-Dchang , on doit arriver à Gaya , c'est un village ennemi : si les hommes y allaient , on ne pourrait s'empêcher de se battre , et les habitants de Gaya s'empareraient des animaux de la caravane ; les oulah étant conduits par des femmes , il n'y a rien à craindre. Des hommes qui auraient la lâcheté de se battre contre des femmes et de prendre les animaux confiés à leur garde , seraient méprisés de tout le monde : tels sont les usages de ces contrées... Nous ne fûmes pas peu surpris de rencontrer , parmi ces sauvages montagnes du Thibet , des habitudes et des sentiments si conformes aux mœurs

de notre patrie. C'était de la pure chevalerie française; nous étions donc quelque peu impatients de voir de quelle façon courtoise et galante les dames de Wang-Tsa seraient accueillies par les gentilshommes de Gaya.

« Après avoir franchi une grande montagne couverte de gros quartiers de rochers à moitié ensevelis dans de vieilles couches de neige, nous entrâmes dans une vallée entièrement livrée à la culture et dont la température était assez douce. On apercevait de loin, dans un enfoncement, les maisons de Gaya; elles étaient hautes, flanquées de tours d'observation, et assez semblables à des châteaux-forts. Lorsque nous fîmes à quelques centaines de pas de ce gros village, il en sortit tout à coup un formidable escadron de cavalerie qui se précipita avec impétuosité à l'encontre de la caravane. Tous ces cavaliers armés de fusils en bandouillère et de longues lances, paraissaient tout disposés à un coup de main; cependant toute leur humeur martiale s'évanouit, aussitôt qu'ils s'aperçurent que la troupe était conduite par des femmes. Ils se contentèrent de s'abandonner à de grands éclats de rire et de railler la couardise de leurs ennemis.

« Quand nous fîmes notre entrée à Gaya, hommes, femmes, enfants, tout le monde était en mouvement, de toute part on poussait des clameurs qui ne nous paraissaient nullement sympathiques. Il n'arriva toutefois aucun accident, nous allâmes mettre pied à terre dans la cour d'une grande maison à trois étages, et aussitôt que l'on eut dessellé les chevaux et déchargé les bœufs à long poil, les dames de Wang-Tsa burent à la hâte une bonne écuellée de thé beurré, qu'on eut la courtoisie de leur servir à la ronde, et, immédiatement après, elles s'en retournèrent avec leurs oulah.

« Nous trouvâmes à Gaya un logement assez confortable, mais nous ne savions pas trop à quelles conditions nous en sortirions. L'importante question des oulah préoccupait tout le monde. Personne cependant n'eut le courage de la poser franchement, et on alla se coucher en remettant au lendemain les affaires sérieuses.

« Le jour avait à peine paru que la cour de la maison où nous étions logés se trouva encombrée d'une foule de Thibétains, qui étaient venus délibérer sur le mode de taxer notre caravane. Du haut d'un balcon du second étage, nous pûmes jouir à notre aise du singulier spectacle que présentait cette assemblée délibérante. Parmi cette nombreuse multitude, il n'y avait pas un seul individu qui ne fût orateur. Tout le monde parlait à la fois, et à en juger par le timbre éclatant des voix et par l'impétueuse animation des gestes, il devait certes se prononcer là de bien belles harangues. On voyait des orateurs monter sur les bagages entassés dans la cour et s'en faire des tribunes, d'où ils dominaient l'assemblée. Il paraissait quelquefois que l'éloquence de la parole n'était pas suffisante pour porter la conviction dans les esprits, car on en venait aux coups, on se prenait aux cheveux et on se battait avec acharnement, jusqu'à ce qu'un tribun influent parvint à rappeler à l'ordre ses honorables confrères. Le calme n'était pas de longue durée; le tumulte et le désordre recommençaient bientôt avec une intensité qui allait toujours croissant. La chose devint si grave, que nous demeurâmes convaincus que ces gens-là ne parviendraient jamais à se mettre d'accord, qu'ils finiraient par tirer leurs sabres de leurs fourreaux et par se massacrer les uns les autres. En pensant ainsi, nous nous trompions étrangement. Après

que l'assemblée eut bien vociféré, hurlé, gesticulé et boxé pendant plus d'une heure, de grands éclats de rire se firent entendre ; la séance fut terminée et tout le monde se retira dans le plus grand calme. Deux hommes montèrent aussitôt au second étage où logeait l'état-major de la caravane. Ils annoncèrent à Ly-Kouo-Ngan que les chefs de famille de Gaya, après avoir délibéré sur l'organisation des oulah, avaient décidé qu'on fournirait gratis des animaux aux deux Lamas du ciel d'Occident et aux Thibétains de H'Las-sa ; mais que les Chinois seraient obligés de payer une demi-once d'argent pour un cheval, et un quart pour un bœuf à long poil... A cette nouvelle, Ly-Kouo-Ngan ramassa toutes ses forces et se mit à invectiver avec énergie contre ce qu'il appelait une tyrannie, une injustice. Les soldats chinois de la caravane, qui étaient présents, poussèrent les hauts cris, et firent des menaces dans l'intention d'intimider les délégués de l'Assemblée nationale de Gaya. Mais ceux-ci conservèrent une attitude admirablement fière et dédaigneuse. L'un d'eux fit un pas en avant, posa avec une certaine dignité sauvage sa main droite sur l'épaule de Ly-Kouo-Ngan, et après l'avoir fixé un instant avec ses grands yeux noirs ombragés d'épais sourcils : — Homme de la Chine, lui dit-il, écoute-moi. Crois-tu que pour un habitant de la vallée de Gaya, il y ait une grande différence entre couper la tête d'un Chinois ou celle d'un chevreau?... Dis-donc à tes soldats de ne pas faire les méchants et de ne pas proférer de grandes paroles... Est-ce qu'on a jamais vu qu'un renard ait pu intimider le terrible Yak des montagnes? Les oulah vont arriver à l'instant. Si vous ne les prenez pas, si vous ne partez pas aujourd'hui, demain le prix sera double. — Les Chinois entrevoyant que la violence ne

pourrait conduire qu'à de funestes résultats, eurent recours à la ruse et aux cajoleries. Mais tout fut inutile. Ly-Kouo-Ngan n'eut d'autre moyen pour terminer l'affaire que d'ouvrir son coffre fort, et de peser la somme demandée. Les oulah ne tardèrent pas à arriver, et l'on s'occupa avec activité de l'organisation de la caravane afin de quitter le plus tôt possible ce village de Gaya, que les Chinois trouvaient barbare et inhabitable, mais qui nous avait paru à nous extrêmement pittoresque.

« De Gaya à *Angti* où l'on devait changer les oulah, ce ne fut qu'une petite course de trente lys. Les Chinois étaient désespérés d'avoir été forcés de dépenser tant d'argent pour faire si peu de chemin. Mais ils n'étaient encore qu'au début de leurs misères, car nous devions rencontrer des tribus thibétaines, encore moins traitables que celles de Gaya.

« La neige qui nous avait donné quelques jours de répit depuis notre départ de *Tsiando*, vint de nouveau nous assaillir le soir même de notre arrivée à *Angti*. Pendant la nuit et le jour suivant elle tomba en si grande abondance que nous ne pouvions sortir de notre habitation sans en avoir jusqu'aux genoux. Pour comble d'infortune, nous avions à franchir, en quittant *Angti*, une des montagnes les plus escarpées et les plus dangereuses de cette route. L'itinéraire chinois s'exprimait ainsi : « A *Angti* on traverse une  
« grande montagne neigeuse. Le chemin est très-roide ;  
« les neiges accumulées ressemblent à une vapeur  
« argentée. Le brouillard que la montagne exhale  
« pénètre dans le corps et rend les Chinois malades. »

« Selon une tradition populaire du pays, dans les temps anciens, un chef de la tribu de *Angti*, guerrier fameux et redouté de tous les voisins, fut un jour en-



seveli sous une avalanche pendant qu'il traversait la montagne. Tous les efforts que l'on fit pour retrouver son corps, demeurèrent infructueux. Un saint Lama de cette époque ayant déclaré que le chef était devenu génie de la montagne, on lui éleva un temple qui subsiste encore, et où les voyageurs ne manquent jamais d'aller brûler quelques bâtons d'odeur avant de se mettre en route. Dans les temps d'orage, quand le vent souffle avec violence, le génie du mont Angti ne manque jamais d'apparaître. Il n'est personne dans le pays qui ne l'ait aperçu plusieurs fois. On le voit toujours monté sur un cheval rouge, il est revêtu de grands habits bleus et se promène tranquillement sur la crête de la montagne. S'il vient à rencontrer quelque voyageur, il le prend en croupe, et disparaît aussitôt au grand galop. Le cheval rouge étant tellement léger qu'il ne laisse jamais aucune trace même sur la neige, personne jusqu'à ce jour n'a pu découvrir la retraite du *cavalier blanc*; car c'est ainsi qu'on le nomme dans le pays.

« Pour notre compte, nous n'étions que médiocrement préoccupés de la rencontre du cheval rouge et du cavalier blanc. Ce que nous redoutions, c'était la montagne. Nous ne pouvions nous empêcher de trembler à la vue de l'effroyable quantité de neige qui était tombée, et qui devait rendre la route extrêmement dangereuse. Nous fûmes forcés d'attendre le retour du beau temps, et d'envoyer ensuite, comme nous l'avions pratiqué dans de semblables circonstances, quelques troupeaux de bœufs à long poil pour fouler la neige, et tracer un sentier sur la montagne.

« Nous demeurâmes cinq jours à Angti. Ly-Kouo-Ngan mit à profit cette longue halte, pour soigner la maladie de ses jambes, qui, de jour en jour, prenait un

caractère plus alarmant. La question des oulah fut longuement débattue dans plusieurs assemblées, et résolue enfin de la même manière qu'à Gaya, ce qui ne manqua pas de vexer beaucoup les Chinois, et de leur arracher de grandes clameurs.

« Ce que nous trouvâmes de plus remarquable à Angti ce fut, sans contredit, le Dheba ou chef de la tribu. Ce personnage, nommé Bomba, était tout au plus haut de trois pieds. Le sabre qu'il portait à la ceinture avait pour le moins deux fois la longueur de sa taille. Malgré cela cet homme avait un buste magnifique, et surtout une figure large, énergique, et d'une belle régularité. L'exiguïté de sa taille provenait d'un complet avortement des jambes, sans que pourtant ses pieds présentassent aucune difformité. Ce manque presque total de jambes, n'empêchait pas le chef de la tribu de Angti d'être d'une activité surprenante. On le voyait sans cesse aller et venir avec autant d'agilité que les plus ingambes. Il ne pouvait pas, à la vérité, faire de grands pas, mais il y suppléait par la rapidité de ses mouvements. A force de rouler à droite et à gauche, de bondir et de rebondir, il arrivait toujours aussitôt que les autres. Il était, disait-on, le plus habile cavalier, et le guerrier le plus intrépide de la tribu. Quand on l'avait une fois hissé sur son cheval, où il se tenait en même temps debout et assis, il était invincible. Dans les assemblées populaires, que les montagnards de ces contrées ont coutume de tenir fréquemment et toujours en plein air, pour traiter toutes les questions d'intérêt public et privé, le chef Bomba se faisait toujours remarquer par l'ascendant de son éloquence et de son caractère. Quand on débattait à Angti la taxe des oulah, on ne voyait, on n'entendait que l'étonnant Bomba, Perché sur les épaules d'un gros et grand monta-

gnard, il parcourait comme un géant l'assemblée tumultueuse et la dominait par sa parole et par son geste, encore plus que par sa stature gigantesque.

« Le chef de Angti ne laissa passer aucune occasion de nous donner des témoignages particuliers de bienveillance et de sympathie. Un jour il nous invita à dîner chez lui. Cette invitation avait le double but d'exercer d'abord à notre égard un devoir d'hospitalité, et en second lieu de piquer la jalousie des Chinois qu'il détestait et méprisait de toute son âme. Après le dîner qui n'offrit de remarquable qu'une grande profusion de viande crue et bouillie, et un thé richement saturé de beurre, il nous fit visiter une salle remplie de tableaux et d'armures de toute espèce. Les tableaux qui tapissaient les murs étaient des portraits grossièrement coloriés, représentant les plus illustres ancêtres de la famille des Bomba. On y voyait une nombreuse collection de Lamas de tout âge et de toute dignité, et quelques guerriers en costume de bataille. Les armes étaient nombreuses et d'une grande variété. Il y avait des lances, des flèches, des sabres à deux tranchants, en spirale et en forme de scie, des tridents, de longs bâtons armés de grosses boules de fer et des fusils à mèche, dont les culasses affectaient les formes les plus bizarres. Les armes défensives étaient des boucliers ronds, en cuir de yak sauvage, et mailletés avec des clous en cuivre rouge, des brassards et des cuissards en lames de cuivre, et des camisoles en fil de fer, d'un tissu épais et serré et conservant malgré cela beaucoup d'élasticité. Le chef Bomba nous dit que les camisoles étaient des armures des temps anciens; qu'on les avait laissées de côté depuis que l'usage du fusil était devenu général dans leurs contrées. Les Thibétains, comme nous l'avons dit, sont trop indifférents en matière de

chronologie, pour qu'ils puissent assigner l'époque où ils ont commencé à se servir des armes à feu. Il est présumable, pourtant, qu'ils n'auront connu la poudre à canon que vers le treizième siècle, du temps des guerres de Teheng-Khi-Khan qui avait, comme on sait, de l'artillerie dans ses armées. Une chose assez remarquable, c'est que parmi les montagnes du Thibet, aussi bien que dans l'empire chinois et dans les steppes de la Tartarie, il n'est personne qui ne sache fabriquer la poudre : chaque famille en fait pour son usage. En traversant la province de Kham, nous avons remarqué des femmes et des enfants activement occupés à broyer le charbon, le soufre et le salpêtre. La poudre de ces peuples ne vaut certainement pas celle d'Europe ; cependant, quand on en met dans un canon de fusil avec une balle par dessus, elle a assez de force pour pousser la balle et l'envoyer tuer des cerfs à la chasse, et des hommes à la guerre.

« Après cinq jours de repos, nous reprîmes notre route, et la caravane se mit à gravir la haute montagne de Angti. Nous ne rencontrâmes ni cheval rouge, ni cavalier blanc ; aucun génie ne nous prit en croupe pour nous emmener dans sa solitude. De tout côté nous ne vîmes que de la neige, mais une neige si abondante que nulle part, même sur les montagnes les plus fameuses, nous n'en avons jamais trouvé une quantité si effroyable. Souvent les guides montés sur des bœufs à long poil disparaissaient entièrement dans des gouffres dont ils ne pouvaient se débarrasser qu'avec de grandes difficultés. Plus d'une fois nous fûmes sur le point de rebrousser chemin, et de renoncer à l'espérance de parvenir au sommet.

« La petite caravane sinico-thétaine qui s'était jointe à nous à Tsiamdo, et qui depuis lors ne nous

avait jamais abandonnés, présentait un spectacle digne de la plus grande compassion. On oubliait, en quelque sorte, ses propres souffrances, en voyant ces pauvres petites créatures presque à chaque pas enveloppées de neige, et ayant à peine la force de crier et de se lamenter. Nous admirâmes l'intrépidité et l'énergie de cette mère thibétaine qui savait, pour ainsi dire, se multiplier pour voler au secours de ses nombreux enfants, et qui puisait dans la tendresse maternelle des forces surhumaines.

« La montagne de Angti est si haute et si escarpée, qu'il nous fallut la journée tout entière pour la gravir et la descendre. Le soleil était déjà couché quand nous achevâmes de rouler au bas. Nous nous arrêtâmes quelques minutes sous des tentes noires habitées par des bergers nomades, nous avalâmes quelques poignées de tsamba délayé dans du thé salé, et nous nous remîmes en route, en suivant une vallée rocailleuse où la neige était totalement fondue. Nous longeâmes, pendant deux heures, dans l'obscurité la plus profonde, les bords escarpés d'une rivière dont nous entendions les eaux sans les voir. A chaque instant nous tremblions d'y être précipités. Mais les animaux qui avaient l'expérience du chemin et que nous abandonnâmes à leur instinct, nous conduisirent sans malheur jusqu'à *Djaya*.

« Notre arrivée au milieu de la nuit mit toute la ville en commotion. Les chiens, par leurs aboiements acharnés, commencèrent à donner l'alarme. Bientôt toutes les portes des maisons s'ouvrirent, et les habitants de la ville se répandirent en tumulte dans les rues avec des lanternes en corne, des torches et des armes de toute espèce. On croyait généralement que c'était une invasion des ennemis. Mais à mesure qu'on remarquait l'allure pacifique et même un peu tremblante de

la caravane, les esprits se calmaient, et chacun rentrait chez soi. Il était plus de minuit quand nous pûmes enfin dérouler nos couvertures et prendre un peu de sommeil. Nous nous couchâmes après avoir statué qu'on s'arrêterait un jour à Djaya. Ce n'était pas trop d'un jour de repos après avoir traversé la fameuse montagne de Angti.

« Djaya est, comme nous l'avons déjà dit, la résidence du jeune Lama Houtouktou, qui pour lors était en guerre avec celui de Tsiamdo. La ville située dans une belle vallée est assez vaste; mais au moment où nous y passâmes, elle était à moitié ruinée. Il y avait tout au plus une vingtaine de jours quelle avait été attaquée par les partisans du grand Houtouktou. Les deux partis s'étaient livrés, nous dit-on, des combats terribles, et de part et d'autre les victimes avaient été nombreuses. En parcourant la ville nous vîmes des quartiers totalement ravagés par la flamme. Il ne restait plus que d'énormes amas de pierres calcinées, et des boiseries réduites en charbon. Tous les arbres de la vallée avaient été coupés, et le piétinement des chevaux avait ravagé et bouleversé de fond en comble les champs cultivés. La célèbre Lamazerie de Djaya était déserte. Les cellules des Lamas et le mur de plus de cent toises de circonférence qui les entourait, tout avait été démoli, et n'offrait plus qu'un horrible amas de ruines. On n'avait respecté que les principaux temples de Bouddha.

« Un peu avant d'arriver à la station de *Adzou-Thang*, nous rejoignîmes la troupe qui accompagnait le cercueil du *Leang-Tai*, décédé à Bagoung. Le fils, lui aussi, venait de mourir dans une tente noire, après quelques heures d'une affreuse agonie. La caravane n'ayant plus de chef se trouvait dans une désorganisation complète; la plupart des soldats de l'escorte s'étaient

dispersés après avoir pillé les bagages de leurs Mandarins : trois seulement étaient restés à leurs poste et s'occupaient des moyens d'effectuer le transport de ces deux cadavres jusqu'en Chine. Ils désespéraient de pouvoir continuer leur route en si petit nombre ; aussi l'arrivée de notre caravane les tira-t-elle d'un grand embarras. Le convoi du père avait été convenablement organisé à Bagoung ; restait celui du fils. Les porteurs de son palanquin n'avaient pas voulu s'en charger, parce qu'ils prévoyaient qu'on ne trouverait pas assez d'argent pour les payer. Placer le cercueil sur un bœuf de charge était une mesure impraticable ; jamais on n'eût pu décider les conducteurs thibétains à porter sur un de leurs animaux un cadavre, et surtout le cadavre d'un Chinois. Il fallut donc user de ruse. Le corps du nouveau défunt fut secrètement coupé en quatre parties, puis arrimé dans une caisse qu'on abandonna sans distinction parmi les bagages. On fit croire aux Thibétains que pour honorer la piété filiale, le corps du fils avait été déposé à côté de celui du père dans le même cercueil.

« Ces deux cadavres que nous nous étions adjoints pour compagnons de route, donnèrent à la caravane un aspect triste, funèbre, et qui agissait fortement sur l'imagination des Chinois. Ly, le Pacificateur des royaumes, dont les forces allaient tous les jours s'affaiblissant, en était surtout épouvanté ; il eût bien voulu éloigner de lui ce sinistre spectacle, mais il ne l'eût pu sans s'exposer à l'accusation terrible d'avoir mis des obstacles à la sépulture de deux Mandarins morts en pays étranger.

« De Adzou-Thang nous allâmes coucher et changer les oulah dans un petit village de la vallée de *Ché-Pan-Keou* (vallée des Ardoises). Selon le témoignage

de l'itinéraire chinois, les habitants de cette vallée sont des gens *très-grossiers, méchants et indociles* ; ce qui signifie, en d'autres termes, qu'ils n'ont pas peur des Chinois, et qu'ils sont dans l'habitude de leur faire bien payer les yaks et les chevaux qu'ils leur fournissent.

La vallée de Ché-Pan-Keou, comme l'indique son nom, abonde en carrières de schiste argileux. Les Thibétains de ces contrées en retirent de belles feuilles d'ardoise dont ils recouvrent les plates-formes de leurs maisons ; ils sont aussi dans l'usage d'en extraire des lames très-épaisses, et de graver dessus des images de Bouddha avec la formule : *Om, Mani, Padmé, Houm*. Ces ardoises sont d'un grain extrêmement fin : les petites parcelles de mica ou de talc qu'elles renferment leur donnent un lustre brillant et soyeux.

« Le ruisseau qui coule au centre de la vallée contient une grande quantité de poudre d'or : les gens du pays ne négligent pas de la recueillir et de la purifier. En nous promenant le long de ce ruisseau, nous avons trouvé plusieurs fragments de creusets où étaient encore attachées de nombreuses parcelles d'or ; nous les montrâmes au Pacificateur des royaumes, et cette vue sembla ranimer ses forces et resserrer les liens qui l'attachaient à la vie. Sa figure s'empourpra soudainement, ses yeux presque éteints pétillèrent d'un feu inaccoutumé ; on eût dit que la vue de quelques grains d'or lui avait fait complètement oublier et sa maladie, et les deux cadavres qui l'escortaient.

« Les daims musqués abondent dans la vallée schisteuse. Quoique cet animal, ami des froids climats, se rencontre sur presque toutes les montagnes du Thibet, cependant nulle part, peut-être, on n'en voit un aussi grand nombre qu'aux environs de Ché-Pan-Keou : les pins, les cèdres, les houx et les cyprès qui recouvrent



ce pays contribuent sans doute beaucoup à y attirer ces animaux qui affectionnent, d'une manière particulière, les racines de ces arbres à odeur forte et aromatique.

« Le daim musqué est de la hauteur d'un chevroton ; il a la tête petite, le museau pointu et orné de longues moustaches blanchâtres ; ses jambes sont fines et sa croupe large et épaisse ; deux dents longues et recourbées qui sortent de sa mâchoire supérieure lui servent à arracher du sol les racines parfumées qui font sa nourriture ; son poil a généralement de deux à trois pouces de longueur, il est creux comme celui de presque tous les animaux qui vivent vers le nord des monts Hymalaya, extrêmement rude et toujours hérissé ; sa couleur est noire à la partie inférieure, blanche au milieu et tirant sur le gris à la partie supérieure. Une vessie suspendue sous le ventre, du côté du nombril, renferme la substance précieuse du muse.

« Les habitants de la vallée schisteuse prennent à la chasse une quantité si considérable de daims musqués, que dans leurs maisons on ne voit de toute part que des peaux de cet animal suspendues à des chevilles plantées aux murs. Ils utilisent le poil pour rembourrer les épais coussins où ils sont accroupis pendant le jour et les espèces de matelas qui leur servent de lit. Ils trouvent dans le muse la source d'un commerce très-lucratif avec les Chinois.

« Le lendemain de notre arrivée à Ché-Pan-Keou, nous dîmes adieu aux habitants de la vallée, et nous continuâmes notre route. Dans les trois stations qui suivirent, on fut encore sans pitié sur la question des oulah. Les Chinois de la caravane étaient exaspérés de la conduite de ces montagnards sauvages qui, disaient-ils, n'entendaient rien aux rites et n'avaient au-

cune idée du juste et de l'injuste. Pour notre compte, nous nous sentions au contraire de la sympathie pour ces hommes à tempérament rude et vigoureusement trempés. Leurs manières, il est vrai, étaient peu raffinées, mais leur naturel était la générosité et la franchise même ; à nos yeux, le fond emportait la forme.

« Nous arrivâmes enfin à Kiang-Tsa, et les Chinois commencèrent à respirer, car nous entrions dans un pays moins hostile. Kiang-Tsa est une vallée très-fertile et dont les habitants paraissent vivre dans l'aisance. On remarque parmi eux, outre les soldats du poste, un grand nombre de Chinois des provinces du Se-Tchouan et du Yun-Nan, qui tiennent quelques boutiques de commerce et exercent les arts et les métiers de première nécessité. Peu d'années, dit-on, leur suffirent pour faire dans ce pays une assez jolie fortune. Les deux Mandarins militaires de Kiang-Tsa, qui avaient été compagnons d'armes de Ly-Kouo-Ngan, furent effrayés de l'état déplorable dans lequel ils le trouvèrent réduit et lui conseillèrent fortement de continuer sa route en palanquin. Nous joignîmes nos instances aux leurs, et nous eûmes le bonheur de triompher de l'avarice du Pacificateur des royaumes. Il parut enfin comprendre qu'un mort n'avait pas besoin d'argent, et qu'avant tout il fallait songer à conserver sa vie. Le fils du Mandarin Pey semblait être mort fort à propos pour mettre à la disposition de Ly-Kouo-Ngan son palanquin et ses huit porteurs chinois. Le tout se trouvait à Kiang-Tsa. On s'arrêta un jour pour faire quelques réparations au palanquin et pour donner aux porteurs le temps de préparer leurs sandales de voyage.

« Les contrées que nous rencontrâmes au sud de Kiang-Tsa, nous parurent moins froides et moins stériles que celles que nous avons parcourues précédem-

ment. Le sol allait en inclinant d'une manière très-sensible. Nous étions bien encore constamment environnés de montagnes, mais elles perdaient peu à peu leur aspect triste et sauvage ; on ne voyait plus ces formes menaçantes, ces gigantesques masses de granit aux découpures brusques et perpendiculaires. Les grandes herbes et les forêts apparaissaient de toute part ; les animaux devenaient plus nombreux ; tout annonçait que nous avancions rapidement vers des climats plus tempérés. Les cimes seules des montagnes avaient encore conservé leurs couronnes de neiges et de glaçons.

« Quatre jours après notre départ de Kiang-Tsa , nous arrivâmes sur les bords du Kin-Cha-Kiang, fleuve à sable d'or (1), que nous avons déjà traversé sur la glace avec l'ambassade thibétaine, deux mois avant d'arriver à H'Lassa. Au milieu des belles plaines de la Chine, ce fleuve magnifique roule ses ondes bleues avec une imposante majesté ; mais parmi les montagnes du Thibet, il bondit sans cesse et précipite la grande masse de ses eaux au fond des gorges et des vallées, avec une impétuosité et des mugissements épouvantables. A l'endroit où nous rencontrâmes le fleuve, il était encaissé entre deux montagnes, dont les flancs escarpés se dressant perpendiculairement sur ses bords, lui faisaient un lit étroit, mais d'une grande profondeur. Les eaux couraient rapidement, en faisant entendre un bruit sourd et lugubre. De temps en temps on voyait avancer d'énormes quartiers de glace qui, après avoir tour-

---

(1) Ce fleuve, vers sa source, porte le nom mongol de *Mourouï ous-sou*, fleuve tortueux. Dans son cours à travers la Chine, et à son embouchure, il est appelé *Yang-tche-Kiang*, fleuve fils de la mer. Les Européens le nomment *fleuve bleu*.

noyé dans mille remous, allaient se briser avec fracas contre les aspérités de la montagne.

« Nous suivîmes la rive droite du Kin-Cha-Kiang pendant une demi-journée. Vers midi, nous arrivâmes à un petit village où nous trouvâmes disposé à l'avance tout ce qui était nécessaire pour le passage du fleuve. La caravane se divisa sur quatre grands bateaux plats, et dans peu de temps nous fûmes sur la rive opposée. Non loin du bord, à l'entrée d'une étroite vallée, était la station de Tchou-Pa-Loung. Le Dhéba du lieu nous fournit pour souper d'excellents poissons frais, et pour dormir une chambre très-bien fermée à tous les vents, et d'épais matelas bourrés avec des poils de daims musqués.

« Le lendemain nous cotoyâmes une maigre rivière qui va se réunir au fleuve à sable d'or. Notre cœur était plus épanoui que de coutume, car on nous avait annoncé que le jour même nous arriverions dans une contrée ravissante. Chemin faisant nous portions donc nos regards de côté et d'autre, avec une inquiète curiosité ; de temps en temps, nous nous dressions sur nos étriers pour voir de plus haut ; mais le tableau ne se hâtait pas de devenir poétique. A notre gauche, nous avions toujours la susdite rivière, sautillant prosaïquement à travers d'énormes cailloux, et à notre droite une grosse montagne rousse, triste, décharnée et coupée en tout sens par de profonds ravins ; des paquets de nuages blancs, poussés par un vent piquant, glissaient sur les flancs de la montagne et allaient former devant nous un sombre horizon de brouillards.

« Vers midi, la caravane s'arrêta dans une mesure pour boire une écuellée de thé et manger une poignée de tsamba ; ensuite, nous grimpâmes jusqu'au sommet de la montagne rousse, et du haut de ce grand obser-

vatoire nous admirâmes à notre droite la magnifique, la ravissante plaine de *Bathang* (1). Nous nous trouvâmes transportés tout à coup et comme par enchantement en présence d'une contrée qui offrait à nos regards toutes les merveilles de la végétation la plus riche et la plus variée. Le contraste surtout était saisissant. D'un côté, un pays stérile, sombre, montagneux et presque toujours désert; de l'autre, au contraire, une riante plaine, où de nombreux habitants se livraient, au milieu de fertiles campagnes, aux travaux de la vie agricole. L'itinéraire chinois dit : « Le canton « de Bathang est une belle plaine de mille lys de longueur, bien arrosée par des ruisseaux et des sources; « le ciel y est clair, le climat agréable, et tout y ré- « jouit le cœur et les yeux de l'homme. » Nous descendîmes à la hâte le versant de la montagne, et nous continuâmes notre route dans un véritable jardin, parmi les arbres en fleurs et le long des vertes rizières. Une douce chaleur pénétra peu à peu nos membres, et bientôt nous sentîmes la pesanteur de nos habits fourrés. Il y avait plus de deux ans que nous n'avions sué; il nous semblait tout drôle d'avoir chaud sans être devant un bon feu.

« Aux environs de la ville de Bathang, les soldats de la garnison se trouvèrent en ligne pour rendre les honneurs militaires au Pacificateur des royaumes qui, empaqueté au fond de son palanquin, passa au milieu des rangs d'une façon très-peu guerrière. La population tibétaine, qui était toute sur pied, accompagna la caravane jusqu'à une belle pagode chinoise qui devait nous servir de logement. Le soir même les Mandarins

---

(1) Bathang signifie en tibétain *Plaine des vaches*.

de la garnison chinoise et les grands Lamas de la ville vinrent nous rendre visite, et nous faire des offrandes de viande de bœuf et de mouton, de beurre, de farine, de chandelles, de lard, de riz, de noix, de raisins, d'abricots, et de plusieurs autres produits de la contrée.

« La ville de Bathang est grande et très-populeuse. Ses habitants paraissent vivre dans l'aisance. Les Lamas y sont très-nombreux, comme dans toutes les villes thibétaines. La principale Lamazerie, qu'on nomme le grand-couvent de *Ba*, a pour supérieur un *Khampo* qui tient son autorité spirituelle du Talé-Lama de H'Lassa.

« La puissance temporelle du Talé-Lama finit à Bathang. Les frontières du Thibet proprement dit, furent fixées en 1726 à la suite d'une grande guerre que les Thibétains eurent avec les Chinois. Deux jours avant d'arriver à Bathang, on rencontre au sommet de la montagne *Mang-Ling* un monument en pierre indiquant ce qui fut réglé à cette époque entre le gouvernement de H'Lassa et celui de Pékin au sujet des limites. Actuellement les contrées situées à l'est de Bathang sont indépendantes de H'Lassa sous le rapport temporel. Elles sont gouvernées par des *Tou-sse*, espèce de princes feudataires institués à leur origine par l'empereur chinois et reconnaissant encore aujourd'hui son autorité suzeraine. Ces petits souverains sont tenus de se rendre à Pékin tous les trois ans pour offrir leur tribut à l'empereur.

« Nous nous arrêtàmes à Bathang pendant trois jours. La maladie de notre conducteur *Ly-Kouo-Ngan* fut la cause de ce retard. Les fatigues journalières de cette longue route avait tellement accablé ce pauvre Mandarin, qu'il était dans un état presque désespéré. Son meilleur parti était de profiter du beau climat de

Bathang et de laisser la caravane poursuivre sa route. Ses amis le lui conseillèrent, mais ce fut vainement. Il voulut continuer le voyage, et chercha par tous les moyens imaginables à se faire illusion sur la gravité de son mal. Pour notre compte, nous jugeâmes son état si dangereux, que nous crûmes devoir profiter du repos et du calme dont nous jouissions à Bathang pour lui parler sérieusement de son âme et de l'éternité. Les conversations que nous avons eues en route l'avaient déjà suffisamment éclairé sur les principales vérités du Christianisme. Il ne s'agissait plus que de lui faire voir bien clair dans sa position, et de le convaincre de l'urgence d'entrer franchement et définitivement dans la voie du salut. Ly-Kouo-Ngan fut tout à fait de notre avis. Il trouva que nos observations surabondaient en raison. Il nous parla lui-même fort éloquemment de la fragilité et de la brièveté de la vie, des vanités du monde, de l'impenétrabilité des décrets de Dieu, de l'importance du salut, de la vérité de la religion chrétienne, et de l'obligation pour tout homme de l'embrasser. Il nous dit sur tout cela des choses très-sensées et très-touchantes. Mais quand il fallait conclure, en venir à la pratique, en un mot se déclarer chrétien, tout se détraquait. Il voulait absolument attendre d'être arrivé dans sa famille, et d'avoir abdiqué son mandarinat. Nous eûmes beau lui représenter le danger auquel il s'exposait en ajournant cette grande affaire, tout fut inutile.—Tant que je suis Mandarin de l'empereur, disait-il, je ne puis me mettre au service du Seigneur du ciel. Il avait logé cette idée absurde si avant dans son cerveau, qu'il n'y eut pas moyen de l'en arracher.

« En quittant le poste de Bathang, nous fûmes contraints de remonter pendant quelque temps tout à fait vers le nord pour reprendre la direction de l'est ; car

depuis notre départ de Tsiamdo, pendant vingt jours consécutifs, nous n'avions cessé un instant de descendre vers le midi. Les caravanes sont obligées d'allonger la route d'une manière considérable, afin d'aller chercher un endroit où l'on puisse passer avec quelque sécurité le grand fleuve Kin-Cha-Kiang.

« Notre première journée de marche, en nous éloignant de Bathang, fut pleine de charme, car nous cheminâmes avec une douce température à travers des paysages d'un ravissante variété. L'étroit sentier que nous suivions était continuellement bordé de saules, de grenadiers et d'abricotiers en fleurs. Le jour suivant nous retombâmes au milieu des horreurs et des dangers de notre ancienne route. Nous eûmes à gravir une montagne extrêmement élevée, sur laquelle nous fûmes impitoyablement fustigés par la neige et le vent du nord. C'était une véritable réaction contre le sybaritisme que nous avons savouré dans la plaine tiède et fleurie de Bathang. Au pied de la montagne, la neige fut remplacée par une pluie abondante et glaciale qui s'infiltrait jusqu'à la moelle des os. Pour comble d'infortune, nous fûmes forcés de passer la nuit dans une habitation, dont le toit largement crevassé en plusieurs endroits, donnait un libre passage au vent et à la pluie. Nous étions cependant tellement exténués de fatigue, que cela ne nous empêcha pas trop de dormir. Le lendemain nous nous éveillâmes dans la boue; nous trouvâmes nos couvertures entièrement imbibées, et nos membres roidis par le froid. Nous fûmes obligés de nous frictionner violemment avec des morceaux de glace pour faire reprendre au sang sa circulation. L'abominable hameau qui nous procura cet abominable logis, porte le nom de *Ta-So*.

« En sortant de la vallée de Ta-So, on monte par une



étroite gorge à un plateau que nous trouvâmes encombré de neige. De là nous entrâmes dans une forêt magnifique, la plus belle que nous ayons vue dans les montagnes du Thibet. Les pins, les cèdres et les houx entrelaçaient leurs vigoureuses branches et formaient un dôme de verdure impénétrable au soleil, et sous lequel on se trouve bien mieux à l'abri de la pluie et de la neige que dans les maison de Ta-So. Les branches et les troncs de ces grands arbres sont recouverts d'une mousse épaisse qui se prolonge en longs filaments extrêmement déliés. Quand cette mousse filandreuse est récente, elle est d'une jolie couleur verte, mais lorsqu'elle est vieillie, elle est noire et ressemble exactement à de longues touffes de cheveux sales et mal peignés. Il n'est rien de monstrueux et de fantastique, comme ces vieux pins qui portent un nombre infini de longues chevelures suspendues à leurs branches. Le houx épineux, qu'on rencontre sur les montagnes du Thibet, est remarquable par le prodigieux développement qu'il acquiert. En Europe il ne dépasse jamais la taille d'un arbuste, mais là il s'élève toujours à la proportion d'un grand arbre. S'il ne devient pas tout à fait aussi haut que le pin, il rivalise avec lui par la grosseur du tronc ; il lui est même supérieur par la richesse et l'abondance de son feuillage.

« Cette journée de marche fut longue et fatigante. Il était nuit close quand nous arrivâmes à la station de *Samba* où nous devions changer les oulah. Nous étions sur le point de nous coucher, quand on remarqua qu'il manquait un Thibétain de l'escorte. C'était précisément celui qui avait été désigné pour notre domestique. On le chercha avec soin, mais en vain, dans tous les recoins du petit village où nous venions d'arriver. On conclut qu'il s'était égaré dans la forêt. La

première pensée fut d'envoyer à sa découverte, mais avec la nuit obscure qu'il faisait, comment trouver un homme dans cette vaste et épaisse forêt ? On se contenta de se rendre en troupe sur une colline voisine, de pousser des cris, et d'allumer un grand feu. Vers minuit le voyageur égaré reparut presque mourant de fatigue. Il portait sur son dos la selle de son cheval, qui, trouvant sans doute, la route trop longue, avait jugé à propos de se coucher au milieu de la forêt, sans avoir voulu se relever. Le retour de ce pauvre jeune homme combla de joie tout le monde, et chacun alla prendre un peu de sommeil.

« Le lendemain on se leva tard. Pendant que les habitants de *Samba* conduisaient les chevaux et les bêtes de somme pour l'organisation de la caravane, nous allâmes faire une petite promenade, et jeter un coup d'œil sur cette contrée où nous étions arrivés de nuit. Le village de Samba est un assemblage d'une trentaine de maisonnettes construites avec de gros cailloux et grossièrement cimentées, les unes avec de la bouse de vache, les autres avec de la boue. L'aspect du village est triste, mais les environs sont assez riants. Deux ruisseaux venant l'un de l'ouest, l'autre du sud, opèrent leur jonction tout près du village, et donnent naissance à une rivière qui roule ses eaux transparentes à travers une vaste prairie. Un petit pont de bois peint en rouge, des troupeaux de chèvres et de bœufs à long poil qui folâtraient parmi les pâturages, des cigognes et des canards sauvages qui pêchaient leur déjeuner sur les bords de l'eau, quelques cyprès gigantesques disséminés ça et là, la fumée même qui s'élevait des cases thibétaines et que le vent chassait doucement le long des coteaux voisins, tout contribuait à donner de la vie et du charme à ce tableau. Le ciel du reste était pur

et serein ; déjà le soleil , ayant fait un peu de chemin au dessus de l'horizon , nous promettait un beau jour et une douce température.

« Nous retournâmes au logis en continuant à pas lents notre promenade. La caravane était organisée et sur le point de se mettre en route. Les bêtes à laine étaient chargées de leurs fardeaux ; les cavaliers, la robe retroussée et le fouet à la main , étaient prêts à monter à cheval. — Nous sommes en retard , dimes-nous , pressons le pas... et , d'une course , nous fûmes à notre poste. — Pourquoi vous hâter ? nous dit un soldat chinois, Ly-Kouo-Ngan n'est pas prêt ; il n'a pas encore ouvert la porte de sa chambre. — Aujourd'hui , répondimes-nous, il n'y a pas de grande montagne ; le temps est beau ; rien n'empêche de partir un peu tard... Cependant, va avertir le Mandarin que la caravane est prête... Le soldat poussa la porte et entra dans la chambre de Ly-Kouo-Ngan. Il ressortit à l'instant pâle et les yeux hagards. — Ly-Kouo-Ngan est mort ! nous dit-il à voix basse. Nous nous précipitâmes dans la chambre, et nous vîmes l'infortuné Mandarin étendu sur son grabat, la bouche entr'ouverte, les dents serrées et les yeux crispés par la mort. Nous plaçâmes la main sur son cœur, et sa poitrine se souleva lentement. Il y avait encore un faible reste de vie ; mais tout espoir était perdu. L'agonisant avait tout à fait perdu l'usage de ses sens ; il poussa encore quelques râlements et rendit le dernier soupir. Les humeurs dont ses jambes étaient engorgées avaient reflué à sa poitrine et l'avaient étouffé.

« La mort de notre conducteur n'avait pas été imprévue ; elle n'avait, au fond, rien qui dût surprendre, mais elle était arrivée d'une manière si triste et si pitoyable, que tout le monde en fut bouleversé. Pour

nous, en particulier, nous en fûmes attristés au-delà de toute expression. Nous regrettâmes amèrement qu'il ne nous eût pas été donné d'assister à la dernière heure de cet infortuné, que nous désirions tant faire passer des ténèbres du paganisme aux clartés de la foi. Oh ! que les décrets de Dieu sont impénétrables !... Une pensée d'espérance, pourtant, peut encore se mêler à nos justes motifs de crainte : puisque cette pauvre âme était suffisamment éclairée des vérités de la religion, il est permis de penser que Dieu, dans son infinie miséricorde, lui aura peut-être accordé, au dernier moment, la grâce du baptême de désir.

« Ce jour-là, la caravane ne se mit pas en marche ; les animaux furent dessellés et renvoyés au pâturage, puis les soldats de l'escorte disposèrent tout ce qui était nécessaire, d'après les rites chinois, pour transporter le corps de leur Mandarin jusque dans sa famille. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de tout ce qui fut fait à ce sujet, parce que ce qui concerne les mœurs, les usages et les cérémonies des Chinois, trouvera sa place ailleurs. Nous dirons seulement que le défunt fut enveloppé dans un grand linceul qui lui avait été donné par le Bouddha vivant de Djachi-Loumbo : ce linceul à fond blanc était entièrement recouvert de sentences thibétaines et d'images de Bouddha imprimées en noir. Les Thibétains et autres Bouddhistes ont une confiance illimitée aux suaires imprimés qui sont distribués par le Talé-Lama et le Boudchou-Remboutchi ; ils sont persuadés que ceux qui ont le bonheur d'y être enveloppés après leur mort ne peuvent manquer d'avoir une heureuse transmigration.

« Par la mort de Ly-Kouo-Ngan, la caravane se trouva sans chef et sans conducteur. Il y avait bien le lama Dsiam-Dchang, à qui le pouvoir eût

dû revenir de droit et par une succession légitime ; mais les soldats chinois n'étant que très-peu disposés à reconnaître son autorité, nous passâmes de l'état monarchique à la forme républicaine démocratique. Cet état de choses dura tout au plus une demi-journée. Nous étant aperçu que les gens de la caravane, soit Thibétains, soit Chinois, n'étaient pas encore mûrs pour un gouvernement si parfait ; considérant que l'anarchie débordait de toutes parts, et que les affaires menaçaient d'aller à la débandade ; n'envisageant enfin que l'intérêt public, et voulant assurer le salut de la caravane, nous nous emparâmes de la dictature. Nous lançâmes immédiatement force décrets, afin que tout fût prêt le lendemain à la pointe du jour, pour nous remettre en route. Le besoin d'être gouverné se faisait tellement sentir, que personne ne s'avisa de faire de l'opposition, et que nous fûmes obéis ponctuellement.

« A l'heure fixée, nous nous éloignâmes de Samba. La caravane avait un aspect mélancolique et sombre. Avec ses trois cadavres, elle ressemblait absolument à un convoi funèbre. Après trois jours de marche à travers des montagnes, où nous rencontrâmes, à l'ordinaire, du vent, de la neige et du froid, nous arrivâmes au poste de *Lithang* (1). Le gouvernement chinois y tient un magasin de vivres et une garnison composée d'une centaine de soldats. Les Mandarins de *Lithang* sont : un Léang-Tai, un Cheou-Pei et deux Pa-Tsoung. Quelques minutes après notre arrivée, ces messieurs vinrent nous rendre visite ; avant toutes choses, il fut longuement parlé de la maladie et de la mort de notre conducteur : ensuite, il fallut

---

(1) *Lithang* veut dire : plaine à cuivre.

dire quelle était notre qualité et à quel titre nous étions dans la caravane. Pour toute explication, nous exhibâmes une longue et large pancarte munie du cachet et de la signature de l'ambassadeur Ki-Chan, et contenant les instructions qui avaient été données à Ly-Kouo-Ngan à notre sujet. — C'est bien, c'est bien, nous dirent ces personnages; la mort de Ly-Kouo-Ngan ne doit rien changer à votre position; vous serez bien traités partout où vous passerez. Jusqu'à ce jour, vous avez toujours vécu en paix avec les gens de la caravane, certainement la bonne harmonie durera jusqu'au bout. Nous l'espérions bien aussi; cependant, comme, vu la fragilité humaine, il pouvait s'élever en route des difficultés, surtout parmi les soldats chinois, nous désirions beaucoup avoir avec nous un Mandarin responsable; nous en fîmes la demande, et on nous répondit que des quatre Mandarins qui étaient à Lithang, aucun ne pouvait s'absenter pour nous conduire, que nous pourrions bien aller tout doucement, comme cela, avec notre escorte thibétaine et chinoise, jusqu'aux frontières, et que là, on nous trouverait facilement un Mandarin pour nous conduire jusqu'à la capitale du Sse-Tchouan. — Bon! dimes-nous, puisque vous ne pouvez pas nous donner un Mandarin, dans ce cas, nous allons voyager comme nous l'entendrons, et aller où il nous plaira. Nous ne répondons même pas de ne pas reprendre, en sortant d'ici, la route de H'Lassa. Vous voyez que nous y allons franchement; réfléchissez... Nos quatre magistrats se levèrent en disant qu'ils allaient délibérer sur cette importante affaire, et que dans la soirée nous aurions une réponse.

« Pendant notre souper, le Pa-Tsoung, l'un des quatre Mandarins, se présenta en costume de céré-

monie. Après les politesses d'usage, il nous annonça qu'il avait été désigné pour commander notre escorte jusqu'aux frontières; que jamais, dans ses rêves d'ambition, il n'avait songé à l'honneur de conduire des gens de notre espèce; qu'il était confus d'avoir, dès le premier jour, à nous demander une faveur, c'était celle de vouloir bien nous reposer pendant deux jours à Lithang, afin de réparer un peu nos forces qui devaient être épuisées par une si longue et si pénible, route... Nous comprîmes que notre homme avait besoin de deux jours pour terminer quelques affaires et se disposer à un voyage qu'il n'avait pas prévu. — Voilà, lui répondîmes-nous, que ton cœur est déjà plein de sollicitude pour nous! Nous nous reposerons donc pendant deux jours, puisque tu trouves que ce sera bien ainsi... Le pouvoir ayant été de nouveau constitué, notre dictature cessa. Mais nous crûmes nous apercevoir que cela plaisait fort peu à nos gens: ils eussent bien mieux aimé avoir affaire à nous qu'à un Mandarin.

« La ville de Lithang est bâtie sur les flancs d'un coteau, qui s'élève au milieu d'une plaine assez vaste, mais presque stérile. Il n'y vient qu'un peu d'orge grise, et quelques maigres herbes qui servent de pâturage à de chétifs troupeaux de chèvres et d'yaks. Vue de loin, la ville a mine de quelque chose. Deux grandes lamazeries, richement peintes et dorées, qui sont construites tout à fait sur le sommet de la colline, lui donnent surtout un aspect imposant; mais, quand on parcourt l'intérieur, on ne trouve que des rues laides, sales, étroites et tellement inclinées, qu'il faut avoir les jambes bien façonnées aux routes des montagnes pour ne pas perdre l'équilibre à chaque pas.

« En deçà du grand fleuve à sable d'or, on remar-

que, parmi les tribus qu'on rencontre, une assez notable modification dans les mœurs, le costume et le langage même. On voit qu'on n'est plus dans le Thibet proprement dit; à mesure qu'on se rapproche des frontières de la Chine, les indigènes ont moins de fierté et de rudesse dans le caractère. On les trouve déjà un peu cupides, flatteurs et rusés; leur foi religieuse n'est plus même ni si vive ni si franche. Quant au langage, ce n'est plus le thibétain pur qui se parle à H'Lassa et dans la province de Kham, c'est un dialecte qui tient beaucoup de l'idiome des *Si-Fan*, et où on remarque plusieurs expressions chinoises. Les Thibétains de H'Lassa qui nous accompagnaient avaient, toutes les peines du monde à comprendre et à être compris. Le costume ne varie, en général, que dans la coiffure; les hommes portent un chapeau de feutre gris ou brun, ressemblant assez à nos chapeaux de feutre, lorsqu'ils sortent du fouloir et qu'ils n'ont pas encore été arrondis sur la forme; les femmes fabriquent avec leurs cheveux une foule innombrable de petites tresses qu'elles laissent flotter sur leurs épaules; elles appliquent ensuite sur leur tête une grande plaque en argent assez semblable à une assiette. Les plus élégantes en mettent deux, une de chaque côté, de façon que les deux extrémités aillent se rencontrer au-dessus de la tête. Le précepte de se barbouiller la figure en noir n'existe pas pour les femmes de Lithang: ce genre de toilette n'est en vigueur que dans les pays qui sont temporairement soumis au Talé-Lama.

« La plus importante des lamaseries de Lithang possède une grande imprimerie pour les livres bouddhiques; c'est là qu'aux jours de fête les Lamas des contrées voisines vont s'approvisionner. Lithang fait encore un assez grand commerce de poudre d'or, de



chapelets à grains noirs, et d'écuelles fabriquées avec des racines de vigne et de buis.

« Au moment où nous sortîmes de Lithang, la garnison chinoise se trouva sous les armes pour rendre les honneurs militaires à Ly-Kouo-Ngan : on n'en fit ni plus ni moins que s'il eût été en vie. Quand le cercueil passa, tous les soldats fléchirent le genoux et s'écrièrent : Au Tou-Ssé Ly-Kouo-Ngan, la chétive garnison de Lithang, salut et prospérité !... Le petit Mandarin, à globule blanc, qui était devenu notre conducteur, rendit le salut à la garnison au nom du défunt. Ce nouveau chef de la caravane était un Chinois d'origine musulmane; on ne trouvait dans toute sa personne rien qui parût tenir le moins du monde du beau type de ses ancêtres; son corps mince et rabougri, sa figure pointue et goguenarde, sa voix de fausset, son étourderie, tout contribuait à lui donner la tournure d'un petit garçon de boutique, mais pas du tout celle d'un Mandarin militaire; il était prodigieux en fait de bavardage. Le premier jour il nous amusa assez, mais il ne tarda pas à nous être à charge. Il se croyait obligé, en sa qualité de musulman, de nous parler à tout propos de l'Arabie et de ses chevaux qui se vendent leur pesant d'or, de Mahomet et de son fameux sabre qui coupait les métaux, de la Mecque et de ses remparts en bronze.

« Depuis Lithang jusqu'à *Ta-Tsien-Lou*, ville frontière de Chine, on ne compte que six cents lys, qui se divisent en huit étapes. Nous trouvâmes la fin de cette affreuse route du Thibet en tout semblable à son milieu et à son commencement. Nous avions beau franchir des montagnes, nous en trouvions toujours de nouvelles devant nous, montagnes toujours d'un aspect menaçant, toujours couvertes de neige et semées

de précipices. La température n'avait pas subi non plus un changement sensible ; il nous semblait que, depuis notre départ de H'Lassa, nous ne faisons que nous mouvoir dans un même cercle. Cependant, à mesure que nous avançons, les villages devenaient plus fréquents, sans pourtant rien perdre de leur style thibétain. Le plus important de ces villages est *Makian-Dzoung*, où quelques marchands chinois tiennent des magasins pour approvisionner les caravanes. A une journée de *Makian-Dzoung* on passe en bateau le *Ya-Loung-Kiang*, rivière large et rapide ; sa source est au pied des monts Bayen-Harat, tout près de celle du fleuve jaune. Elle se réunit au *Kin-Cha-Kiang*, dans la province du Se-Tchouan. D'après les traditions du pays, les bords du *Ya-Loung-Kiang* auraient été le premier berceau de la nation thibétaine.

« Pendant que nous passions le *Ya-Loung-Kiang* en bateau, un berger traversait la même rivière sur un pont uniquement composé d'un gros câble en peau de yak fortement tendu d'un bord à l'autre ; une espèce d'étrier en bois était suspendu par une solide lanière à une poulie sur le câble. Le berger n'eut qu'à se placer à la renverse sous ce pont étrange, en appuyant ses pieds sur l'étrier et en se cramponant au câble de ses deux mains. Ensuite il tira le câble par petits coups, et le poids du corps faisant avancer la poulie, il arriva de l'autre côté dans peu de temps. Ces ponts sont assez répandus dans le Thibet ; ils sont très-commodes pour traverser les torrents et les précipices, mais il faut être habitué à s'en servir ; nous n'avons jamais osé nous y aventurer. Les ponts en chaînes de fer sont aussi très en usage, surtout dans les provinces d'Oui et de Dzang. Pour les construire on fixe sur les deux bords de la rivière autant de cram-

pons en fer qu'on veut tendre de chaînes ; on place ensuite sur les chaînes des planches qu'on recouvre quelquefois d'une couche de terre. Comme ces ponts sont extrêmement élastiques on a le soin de les garnir de garde-fous.

« Enfin nous arrivâmes sains et saufs aux frontières de la Chine où le climat du Thibet nous fit de bien froids adieux. En traversant la montagne qui précède la ville de *Ta-Tsien-Lou*, nous fûmes presque ensevelis sous la neige, tant elle tombait épaisse et abondante. Elle nous accompagna jusque dans la vallée où est bâtie la ville chinoise qui nous reçut avec une pluie battante : c'était dans les premiers jours du mois de juin 1846. Il y avait près de trois mois que nous étions partis de H'Lassa ; d'après l'itinéraire chinois nous avions parcouru 5,050 lys.

« *Ta-Tsien-Lou* signifie *la forge des flèches* : ce nom a été donné à la ville parce que l'an 234 de notre ère le général Wou-Heou, en dirigeant son armée contre les pays méridionaux, envoya un de ses lieutenants pour y établir une forge de flèches. Cette contrée a tour à tour appartenu aux Thibétains et aux Chinois ; depuis une centaine d'années elle est considérée comme partie intégrante de l'empire.

« Nous nous reposâmes trois jours à *Ta-Tsien-Lou*. Pendant ce temps nous eûmes à nous quereller plusieurs fois par jour avec le principal Mandarin du lieu, qui ne voulait pas consentir à nous faire continuer notre route en palanquin. Il dut pourtant en passer par là ; car nous ne pouvions pas même supporter l'idée d'aller encore à cheval ; nos jambes avaient enfourché tant de chevaux de tout âge, de toute grandeur, de toute couleur et de toute qualité, qu'elles n'en voulaient plus ; elles aspiraient irrésistiblement à s'étendre

en paix dans un palanquin. Cela leur fut accordé, grâce à la persévérance et à l'énergie de nos réclamations.

« L'escorte thibétaine, qui nous avait accompagnés si fidèlement pendant cette longue et pénible route, s'en retourna après deux jours de repos. Nous remîmes au lama Debiam-Dehang une lettre pour le régent, dans laquelle nous le remerciâmes de nous avoir donné une escorte si dévouée et qui n'avait cessé de nous faire souvenir, tous les jours de notre voyage, des bons traitements que nous avions reçus à H'Lassa. En nous séparant de ces bons Thibétains nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes, car insensiblement et comme à notre insu, il s'était formé entre nous des liens qu'il était bien pénible de rompre.

« Le lendemain, à l'aube du jour, nous entrâmes dans nos palanquins, et nous fûmes portés, aux frais du Trésor public, jusqu'à la capitale de la province du Sse-Tchouan, où, par ordre de l'empereur, nous devions subir un jugement solennel, par devant les grands Mandarins du céleste Empire.

« P. S. Après quelques mois de marche à travers la Chine, nous arrivâmes à Macao, dans les commencements du mois d'octobre 1846... Notre long et pénible voyage était terminé, et nous pûmes enfin, à la suite d'un si grand nombre de tribulations, retrouver un peu de calme et de repos.

« E. HUC. »

---

## MISSIONS

### DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

---

*Lettre du R. P. de Smet, Missionnaire apostolique de la  
Compagnie de Jésus, à Messieurs les Membres des Con-  
seils centraux de Lyon et de Paris.*

Université de Saint-Louis, 1 juin 1840.

α MESSIEURS,

α Une courte visite que j'avais faite à quelques tribus de Sioux, dans le Haut-Missouri, lors de mon retour des Montagnes-Rocheuses, m'avait laissé un vif désir de revoir ces pauvres Indiens; je voulais juger plus sûrement de leurs dispositions et des espérances que pourrait faire concevoir une Mission au milieu d'eux. C'est dans le courant de l'été de l'année dernière, que mes Supérieurs m'ont accordé cette douce satisfaction.

α Pour me rendre parmi ces peuplades, il me fallut remonter le Missouri en bateau à vapeur jusqu'à Belle-

Vue, village situé sur le territoire des Ottos, à la distance de six cent dix milles de Saint-Louis, et ensuite continuer ma course à cheval à travers des plaines immenses, pendant environ vingt-cinq jours. Un voyage dans les belles plaines du grand désert Américain, et surtout dans le voisinage de cette magnifique rivière qui descend par d'innombrables torrents des Monts-Rocheux, offre sans doute beaucoup de charmes et pourrait prêter à des descriptions pleines d'intérêt ; mais c'est une matière dans laquelle j'ai eu des devanciers ; ce serait, de plus, donner aux lettres que j'ai l'honneur de vous adresser une extension que je ne puis et n'ose me permettre. Je me bornerai à vous transcrire l'aperçu général qu'en a tracé M. Nicolle. J'ai pu apprécier par moi-même l'exactitude et la fidélité du tableau.

« Jetez un regard sur la vaste étendue d'une plaine,  
 « dominez une à une ses ondulations, et porté,  
 « comme d'une vague à l'autre, de la vallée sur le co-  
 « teau, arrivez enfin à l'interminable prairie qui se  
 « déroule sous vos yeux, les heures, les jours et les se-  
 « maines se succéderont, et toujours des émotions  
 « pleines de charmes et de variété captiveront votre  
 « esprit, comme le spectacle d'inépuisables richesses  
 « et de nouvelles beautés fascinera vos regards. Il est  
 « sans doute des instants où les ardeurs d'un soleil  
 « de feu, et la dure privation d'une eau limpide et  
 « propre à étancher la soif qui vous dévore, viennent  
 « vous rappeler que les jouissances les plus pures ont  
 « aussi leurs épines ; mais ces épreuves sont rares et  
 « de courte durée. La brise rafraîchit presque con-  
 « stamment ces vastes plaines, dont le sol est si uni  
 « qu'il rend impossibles les surprises de l'ennemi le plus  
 « rusé. La route est un champ de verdure, parsemé

« de fleurs odoriférantes dont le brillant éclat n'a pour  
 « témoin que l'azur du firmament. C'est surtout en été  
 « que l'aspect des déserts respire la gaité, la grâce et  
 « la vie, et s'il est un moment où ils doivent attirer  
 « toutes les sympathies du voyageur, c'est lorsque l'In-  
 « dien, à la poursuite du chevreuil et du buffle,  
 « anime cette immense solitude de sa présence et de  
 « ses mouvements. J'ai pitié de l'homme dont l'âme  
 « n'est point émue à l'aspect ravissant d'un si magnifi-  
 « que spectacle. »

« Ce fut à Belle-Vue, à neuf milles au-delà du *Nebraska*,  
 ou *Rivière Plate*, que commença mon voyage par terre;  
 de là à l'embouchure du *Niobrarah*, ou l'*Eau qui court*,  
 pendant dix jours de marche, nous ne rencontrâmes  
 aucun Indien, et ne découvrîmes pas le moindre vestige  
 d'habitation. Mais çà et là se distinguaient quelques  
 monticules artificiels, élevés par la main de l'homme;  
 quelques monceaux de pierres entassées irrégulière-  
 ment, et des tombeaux qui contenaient les restes mor-  
 tels de quelques sauvages, soigneusement enveloppés  
 dans des peaux de buffle; parfois un poteau solitaire  
 qui marquait l'endroit où quelque brave avait succombé  
 sur le champ de bataille, où reposait peut-être quelque  
 vieux Nestor du désert. Ces monuments, quoique sans  
 inscription pour raconter de hauts faits, ou transmettre  
 des noms à la postérité, sont le tribut d'un cœur affec-  
 tueux, le témoignage muet du respect que l'Indien porte  
 à la mémoire d'un père ou d'un ami, et du prix qu'il  
 attache à la gloire de ses ancêtres. Quelques troupeaux  
 de buffles, de grosses bandes de cerfs, des chevreuils  
 de différentes espèces que notre approche mettait en  
 fuite, furent les seules distractions aux fatigues du  
 voyage.

« Dans une course si longue, par des régions si sin-

gulièrement variées, on éprouve assez souvent deux graves inconvénients : le manque d'eau et de bois. Plus d'une fois nous n'eûmes pour alimenter notre feu que la fiente sèche de buffle. Trois fois l'eau nous manqua au lieu de notre campement : c'est là une rude épreuve pour l'homme et son coursier, surtout après une grande journée de marche, sous le soleil brûlant du mois d'août. Une espèce de tourment encore moins supportable, dans ces moments où la chaleur se fait plus vivement sentir, c'est l'apparence de lacs et de rivières fantastiques qu'on voit au bout de l'horizon, et qui semblent inviter le voyageur épuisé à venir renouveler ses forces sur leurs rives ; le besoin et la fatigue ne laissent entrevoir au loin que verdure, ombrage et fraîcheur. L'illusion ajoute encore au désir d'étancher la soif qui vous dévore. Vous pressez le pas pour arriver au terme ; les heures se succèdent ; le mirage trompeur devient de plus en plus brillant, et toujours le voyageur s'avance haletant, sans soupçonner même que le fantôme fuit devant lui. Dans une région ouverte et élevée, où l'atmosphère est toujours en mouvement, ce phénomène pourrait bien être produit par la réverbération du soleil sur la surface des plaines, reflétant les couleurs variées de cette verdure sur l'azur du firmament.

« Outre les inconvénients qui naissent de la nature du sol, il en est d'autres que l'été ramène toujours avec ses milliers d'insectes. Parmi ceux-ci le plus à redouter est sans contredit le taon, dont la piqure a plus d'une fois fait bondir de rage l'animal le plus doux. Heureusement que la Providence semble avoir donné au cheval, dans ces plaines, un défenseur également habile et dévoué ; c'est l'étourneau que la présence de l'homme n'intimide point, et qui, voltigeant sans cesse autour du



cavalier, se place sur la charge ou sur le dos du cheval, pour s'abattre ensuite avec une admirable adresse sur l'insecte malfaisant qui vient assaillir son compagnon de voyage.

« Pour nous, nous eûmes à faire une guerre sans relâche à des myriades de maringouins et à leurs alliés les brulots. Ceux-ci nous tourmentaient pendant le jour, les autres, plus lâches, nous attaquaient pendant la nuit. Ces ennemis affamés, qui sont le produit des eaux stagnantes et des plantes en décomposition, à l'approche d'un convoi, quittent leurs demeures infectes, et l'accompagnent de leurs bourdonnements plaintifs jusqu'à l'endroit où il cherche en vain à trouver du repos, après les chaleurs et les fatigues de la journée. La tribu ailée sonne aussitôt la trompe guerrière, et se lançant sur sa victime déjà harassée, l'aiguillonne, l'agite et la poursuit jusqu'à ce qu'elle ait assouvi sa fureur sanguinaire, et obligé l'infortuné voyageur, déjà exténué par la chaleur, à chercher un abri étouffant sous une robe de buffle ou sous une épaisse couverture. Un jour je fus comme le point d'attaque d'un essaim de fourmis ailées. Elles fondaient sur moi avec une telle impétuosité et en si grand nombre que j'en fus totalement couvert. J'agitai alors mon mouchoir autour de ma tête, et j'eus bientôt obtenu de mon cheval de laisser bien loin derrière nous cette phalange serrée d'insectes noirâtes, qui remplissaient un espace d'environ un quart de mille.

« A ceux qui ont passé leur vie au milieu des joies de la famille, entourés de toutes les délicatesses de l'abondance, un voyage au travers du désert peut paraître une triste réalité des misères et des souffrances humaines ; mais celui qui élève ses pensées au-dessus des choses terrestres et passagères, pour se dévouer au

salut de tant d'âmes infortunées qui aimeront et serviront leur créateur quand elles l'auront connu, celui-là ne peut voir dans toutes les privations du désert, dans toutes les difficultés et les périls qui s'y rencontrent, que de légères incommodités, bien préférables pour lui aux douceurs de l'indolence et aux dangers des richesses. Il a médité ces sublimes paroles du Seigneur : que *le royaume des cieux est le prix de généreux efforts et que c'est la violence qui l'emporte* ; il se rappelle qu'un Dieu fait homme, *quoiqu'il fût sans péché, en porta cependant toute la peine*. Ses souffrances lui apprennent enfin que c'est par les tribulations et les sacrifices qu'il peut entrer au ciel et y conduire ceux qui désirent se ranger et mourir sous l'étendard de la croix.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. J. DE SMET, S. J. »

Lettre du même Père à MM. les Membres des Conseils  
centraux de Lyon et de Paris.

Université de Saint-Louis, 2 juin 1849.

« MESSIEURS,

« Je vous parlais, dans ma dernière lettre, de la guerre incessante et du bourdonnement des maringouins et des brûlots. J'ajouterai à cette ingrate musique le bruit plus effrayant et bien plus désagréable encore des serpents à sonnettes, que nous rencontrâmes souvent dans la région appelée *Mauvaises-Terres*. C'est un plateau très-remarquable dont j'essayerai tout à l'heure de vous esquisser la description, et où le petit Missouri, le *Man-kizita-Watpa*, rivière *Terre-Blanche*, et le *Niobrarah* prennent leur source.

« On y trouve le caméléon aux couleurs variées, le hideux lézard, la grenouille cornue, appelée par quelques-uns, plus classiquement sans doute, du nom de salamandre, et plusieurs espèces de petites tortues. Je fus témoin, dans cet endroit, d'un fait admirable et digne d'être rapporté, produit par l'instinct du serpent à sonnettes. Le reptile se chauffait au soleil, entouré de huit ou dix petits. Dès qu'il m'aperçut, il râla, ouvrit la gueule et aussitôt toute la couvée s'y réfugia. Je m'éloignai pour quelques instants et revins ensuite :

les petits avaient quitté leur tombeau vivant dans lequel ma présence les fit rentrer de nouveau.

« Le sol inculte et aride des *Mauvaises-Terres*, qui désespérera toujours la plus laborieuse industrie et le travail le plus soutenu, compte cependant ses milliers de villages, remplis de mouvement et de vie. Je veux parler des villages nombreux habités par les *chiens de prairie*, dont chaque emplacement couvre une étendue de plusieurs milles, sur un plateau uni où le gazon est court et rare. L'instinct de ces étranges villageois, qui ressemblent assez à l'écureuil, a quelque chose de curieux et d'amusant. Ils arrachent jusqu'à la racine du gazon autour de leurs gîtes, et cependant ce vandalisme reconnaît quelques exceptions. Ils semblent respecter et épargner certaines fleurs qui généralement environnent leurs petites demeures et en rendent l'aspect beaucoup plus agréable : telles sont l'*Hedeoma hirta*, le *Solanum triflorum*, le *Lupinus pusillus*, l'*Erigeron divaricatum*, le *Dysodia chrysanthemoides*, l'*Ellisia mycetogenea*, le *Panicum virgatum*.

« A l'entour de leurs gîtes, ils élèvent la terre à environ un ou deux pieds au-dessus du sol, et c'est assez pour les mettre à l'abri des inondations qui, dans la saison des pluies ou à la fonte des neiges, les engloutiraient avec toutes leurs petites espérances. Guidés par un instinct prévoyant, ils ramassent soigneusement les pailles éparses dans la plaine et les portent dans leur asile souterrain, pour se prémunir contre les rigueurs de l'hiver. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent de l'approche d'un cavalier, l'alarme se communique rapidement à tous les citoyens de cette singulière république. Ils quittent leurs habitations, lèvent la tête, dressent les oreilles avec inquiétude, et regardent avec inquiété... Tous se tiennent debout à l'entrée de leurs demeures,

ou sur l'ouverture de leurs monticules coniques, et après un court instant de silence, c'est un chorus général d'aboiements perçants et plusieurs fois répétés. Pour quelques instants on ne voit que vie, mouvement et agitation, dans le vaste champ qu'ils habitent. Mais au premier coup de fusil, tout est tranquille, chacun a disparu avec la rapidité de l'éclair. Une petite espèce de hibou et les serpents à sonnettes semblent entretenir des relations amicales avec le chien de prairie : on les voit ensemble à l'entrée des gîtes ; et dans l'alarme générale, à l'approche de l'ennemi, c'est dans le même asile qu'ils cherchent leur salut : sympathie assez singulière dont on ignore encore les motifs et la nature. Le loup et le renard sont leurs plus grands ennemis.

« Le mot indien *Mankizita-Watpa*, communément traduit par *rivière Terre-Blanche*, signifie plus littéralement *rivière de la Terre-Fumante*. Les *Mauvaises-Terres* qu'elle traverse sont sans contredit la région la plus singulière que j'aie parcouru dans mes voyages au travers du désert. L'action des pluies, des neiges et des vents sur ce sol argileux est à peine croyable, et l'influence combinée de ces éléments en fait un théâtre aux scènes les plus variées. Aperçues de loin, ces terres se présentent à la vue, comme de grands villages, comme de vieux châteaux, mais sous des apparences si extraordinaires, et avec une architecture si capricieuse, qu'on les supposerait appartenir soit à un monde tout nouveau, soit à des siècles très- reculés. Ici c'est une tour gothique qui s'élève majestueusement environnée de tourelles ; d'énormes colonnes semblent y être placées pour soutenir le dôme du firmament. Plus loin c'est un fort battu par la tempête, entouré de murs dentelés. Ses vieux parapets paraissent avoir soutenu pendant des siècles les assauts

successifs des neiges, des pluies, des secousses souterraines et de la foudre. On y voit des coupoles aux proportions colossales, et des pyramides qui rappellent les travaux gigantesques de l'ancienne Egypte. Les agents atmosphériques les travaillent et les consomment de telle sorte, que probablement deux années de suite ne passent pas sur les cimes de ces étranges constructions, sans les refondre ou les détruire. Cette terre qui se durcit facilement au soleil est ou grisâtre, ou d'un blanc éclatant; elle s'amollit et se mêle facilement avec l'eau. Le *Mankizita-Watpa* est le grand égout de ce désert, et répond admirablement au nom que les sauvages lui ont donné.

« L'industrie du colon essayerait en vain de labourer et de semer cette terre flottante et stérile; jamais la moisson ne viendrait couronner ses efforts. Mais si elle n'offre aucun intérêt au laboureur et peu au botaniste, le géologue et le naturaliste y trouveraient une abondante matière d'études et d'observations. Ils y trouveraient un monde de pétrifications de toutes les grandeurs et de toutes les espèces; ils y verraient des débris curieux du mastodonte ou mammouth, le plus grand des quadrupèdes connus, mêlés avec ceux du petit lièvre des montagnes. J'ai vu des têtes entières très-bien conservées, des cornes, des tortues d'une grandeur énorme que deux hommes pouvaient à peine soulever. Toutes portaient distinctement les empreintes de leur nature primitive.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. J. DE SMET, S. J. »

*Autre lettre du même Père à Messieurs les Directeurs de  
l'Œuvre.*

Université de Saint-Louis , 4 juin 1849.

« MESSIEURS,

« Il me reste à vous donner quelques détails sur les sauvages que j'ai pu visiter. Dans aucune de mes courses précédentes, je n'avais rencontré des Ponkaks ; cette fois je trouvai toute la tribu rassemblée à l'embouchure du *Niobrarah*, leur résidence favorite dans la saison des fruits et à la récolte du maïs. La manière dont ils abordèrent mes compagnons de voyage semblait ne présager rien de bon, et faillit avoir les suites les plus fâcheuses. Il paraît, en effet, qu'ils ne méditaient rien moins qu'une attaque sur la petite troupe de blancs qui, au nombre de quinze seulement, escortaient un wagon de marchandises destinées à la compagnie des pelleteries. Du moins ils avaient l'intention de piller ce convoi et de mettre à mort un des voyageurs, sous prétexte qu'il venait du pays des Pavnées, où un de leurs guerriers avait perdu la vie. Je vous donne ici la formule laconique du raisonnement d'un de ces barbares, tandis qu'il couchait en joue sa victime. « *Mon frère a été tué par un Pavnée. Tu es l'ami reconnu des Pavnées. Je dois*

le venger par ta mort, ou recevoir en chevaux et en couvertures la dette (valeur) de son corps. Voilà malheureusement où en sont réduites les idées de justice chez les sauvages. Un Indien a-t-il été tué par un blanc, tout homme de la même tribu se croit en droit d'user de représailles envers le premier blanc qu'il rencontre, quel que soit le pays qui ait vu naître celui-ci, ou de quelque partie du monde qu'il arrive.

« J'avais pris les devants ; mais au premier signal d'alarme, je fis volte face vers le lieu du danger. Aussitôt l'air retentit des cris répétés : *La Robe noire arrive ! la Robe noire arrive !* La surprise et la curiosité arrêtent l'œuvre de pillage. Les chefs demandent des explications et donnent aussitôt aux spoliateurs l'ordre de se tenir en respect et de rendre ce qu'ils avaient déjà volé, ils se pressent alors autour de moi pour me serrer la main (cérémonie qui dura longtemps, car ils étaient plus de six cents) et nous conduisent tous ensemble comme en triomphe à notre campement sur les bords du *Niobrarah*. De mon côté je fais une petite distribution de tabac, présent qu'ils semblent apprécier plus que tout autre ; on fume paternellement le calumet qui passe de bouche en bouche, et bientôt ils me prodiguent ainsi qu'à mes compagnons les marques les plus affectueuses de bienveillance et de respect. Telle fut l'heureuse issue d'une rencontre qui nous avait d'abord inspiré de si justes craintes. Mais les vues miséricordieuses de la Providence s'étendaient encore plus loin. Ils me prièrent de les accompagner dans leur village à quatre milles de là, pour y passer la nuit au milieu d'eux. Je me rendis d'autant plus volontiers à leur invitation, qu'elle devait me procurer une occasion favorable de leur annoncer les vérités de la Foi. Aussi ne perdis-je point de temps, et, peu après mon arrivée, toute la tribu, au nombre de



plus de mille personnes, se trouvait rangée autour de la *Robe noire*. C'était la première fois que les Ponkaks entendaient prêcher Jésus-Christ par la bouche de son ministre. Leur sainte avidité et l'attention qu'ils prêtèrent à mes paroles, me firent prolonger mes instructions bien avant dans la nuit.

« Le lendemain, je baptisai un grand nombre de leurs petits enfants, et quand le moment de la séparation fut arrivé, ils me prièrent avec les plus vives instances de renouveler ma visite et de venir me fixer au milieu d'eux : « *Nous écouterons volontiers la parole du Grand-Esprit, me disaient-ils, et nous nous soumettrons à ses ordres que tu nous feras connaître.* » En attendant que leurs vœux puissent s'accomplir, je me crus très-heureux de rencontrer là un métis catholique assez bien instruit dans sa religion, qui me promit de leur servir de catéchiste.

« La langue des Ponkaks diffère peu de celle des Ottos, des Kansas et des Osages. Intrépides et d'une bravoure éprouvée, ils savent, malgré leur petit nombre, se faire redouter de leurs voisins plus nombreux. On pourrait bien les appeler les Têtes-Plates des plaines à cause de leur courage. Quoique attachés par goût à la vie nomade, ils ont cependant commencé à cultiver quelques champs de maïs, de citrouilles et de patates.

« Voilà donc une terre encore en friche, mais qui n'attend qu'une main généreuse et charitable pour porter des fruits dignes de la céleste rosée. Le Seigneur pourrait-il refuser sa grâce et ses secours à l'homme apostolique qui abandonne tous les avantages de la vie civilisée, pour venir au milieu des privations de tout genre, apprendre au pauvre sauvage les vérités salutaires et si consolantes de l'Évangile?

« Quand je pense aux espérances que me font con-

évoir les tribus de l'ouest et du nord des Etats-Unis, je ne puis m'empêcher de bénir la bonté et la miséricorde de mon Sauveur, et de trembler en pensant combien redoutables sont les jugements de sa justice. Tandis que l'Europe, ébranlée par les efforts incessants d'une impiété savante, semble n'avoir plus de force et de vigueur que pour secouer ce joug divin que le sang de Jésus-Christ a rendu si doux et si léger, l'infortuné habitant du désert lève ses mains suppliantes vers le ciel, et lui demande, dans toute la sincérité de son cœur, de connaître la vraie foi, d'être dirigé dans les sentiers qui conduisent au vrai bonheur. Tandis qu'au centre même du catholicisme les ministres du Seigneur succombent sous l'oppression, la providence de Dieu, impénétrable dans ses vues, leur prépare secrètement les vastes solitudes d'un hémisphère éloigné. Peut-être est-ce là que le Divin Maître fixera son sanctuaire, et se choisira de nouveaux adorateurs, dont les cœurs simples ne feront entendre que les accents de la reconnaissance.

« Je suis avec le plus profond respect et en me recommandant à vos bonnes prières,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur,

« P. J. DE SMET, S. J. »

*Autre lettre du même Père aux Directeurs de l'Œuvre.*

Saint-Louis, 5 juin 1849.

« MESSIEURS,

« Il est temps de passer aux Sioux dont j'atteignis le territoire peu de jours après ma visite aux Ponkhas. M. Campbell, un des meilleurs interprètes de ces contrées, s'offrit généreusement à m'accompagner chez les différentes tribus de cette nation. La connaissance du pays et des mœurs de ces Indiens, ainsi que l'amitié et le respect qu'ils lui portent, contribuèrent beaucoup à faciliter mes rapports avec eux. Je dois en même temps ajouter, comme un tribut de ma juste reconnaissance, que les officiers du Fort-Bonis et du Fort-Pierre m'accueillirent avec la bienveillance la plus délicate, et que l'efficacité de leurs concours aida puissamment à rendre plus faciles et plus fructueuses mes relations avec les sauvages.

« J'ai fait plusieurs fois la remarque, dans d'autres lettres, que les Indiens qui habitent la vallée du Haut-Missouri sont, en général, plus cruels que ceux qui séjournent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Cela provient probablement des guerres presque incessantes qu'allument entre eux l'amour du pillage et le désir de la vengeance. A l'époque de ma visite chez les Sioux,

une troupe de ces barbares revenait d'une guerre contre les Mahas, avec trente-deux chevelures humaines arrachées à des vieillards sans défense, à des femmes et à des enfants, dont les pères et les maris étaient partis pour la chasse. Ils attachent ces horribles trophées de leur honteuse victoire au bout de leurs lances ou au mors de leurs chevaux, lorsqu'ils font leur rentrée dans le village après le combat. A la vue de ces dépouilles, la tribu entière jette des cris de joie, et tous se font une fête d'assister aux cérémonies atroces de la *Danse et du Festin de la chevelure*, célébrés au milieu des vociférations les plus discordantes et des mouvements les plus affreux. Ils plantent, à cette occasion, un poteau vermillonné au milieu du camp; les guerriers l'entourent et agitent dans leurs mains les chevelures qu'ils ont rapportées du champ de bataille; chacun d'eux hurle sa chanson de guerre au son lugubre d'un tambour grossier; puis, donnant tour à tour son coup de casse-tête au poteau, il proclame les victimes que sa hache a immolées, et montre avec ostentation les cicatrices des blessures qu'il a reçues.

« Tel est encore aujourd'hui l'état où sont plongés ces malheureux Indiens. Ils n'entreront point en campagne sans avoir tâché d'attirer sur eux les faveurs du Grand-Esprit, soit par des rites diaboliques, soit par des jeûnes rigoureux ou par des macérations et d'autres peines corporelles. Ils vont même jusqu'à se couper les phalanges des doigts. Ajoutez aux profondes ténèbres du Paganisme un débordement de mœurs effrayant, et vous aurez une faible idée de la triste position de ces infortunées tribus. Eh bien! ces mêmes hommes me reçurent à bras ouverts, comme un envoyé du Grand-Esprit. Une vive émotion, peinte sur tous les visages, accompagnait en eux l'attention la plus respectueuse

à mes discours, pendant que je les instruisais des grandes vérités de notre sainte religion.

« Un événement, qui survint deux jours après mon arrivée au Fort-Pierre, contribua beaucoup à augmenter en ma faveur la confiance des sauvages. Le voici tel qu'il se passa. La tribu des Ogallallas avait pénétré hostilement sur les terres de leurs voisins les Absharokés (ou Corbeaux), et leur avait livré bataille. Ceux-ci se défendirent en braves, mirent leurs agresseurs en déroute et leur tuèrent dix ou douze guerriers. Ils avaient même employé un mode de répulsion qui couvre à jamais d'infamie la tribu qui en a éprouvé les effets ; ils avaient chassé les Ogallallas avec la verge et le bâton. Ce qui signifiait, selon eux, que leurs adversaires *ne valaient ni le plomb ni la poudre qu'il aurait fallu employer pour les mettre à mort*. Une défaite si honteuse décourage l'Indien, et il n'ose plus se présenter devant un tel ennemi.

« Dans cette affaire le chef de la peuplade vaincue, nommé le *Poisson-rouge*, avait perdu sa fille, prisonnière des Corbeaux et conduite par eux en captivité. Triste et humilié, il quitta les loges de sa tribu, que la perte de son honneur et la mort de tant de guerriers plongeaient dans le deuil et l'affliction. Ce fut le lendemain de mon arrivée au Fort-Pierre, qu'il s'y présenta lui-même. L'objet de son voyage était d'obtenir, par l'entremise des officiers du Fort, la liberté de sa fille ; il offrait pour sa rançon quatre-vingts belles robes de Buffle et ses meilleurs chevaux. Dans la visite qu'il me fit, tenant ma main serrée dans les siennes, les larmes aux yeux et le cœur brisé par la douleur, il m'adressa ces paroles souvent interrompues par ses sanglots : « *Robe noire,*  
« *je suis un père bien malheureux. J'ai perdu ma fille*  
« *bien-aimée. Aie pitié de moi. J'ai appris que la médecine*

« n : (la prière) *des Robes noires est puissante auprès du Grand-Esprit. Parle au Maître de la vie en ma faveur, et je conserverai encore l'espoir de revoir mon enfant.* »

« A ce peu de paroles, que les émotions du vieillard rendaient singulièrement éloquentes, je répondis que je prenais part à son affliction, mais que lui-même devait préparer les voies aux faveurs du ciel, et que ce serait par des actions honnêtes qu'il obtiendrait du Grand-Esprit l'accomplissement de ses vœux. J'ajoutai que, sans doute, le Maître de la vie avait été offensé par cette coupable attaque contre les Corbeaux, dont lui-même avait été le principal moteur, en sa qualité de Grand chef, et qu'à lui-même il devait attribuer l'infortune de sa fille et tous les malheurs qui avaient été la suite de cette expédition. Je l'engageai à renoncer désormais à toute agression injuste contre ses voisins, et à presser sa tribu d'écouter les ordres du Grand-Esprit que je venais leur annoncer. Je finis en lui parlant des miséricordes du Seigneur qui écoute toujours la voix des affligés, pourvu qu'ils veuillent l'aimer et le servir. Je lui promis aussi le secours de ma prière; et lui, de son côté, promit de suivre mes conseils.

« Le *Poisson-rouge* retourna bientôt après dans sa tribu et rassembla tous les principaux chefs pour leur communiquer ce qui s'était passé au Fort, et particulièrement ses entretiens avec la *Robe noire* au sujet de sa fille. Au même instant un cri de joie se fait entendre à l'extrémité du camp. On accourt de tout côté; on s'informe; on annonce enfin la joyeuse nouvelle que *la fille captive s'est échappée saine et sauve des mains de ses ennemis*. Le vieux chef ose à peine en croire ce qu'il entend. Il se lève, et, au sortir de sa loge, il a la douce consolation de revoir cette enfant chérie, que la providence vient de lui rendre. Jugez, si vous le pou-

vez, de son étonnement et de son bonheur, que partage avec lui toute sa tribu! Toutes les mains se lèvent vers le ciel pour remercier le Grand-Esprit de la délivrance de la captive. Le bruit en vola bien vite d'une peuplade à l'autre; et cette heureuse coïncidence, que la divine providence permit pour le bien des Ogallallas, fut pour eux la preuve certaine du grand pouvoir de la prière chrétienne, et contribuera, j'espère, à raffermir ces pauvres sauvages dans leurs bonnes dispositions.

« Le nombre d'enfants Métis et Indiens baptisés chez les Sioux s'élève à plusieurs centaines. Je conférai le même sacrement à six adultes fort avancés en âge, dont deux étaient nonagénaires, et habitaient une petite loge en peau de Buffle, où un pauvre feu réchauffait à peine leurs membres glacés par les années. Ils me reçurent avec bonheur. Je leur parlai du Grand-Esprit, de la nécessité du baptême, de la vie future, de l'éternité heureuse ou malheureuse qui doit suivre cette vie. Ils écoutèrent avec avidité les instructions que je leur répétais pendant plusieurs jours, et reçurent enfin le sacrement de la régénération. Ils ne se lassaient pas de me redire qu'ils n'avaient jamais cessé d'aimer le Grand-Esprit, et qu'ignorant des prières plus convenables, ils lui avaient offert chaque jour les prémices du calumet.

« Ceci me rappelle un fait assez insignifiant par lui-même, mais qui n'a pas moins été pour moi la source d'une bien vive consolation. A mon arrivée dans la tribu des *Brûlés*, je fus singulièrement surpris de me voir abordé par un enfant de quinze ans environ, à qui ma présence semblait causer une joie qu'il serait difficile de décrire. Quelques petites caresses, par lesquelles je répondis à cette manifestation si extraordinaire de contentement, me concilièrent si bien son affection que

les efforts et les menaces des sauvages qui m'entouraient ne purent le séparer que momentanément de ma personne. A peine l'avait-on éloigné par la violence, qu'un petit détour le ramenait à mes côtés ; il pénétrait même dans le grand conseil des chefs, où la diplomatie assez expéditive des *Brûlés* agitait les questions dont mon arrivée au milieu d'eux exigeait la solution. La nuit vint mettre fin aux délibérations de l'assemblée, et dut me soustraire aussi aux incessantes caresses de mon nouvel ami. Son front extrêmement étroit et aplati, son regard niais, ses gestes désordonnés m'avaient bientôt fait comprendre qu'il était du nombre de ces êtres chez qui le manque de raison est une sauvegarde contre la perte de l'innocence, et je me déterminai à le régénérer le lendemain dans les eaux salutaires du baptême. Je fis donc rassembler toute la tribu, et après lui avoir donné une claire explication des bienfaits du sacrement que j'allais conférer, je fis comprendre le bonheur qui était réservé pour toute l'éternité à un être en apparence si vil, et qui n'avait été jusqu'alors que l'objet de leur mépris ou au moins de leur pitié. Ce peu de paroles fit sur mon nouvel auditoire une profonde impression, et fut suivi de nombreuses demandes pour obtenir la grâce d'appartenir au Grand-Esprit, comme mon pauvre Paschal (c'est le nom du petit idiot), qui est entouré maintenant du respect, je dirais presque de la vénération de toute sa tribu. Mais ne devant rester au milieu d'eux que peu de jours, je me contentai de baptiser un grand nombre de leurs enfants ; aux autres je fis espérer que, plus tard, nous reviendrions les visiter, et que nous pourrions alors les instruire et leur accorder ainsi plus utilement la faveur qu'ils sollicitaient.

« Dans les différents camps que je visitai, je fis pré-



sent à chacun des grands chefs d'une médaille à l'effigie de Notre très-saint Père le pape Pie IX. A ce sujet, je leur expliquai la haute position du grand chef de toutes les *Robes noires*, le respect, la vénération et l'amour que toutes les nations fidèles au Grand-Esprit témoignent à son représentant sur la terre, etc, etc. Aussitôt on apporta le calumet, et après l'avoir offert d'abord au Maître de la vie, en implorant ses bienfaits, les sauvages, dans leur naïve simplicité, le présentèrent à son chef visible, me priant de lui faire connaître l'estime et l'amour qu'ils lui portent et le désir ardent qu'ils ont d'écouter les *Robes noires* envoyées en son nom.

« Dans une distribution de médailles aux sauvages, ces explications deviennent nécessaires ; car étant naturellement superstitieux, ils attachent souvent plus que du respect à ces sortes d'objets. Un chef Sioux m'en donna une preuve bien étrange. Comme je lui pendais au cou la médaille de Pie IX, il m'en témoigna une joie et une reconnaissance extraordinaires. « *Je la placerai*, » me dit-il, *avec mon Manitou de la guerre ; elle saura me rendre aussi sage dans les conseils de paix, que l'autre a su me rendre fort dans les combats.* » Je lui demandai le sens de ces paroles. Il ouvre aussitôt une petite boîte et en sort un rouleau enveloppé soigneusement dans une peau de chevreuil ; il le déroule, et à ma grande surprise, je vois l'image coloriée du général *Diebitch*, en grand uniforme et monté sur un beau coursier. Depuis plusieurs années, le Russe avait été le Manitou de la guerre du chef Sioux ; il l'invoquait et lui présentait le calumet avant toutes ses entreprises contre l'ennemi, et lui attribuait toutes les victoires qu'il remportait. J'ai tâché de désabuser le pauvre Indien de son étrange culte, et j'ai l'espoir que mes efforts n'ont point été inutiles.

« Je l'ai déjà dit, j'ai été envoyé chez les tribus Siou-  
ses pour sonder leurs dispositions, au point de vue  
religieux et moral. La petite relation que j'ai l'honneur  
de vous présenter vous fait connaître le résultat de ma  
visite. Tout ce que je viens de raconter sur ces pauvres  
habitants du désert n'est pas très encourageant pour  
un missionnaire. Il y a loin de ces sauvages aux Têtes-  
plates et à tant d'autres Indiens qui demeurent à l'ouest  
des Montagnes-Rocheuses. Ces premiers enfants de  
mon apostolat m'ont donné des consolations que je cher-  
cherais en vain chez les Sioux. Une mission parmi ces  
derniers serait-elle donc sans espoir de succès ? Le peu  
d'expérience que j'ai pu acquérir, et mon séjour au  
milieu d'eux, m'inspirent plus de confiance en celui  
qui tient entre ses mains les cœurs les plus durs et les  
volontés les plus récalcitrantes. J'espère que, dans le  
courant de cette année, quelque chose sera fait en fa-  
veur de ces malheureux Indiens, si longtemps privés  
des secours de la Religion. Le même bonheur sera ac-  
cordé à la nation des Pieds-noirs qui compte déjà  
onze cents néophytes dans son sein. C'est une bonne  
œuvre dont les prières des pieux Associés de la Propaga-  
tion de la Foi contribueront puissamment à aplanir  
les difficultés.

« Je quittai les terres supérieures du *Niobrarah* et du  
*Mankizita*, vers la fin d'octobre 1848, avant la saison  
des pluies et des neiges. Ces lieux sont le séjour où dif-  
férentes tribus des Sioux se rendent en automne, pour  
faire la chasse aux animaux sauvages qui y abondent  
alors, et afin de se pourvoir de peaux et de viande pour  
l'hiver qui approche. La consommation de peaux dans  
le Missouri doit être immense, car tous les Indiens s'en  
servent pour la construction de leurs loges, pour les  
harnais de leurs chevaux et pour leurs habillements.

L'année dernière, cent dix mille peaux de buffle et autres dépouilles de cerf, de gazelle, de chevreuil, de grosse corne, de loutre, de castor, etc., et vingt-cinq mille langues salées ont été reçues dans les magasins de pelleteries à Saint-Louis. Par là vous avez une idée du nombre extraordinaire de buffles tués, et de l'étendue du vaste désert qui sert de pâturage à ces animaux.

« Nous partîmes en esquif du Fort-Bonis, qui se trouve près de l'embouchure de la petite rivière à Médecine. Notre voyage fut des plus heureux. Le temps était magnifique, et les deux rives du Missouri, peuplées dans cette saison d'une quantité extraordinaire de gibier de toute espèce, offraient le spectacle le plus gracieux et le plus varié, en même temps qu'elles ouvraient un vaste champ à la convoitise et à l'habileté de nos chasseurs.

« Parvenus à Council-Bluffs, le ciel, qui jusqu'alors avait été clair et serein, changea tout à coup pour faire place aux vents, à la tempête, et à d'épais nuages de neige qui nous accompagnèrent pendant deux jours; nous nous réfugiâmes dans une forêt profonde pour nous mettre à l'abri de la tourmente. Le miel qui y abondait fut notre principale ressource. Un seul peuplier que nous abattîmes nous en fournit bien au-delà de nos besoins.

« Enfin, après quatre mois d'absence, j'arrivai sans autre accident au milieu de mes chers confrères de l'université de Saint-Louis, où les charmes de la vie commune m'eurent bientôt fait oublier les petites fatigues de mon expédition.

« Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur, »

« P. J. DE SMET, S. J. »

*Lettre du R. P. Jaffré, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à son Supérieur, à Paris.*

Sandwich, le 19 janvier 1819,

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Les Missionnaires du Haut-Canada sont si peu nombreux et si accablés par les travaux du saint ministère, qu'ils n'ont guère le loisir d'écrire des lettres. Il faut cependant que je vous fasse connaître sommairement ce qui s'est passé de plus important parmi nous depuis ces deux dernières années.

« Vous savez que notre Résidence de Sandwich n'a compté jusqu'ici que deux ou trois Pères. Néanmoins, outre cette paroisse nous en avons eu quatre autres à desservir, savoir : Moldène, à 16 milles d'ici, comptant près de 3,000 catholiques; Maidstone, à 14 milles, avec 1,200 catholiques; Belle-Rivière à 30 milles, avec 1,400 catholiques, et enfin Chatham à 62 milles, où commence maintenant une congrégation destinée à devenir fort considérable. Vous comprenez aisément les difficultés qui se présentent pour porter les secours spirituels à tant de fidèles disséminés de loin en loin autour de nous.

« Ces difficultés augmentent encore par le grand

nombre d'hérétiques et d'infidèles qui se trouvent mêlés avec la population catholique. On voit ici pulluler toutes les sectes ; nous avons des partisans de l'église anglaise , des adhérents au Kirek écossais , des méthodistes , des presbytériens , des mourmonts , etc , etc. Il n'y a point de village si petit , où l'on ne voie trois ou quatre temples consacrés à différentes erreurs , avec un grand personnel de ministres. Malheureusement c'est à l'hérésie qu'appartiennent le plus souvent les hommes en place , les gros commerçants , les gens instruits , les écoles et la presse avec toutes ses séductions. En présence de tant d'obstacles et de besoins , nous avons senti toute notre insuffisance , mais nous n'avons point perdu courage , et nous nous sommes mis à l'œuvre selon l'étendue de nos forces. Pour soutenir ceux qui sont déjà catholiques et les préserver de la corruption , nous les avons visités autant de fois qu'il nous a été possible , voyageant selon la coutume du pays , tantôt à cheval , tantôt en voiture , tantôt en traîneau et tantôt en barque. Quelquefois même nous poussions nos excursions au-delà des limites accoutumées , et là nous trouvions des fidèles qui à l'âge de dix-huit et vingt ans , n'avaient encore jamais vu de prêtre , et des protestants qui paraissaient disposés à se convertir dès nos premières prédications.

« Dans chacune des paroisses ci-dessus nommées , nous avons fait des catéchismes et donné des retraites de première communion à soixante , quatre-vingts et même cent enfants qui assistaient régulièrement à tous les exercices. Et ce qu'il y avait de plus édifiant dans cette cérémonie , c'était la modestie de ces jeunes Canadiens qui devaient approcher pour la première fois de la table sainte. Vous les auriez vus , placés sur des sièges à part , en dehors de la multitude , comme une

troupe d'élus, chantant eux-mêmes le bonheur dont leurs cœurs étaient pleins, et prononçant devant la foule émue de leurs parents, de tous les paroissiens, les touchantes formules de leur piété.

« Les œuvres des missions pour les grandes personnes ont aussi porté partout leur fruit, et nous ont prouvé quel bien immense on ferait dans les âmes, si l'on pouvait multiplier davantage ces saints exercices. Voici quelques détails que vous serez peut-être bien aise de connaître.

« Nous avons prêché pendant quinze jours de suite à Moldène, poste très-important, parce qu'il est pour les Canadiens la clé du lac Erié, et qu'il contient une population urbaine assez considérable. Dès les premières prédications, la foule se rendit à l'Eglise et les confessionnaux furent encombrés jusqu'à notre départ. Il y eut plusieurs communions générales, toutes fort nombreuses, au point qu'il resta à peine quatre ou cinq catholiques en âge qui n'eussent pas participé aux sacrements, tandis qu'on en comptait auparavant des centaines. La grâce s'étendit aussi aux protestants. Beaucoup d'entre eux suivaient régulièrement les instructions anglaises qui avaient lieu tous les jours à l'Eglise, et les lectures publiques que je faisais faire tous les soirs par un des assistants, dans une salle particulière. Un incident, qui se produisit à ces lectures du soir, amusa beaucoup l'assemblée. Comme j'offrais le livre tantôt à l'un, tantôt à l'autre, il m'arriva une fois de le présenter à un ministre méthodiste que je ne connaissais pas. Le Ministre n'osa pas donner un refus, il prit le livre, vint s'asseoir dans le fauteuil à côté du Missionnaire, et d'une voix magnifique lut sans changer un mot et sans manquer une syllable, tout ce qu'il y avait de plus fort pour réfuter les erreurs de sa secte.

« Les Missions de Belle-Rivière et de Maidstone eurent le même succès que celle de Moldène. Mais nulle n'offrit autant de conversions remarquables que celles de Rivière-à-tranche. Les vieux retardataires, qui formaient une partie notable de la paroisse, se rendirent tous, à trois ou quatre exception près, et une douzaine de protestants abjurèrent l'hérésie. Pendant cet élan de ferveur, des mesures furent prises pour réparer et agrandir l'Eglise; et toutes ces améliorations sont aujourd'hui réalisées.

« A Chatham, ville deux fois plus peuplée que Sandwich, rien n'avait encore été fait pour le catholicisme quand, en janvier 1846, j'y allai ouvrir une mission. Point d'église, pas même la moindre petite chapelle pour y célébrer. On y voyait quatre temples consacrés aux faux cultes; mais pas un autel dédié au véritable. Je commençai les exercices de la prédication dans un atelier transformé en oratoire, et dès les premiers sermons, on vit apparaître beaucoup plus de catholiques qu'on n'en croyait à Chatham. Ils avaient été comme cachés jusque-là et étrangers les uns aux autres; alors ils se connurent et s'encouragèrent mutuellement. Il en vint aussi des campagnes voisines, et bientôt j'eus plus d'auditeurs qu'aucun ministre protestant de la ville. Je leur parlai de bâtir une église: c'était bien leur plus grand désir; mais tous m'objectaient l'insuffisance complète de leurs moyens. Je les engageai à ouvrir une souscription, à laquelle les protestants eux-mêmes seraient priés de prendre part. Que de peines il fallut pour les y déterminer. Ils n'osaient, répondaient-ils, se présenter chez les protestants, sachant bien d'avance qu'ils n'en recevraient aucun secours. J'insistai cependant avec plus de force que jamais pour qu'on parcourût au plus tôt la ville avec la liste de

souscription, et je tâchai de leur prouver que le concours empressé des protestants à nos instructions indiquait assez qu'ils ne nous étaient pas hostiles. Vaincus par ces raisons, deux ou trois des plus notables se déterminent enfin à frapper à quelques portes, comme par essai, avec la détermination de ne pas aller plus loin, s'ils étaient mal reçus. Il n'en fallait pas davantage pour animer leur courage. Le premier accueil fut si amical et si généreux qu'ils ne doutèrent plus du succès. Dès lors ils n'eurent plus besoin d'être poussés, ils allèrent d'eux-mêmes de maison en maison, ne voulant en omettre aucune. Au bout de quelques jours, la souscription dépassait déjà deux mille piastres (plus de 10,000 francs), et les protestants avaient concouru plus que les catholiques à former cette somme. Depuis ce temps, le chiffre des dons a continué d'augmenter; et aujourd'hui s'élève sur un plan assez étendu une Eglise en briques, dont Monseigneur est venu lui-même bénir en grande solennité les fondations.

« A Sandwich, la grâce a peut-être porté encore plus de fruits que dans les autres localités. Pendant quinze jours, quatre et quelquefois cinq missionnaires y ont été occupés à prêcher et à entendre les confessions. Un d'entre eux eut la pensée de placer le théâtre de son zèle, non dans l'église de paroisse trop éloignée des habitants, mais dans le centre même de la ville, afin d'être plus près des protestants qu'il voulait attirer. Une petite chapelle fut bien vite improvisée à cet effet dans une maison particulière, et là, deux fois par jour, se donnait une instruction en anglais. Le soir surtout il y venait un bon nombre de sectaires mêlés aux catholiques; et pour preuve qu'ils n'étaient pas insensibles à la parole de Dieu, on remarqua plus d'une fois, qu'à la parole du prédicateur, ils pleuraient aussi bien que les autres,



« Je termine, mon R. Père, en vous annonçant que nous sommes parvenus à établir une bibliothèque de bons livres anglais et français, destinés à répandre la vérité et à combattre l'erreur. Cette œuvre promet les plus grands succès, si les ressources ne nous manquent pas pour la soutenir.

« Je me recommande à vos saints sacrifices, en union desquels je suis, etc,

« J. JAFFRE, S. J. »



## MISSIONS DE LA MALAISIE.

*Lettre de M. Favre, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions Etrangères, à MM. les directeurs du séminaire des Missions Etrangères.*

Malacca, 25 août 1818.

« MESSIEURS,

« Le zèle qui vous anime envers nos Missions, au bien desquelles vous vous êtes consacrés, ne me permet pas de douter que vous ne receviez avec satisfaction quelques détails sur la pauvre Mission de Malacca, si intéressante par le souvenir qu'elle rappelle et par l'état où elle se trouve aujourd'hui. Voici donc en quelques mots l'histoire de cette malheureuse chrétienté.

« Malacca, dont il est beaucoup parlé dans la vie de saint François-Xavier, dont la terre fut quatre fois foulée par les pieds du saint apôtre et arrosée de ses sueurs, fut pendant longtemps sous la domination portugaise; ensuite, occupé alternativement par les gouvernements Hollandais et Anglais, il obéit à ce dernier depuis 1825. Le Saint-Siège y érigea en 1553

un évêché, et le donna pour suffragant à l'archevêché de Goa. En 1838, il subit le sort de toutes les anciennes possessions portugaises qui se trouvent actuellement sous le pavillon britannique, c'est-à-dire qu'il fut réduit à l'état de missions et administré par un Vicaire apostolique. Ces changements, déjà opérés en partie depuis un certain nombre d'années par des décrets particuliers, furent enfin accomplis d'une manière générale en vertu de la Bulle *Multa præclarè*, donnée à Rome le 24 avril 1838. Les deux prêtres Indo-Portugais, qui administraient alors la chrétienté de Malacca, refusèrent de recevoir les ordres du Saint-Siège. Depuis ce temps jusqu'en 1845, le Vicaire apostolique, Mgr l'évêque de Bide, et ensuite son successeur Mgr Boucho, évêque d'Athalie, ne cessèrent, par tous les moyens que la prudence put leur suggérer, de chercher à ramener ces pauvres égarés à la soumission, mais toujours sans succès. Enfin, au mois de mai 1845, je reçus ordre de me rendre à Malacca pour les exhorter de nouveau à l'obéissance, en leur présentant des copies authentiques de la Bulle; et en cas de refus, de leur déclarer qu'ils n'avaient plus aucun pouvoir et que je prenais charge de la chrétienté. Dès ce moment, ces malheureux se déclarèrent indépendants de Rome et entraînent l'Eglise de Malacca dans le schisme. Je fus alors obligé de m'adresser aux chrétiens. Quelques-uns des plus instruits et les plus respectables familles eurent horreur de la rébellion de leurs anciens pasteurs, et se rangèrent sous l'autorité du Vicaire apostolique. Grâce à Dieu, leur exemple fut suivi par quelques autres, et en peu de mois j'eus un petit troupeau, composé de la meilleure partie de la chrétienté; le nombre en augmente continuellement, quoique d'une manière assez lente: ce qui me porte à croire que, si nous ne

pouvons espérer une prompte fin à ce schisme, au moins nous pouvons entrevoir son entière extinction à une époque un peu plus éloignée. Le grand mal de ces pauvres gens est l'ignorance causée par la négligence de leurs anciens pasteurs. Un des plus efficaces moyens de relever cette nation ainsi tombée, serait l'établissement de bonnes écoles; mais l'état de dénûment où se trouve la mission ne nous a pas encore permis de le mettre à exécution. Une autre nécessité, qui ne se fait pas moins vivement sentir, serait la construction d'une église : projet aussi empêché par la même raison.

« Au mois de juin 1846, je reçus du renfort dans la personne de M. Dastugue qui, à cause de son défaut de santé, ne pouvant entrer dans la mission de Cochineline pour laquelle il avait été destiné, reçut ordre de venir me rejoindre à Malacca. Son arrivée me fut d'un grand secours; car, malgré sa faiblesse, M. Dastugue put cependant tenir le poste en mon absence : ce qui me permit d'exécuter un projet que j'avais conçu depuis quelque temps, et que je ne pouvais réaliser étant seul. C'était de visiter les peuplades sauvages répandues dans l'intérieur des forêts dont la péninsule Malaise est couverte, et dont on m'avait parlé comme d'un peuple bon et heureusement disposé à recevoir l'Évangile. Je fis part de ce dessein à Mgr le Vicaire apostolique qui l'approuva et m'enjoignit de lui rendre compte du fruit de mes recherches, de dresser autant que possible une statistique exacte de ces peuples, et d'étudier les moyens à prendre pour établir parmi eux une mission. Je fus donc occupé, pendant les six derniers mois de 1846 et une partie de 1847, à voyager dans ces forêts plus peuplées de tigres, de panthères et d'éléphants que d'êtres raisonnables. J'y ai cependant

trouvé les sauvages que je cherchais ; mais si épars que ce sera un grand travail de les réunir pour en faire des chrétientés. Mais, d'un autre côté, je dois dire que de tous les païens que j'ai vus jusqu'à présent, ce sont ceux dont les dispositions me paraissent les plus favorables aux succès de la prédication. Leur vie est généralement simple et frugale ; ils se nourrissent de la pêche, de la chasse, et cultivent les *cladées* ou pommes de terre du pays ; quelques-uns même récoltent le riz. J'ai remarqué en eux une grande horreur de la polygamie, ce qui contraste singulièrement avec les mœurs des autres peuples païens qui les environnent. Quelques-uns bâtissent des maisons à la manière des Malais et sont vêtus de même, tandis que d'autres vivent sans habitation et sont presque sans vêtements. Mais tous se distinguent par une grande bonté. Toujours je fus reçu par eux avec beaucoup de respect, et je les trouvais toujours prêts à me rendre les services que je leur demandais.

« J'avais déjà parcouru presque entièrement cette partie de la péninsule qui se trouve entre Singapore et Malacca, lorsque je fus informé que les sauvages que j'avais vus étaient seulement les avant-postes d'agglomérations plus considérables, qui se trouvaient à l'intérieur de la péninsule, dans la direction de Malacca à Siam et à Pulo-Pinang. J'entrepris donc de visiter ces contrées. Cette fois j'étais accompagné de M. Borie, que Sa Grandeur vient de charger d'une manière plus spéciale de cette mission. Nous rencontrâmes dans ces endroits un bien plus grand nombre de Cariens, quoique toujours bien épars. Ce fut donc dans cette direction que M. Borie eut ordre de commencer son apostolat. Déjà une maison en planches s'y trouve construite avec une petite chapelle ; déjà un certain nombre de personnes

se font instruire, et seront probablement en état de recevoir la grâce du Baptême dans peu de temps. Cette mission donne de grandes espérances ; mais elle demanderait aussi des dépenses considérables : je ne sais si la mission sera en état de les faire.

« Ce ne sera peut-être pas sans exciter votre intérêt que vous suivrez nos courses dans des endroits qui , pour la première fois, reçoivent la visite d'un Missionnaire, et peut-être, d'un être civilisé. Voici quelques circonstances d'un de ces voyages que je fis sur le territoire de Johore, pays situé entre Singapore et Malacca. Les nombreuses difficultés que j'avais déjà éprouvées en parcourant l'intérieur de la péninsule, de la part des petits chefs Malais établis sur chaque village, m'avaient convaincu qu'il était presque impossible de réussir dans ces excursions sans avoir préalablement obtenu un passe-port en bonne forme des premières autorités des royaumes Malais. A cette fin, je me rendis à Singapore au mois de septembre, pour obtenir de Sa Majesté le Sultan de Johore, et de Son Altesse le Tommongong de Singapore, une permission par écrit de voyager librement sur le territoire de leur domination. Comme je connaissais déjà la mère du Sultan, j'eus soin d'en obtenir des lettres de recommandation pour son fils : elles eurent tout le succès que j'en attendais. Je fus favorablement reçu de Sa Majesté, et quelques jours après on me remit la pièce que je sollicitais, munie du sceau royal. Je quittai Singapore le 5 du mois de septembre, accompagné seulement d'un jeune Indo-Portugais et d'un Chinois chrétien. Mes provisions consistaient en quelques mesures de riz, du poisson sec et quelques habits de rechange. La petite barque qui me portait était conduite par quelques rameurs indiens. A dix heures, j'entrai

dans la rivière de Johore, et quelques instants après j'arrivai à un village Malais nommé Pomatang. Le chef en était absent, et les habitants, quoique passant pour gens civilisés, me parurent bien sauvages. A mon arrivée, une partie de la population prit la fuite, et quelques personnes auxquelles je pus parler ne surent me donner aucune information sur leur pays. Je rentrai donc dans ma barque et continuai à remonter la rivière jusqu'à l'ancienne cité de Johore, où j'arrivai vers le soir. Cette ville fut fondée en 1511 ou 1512 par le Sultan Mahomet Shah II de Malacca, après son expulsion de cette ville par les Portugais. Depuis cette époque, elle fut la résidence habituelle du Sultan et la capitale de l'empire qui prit le nom d'Empire de Johore, au lieu de celui de Malacca. Aujourd'hui la capitale a subi le sort de l'empire : elle est entièrement tombée ; ce n'est plus qu'un pauvre village composé de vingt-cinq ou trente maisons malaises, la plupart bâties en écorces d'arbres et couvertes en feuilles. Une misérable mosquée en planches, située au milieu de la place du hamiau, en fait tout l'ornement.

« Le 6 septembre et les jours suivants, je continuai de remonter le fleuve, sans pouvoir rencontrer les sauvages que je cherchais et que l'on me disait toujours être plus avant. Enfin, le quatrième jour de navigation, j'arrivai à un endroit situé près la source de la rivière, où je trouvai une population de deux à trois cents personnes. Je m'y arrêtai quelques jours, pendant lesquels je pris de ces pauvres gens des informations sur leurs mœurs et coutumes. Je sondai aussi leurs dispositions à embrasser la foi. Le tout coïncidait assez bien avec ce que j'avais déjà remarqué dans différents autres voyages. De cet endroit commença la route à pied. Après avoir obtenu quelques sauvages pour me con-

duire dans ce pays inconnu, je me dirigeai vers un point où, d'après les renseignements que l'on m'avait donnés, devait se trouver une autre agglomération. Quatre jours furent employés à sa recherche, sans rencontrer ni homme ni habitation, sans route et même souvent sans aucun sentier, dans une forêt épaisse, parmi l'épineux *rottan* qui plusieurs fois me fit laisser derrière moi mes habits en lambeaux. Cette partie de la péninsule, à ce que j'en puis juger, est un terrain bas; car une partie de la route se fit dans la fange et dans l'eau, tantôt jusqu'au genou et tantôt jusqu'à la ceinture. Nous couchions sur la terre, ayant soin de nous couvrir de quelques feuilles. Enfin, au quatrième jour, j'atteignis une place nommée Benaut où je trouvai environ quatre-vingts personnes, parmi lesquelles je passai deux jours. Je me disposais à reprendre la direction du Mont-Ophyr, lorsque mon Portugais et mon Chinois me dirent que l'état de leurs jambes ne leur permettait plus de marcher. Je les examinai et les trouvai effectivement dans un misérable état, causé par la déchirure des épines, et par la morsure des sangsues qui sont en si grand nombre dans ces forêts, qu'il est presque impossible de les éviter entièrement; j'en avais, moi-même, souffert aussi. L'état de mes deux compagnons me fit prendre la résolution de sortir de la péninsule par la rivière de Benaut, pour y rentrer par celle de Batu-Pahat: ce qui m'aurait donné occasion de visiter quelques autres peuplades sauvages, et aurait procuré à mes hommes quelques jours de repos, ce trajet devant se faire en barque.

« Les sauvages, qui m'avaient reçu avec beaucoup de bonté, me fournirent un canot fait d'un tronc d'arbre, et trois hommes pour descendre la rivière jusqu'à la mer. Nous fûmes trois jours à en suivre le cours,



pendant lesquels nous ne rencontrâmes personne. Notre barque étant trop petite pour y passer la nuit, nous dormions sur le bord de la rivière. Des deux côtés de son lit la terre est basse, et se trouvait alors couverte d'eau : ce qui faisait l'effet d'une forêt plantée dans un vaste étang. Nous fixions donc quelques perches sur lesquelles nous posions des bâtons en travers, puis en long, et ainsi s'improvisait une espèce de plancher, servant de cuisine, de salle à manger, de table et de lit. Les nuits précédentes, nous avions reçu la visite des tigres ; ici c'était celle des crocodiles ; mais Dieu qui veille sur les siens ne permit pas que nous reçussions aucune atteinte ni des uns ni des autres.

« Trois jours de cette navigation nous conduisirent à un village Malais, situé à peu près à une demi-lieue de l'embouchure de la rivière. Les habitants, au premier abord, parurent me faire un bon accueil ; m'ayant promis de remplacer par des gens de leur hameau les sauvages qui m'avaient amené, je congédiai ceux-ci ; mais le lendemain, quand je voulus partir, j'eus occasion de m'apercevoir que je me trouvais entre les mains des pirates. Déjà ils avisaient aux moyens d'exploiter leur capture. J'eus beau les assurer que je n'étais qu'un pauvre missionnaire, que je ne possédais actuellement pour tout bien qu'une petite provision de riz et de poisson sec qui, dans peu de jours, allait être épuisée ; que non-seulement je n'avais pas d'argent sur moi, mais que de plus je n'avais aucune fortune à Malacca, ma demeure habituelle ; qu'il ne leur reviendrait rien de me garder, sinon la peine de me nourrir ; toutes ces réflexions furent inutiles : on me confina dans une petite maison, au milieu d'un marais fangeux, où mes deux hommes eurent l'avantage de se délasser pendant sept jours. Je m'aperçus cependant que cette retraite

ne leur était pas moins désagréable qu'à moi. Bientôt notre provision de poisson sec fut épuisée ; nous étions par conséquent réduits au riz seul , que nous faisons cuire avec l'eau croupie qui entourait notre demeure , et qui nous servait aussi de breuvage. Enfin , après quelques jours de détention , ceux qui nous gardaient ainsi finirent par se convaincre que , non-seulement je n'avais pas d'argent , mais encore qu'il ne fallait pas s'attendre que j'en fisse venir pour ma rançon , et en conséquence on résolut de mettre fin à ma captivité. Je fus cependant inquiet pendant les derniers jours : et en voici la raison. Je m'étais aperçu que nos gardiens avaient peur qu'à mon arrivée à Malacca je ne fisse des plaintes aux autorités anglaises. Je craignais donc que , pour obvier à cet inconvénient , il ne leur vint en pensée de se défaire de nous , ce qui leur était si facile. Quelques démarches que mon portugais avait observées et qui s'accordaient avec ce que je voyais , me confirmaient dans cette crainte. Je tâchai donc de me mettre dans une disposition de soumission absolue à tout ce que la Providence voudrait bien permettre. Quelques bruits tumultueux que nous entendimes à différentes reprises , principalement pendant la dernière nuit , furent pour nous des moments sinistres. Enfin , le huitième jour de ma séquestration , on se mit en état de nous transporter à un village Malais , situé à quelques lieues de là , sur le bord de la mer. Une barque avait été préparée pendant la nuit , et dix hommes se disposaient à me conduire. Je ne pouvais m'expliquer pourquoi un si grand nombre d'hommes armés de pied en cap ; je supposai quelque intention hostile. Je leur dis donc que je voulais payer les hommes qui me guideraient , et qu'en conséquence je n'en voulais prendre que le plus petit nombre possible , quatre ou cinq tout

au plus. Cela fut le sujet d'une longue et chaleureuse discussion. Mais comme je refusai absolument de partir avec dix hommes, ils se retirèrent pour se consulter, puis acquiescèrent à ma proposition. Au moment de mon départ, un vieillard, dont le fils avait été pendu comme pirate par les autorités anglaises de Pinang, vint presque en tremblant me faire de longues excuses sur ce qu'il n'avait pu, disait-il, me laisser partir plus tôt. Depuis quelques jours mon portugais avait une indisposition causée, je pense, par la mauvaise qualité de l'eau que nous buvions. Quand nous fûmes en mer, la maladie augmenta, et le mit bientôt dans un état qui me donna de vives inquiétudes. Alors je dis à mes guides qu'il ne s'agissait plus d'aller à aucun village Malais, mais qu'il fallait se rendre le plus promptement possible à Malacca. Ils firent de grandes difficultés, par la peur qu'une fois dans cette ville je ne fisse contre eux quelque dénonciation. Je m'efforçai de les convaincre qu'un prêtre catholique ne se venge du mal qu'en faisant du bien; puis je leur donnai ma parole que rien de fâcheux ne leur arriverait. Cela joint à la promesse d'une petite récompense les décida. Nous nous dirigeâmes donc sur Malacca où nous touchâmes en quarante-huit heures. Le vingt-cinquième jour après mon départ de Singapore, je remis mon malade entre les mains d'un médecin anglais catholique, par les soins duquel il fut promptement rétabli.

« Je me propose, dans une prochaine lettre, de vous donner quelques détails sur les mœurs et coutumes des peuples sauvages de la péninsule Malaise.

« Veuillez, vénérables confrères, recevoir l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. FAVRE, *Miss. Apost. de la Congrégation des Missions Etrangères.* »

*Autre lettre du même Missionnaire à MM. les Directeurs  
du Séminaire des Missions Etrangères.*

Malacca, 23 octobre 1848.

« MESSIEURS,

« Dans ma dernière lettre je vous annonçais que dans la suivante j'aurais à vous parler de l'origine, des facultés intellectuelles, de la population, des demeures et des usages des Orang-Benuas qui habitent le midi de la péninsule Malaise. Sans donc m'arrêter à de plus longs préliminaires, j'aborde immédiatement cette série de sujets.

« L'origine des Benuas, comme celle de toute nation qui ne possède ni littérature ni monuments, est une question difficile à résoudre et sur laquelle la science est encore réduite aux conjectures. Ce qui est certain, c'est que ce peuple remonte à la plus haute antiquité. Entre toutes les races qui se sont établies dans la péninsule Malaise, la priorité d'occupation paraît appartenir aux Benuas, ainsi que l'indique leur dénomination d'habitants du sol. Ce titre leur serait également confirmé par l'histoire, à en juger par un passage d'Hérodote qui mentionne, aux régions les plus reculées de l'Inde, un peuple où les enfants dévoraient leurs vieux pères. Or tel était l'ancien usage des Benuas, disent

leurs traditions. Quand un vieillard touchait à la décrépitude, on le faisait monter sur un arbre de la forêt, il s'y tenait suspendu par les mains à une branche, et en attendant que ses forces épuisées lui fissent lâcher ce dernier appui, ses enfants réunis à l'entour chantaient en chœur : « Quand le fruit sera mûr, il tombera de lui-même. » En effet, il ne tardait pas à tomber, et la famille, se jetant sur lui avec fureur, se disputait les lambeaux du vieillard, qu'elle mangeait sur place et sans remords.

« Les connaissances des Orang-Benuas sont très-bornées. Je crois cependant que la cause doit en être attribuée moins à un défaut d'intelligence qu'à l'absence de moyens nécessaires au développement de leurs facultés. S'ils sont ignorants, du moins ils paraissent capables d'acquérir une certaine instruction ; et je ne doute pas que, si les soins convenables leur étaient donnés, on parviendrait à obtenir des résultats très-satisfaisants. Ils paraissent aussi susceptibles d'une bonne éducation que la plupart des peuples de l'Inde. La présence des Missionnaires parmi eux montrera si ces conjectures sont fondées. Pour le présent voici à quoi se borne leur savoir.

« Un grand nombre d'entre eux connaissent l'existence d'un Être suprême. Ils l'appellent *Thuan-Alla*, c'est-à-dire *Seigneur-Dieu*. L'idée des châtimens réservés aux pécheurs est beaucoup plus répandue que celle des récompenses promises aux justes. Quelques tribus, qui se trouvent en communications plus fréquentes avec les Malais, ont aussi un peu plus de principes religieux. Ainsi il en est qui m'ont parlé de Dieu comme créateur de toutes choses, d'Adam comme premier homme ; ils ont même une notion confuse d'Abraham et de Moïse. Mais ils n'ont absolument aucune connaissance de Jésus-Christ ni de la religion chrétienne.

« Si les Benuas sont peu riches en dogmes, ils passent aux yeux des Malais pour être très-versés dans l'art de guérir. Ces derniers se croient extrêmement heureux, dans leurs maladies, lorsqu'ils peuvent, par des présents, obtenir de ces pauvres Carians quelque prescription médicale. Plusieurs d'entre eux, nommés *Panangs*, prétendent avoir des connaissances en médecine, et posséder certains secrets de la nature ; mais quand on les examine, on s'aperçoit qu'ils sont à peu de choses près aussi ignorants que les autres sauvages.

« Pour la géographie et l'astronomie on peut aisément se figurer ce qu'ils savent. Chaque matin ils se lèvent avec le soleil, et se servent de sa lumière tant qu'il est sur l'horizon ; lorsqu'il est nuit, ils dorment, sans avoir jamais fait aucune recherche ni observation sur la révolution des astres. Combien y a-t-il de jours dans une lunaison, combien de lunes dans un an ? beaucoup d'entre eux l'ignorent. Ils ne connaissent ni leur âge ni celui de leurs enfants. Je me rappelle que les deux premiers Benuas que j'interrogeai sur ce point étaient un père et son fils : ils me répondirent d'abord qu'ils n'en savaient rien ; mais sur mes instances pour obtenir au moins un à peu près, ils gardèrent un instant le silence, paraissant vouloir fixer leurs souvenirs, après quoi ils me dirent d'un commun accord que l'un d'eux avait sept ans et l'autre à peu près cinq.

« Un climat qui est toujours le même, un été perpétuel qui exclut tout changement de saisons, un soleil qui se lève et se couche toute l'année à la même heure, divisant le jour et la nuit en deux parties égales et uniformes, ne contribuent pas peu à entretenir les peuples de ces pays-ci dans une telle ignorance. A quoi bon observer ce qui est éternellement le même ? Pour

nous européens, la vie a des époques qui en font le charme, et il nous semble qu'elle nous serait ennuyeuse si les dimanches et les fêtes, si les commencements des mois et le renouvellement des années n'en venaient rompre la monotonie. Mais pour les Benuas, il n'en est pas ainsi, leur vie est toute d'un trait; depuis la naissance jusqu'à la mort, elle s'écoule sans aucune variation entre un jour et l'autre, excepté la circonstance du mariage qui se célèbre avec quelque solennité.

« La langue des Benuas est celle des Malais, avec quelques légères différences. Aucune espèce d'écriture ne leur est connue. Ils savent généralement compter jusqu'à dix, ce qu'ils font sur leurs doigts; mais là se bornent leurs sciences mathématiques.

« Il serait difficile de dire au juste quelle est la population des Benuas. Les personnes qui m'ont parlé de ces peuples en ont généralement beaucoup exagéré le nombre. D'après les visites que j'ai faites parmi eux, les informations que j'ai prises, et les recherches auxquelles je me suis livré, voici un aperçu qui ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité. Les Benuas de Malacca sont très-peu nombreux, et ne doivent pas s'élever à plus de deux ou trois cents, ceux de Johore à peu près à mille, et ceux de Menang-Kabou au moins à quatre mille. C'est parmi ces derniers que la Mission a commencé. L'établissement s'est fait à un endroit nommé Rombea, à quatre lieues de Malacca. Là, se trouve déjà réunie une centaine de néophytes dont une partie se prépare à recevoir prochainement le baptême. Ainsi, je crois que le nombre total des Benuas qui habitent la partie méridionale de la péninsule ne dépasse pas cinq ou six mille. J'avais entendu dire qu'une agglomération considérable de ces sauvages devait se trouver dans les environs du Mont-Ophyr, le point le plus

élevé de la presqu'île Malaise. Mais au mois de juin de l'année dernière, j'ai visité cette fameuse montagne ainsi que ses environs, sans y rencontrer personne. J'ai vu, à la vérité, dans ces vastes forêts différentes places où s'élevaient autrefois des villages habités par des Malais et peut-être aussi par des Benuas, mais dont il ne reste que des ruines. Quelques Chinois, qui exploitent les mines d'or, sont les seuls débris d'une population jadis nombreuse de cultivateurs Malais et de mineurs Chinois, qui, de ces lieux aujourd'hui déserts, faisaient des contrées fertiles et commerçantes. Triste effet de la mauvaise administration des gouvernements Malais.

« Quant aux habitations, les Benuas de Johore sont les mieux partagés ; j'en ai vu parmi eux d'assez grandes et de commodés. Les Benuas de Menang Kabou ont des maisons beaucoup plus simples ; la plupart ne sont que de misérables huttes perchées sur le haut de quatre gros bâtons, précaution inspirée par la crainte des tigres. On y monte par une longue échelle. Ces demeures qui, vues de loin dans la forêt, ressemblent plutôt à des nids de gros oiseau qu'à des habitations d'êtres humains, ont de cinq à six pieds en carré sans aucune division à l'intérieur. Là, se loge pêle-mêle toute la famille, avec les chiens, quelques singes et les corps des animaux qui ont été pris à la chasse. Ces huttes, ordinairement construites en feuilles, se trouvent communément près des montagnes, le long des rivières et des ruisseaux. Au bas des réduits aériens on voit les os, le poil ou les plumes des animaux qui servent de nourriture aux habitants, et dans les environs on aperçoit quelques plantations de bananiers et de *cladées* ou pommes de terre du pays.

« Entre tous les Benuas ceux de Malacca sont les



plus misérables. Beaucoup n'ont pas de maison : voici la manière dont ils se logent. Ils se rassemblent au nombre de cinq ou six familles, choisissent un des endroits les plus touffus de la forêt ; là ils abattent les arbres et nettoient une place en rond, d'un diamètre de vingt-cinq à trente pieds, puis ils entourent cet espace avec les branches des arbres qu'ils viennent de couper. A cela ils ajoutent encore quelques arbustes épineux qu'ils tâchent de trouver dans les environs, et forment ainsi une espèce de rempart contre les tigres, les ours et autres bêtes sauvages. Ayant ainsi préparé cet enclos, ils travaillent à y établir leur demeure. Chaque famille se met à construire ce qui devra servir de lit pendant la nuit, de siège pendant le jour, de table pour le repas et d'abri dans le mauvais temps ; le tout consiste en quinze ou vingt morceaux de bois placés l'un à côté de l'autre, supportés, aux deux extrémités, par deux traverses, lesquelles reposent sur quatre pieux ; c'est un échaffaudage de quatre pieds de large sur six de long et deux de hauteur. Une douzaine de feuilles de *Chucho*, réunies par leurs pédicules, et attachées à la tête du lit, s'étendent jusqu'au pied et en font la couverture ou le toit. Ces espèces de lits sont placés de telle sorte que, quand tout le monde est couché, les pieds de chacun sont tournés vers le centre, qui reste vide, étant destiné à la cuisine et à d'autres usages.

« La grande occupation des Benuas est la chasse. Formés dès l'enfance à cet exercice, ils ont pour lui une spéciale prédilection, comme étant le principal moyen de se procurer leur nourriture. Lorsque la famille a épuisé ses provisions, le mari va battre la forêt pendant quelques heures. Souvent il revient chargé de quelque grosse pièce de gibier ; parfois aussi il revient les mains vides, et alors on va se coucher sans souper.

La chasse est ordinairement la corvée du soir. Dans le reste de la journée, les Benuas s'occupent à préparer leurs flèches et la matière avec laquelle ils les empoisonnent; ils bâtissent ou réparent leurs maisons, et mangent les animaux qu'ils ont atteints la veille. Il en est aussi qui courent les bois une partie considérable du jour pour chercher du rotin, de la résine, et autres articles de commerce; puis ils vont à quelque maison Malaise où ils échangent le fruit de leur labour contre un peu de riz, quelquefois insuffisant pour sustenter leur famille même un seul jour, après quoi ils se remettent en quête de leur nourriture du lendemain, et ainsi de suite pendant toute l'année. Dans les lieux où s'exploitent des mines, les Chinois emploient quelquefois les Benuas comme manœuvres. La fonction des femmes est de prendre soin des enfants, de préparer les repas et d'aller, elles aussi, par la forêt cueillir des fruits et des racines.

« On peut juger, d'après ce que j'ai dit jusqu'à présent, que les Benuas ne suivent pas un régime alimentaire très-régulier. Sans doute, ils aiment les bons mets, mais à leur défaut ils mangent sans difficultés ni répugnance tout ce qui peut être mis sous la dent, même ce qui ferait horreur à des peuples civilisés. Ils se nourrissent de serpents, de singes, d'ours, de tigres, d'oiseaux et d'animaux de toutes sortes. Les bananes, les cladées, les fruits sauvages, les feuilles de certains arbres et différentes espèces de racines, sont aussi une partie de leurs victuailles. Ceux qui cultivent le riz en vendent une partie aux Malais pour acheter des vêtements; le reste leur suffit à peine pour quelques mois. Parfois ils rôtissent la chair avant de la manger, mais d'autres fois ils la dévorent toute crue. Assez souvent ils se contentent de passer l'animal sur le feu, et quand

le poil en est grillé, on dit qu'il est cuit. J'ai vu de grands singes préparés de cette manière, et servis à un cercle de sept ou huit personnes qui les expédiaient en quelques minutes, n'en laissant que les squelettes. Dans ces repas, les cocôs servent de vases à boire; les feuilles de bananes tiennent lieu d'assiettes. Les cuillères, les fourchettes, les couteaux et tout autre instrument de cuisine et de table sont remplacés par les dents, les mains et les doigts des convives.

« Plusieurs tribus de Benuas ont en horreur la chair d'éléphant, par la raison, disent-ils, qu'elle occasionne des maladies; d'autres, au contraire, s'en font un grand regal. Lorsqu'un de ces animaux a été tué, ceux des sauvages qui les premiers en sont avertis, courent annoncer cette bonne nouvelle à leurs parents; tout le monde se rend à l'endroit où git le colossal gibier; on bâtit tout autour de petites cabanes en feuilles, puis on mange et on se divertit jusqu'à ce que l'animal qui fait les frais de la fête soit achevé, après quoi chacun décampe et retourne au train de sa vie ordinaire.

« Il existe dans la forêt différentes places où l'arbre qui produit le fruit appelé *dourian*, se trouve en grande quantité. Vers le mois de juillet les Benuas s'y rendent en foule, y dressent leurs tentes de feuillage, et pendant plusieurs semaines, se nourrissent exclusivement de *dourian*. La saison passée, chaque famille rentre au logis, aussi affamée qu'elle en était partie.

« J'ai observé qu'un des mets les plus recherchés par nos sauvages est un rayon de miel. Mais, soit dit sans blesser l'opinion de nos cuisiniers européens, le temps où le miel est dans toute sa pureté n'est pas, selon nos épiqueuriens de la nature, la saison de le manger, on attend que les petites abeilles soient bien formées dans les alvéoles, et quelques jours avant le départ pré-

sumé du jeune essaim, on s'empare avec soin du rayon, on l'enveloppe dans une feuille de banane, on le met sur le feu pour quelques instants, puis abeilles et cire tout est dévoré à la fois.

« Les Benuas de Malacca et ceux de Johore n'ont pour toute arme qu'une lance et un parang. Bien peu parmi eux connaissent le sampitan, aussi bien que la manière d'empoisonner les flèches. Le parang est une lame de fer, d'à peu près un pied de long sur deux ou trois pouces de large, avec un manche assez semblable à celui d'un grand couteau. Cet instrument sert à couper les arbres et à repousser les attaques des bêtes sauvages. Je connais un Benuas qui, assailli par un tigre, se défendit très-bravement avec un simple parang. Ce combat singulier dura près d'une demi-heure. Le Benuas y perdit un œil, mais le tigre y perdit la vie.

« L'arme favorite des Benuas de Menang-Kabou est le sampitan. C'est un petit bambou de la grosseur du doigt et long de six à dix pieds, ayant à l'une de ses extrémités une tête de la grosseur d'un œuf. Cette pièce de bambou est insérée jusqu'à la tête dans un autre plus gros et de même longueur. Les flèches qu'on y introduit sont de petits morceaux de bois très-durs, tels à peu près que des aiguilles à tricoter, et se terminant par une pointe enduite de poison. A l'autre bout de la flèche est placé un petit cône en bois léger, coupé de manière à remplir juste le tube du sampitan, afin d'empêcher toute perte de souffle. Le trait est lancé en rassemblant une quantité d'air dans les poumons et en l'émettant fortement dans le canon du sampitan, dont la tête doit être en partie dans la bouche du projecteur. La distance à laquelle il peut avoir son effet est de soixante-dix à quatre-vingts pieds, quelques-uns atteignent jusqu'à cent vingt et cent quarante; mais alors le coup est peu à craindre.

« J'ai dit que le seul événement remarquable dans la vie d'un Benuas était l'époque de son mariage. Elle est ordinairement fixée à la saison des fruits, c'est-à-dire vers les mois de juillet et d'août. Lorsque les deux personnes qui veulent s'unir ont obtenu le consentement de leurs parents, on assigne un jour, pour lequel on prépare un festin plus ou moins solennel, suivant les ressources des contractants et leur rang dans la tribu. Ce moment arrivé, le futur époux se rend à la maison de la jeune fille, où toute la peuplade doit se trouver rassemblée. De part et d'autre on se fait des présents, les anciens déclarent l'alliance conclue, et en signe d'union les nouveaux époux mangent dans le même plat; puis commence le repas des noces. La fidélité conjugale est tellement respectée chez les Benuas que l'adultère est punissable de mort. Et c'est réellement une chose digne de remarque, que ces peuples sauvages, quoique entourés par les Malais, les Chinois et autres païens très-vicieus, aient conservé le mariage dans son état de pureté et d'unité primitives, avec cette différence toutefois, qu'ils admettent le divorce. Dans ce cas, les conditions de la rupture sont que, si c'est le mari qui demande à se séparer, il perd les présents qu'il a faits à sa femme; si, au contraire, la demande en est faite par l'épouse, elle doit rendre les présents qu'elle a reçus du mari et perd ceux qu'elle a pu lui faire. Je crois cependant que le divorce, quoique permis, est extrêmement rare.

« Je finis par un mot sur les funérailles. Si le Benuas est mort le matin, il est enterré le jour même; s'il est décédé le soir, les obsèques sont différées jusqu'au lendemain matin. Le sampitan, les flèches, le parang et la lance du défunt sont enterrés avec lui; on y joint ordinairement du riz, de l'eau et du tabac,

J'ai questionné les Benuas sur la signification de ces pratiques, mais je n'ai pu obtenir d'autre réponse, sinon que c'était la coutume des ancêtres. Comme beaucoup d'autres peuples de l'Asie, les Benuas considèrent la couleur blanche comme sacrée, et c'est un grand sujet de consolation pour eux, quand, à leur dernière maladie, ils peuvent se procurer quelque pièce de linge blanc pour être ensevelis.

« J'espère, Messieurs, dans une autre lettre achever cette notice et terminer les renseignements que j'avais à vous donner sur les Orang-Benuas.

« Veuillez agréer, etc.

« P. FAVRE, *Miss. Apost. de la Congrégation  
des Missions Etrangères.* »

---

## MISSIONS DE L'INDE.

*Extrait d'une lettre de M. l'abbé Dodot, Missionnaire apostolique et chapelain catholique de la station militaire de Lahore, à Messieurs les Membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.*

Lahore, capitale du Penjaub, Indes orientales,  
16 février 1850.

« MESSIEURS,

« ... Après avoir travaillé sur plusieurs points importants de l'immense Mission d'Agra, j'ai été dirigé par notre nouvel évêque, Mgr Carli, sur Lahore; et depuis quinze mois, je me trouve dans cette capitale des Seikhs, grande ville dont on a beaucoup parlé en Europe, les années passées, et qui, depuis la grande et décisive bataille de Goozérat, le 21 février 1849, est devenue comme le centre des opérations anglaises dans le nord de l'Inde. En effet l'armée européenne, avancée en ce moment presque jusqu'aux portes du Caboul, forme cà et là autour de Lahore, et dans le centre du Penjaub, de grandes stations militaires où se trouvent

beaucoup de catholiques. Il peut y avoir actuellement dans ces vastes contrées nouvellement conquises environ huit mille fidèles, Européens ou natifs; et ce nombre assurément augmentera de jour en jour par l'arrivée de nos pauvres frères irlandais, qui viennent chercher ici un pain moins amer que celui de leur patrie. Je vais essayer de vous présenter brièvement le résumé de ce qui a été fait par Mgr Borghi, actuellement élevé sur le siège de Cortone en Italie, et tout ce qu'il reste à faire au pieux prélat qui lui succède dans l'Inde. Je puis certifier que les documents que je vais vous donner sont vrais en tous points, et j'ose espérer qu'en considérant notre pénible position, vous viendrez asecours de notre excellent Evêque.

« Comme, dans le centre de l'Inde, la conversion des Musulmans et des Indous est très difficile, et que les chrétiens natifs sont exposés à tous les vices en vivant au milieu des idolâtres, Mgr Borghi chercha à s'emparer de la jeunesse et à ouvrir des écoles pour les indigènes. Ainsi à Sirdanah, où feue la princesse *Sombro* laissa quelques fonds pour la Mission, un collège fut bâti pour recevoir les enfants catholiques et ceux qui peuvent être achetés des idolâtres. Naguère deux ecclésiastiques élevaient environ une quarantaine de petits garçons dans cet établissement. Le manque de prêtres pour les stations fait qu'aujourd'hui cette œuvre, destinée aussi à former un clergé indien, est en pleine décadence.

« Convaincu par l'expérience que l'éducation donnée à nos pauvres enfants était le seul moyen d'arrêter les ravages de l'hérésie dans ces jeunes cœurs, Mgr Borghi mit tout en œuvre pour opposer des écoles catholiques aux écoles protestantes. Les Religieuses de Jésus-Marie, sous la direction du Vicaire apostolique, bâtirent deux couvents, l'un à Agra, et l'autre dans



les montagnes de l'Hymalaïah. Dans le premier elles ont environ cent vingt petites filles, et environ quarante dans l'autre établissement. Sans ces excellentes dames, dont la vie de sacrifices est au-dessus de tout éloge, la plus grande partie de ces enfants serait perdue pour le ciel. Beaucoup ont été arrachées à l'hérésie ou à l'idolâtrie. De plus, un collège dédié au prince des Apôtres a été fondé à Agra pour les jeunes garçons de nos pauvres catholiques venus d'Europe, et pour recueillir tous les malheureux orphelins. Là deux prêtres, sous la direction de Mgr Carli lui-même, donnent leurs soins les plus assidus à environ soixante enfants, et opposent une noble résistance aux envahissements du protestantisme. Toutes les ressources de la Mission ont été presque totalement absorbées par ces diverses écoles et par l'érection de l'église catholique d'Agra. Pour soutenir les établissements dont je viens de parler, et subvenir aux dépenses qu'occasionnent tous ces pauvres enfants, il faut que notre saint et zélé Pasteur se résigne à bien des sacrifices, à bien des privations dont le récit ne pourrait qu'émouvoir profondément vos cœurs pieux et chrétiens. Oh ! si vous voyiez sa pauvreté, si vous étiez témoin de la grandeur de ses sentiments, si, comme moi, vous aviez vu ce noble prélat pleurer, il y a quelques mois, sur le malheur de ses ouailles privées de pasteurs, privées d'églises et d'instructions faute de ressources pécuniaires, j'en suis convaincu, vous auriez décidé à l'unanimité qu'il fallait vous imposer de nouveaux sacrifices en faveur de notre Mission.

« Vous savez qu'à l'exception de quelques chapelains militaires qui, comme moi, reçoivent de la Compagnie des Indes ce qu'il faut à peine pour vivre, tous les membres de la Mission, le vicaire apostolique compris,

ne touchent aucun traitement. Ainsi, Mgr Carli, obligé de subvenir aux besoins pressants de plusieurs prêtres, de donner du pain aux enfants orphelins, n'a de ressources que dans les modiques et volontaires aumônes de malheureux chrétiens natifs, de quelques bons soldats irlandais, de certains protestants moins hostiles que les autres à notre ministère, et dans les allocutions qui peuvent lui être faites par votre sainte Oeuvre. Il en est de même pour nos pauvres Religieuses; elles n'ont vraiment d'autres secours que la générosité de quelques bonnes âmes, et les modiques pensions qu'elles peuvent obtenir de quelques élèves.

« Voilà, Messieurs, où en est présentement l'ancienne partie du Vicariat d'Agra. Manque de prêtres pour les stations importantes, manque de sujets pour donner l'instruction dans les écoles catholiques, manque d'argent pour soutenir ces mêmes établissements. Oh! que c'est triste! Mais tout cela est encore brillant à côté de ce qui existe dans le Penjaub, sous le point de vue religieux. Les idolâtres peuvent s'y trouver au nombre d'environ quinze à dix-huit millions. Lahore seule, qui n'est plus en ce jour qu'une ombre de ce qu'elle fut sous l'empire Mogol et sous *Ranjeet-Sing*, peut en compter 200,000. Mais pour planter la croix dans ces beaux pays, qui, au temps d'Alexandre-le-grand, firent pleurer ce conquérant quand il se vit forcé de retourner sur ses pas, par la mutinerie de ses fiers Macédoniens; mais pour opposer une digue convenable aux efforts de l'anglicanisme, qui cherche déjà à s'établir là en maître, combien l'Eglise catholique a-t-elle de représentants? Dans la partie méridionale de son immense Vicariat, Mgr Carli, en ce moment, compte à peine six prêtres capables de partager les travaux de son apostolat, et de soutenir la foi chancelante de neuf à dix

mille catholiques. Dans les vastes provinces de Lahore , trois anciens curés français et un irlandais forment tout son clergé. Et pour conserver environ huit mille fidèles, Européens ou natifs ; et pour convertir des peuples qui jamais encore n'ont bien entendu la parole de Dieu , voilà les seuls instruments mis en œuvre!!!

« Aux portes du Caboul, c'est-à-dire au premier poste avancé de l'armée anglaise, à *Peshawer* située à environ cent cinquante lieues au nord-ouest de Lahore, se trouve le premier prêtre français, M. Bertrand qui, dans les dernières batailles des Seikhs avec les Européens, s'est montré digne de tout éloge, et a vraiment marché sur les traces du bon Père François, mort en 1845, victime de son zèle dans les plaines de Sobraon. En revenant sur Lahore, non loin du Jhélum, et probablement à peu de distance du lieu où Porus fit face à Alexandre, est placé un autre prêtre français M. Moria, dont la vie n'est, depuis deux ans, qu'un long martyre. Quant à moi, depuis quinze mois, je me trouve comme perdu dans la capitale des anciens Mogols, naguère celle des Seikhs, et aujourd'hui tombée sous le pouvoir Britannique. Là, à la tête d'environ dix-huit cents catholiques, j'ai souvent à pleurer sur la perte de bien des âmes qui, faute de prêtres et d'instructions, ne verront jamais leur Créateur et leur Dieu. A quinze lieues au sud de Lahore, est placé un prêtre irlandais plein de zèle et digne de la généreuse, mais trop infortunée Irlande. Ainsi peu de Missionnaires, point d'écoles, presque pas de chapelles, point de ressources pour élever quelque église digne de notre sainte Religion, sur un sol où l'hérésie commence à jeter l'argent et l'or à pleines mains pour pervertir les âmes! Combien de fois cet affligeant tableau ne nous fait-il pas jeter les yeux sur des portions moins mal-

heureuses de la vigne du Seigneur ! Oh ! Messieurs, au nom de notre commun Maître, faites donc dans les Annales un appel au zèle de notre pieux clergé de France, et au dévouement de nos bonnes Sœurs en J.-C. Redites aux catholiques nos frères combien nous sommes destitués de secours dans ces lointains pays, combien nous avons besoin de leurs prières pour avancer ici l'œuvre de Dieu. J'ose espérer que ces réflexions, tracées sous une impression de douleur, exciteront l'ardeur de quelques bons prêtres, et qu'ils viendront partager nos peines et nos quelques consolations. Ici peut-être ils ne verseront pas leur sang pour Jésus-Christ, mais il leur restera suffisamment à souffrir et à mériter. Ici la vie est courte, et cependant les peines sont nombreuses ; mais voilà ce qui fait l'Apôtre et le Missionnaire. Qu'il nous vienne donc un saint renfort, car sans cela nous ne pouvons que succomber bientôt, et laisser, à notre mort, bien des âmes dans les sentiers du vice, et un jour les voir réprouvées pour l'éternité.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,  
Messieurs,

« Votre très-humble et dévoué serviteur en Jésus-Christ.

« L'ABBÉ DODOT, M. A. »

*Nota.* Les mêmes cris de détresse nous arrivent de toute part. Nous croyons utile d'en reproduire ici quelques-uns, poussés par la misère des apôtres aux différents points du globe ; car nos Associés doivent connaître toutes les souffrances comme toutes les joies du Missionnaire. Peut-être aussi, le spectacle d'un si profond dénûment est-il nécessaire pour dissiper l'illusion de certains esprits qui penseraient, après tant d'aumônes recueillies, que leurs sacrifices ont dû tarir partout la source des besoins.

---

**DIOCÈSE DE CHICAGO — ÉTATS-UNIS.**


---

*Mgr Wan Welde aux Conseils de l'Œuvre. — 13 décembre 1849.*

« Depuis ma consécration, j'ai visité à peu près le tiers de mon nouveau diocèse. Cette tournée épiscopale, qui répond à un voyage de douze cents lieues françaises, m'a révélé toute la misère du troupeau qui m'est confié. Vous en jugerez, Messieurs, par ce simple aperçu, dont j'ai vérifié de mes yeux la désolante exactitude.

« En général, les émigrants qui arrivent dans ce pays, et qui forment presque toute la population catholique, sont hors d'état de subvenir à leurs propres besoins. La pauvreté est si grande qu'il n'y a pas une paroisse, même parmi les plus anciennes, qui soit suffisamment pourvue des choses les plus nécessaires à la célébration des saints offices. Un seul prêtre a quelquefois jusqu'à huit églises à desservir, et comme il ne possède pour ces diverses stations qu'un seul calice, un missel, une chasuble, une aube, une pierre d'autel, il doit porter tout cela avec lui quelque part qu'il aille, si pénible et si long que soit le chemin. Pour ce qui est des ostensoirs et des ciboires, ces sortes de choses sont presque inconnues dans ce diocèse. Je n'ai

vu jusqu'ici, dans toutes les paroisses que j'ai visitées, sur une espace de 3,700 milles anglais, que trois ostensoirs et cinq ciboires. A défaut de vases sacrés, on conserve le Très-Saint-Sacrement soit dans un corporal, soit dans une boîte de ferblanc ou dans une coupe de porcelaine, etc, etc.

« Après ces détails, je crois superflu de vous faire une description de ma résidence épiscopale. Elle s'accorde en tout point avec le reste. J'ignore s'il en est de plus humble dans le monde, mais au moins est-il sûr qu'il n'y en a pas de plus pauvre en Amérique.

---

## MISSIONS DES MONTAGNES-ROCHEUSES.

---

*Le R. P. de Smet aux Conseils de l'Œuvre. — 5 juin 1849.*

« Depuis dix ans, une partie disponible des fonds de la vice-Province du Missouri a été employée pour le bonheur des Indiens. Votre libéralité, Messieurs, nous a puissamment aidés à convertir et à civiliser les tribus d'au-delà des Montagnes-Rocheuses, où plusieurs de nos frères poursuivent encore la même œuvre de Charité. Plusieurs de nos Pères et de nos frères sont prêts à visiter ces mêmes peuplades que je parcourus moi-même l'année dernière, et à s'établir au milieu d'elles à l'est des montagnes; mais les ressources pécuniaires

qu'ils ont à leur disposition sont loin de répondre à l'œuvre qu'ils méditent. Le vif intérêt que vous portez, Messieurs, au salut et à la civilisation de tant de milliers de nos frères infortunés du désert, m'inspire assez de confiance pour oser m'adresser à votre générosité qui seule peut nous fournir les moyens d'exécuter une entreprise si vaste et si éminemment catholique. J'ajouterai que, parmi ces Indiens, il y a plusieurs centaines d'enfants de race mêlée, pour qui leurs parents désireraient obtenir les bienfaits de l'instruction. A cet effet il faudrait ouvrir des écoles et des établissements d'agriculture, où l'on pourrait aussi recevoir beaucoup d'enfants de race pure, que les chefs de famille désirent confier aux soins des Missionnaires.

---

## MISSIONS DE L'ORÉGON ET DU CANADA.

---

*Mgr l'Evêque de Marseille aux Conseils centraux.*

— *Février 1850.*

« Vous ne sauriez croire, Messieurs, quels sont les besoins extrêmes des Missions de l'Orégon et de la Rivière-Rouge. Dans l'Orégon c'est au point de mourir de faim : les relations que je reçois me montrent les Missionnaires réduits à manger pour grand régal des

chiens et des loups, à marcher nu-pieds faute de pouvoir se procurer des souliers, et obligés pour se vêtir de couper une couverture pour s'en faire une espèce de soutane. Vous sentez que je n'avais pas négligé de leur faire passer ce qui pouvait leur être le plus nécessaire. Mais la traversée est si longue pour parvenir à cette extrémité du monde, qu'ils ont beaucoup souffert d'une telle attente. Ceux de la Rivière-Rouge vivent dans une atmosphère glaciale, et à de si grandes distances les uns des autres qu'il en coûte énormément pour leur procurer les plus simples aliments. Dieu seul pourra tenir compte à ces hommes de sacrifices de tout ce qu'ils souffrent pour sa gloire et pour le salut de ces pauvres âmes vraiment abandonnées.

---

## MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

---

*Don Romuldo Salvado, Bénédictin, à un ami.*

*5 avril 1848.*

« ... Vous savez déjà par d'autres lettres qu'au printemps de 1846, nous commençâmes à pénétrer dans ces immenses forêts de l'Australie, dont la vaste étendue a été confiée aux soins de notre cher collègue, le R. P. Serra et aux miens, en compagnie d'un novice français et d'un catéchiste irlandais. Ce dernier qui



promettait beaucoup et en qui nous avions fondé de grandes espérances, a succombé à la rigueur de nos épreuves ; l'autre, pauvre jeune homme, rebuté par l'excès des privations, est retourné dans sa patrie. Nous voici donc seuls, le P. Serra et moi : notre équipement consiste en la soutane que nous avons sur nous, un manteau et notre bréviaire. Nous passâmes les mois de juin et de juillet, pendant lesquels il pleut souvent ici, abrités par les arbres de la forêt, et dormant sur quelques branches recouvertes de nos manteaux. Pour mieux nous garantir de l'intempérie des saisons, nous fîmes ensuite une cabane avec des pieux, et nous en garnîmes les intervalles avec de la feuillée.

« Notre nourriture répondait à notre logement. Pendant deux mois surtout, nous dûmes nous contenter de quelques fruits sauvages, et quand nous pouvions y ajouter une espèce de bouillie assez semblable à de la colle, nous nous trouvions largement servis. Mais notre privation la plus sensible était de n'avoir rien à donner aux pauvres indigènes, tout aussi affamés que nous. Avant notre arrivée parmi eux, ils se battaient, se tuaient même pour le moindre aliment, et bien souvent les pères dévoraient leurs nouveaux-nés. Grâce à Dieu, cette barbarie a disparu.

« Cependant l'hiver approchait. Nos chaussures étaient complètement usées, nos bas et nos chemises en lambeaux, tout le reste de nos vêtements n'offrait qu'un assemblage de pièces chaque jour rajustées ; puis, notre barbe, s'étant évertuée à grandir, donnait à nos traits amaigris la physionomie d'un spectre, à tel point que, souvent, le P. Serra et moi nous nous prenions à rire l'un de l'autre, et nous disions que si quelque homme sensé nous eût vus en cet état, et qu'il nous eût demandé : « Qui êtes-vous ? » ce personnage

n'aurait pu que sourire de pitié en nous entendant répondre : « Nous sommes deux missionnaires apostoliques, chargés de la civilisation de ces pauvres sauvages. Mon compagnon que voici, est le vicaire général de ces contrées, l'abbé de cette cabane, le Supérieur des monastères à venir dans cette partie occidentale du continent australien. Moi, je suis son second, son majordome et toute sa communauté. »

« Donc nous étions dans un dénûment absolu des choses les plus indispensables à la vie. Dans cette extrémité, il fut décidé que j'irais à Perth, distant de cent vingt milles, pour y quêter quelques secours. Là, je me tins à la porte de l'église et je demandai l'aumône. A l'aide de quelques autres démarches, je parvins à recueillir quelques pièces d'argent, avec lesquelles je me pourvus du plus nécessaire pour couvrir notre nudité et apaiser notre faim; et, chargé de ces provisions, je repris en toute hâte le chemin de notre cabane.

« Ce voyage à Perth ne fut pas le seul que la détresse nous imposa; mais tous ne furent pas aussi heureux. Une fois, à notre retour, nous trouvâmes notre chaumière pillée, presque tous nos travaux détruits, le fruit de nos sueurs perdu, toutes nos espérances anéanties. N'importe, dites-nous, recommençons au nom de la très-Sainte-Trinité, comme si c'était aujourd'hui le premier jour de notre arrivée dans la forêt.

« Mon cher ami, si, alors que nous vivions ensemble dans notre chère maison de Santiago, on m'eût prédit toutes les épreuves par lesquelles j'ai passé, je n'aurais pu y croire, et j'eusse été effrayé à la pensée de les subir. Heureusement nous étions à la garde de Dieu, qui nous conservait à la fois le courage et la santé. Si ce bon Maître n'avait pas fait tous les frais de notre

existence, comment s'expliquer que deux hommes, restés seuls pendant deux ans, sans autre compagnie que celle des sauvages, souffrant les horreurs de la faim et la rigueur des saisons, passant les nuits sans autre abri qu'un manteau tout mouillé, et ne mangeant le plus souvent que des patates cuites sous la cendre, comment s'expliquer, dis-je, que ces deux hommes aient pu y tenir? Combien de fois avons-nous dû, sur ce sol que nous travaillions et dont l'âpreté mettait nos pieds nus tout en sang, laisser la bêche à demi-enfoncée dans la terre, et défaillant de fatigue et d'inanition, nous retirer dans notre cabane pour y prendre quelque repos et calmer un peu notre faim!!!

Croyez bien que nous nous sommes souvent étonnés nous-mêmes, en voyant que deux chétives créatures, qui n'y étaient nullement accoutumées, aient pu résister à un tel genre de vie.

INDULGENGE ACCORDÉE PAR LE SOUVERAIN PONTIFE  
AUX ASSOCIÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Il y a quelques mois, la rentrée triomphale du Souverain Pontife à Rome était pour tous les catholiques le sujet d'une commune et filiale joie; mais, par une faveur nouvelle, Sa Sainteté a voulu que son retour fût encore pour nos associés l'occasion d'une spéciale gratitude. C'est le 13 avril, au milieu des acclamations unanimes de son peuple, que Pie IX a trouvé dans son cœur un souvenir pour ses enfants de la Propagation de la Foi, et que sa main paternelle s'est levée sur eux pour les bénir. Voici les termes dans lesquels cette grâce a été demandée par Mgr Timon et accordée par le Saint Père :

« Pour le salut des âmes, et pour honorer le retour  
« heureux de Sa Sainteté, l'Evêque de Buffalo, qui a  
« eu pendant de longues années occasion d'admirer le  
« grand bien que fait l'OEuvre de la Propagation de la  
« Foi, prie très-humblement le Saint Père d'accorder  
« *Indulgence plénière* aux abonnés à cette OEuvre, qui,  
« en signe de reconnaissance envers Dieu pour la  
« protection accordée au Chef visible de l'Eglise, re-  
« cevront dignement, au jour de leur choix, avant  
« Noël, les Sacrements de Pénitence et d'Eucharis-  
« tie, et qui prieront selon l'intention du Souverain  
« Pontife.

« Donné à Rome, le 13 avril 1850.

« *Nous accordons la grâce demandée.*

« PIE IX, PAPE. »

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

L'OEuvre sainte de la Propagation de la Foi reçoit, chaque année, de nouveaux gages de la bienveillance épiscopale. Nous sommes heureux de les signaler à la reconnaissance de nos Associés, et d'inscrire sur la liste, déjà si nombreuse, de nos illustres bienfaiteurs, les noms de Nosseigneurs les Archevêques et Evêques d'Auch, de Limoges, de Gap, de Verdun, de Perpignan, de Tarbes et de Carpi dans le Duché de Modène.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Vrancken, Evêque de Colophon, Vicaire apostolique des possessions hollandaises dans les Iles de la Sonde, à M. le Comte Paul Van der Vrecken, commandeur de l'ordre de Saint Grégoire-le-Grand à Maastricht.*

Batavia, 24 mai 1849.

« MON CHER AMI,

« ... Au jour de la Pentecôte 1848, j'ai donné ici pour la première fois le sacrement de la Confirmation à une certaine quantité de fideles de toute nation, de toute tribu et de toute langue. Peu de temps après, je me suis rendu accompagné d'un de nos missionnaires

de Batavia , dans une partie de l'intérieur , afin d'y administrer la confirmation et les autres sacrements dans les principales villes et localités. Ce fut d'abord à Samarang , où , par les soins de M. le curé et de la Fabrique , l'Eglise était fort bien décorée ; j'ai donné la confirmation à cent cinquante fidèles , environ à un pareil nombre à Socraboya , et ensuite dans les principales villes et forteresses de la seconde division militaire de Java , telles que Salatiga , Socrakarta , Djoadjocarta , Bagelen , Gombong , Baujvemoas , Tjlatyap , Magelong , Ambrawa , et plusieurs autres places. Partout j'ai été reçu avec assez d'intérêt , pour un pays où , jusqu'à présent , jamais un Evêque catholique n'avait posé l'empreinte de ses pieds , et dans lequel on avait vécu jusqu'alors dans un oubli presque total de Dieu et de la Religion. Dans tous les lieux que j'ai visités , non-seulement les propriétaires catholiques , mais les protestants sont venus assister au service divin avec recueillement , et même quelques princes Javanais , qui sont mahométans , ont voulu être témoins de nos saintes cérémonies.

« L'Empereur de Solo , entre autres , m'a reçu avec une certaine pompe orientale dans son Kraton ou palais , et le sultan de Djoadjocarta en a fait autant. Ce dernier prince a donné le 21 août dernier , à 6 heures du soir , à dîner à 5 ou 6,000 hommes assemblés dans une très-grande cour de son palais , qui avait été disposée et illuminée tout exprès pour ce festin. Le repas était servi par terre , sur des nattes de paille , et aux endroits où les princes du sang devaient s'asseoir , ces nattes étaient couvertes de serviettes ou de nappes. Lorsque cette multitude de Mahométans fut arrangée , et que tout fut d'ailleurs préparé , le sultan , m'ayant offert son bras droit , descendit avec moi les marches du

palais, précédé de divers corps de musique de toute espèce, entouré et suivi de ses courtisans javanais et d'une garde d'honneur. Il parvint ainsi jusque dans la cour, où ces milliers de convives étaient rassemblés et rangés en lignes à perte de vue. Alors, à un signal donné pour annoncer la présence du Prince, toute cette multitude se coucha tout-à-coup la face contre terre, et le silence fut si profond, qu'on aurait dit qu'il n'y avait pas une âme. Je ne puis vous exprimer, mon cher M. Vander Vrecken, ce qui alors se passa dans mon cœur; je devais me faire violence pour cacher mon émotion. Oh! si j'avais pu lever les mains pour bénir ce bon peuple!!!

« Après cela chacun prit sa place à la manière orientale, c'est-à-dire par terre, et l'on commença à manger, pendant que le Sultan se promenait avec moi au milieu de ces immenses rangées de convives, au grand étonnement des Européens présents à cette scène. Un sultan, un mahométan, donnant le bras à un Evêque catholique au milieu de tant de milliers de mahométans! Dieu veuille que de tels signes de rapprochement portent de riches fruits pour l'avenir! je pourrais vous dire encore bien des choses, mais je n'ai pas à présent le temps d'entrer dans de plus longs détails; je vous les donnerai plus tard, s'il plaît à Dieu.

« Je suis votre, etc ,

Signé « † PIERRE, *Evêque de Colophon.* »

*Madagascar.* — Mgr Monnet, ancien Supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, et récemment nommé Vicaire apostolique de Madagascar, vient de succomber aux fièvres de cette île, peu de mois après son arrivée dans la mission.

*Océanie.* — Le 16 juillet 1848, Mgr Collomb, Vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, est mort dans l'île de Rook, située entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne. Cette perte, causée par l'insalubrité du climat, a été suivie, quatre mois après, de celle du R. P. Villien, autre membre de la Société de Marie également emporté par les fièvres du pays. Le R. P. Frémont, qui restait seul à Rook avec le F. Optat, a dû quitter cette île pour se réunir à ses confrères dans la Mission de Woodlark, où se trouvent actuellement sept Religieux Maristes.

*Chine.* — Une lettre de Macao, du 12 février 1850, nous annonce que Mgr J. Roque Carpena, Vicaire apostolique du Fokien, est mort le 30 décembre 1849, dans sa 90<sup>e</sup> année. Les funérailles du Prélat se sont faites publiquement et avec un prodigieux concours de néophytes chinois. Son coadjuteur, Mgr Miguel Calderon, aujourd'hui Vicaire apostolique, a pris le gouvernement de la mission.

*Etats-Unis.* — La mort vient d'enlever à l'Eglise américaine son patriarche, Mgr Flaget, promu à l'épiscopat en 1808, et décédé dans son diocèse de Louisville, le 11 février 1850. Nos lecteurs savent qu'à une époque récente le nom de ce saint Pontife a retenti dans toute l'Europe, mêlé à celui de notre OEuvre dont il s'était fait le zélé propagateur, et qu'il n'a cessé de bénir jusqu'à son dernier jour. Le 4 novembre 1849, le vénérable Prélat écrivait encore aux Associés de la Propagation de la Foi : « En retour de votre généreuse



« assistance, je puis vous assurer bien sincèrement  
 « que vous ne serez pas oubliés dans les prières et les  
 « suffrages du vieil évêque de Louis-Ville. Si mon  
 « grand âge et mes infirmités ne me permettent plus  
 « de combattre dans la plaine, j'ai du moins la con-  
 « solation d'élever mes faibles mains vers le ciel, pour  
 « en attirer sur vous les plus abondantes bénédic-  
 « tions. »

*Erratum* du Numéro de mars, page 149. — Au lieu de 200,000 Annamites établis à Bangkok, lisez : 2,000.

### DÉPART DES MISSIONNAIRES.

Le 25 décembre dernier, trois Prêtres de la Congrégation des Missions-Etrangères se sont embarqués à Londres pour se rendre à Caleutta, et de là passer dans le Thibet. Ce sont MM. Kirek, du diocèse de Nancy; Rabin et Bernard, du diocèse de Nantes.

Huit Religieux de la société de Piepus sont partis, dans le courant d'avril, pour la nouvelle mission de la Californie. Dès que nous saurons les noms de ces missionnaires, nous nous empresserons de les publier.

Les trois départs que nous allons mentionner portent actuellement à *soixante* le chiffre des missionnaires du S. Cœur de Marie, dans la Sénégambie et la Guinée.

Du port du Hâvre, sont partis le 25 novembre dernier :

MM. Claude-François-Aimé-Marie Morel, du diocèse d'Anney (Savoie); et Jean-Marie-Guillaume Tanguy, du diocèse de Quimper.

Du port de Brest, sont partis le 31 janvier :

MM. Isaïe-François Boulanger, du diocèse de Poitiers; Jean-Baptiste-Eugène Thiérard, du diocèse de Reims; Maxime de Régnier, du diocèse de Metz; Louis Ramboz, du diocèse de Saint-Claude; Joseph Bourget, du diocèse de Nantes; et Jean-Claude Duret, du diocèse d'Annecy (Savoie);

Les FF. Michel Wurm, du diocèse de Strasbourg; Antoine-Joseph Roussel, du diocèse de Saint-Claude; Charles Guy, du diocèse d'Autun; et Mugnier (Julien), du diocèse d'Annecy.

Se sont embarquées sur le même navire pour la même Mission, quatre Religieuses de l'Immaculée Conception de Castres, dont les noms suivent :

Flavie Pénarie, dite Sœur Sophie, du diocèse d'Alby; Melanie Rivals, S. Magdeleine, du diocèse de Montpellier; Claire Barège, S. Véronique, du diocèse de Toulouse; et Anna Roques, S. Thaïs, du diocèse d'Alby.

Du port de Lorient, sont partis, le 20 mai :

MM. Pierre Logier, du diocèse d'Arras; François Duboin, du diocèse d'Annecy (Savoie); Aloyse Welty, du diocèse de Strasbourg; et Maurice Allard, du diocèse de Saint-Claude;

Les deux FF. Ange Guyomard, du diocèse du Quimper; et Lucien Girardet, du diocèse de Saint-Claude.

Les trois Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres, Aglaé Rahoux, Cécile Viala et Marie Ségouzac.

*Liste des étudiants qui ont quitté le collège d'All Hallows près Dublin, pour leurs Missions respectives, dans le cours de l'année scolaire 1848 et 1849.*

Les RR. André Mac Govern, prêtre, Ile Maurice,

Nathaniel O'Donnell ,	id.	Madras.
James Mac Glue ,	id.	Madras.
Lallaghan Mac Carthy ,	diacre ,	Sydney.
Denis Byrne ,	prêtre ,	Angleterre.
Roger Mac Cart ,	id.	Angleterre.
Barthélemy Stockl ,	sous-diacre ,	Richmond
	(Etats-Unis).	
Thomas Mulvey ,	id.	Richmond.
John Tuohig ,		Pittsbourg
	(Etats-Unis).	

---

DESTINATION APOSTOLIQUE DES MISSIONNAIRES

OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

---

Sont partis pour aller rejoindre , à Ceylan , les Pères de leur Congrégation déjà en exercice de Mission dans cette île :

Les PP. Mouchet , du diocèse de Rouen ; Lebescou , du diocèse de Quimper ; Leydur du diocèse d'Avignon ; Maunit , du diocèse de Cambrai ; Viviers , du diocèse de Valence ;

Le F. de Stephanis , du diocèse d'Asti ;

Sont partis pour l'Orégon , les PP. Fandozi , du diocèse de Marseille ; Chisonze , du diocèse de Valence ; Lempfrit , du diocèse de Nancy ; Dherbomez , du diocèse de Cambrai ;

Les FF. Blanchet , du diocèse de Grenoble ; Gaspard , du diocèse d'Annecy ; Surey , du diocèse du Puy ; Verney , du diocèse de \*\*\*

Sont partis pour la Rivière-Rouge (Amérique du Nord) , pour y rejoindre les Pères de leur Congrégation :

Les PP. Faraud , du diocèse d'Avignon ; Maison-

neuve du diocèse de Viviers ; Tissot, du diocèse d'An-  
necy.

Sont partis pour les Missions du haut et bas Canada  
et pour les Missions de la Baye d'Hudson :

Les PP. Delcage du diocèse du Puy; Bernard, du  
diocèse de Grenoble; Arnaud, du diocèse d'Avignon;  
Garin, du diocèse de Grenoble; Ryan, du diocèse de  
Waterfort; Boyle, du diocèse de Thuam; Mulloy;  
Chevalier du diocèse de Gap.

Sont partis pour le Texas :

Les PP. Tesmon, du diocèse de Digne; Gaudet, du  
diocèse de Grenoble; Souterin, même diocèse.

Sont partis pour le diocèse de Buffalo :

Les PP. Amisse, du diocèse de Rennes; Pourret, du  
diocèse de Valence; Messony, du diocèse de Cork.

Sont partis pour les Missions d'Angleterre :

Les PP. Bellon, du diocèse de Marseille; Tortel, du  
diocèse de Valence; Arnoux, du diocèse de Gap; Du-  
tertre, du diocèse du Mans; Bargy, du diocèse de  
Tulle; Jolivet, du diocèse de Quimper; Rouisse, du  
diocèse de Montreal; Trudeau, même diocèse; Tam-  
burin, du diocèse d'Ajaccio; Robert Cook, du diocèse  
de Waterfort; Roger Cook, même diocèse; Daly, du  
diocèse de Dublin; Noble, même diocèse; Nagthen,  
du diocèse de Clary; Walsh, du diocèse de Limerick;  
Bradshaw, du diocèse de Cashel; Hichey, même dio-  
cèse; Grey, du diocèse de Caslow.

Tous ces Pères Irlandais ont été élevés en France  
dans le sein de la Congrégation des Oblats.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

### NOTICE SUR L'ÉGLISE DES ETATS-UNIS.

Quoique les Missions catholiques dans l'Amérique du nord soient encore de fraîche date, et qu'un ou deux siècles se soient à peine écoulés entre l'état actuel de cette Eglise et son berceau, telle est la transformation radicale opérée aux Etats-Unis que rien, excepté le sol, ne subsiste aujourd'hui de ce qu'ont vu les premières *Robes-noires*. Le sauvage qui les accueillit sous sa hutte, ou qui les perça de ses flèches, ne reconnaît plus de son ancienne patrie que l'immuable majesté de ses fleuves, ses lacs aux chûtes toujours solennelles, et les débris de ses vieilles forêts qui vont tombant chaque jour sous la hache des colons. Mais les tribus de ses frères, mais ses *Sackem* si vénérés et si terribles, mais sa langue, ses guerres, ses chasses et ses déserts, tout a disparu, de la Floride au Canada, des bords de l'Atlantique aux rives du Missouri. Qui veut en retrouver des vestiges de quelque valeur, doit pousser au loin vers les plaines de l'Ouest et les régions glacées du Nord, où quelques familles indiennes s'agitent encore comme les tronçons mutilés d'un corps

qui achève de mourir. Avant qu'elles eussent cédé la place au peuple d'étrangers qui s'y est installé en maître, ce qu'on voyait alors, comparé à ce qu'on voit aujourd'hui sur le vaste territoire de l'Union, c'était au lieu de cités industrielles les campements capricieux des sauvages, au lieu de la fusion pacifique des races les luttes sanglantes des rivalités indigènes, au lieu de la liberté religieuse les chances héroïques du martyr ; au lieu d'un appel sympathique aux consolations de la foi, c'était cette haine de l'Indien qui lui faisait si souvent répondre : Nous ne voulons pas d'un ciel où il y a des Européens.

A cette époque, le Missionnaire s'avancait par des routes que l'avarice elle-même n'avait osé se frayer, tantôt s'égarant dans ces forêts vierges où l'homme se trouve perdu comme au milieu de l'Océan, tantôt s'abandonnant sur un frêle radeau au cours de fleuves inconnus, tantôt s'enfonçant dans d'immenses prairies auxquelles les naturels mettaient le feu, lorsqu'ils l'y avaient engagé. Là sous la main de Dieu, dont le regard seul le voyait, l'enfant de St Ignace et de St Dominique s'en allait à la conquête des âmes, sans autre arme que le crucifix à sa ceinture, sans autre compagnon que son bréviaire sous le bras. Le sauvage, accoutumé à ne voir les blancs venir à lui que pour ravir son or ou sa liberté, s'étonnait à l'aspect de ces hommes qui ne demandaient rien, qui affrontaient, le sourire sur les lèvres, ses menaces de mort et tous les raffinements de ses supplices ; et l'on se pressait autour du prêtre, qui, sachant à peine quelques mots du dialecte parlé par la foule, lui montrait une croix et le ciel. Bientôt les peuplades, subissant l'influence de sa parole et de sa vertu, se prenaient à le considérer comme un envoyé du *Grand-Esprit*, et elles l'écoutaient avec surprise les

presser de renoncer à la vie errante, à des unions fortuites, aux repas de chair humaine, pour connaître la sainteté de la famille et les bienfaits de la société.

Ainsi commencèrent, entre autres Missions, au Midi celle des Florides qui resta toujours à peu près stérile, quoique arrosée bien souvent par le sang de ses apôtres, et celle de la Louisiane illustrée par la foi des Natchez, après avoir coûté les mêmes sacrifices; à l'Ouest celle de la Californie que l'épée des Espagnols avait trouvée indomptable, mais que la charité sut vaincre et rendre heureuse : ses trente Réductions, soumises à un gouvernement patriarcal, virent s'écouler de longs jours dans les joies de la primitive Eglise; au Nord celle des Abenakis, des Hurons et des Iroquois, malheureusement trop voisines des passions européennes pour n'être pas entraînées sur leurs champs de bataille; et vers le centre celle des Illinois qui fut réputée l'oasis chrétienne de l'Amérique septentrionale.

Pour faire des hommes et des chrétiens avec ces enfants des forêts, le Missionnaire avait dû se résigner à la vie des sauvages. Ici, il dressait le matin son autel, et le soir étendait sa tente à la suite des chasseurs de bisons; là, il enseignait l'agriculture en labourant lui-même avec des socs de bois, sous les yeux des Naturels indolents qui le regardaient faire en fumant leur calumet; ailleurs il s'associait aux revers de ses néophytes, et en s'éloignant avec eux pour un exil de privations où il lui fallait manger jusqu'à ses vêtements, il se contentait d'écrire : *Je pars, chargé de mes péchés et de ma misère; nos provisions sont dans la main de celui qui nourrit les oiseaux de l'air*; partout il consumait en fatigues et en périls une vie ignorée, sacrifiée dans les déserts à d'obscurs bienfaits. Quelques-uns, restés chers à la science comme à la Religion qu'ils ont éga-

lement enrichies, s'aventuraient à la reconnaissance du pays, à l'exploration des fleuves; et pour nous en tenir à une seule découverte, les PP. Hannequin et Marquette signalaient les premiers au commerce européen l'existence du Mississipi, après l'avoir descendu pendant quatre cents lieues sur un simple canot ou une nacelle d'écorce. Ainsi, pendant près d'un siècle, toutes ces rivières ont vu leurs ondes servir à la régénération des âmes, toutes ces forêts ont donné leurs plus beaux arbres pour construire la *loge de la prière*, toutes ces solitudes ont entendu les louanges de Dieu chantées par des voix indiennes, toutes ces tribus ont été cultivées, instruites, et, il faut le dire, uniquement protégées par leurs *Robes-noires*; et c'est aussi tout ce qu'elles aiment encore des Blancs.

Or, un jour vint où tout cela n'exista plus. Tandis que les Missionnaires se hâtaient de rajeunir ce peuple dans la Foi, pour qu'il fût suffisamment trempé pour l'épreuve au jour où la civilisation déborderait dans ses mystérieuses solitudes, une persécution religieuse, suivie d'une révolution politique, lui enleva brusquement ses guides et ses seuls défenseurs. « Alors, dit un illustre Prélat (1), on put voir les enfants des forêts, restés fidèles à leurs croyances, verser des larmes sur les rives du grand fleuve, et mêler leurs cris de douleur au bruit des vents, comme pour attester la destruction de leurs autels, si pauvres et cependant si vénérés. La cognée avait abattu les forêts, les bêtes sauvages s'étaient enfuies vers les contrées de l'Ouest, la charrue ouvrait partout le sein de la terre, les cités s'élevaient en foule, la force de la vapeur triomphait de la résistance des

---

(1) Mgr England, Evêque de Charlestown — 1838.



courants, les ossements des premiers adorateurs étaient déjà réduits en poussière ; et cependant les Kaskaskia et bien d'autres contrées étalaient encore les ruines de ces premiers établissements chrétiens où l'Ottawa, l'Illinois et le Pottowatomie venaient enterrer leurs haches en signe de paix, tandis que leurs yeux se mouillaient de larmes au récit des souffrances du Fils de Dieu. L'Angleterre devint maîtresse de ces contrées : le sacrifice chrétien fut aboli ; la révolution coloniale suivit de près, et l'aigle d'Amérique, qui s'élevait dans la vigueur de la jeunesse et dans la joie de la victoire, ne vit aucun vestige du culte catholique sur ces plages désolées. »

Quant aux anciens possesseurs de ce riche domaine, décimés d'abord par la guerre et l'eau de vie, ils furent ensuite surpris dans l'ivresse ; ils apposèrent leurs figures d'oiseaux et de fleurs à l'acte de vente de leurs terres, et maintenant, refoulés de proche en proche jusqu'à l'entrée du désert qui s'étend au pied des *Montagnes-Rocheuses*, ils poursuivent le cours de leurs migrations et de leurs infortunes loin des tombeaux de leurs pères, sur un sol pauvre, sans tradition, et qui n'est pas leur patrie. En jetant aujourd'hui les yeux sur la nouvelle carte de leur pays, on trouve le territoire symétriquement divisé en Etats, en districts, en comtés ; on y remarque une profusion de villes, de chefs-lieux, de sièges législatifs ; on y entend les langues de tous les peuples de l'Europe : c'est la population moderne qui a succédé à la race primitive, et dont nous allons maintenant parler.

En 1633, deux cents familles catholiques anglaises, fuyant l'oppression religieuse qu'elles subissaient au sein de leur patrie, franchirent l'Atlantique et se fixèrent dans le Maryland, sous la conduite de lord Baltimore,

La ville qu'elles y fondèrent devait être un jour la métropole d'une grande Eglise. Mais, comme toutes les œuvres que Dieu prépare à de hautes destinées, il fallait à sa naissance le baptême des persécutions. Aussi les premiers colons ne jouirent-ils pas longtemps de la paix et de la liberté de conscience, qu'au prix de si grands sacrifices ils étaient venus chercher dans les forêts américaines. Tandis qu'autour d'eux les mille sectes de la réforme, installées les premières dans ces contrées sous les pavillons de la Hollande et de la Grande-Bretagne, s'armaient les unes contre les autres de pénalités et d'ostracisme, tout en s'accordant dans la détermination commune de proscrire les catholiques, la jeune colonie de Baltimore offrit au Nouveau-Monde un exemple alors unique de charité chrétienne, en accordant l'asile de son territoire et l'égalité de ses droits aux opprimés de tous les cultes. Mais, qui le croirait ! cette hospitalité généreuse ne fut payée que par l'ingratitude de ceux qu'elle abritait. Accueillis au Maryland comme des frères, les protestants y accoururent en si grand nombre qu'ils furent bientôt les maîtres, et le premier usage qu'ils firent de leur prépondérance fut d'interdire la Religion qui seule avait eu pitié de leurs infortunes. L'établissement de Baltimore ne comptait pas encore vingt-cinq ans de durée, et déjà les catholiques se voyaient privés de leurs droits civils, religieux et politiques ; une bande d'étrangers, naguère proscrits, confisquait les biens de ses hôtes, donnait la chasse à leurs prêtres comme à des animaux nuisibles, et, pour avilir les confesseurs de la foi, imposait à l'introduction d'un Irlandais qui avait renoncé à sa patrie pour rester fidèle à son Dieu, la même taxe que pour l'importation d'un nègre. Dégradante similitude qui ne savait même pas tenir la balance égale entre l'esclave qui pouvait

librement adorer ses fétiches, et le noble enfant de l'Irlande qui ne pouvait impunément vénérer la croix, sur un sol où il venait d'être taxé et flétri! « De la sorte, « écrit un historien protestant, dans une colonie fondée « par des catholiques, et qui avait acquis, sous le gou- « vernement d'un catholique, puissance et prospérité, « le catholique seul devint la victime de l'intolérance « religieuse (1) ».

Pendant cette période d'épreuves qui dura jusqu'en 1776, époque de l'émancipation des colonies anglaises, les Jésuites furent les seuls à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur; la suppression de leur société n'interrompit même pas sur ce point les travaux apostoliques de ses membres. Depuis le P. White qui fut le premier Missionnaire de Baltimore jusqu'au R. John Carroll qui en fut le premier Evêque, ils avaient tenu leur juridiction du Vicaire apostolique de Londres. Mais quand la victoire eut laissé les Américains maîtres de leur pays, il devint nécessaire d'avoir un chef plus immédiat, et les Prêtres du Maryland et de la Pensylvanie en soumièrent la demande au St-Siège. Pie VI l'exauça en accordant au clergé des Etats-Unis la permission de se choisir un Evêque. Les suffrages unanimes se réunirent sur le R. John Carroll, si estimé de ses concitoyens que les fondateurs de la liberté Américaine, après avoir pris ses conseils pour assurer dans la Constitution le principe de l'indépendance religieuse, l'invitèrent à signer avec eux l'acte solennel de fédération. Sa consécration épiscopale eut lieu en 1790. Ainsi, par une de ces compensations dont la Providence a le secret, une Eglise nouvelle se levait au-delà des

---

(1) Mac Mahon, histoire de Maryland.

mers, dans la sérénité de la jeunesse et de la paix, au temps même où la vieille Europe chassait Dieu de ses sanctuaires, et forçait ses pontifes à mendier le pain de l'exil ! Puissant motif d'espérer pour ceux qui oublient trop aisément que la croix n'est jamais jetée à terre, sans que le contact de sa vertu divine n'en fasse aussitôt sortir des rejetons vigoureux.

Soixante ans se sont écoulés depuis que l'épiscopat américain a inauguré l'ère de sa constitution apostolique. Ses pas ont été ceux d'un géant. Pour mesurer la course qu'il a déjà fournie, il importe de constater d'abord ce qu'il était à son point de départ. En 1791, Mgr Carroll tint son premier synode diocésain; tous ses prêtres y assistèrent; ils étaient au nombre de 22. Le dénombrement des catholiques donna les chiffres suivants : pour le Maryland 16,000, pour la Pensylvanie 7,000, pour le reste des Etats-Unis 1,500; en tout 24, 500. A l'exception d'un seul couvent, celui des Thérésiennes, il n'y avait point de communauté religieuse ou ecclésiastique, point de collège, point de séminaire, point d'école catholique. Les quelques chapelles d'alors n'étaient que des cabanes ou des maisons particulières, qu'on louait pour le service divin.

Aujourd'hui l'étonnement le dispute à la joie, en voyant succéder à un seul évêché trente sièges épiscopaux, à 22 Missionnaires 1,100 prêtres, à de rares et pauvres chapelles 1300 églises ou oratoires, à l'absence complète de tout établissement d'éducation et de charité 26 séminaires, 9 ordres religieux, 23 communautés de prêtres, 34 collèges dirigés par des ecclésiastiques, 58 couvents de religieuses, 86 pensionnats et écoles de filles, plus de 100 sociétés de bienfaisance, des hôpitaux et des asiles sans nombre qui prospèrent par le dévouement des vierges consacrées à Dieu; enfin

au premier troupeau de 24,500 catholiques un imposant bercail de 2 millions de frères. Deux millions de fidèles sur un total de 20 millions d'habitants, c'est un catholique sur 10 américains, tandis qu'à la fin du siècle dernier on n'en comptait qu'un sur 200. Si prodigieux qu'ait été le développement des Etats-Unis, on est donc en droit de conclure que les conquêtes de la foi ont marché plus vite encore, puisque les progrès du catholicisme sont vingt fois plus rapides que l'accroissement général de la population (1).

Une autre différence utile à signaler entre les deux époques, c'est qu'autrefois l'Amérique était protestante de nom et de fait, et qu'elle ne l'est plus que de nom. Ses 18 millions de dissidents peuvent se classer ainsi : 4 millions seulement sont attachés à quelque une des innombrables sectes qui fourmillent aux Etats-Unis, et dont aucune, prise à part, n'égale en nombre l'Eglise catholique ; 14 autres millions n'ont encore opté pour aucun culte, mais ils espèrent bien ne pas mourir, disent-ils, avant d'avoir fait leur choix. Pour qui sera leur préférence un jour ? A en juger par les discours qu'ils tiennent, notre foi aurait plus à glaner qu'une autre dans cette moisson flottante. Ce qui résulte de ces données, c'est que l'esprit du protestantisme se retire du corps américain dans la même proportion que le catholicisme y pénètre, que pour la grande majorité cet esprit se repose déjà dans l'indifférence, et tend chaque jour à s'éteindre dans le néant de son origine.

A la suite de ces deux évolutions en sens contraire, celle d'un catholicisme en progrès, et celle d'un pro-

---

(1) Nous avons puisé ces chiffres dans un Mémoire de Mgr Timon, Evêque de Buffalo.

testantisme nominal, s'est produite en notre faveur une dernière conséquence que voici : L'Eglise prend aujourd'hui dans l'opinion américaine la place d'honneur. Dans un passé qui est encore récent, elle était frappée d'une sorte d'ilotisme moral ; les préjugés de la réforme étaient alors tout puissants et universels ; et ils pesaient sur les catholiques, pauvres et dispersés, de toute cette force humiliante que donnent le nombre, les richesses, l'éducation et les positions sociales. Si la croix était soufferte dans les grandes villes, si sa vue consolait, à de longues distances, le pieux voyageur qui parcourait les bois du Kentucky et les solitudes de l'Ouest, elle y était moins protégée par le respect des populations que par leur dédain. Grâce à Dieu, cet état de choses a changé. Des faits éclatants en rendent témoignage. Au mois d'août 1846, l'Evêque de Boston, Mgr Fenwick venait de mourir. Le cortège religieux qui devait porter son corps au lieu de la sépulture, parcourut les rues de la cité puritaine, offrant *pour la première fois* aux regards de la foule étonnée les vêtements sacerdotaux, les croix, les bannières, tous les ornements enfin de notre culte, et recevant partout les respects de la multitude. Deux églises protestantes tintèrent le glas funèbre, et l'on s'aperçut avec surprise que la mort d'un Evêque catholique était un événement pour Boston (1). C'était pourtant le même peuple, qui, douze années auparavant, avait abreuvé ce prélat d'amertume en livrant au sacrilège et aux flammes son église de *Mont-Benedict* !

Plus récemment encore, en 1849, deux archevêques et vingt-trois Evêques traversaient les rues de Baltimore

---

(1) Lettre de M. Brasseur de Bourbourg — février 1847.

pour aller, au pied du même autel, terminer la dernière session de leur VII<sup>e</sup> concile. Un peuple immense, de cultes différents, était accouru sur les pas du cortège, qui s'avancait au bruit sonore des cloches de la cité, au chant des hymnes religieux et dans toute la pompe épiscopale, vers la basilique où il devait cimenter les joies de son union féconde. Partout la foule s'inclinait devant la majesté de ce sénat d'Evêques, tous vétérans des Missions, et pour la plupart fondateurs de leurs églises. A la vue de ces vieillards dont la main tremblante ne se lassait pas de bénir, au chant de ces voix usées dans les fatigues et les luttes de la parole sainte, les protestants eux-mêmes comprenaient que la seule autorité obéie avec amour fût celle qui bénit, qui prie et qui s'immole. En comptant ces guides vénérés d'un grand peuple, on énumérait avec eux toutes les provinces qui, de la Louisiane à l'Orégon, des rives du St-Laurent à l'Océan pacifique, s'honorent de les nommer leurs pères; on se rappelait que, pour en arriver là, il ne leur avait fallu qu'un peu de la liberté donnée à tous, qu'un morceau de pain acheté avec le sou du pauvre, que le serment de mourir où ils avaient planté leur croix; et chacun se disait dans le pressentiment de ses espérances ou de ses craintes: Si l'avenir appartient à la vertu, à l'abnégation, à la discipline et à l'unité, l'avenir religieux des Etats-Unis est aux catholiques américains.

Après avoir embrassé d'un coup d'œil général les développements religieux des Etats-Unis, il nous faut en chercher l'explication pratique dans l'étude d'un diocèse particulier, qui soit, à lui seul, la fidèle histoire de toute Eglise américaine. Nous prendrons pour exemple le diocèse de Bardstown, parce qu'il fut le berceau de la Religion dans l'ouest, et que son vénérable fondateur

mérita par sa longue carrière d'être appelé le Patriarche de l'Amérique du Nord, comme ses travaux et ses vertus l'ont fait proclamer le modèle de la vie apostolique (1).

Nommé au Siège de Bardstown en 1808, Mgr Flaget comprenait dans sa juridiction, outre le Kentucky et le Tennesse qui constituaient proprement son diocèse, les Etats de l'Ohio, du Michigan, de l'Indiana, des Illinois et du Missouri. « J'étais alors seul Evêque, dit le « Prélat, dans toute cette partie de l'Union. Ainsi, « pour bien remplir la tâche qui m'était imposée, j'a- « vais à parcourir un territoire six ou sept fois plus « étendu que l'Italie; et c'était, sous plus d'un rapport, « en apôtre qu'il me fallait entreprendre ces courses, « car je n'avais absolument rien, sinon les bénédic- « tions dont me combla le vénérable archevêque de « Baltimore... »

Tel était, en effet, son dénûment, qu'il fut retenu quatre mois loin de son Eglise, faute de pouvoir payer les frais du voyage. Enfin l'humble produit d'une quête, joint à un emprunt de 1,000 francs, le mit à même de se rendre à Bardstown, alors petit village de huit cents âmes, perdu comme la plupart des jeunes cités américaines au milieu des forêts.

Il y arriva donc avec une dette pour tout trésor.

Il y trouva une cabane ouverte à tous les vents pour cathédrale. Il y compta quatre familles catholiques pour tout troupeau. Il avait deux prêtres séculiers et quatre Dominicains pour tout clergé. Il fonda un séminaire de trois jeunes gens pour tout avenir.

Peu de jours après son installation, le nouveau pas-

---

(1) Paroles de Mgr Portier, Evêque de Mobile.



teur était déjà en course pour connaître ses brebis dispersées et en être connu. Ce qu'étaient alors ces voyages, sous le rapport des fatigues et des privations, on s'en ferait difficilement une idée. Tour à tour sous les brûlantes ardeurs de la canicule, ou sur les neiges glacées de l'hiver, on voyait le Prélat missionnaire traversant à cheval des plaines ou des forêts immenses, ramant sur les lacs et les rivières, côte à côte avec les Algonquins et les Iroquois dans leurs canots d'écorce de bouleau; quêtant à la porte de cabanes isolées son pain de chaque jour; couchant la nuit dans les bois, à ciel ouvert, sur la dure, ou à l'abri du Wigwam enfumé des *Peaux-rouges*. Telle fut sa vie apostolique pendant de longues années. A la fin de 1815, il avait visité en tout sens le Tennesse et le Kentucky, et porté les secours de la Religion à ses 15,000 diocésains, disséminés par petits groupes sur un espace de 600 milles de longueur. Mais au-delà de ces limites, déjà si vastes, d'autres âmes abandonnées sollicitaient son zèle. En 1819, il repart des rives du Mississipi pour ne s'arrêter qu'à l'embouchure du St-Laurent. Quand on suit la trace de ce voyage de 700 lieues, on dirait que partout où Mgr Flaget dresse sa tente, il jette les fondements d'une nouvelle Eglise, et que chacune de ses haltes principales est appelée à devenir un Evêché. C'est St-Louis sur le Missouri; c'est Vincennes dans l'Indiana; c'est Détroit dans le Michigan; c'est Cincinnati capitale de l'Ohio; c'est Erié et Buffalo sur le bord des lacs; c'est Pittsburg qu'il évangélise en revenant à Louis-Ville, après treize mois d'absence, après avoir donné des missions partout où il a trouvé une bourgade de Blancs, une plantation d'esclaves ou un village d'Indiens.

○ Pour se délasser de ses courses lointaines, le Prélat organise ses établissements religieux à l'intérieur du

Kentucky. Dès 1836, une école secondaire ecclésiastique était ajoutée à son grand séminaire ; trente églises nouvelles étaient en construction et s'élevaient avec le concours des souscriptions protestantes ; trois ordres religieux de femmes étaient appelés à diriger l'éducation des jeunes filles ; onze collèges ou écoles faisaient la gloire et hâtaient les progrès du catholicisme ; une œuvre de charité se préparait pour les orphelins, *bien qu'on manquât de bâtiments pour les loger, et de pain pour les nourrir*, et trois diocèses nouveaux étaient déjà formés des démembrements de Bardstown.

A une vie si pleine de travaux et de succès Dieu n'a pas refusé la récompense que Mgr Flaget sollicitait comme une dernière consolation, avant de chanter, disait-il, son *Nunc dimittis*. C'était d'abord de léguer son cher troupeau à un enfant de son diocèse, qui eût appris par ses exemples autant que par ses leçons ce qu'était la vie apostolique ; et peu de temps avant sa mort, le vénérable Prélat nous écrivait : « Mon Coadjuteur était agé  
« d'un an, à mon arrivée dans le Kentucky ; il a fait ses  
« premières études dans mes écoles, et maintenant il  
« est le bâton de ma vieillesse. » Un second vœu qui a présidé à toute l'administration du saint Evêque, était de ne point laisser de dettes à son successeur, et ce vœu a été également exaucé. « Grâce à l'infinie bonté de Dieu, écrivait-il au Souverain Pontife, *tout est payé,*  
« *et s'il me reste peu de chose, au moins je ne dois rien.* »

Voilà ce qu'a pu faire un Evêque pour la Religion et l'humanité, dans un pays habité il y a quatre vingts ans par des sauvages et des bêtes fauves ; voilà, dans l'abrégé d'une seule vie, ce que font encore aujourd'hui les fondateurs de nouveaux diocèses américains, obligés de suppléer à tout par le zèle, et de cimenter avec l'aumône leurs sanctuaires conquis sur la forêt.

(La suite à un autre Numéro.)

---

## DIOCÈSE DU DÉTROI.

*Lettre de M. Frédéric Baraga, Missionnaire et Vicaire  
Général au Détroit en Amérique, aux Conseils cen-  
traux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.  
(Traduction de l'allemand.)*

1<sup>er</sup> Septembre 1849.

« MESSIEURS,

« Le manque complet de livres de prières, qui se fait sentir partout dans nos Missions des sauvages, m'a déterminé à quitter, pour quelque temps, ma station de l'Anse sur le bord du lac Supérieur, pour faire, au Détroit, une nouvelle édition de tous ces livres de dévotion. Ce sera une forte dépense, mais elle était impérieusement exigée par le nombre de nos lecteurs indiens, qui s'accroît chaque année dans une proportion considérable. J'étais très-embarrassé pour savoir comment je couvrirais les frais de cette nouvelle impression, lorsque Monseigneur Lefèvre, mon Evêque, m'apporta une lettre dans laquelle on nous annonçait des secours de la part de l'Autriche. Ces fonds, aug-

mentés de quelques cotisations locales, suffiront à réaliser la bonne œuvre. Du reste, il serait impossible de mieux employer les aumônes qui nous parviennent d'Europe, et de leur assigner un emploi plus conforme à l'intention des pieux donateurs, au but que se propose l'Association de la Propagation de la Foi. Si nos bienfaiteurs étrangers pouvaient être témoins oculaires du bien immense que les livres de piété procurent à nos Missions, ils ne sauraient assez témoigner leur reconnaissance à Dieu, qui leur a fourni les moyens de donner en propriété au sauvage un manuel qui alimente chaque jour sa ferveur. Au jugement, non seulement des prêtres qui travaillent parmi les Indiens, mais encore des Evêques qui ont ce genre d'apostolat dans leurs diocèses, ces opuscules sont absolument nécessaires au progrès et au maintien de ces Missions. Nos Indiens manifestent le plus grand désir de savoir lire, et ils aiment leurs livres de prières avec passion; quand ils font des voyages, ils les emportent avec eux, afin que le soir, après s'être couchés, ils puissent lire ou chanter. J'ai vu des Indiens qui, sur leur lit de mort, demandaient comme dernière grâce, qu'après leur trépas on leur mit ces recueils de prières sur la poitrine dans leur cercueil, afin qu'au jour du dernier jugement, ils puissent paraître, ces livres à la main, devant Jésus-Christ, leur juge futur.

« Il faut maintenant que je vous donne quelques détails sur ma Mission et mes voyages parmi les Indiens. La Mission que j'ai fondée à l'Anse, au bord du lac Supérieur, il y a six ans, est en voie de prospérité. Les sauvages nouvellement convertis sont constants et fidèles dans la pratique de tous les devoirs religieux; mais ce qui m'édifie surtout en eux est cette fermeté avec laquelle ils résistent à toutes les séductions qui ont

pour but de les faire retomber dans le vice de l'ivrognerie, auquel ils étaient si adonnés avant leur conversion. Sur ce point ils sont un objet d'admiration pour tous les blancs qui ont connaissance de leurs vertus. On a voulu en exciter plusieurs à boire, en leur offrant de l'or au prix de cette complaisance; mais ils ont mieux aimé refuser tous les dons plutôt que d'accepter un seul verre d'une boisson fermentée. D'autres ont été menacés du bâton par des Blancs sans conscience, s'ils repoussaient leur liqueur enivrante; mais ils préféreraient encore s'exposer au danger de recevoir des coups, que s'exposer au danger bien plus grand de retomber dans leur ancienne et honteuse habitude. Ils détestent maintenant l'ivrognerie autant qu'ils en étaient esclaves, avant leur baptême. Dieu soit loué! Au jugement des Saints, c'est la véritable marque d'une conversion sincère, quand on hait le mal au même degré qu'on l'aimait auparavant.

« Mais notre sainte Religion, qui nous commande l'occupation à l'égal de la prière, a aussi produit un grand et salutaire changement parmi ces Indiens, par rapport à l'amour du travail. Avant leur conversion, ils étaient paresseux au suprême degré, comme le sont tous les sauvages. Les pauvres femmes étaient obligées de faire tout l'ouvrage, de couper le bois, de planter les pommes de terre et de les porter au logis. Leurs maris étaient uniquement occupés à la chasse et restaient quelquefois couchés, des jours entiers, dans leurs tristes cabanes. Aujourd'hui, ces hommes sont devenus des travailleurs actifs; ils défrichent et labourent avec soin leurs champs, qui augmentent toujours en étendue et en fertilité; ils se construisent de bonnes maisons, élèvent déjà quelques bêtes à cornes et font sans cesse des progrès en industrie et en économie domestique.

« Tant il est vrai que la Religion catholique est seule capable de civiliser les nations sauvages et de les rendre temporellement et éternellement heureuses ! Combien de fois le gouvernement américain n'a-t-il pas essayé d'arriver à ce résultat par des moyens purement philanthropiques ! mais , comme on voulait élever un édifice auquel le Seigneur ne prêtait point son concours , on travaillait en vain. Aussitôt que les Missionnaires se furent mêlés aux Indiens , aussitôt qu'ils eurent courbé le front de ces hommes sauvages sous le joug si doux de Jésus-Christ , tout le bien s'est fait de lui-même. Ici , comme partout ailleurs , l'apostolat a été marqué par des fruits abondants de salut. Les Américains mêmes qui n'appartiennent à aucune secte religieuse , commencent à comprendre et à apprécier cet immense avantage , et disent ouvertement que les Missionnaires catholiques sont , sans contredit , les meilleurs civilisateurs des sauvages ; ils s'expriment de cette manière à chaque occasion , de vive voix et par écrit , à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage de notre sainte Religion.

« Je vous annonce, en outre, que j'ai de nouveau fait quelques courses apostoliques, pénibles il est vrai, mais remplies de consolations. Les voyages d'hiver, au bord du lac Supérieur, sont très-difficiles et périlleux à cause du froid excessif qui y règne souvent. Vous en jugerez par celui que j'ai fait au mois de février dernier.

« Connaissant très-bien le chemin, je m'étais mis tout seul en route, portant sur mon dos ce qui était indispensable pour célébrer les saints mystères. Au commencement tout allait bien, le sentier était un peu frayé et mes raquettes étaient légères. Je visitai plusieurs petites localités où je prêchai et administrai le

sacrement de baptême. Mais un jour, où je n'avais qu'un espace de dix milles à parcourir pour arriver auprès de quelques habitants, il arriva que la neige, récemment tombée en très grande quantité, avait entièrement caché le chemin, de sorte qu'en plusieurs endroits il était impossible d'en découvrir la trace. Néanmoins je ne voulus pas reculer devant cette difficulté, car il y avait des âmes qui réclamaient ma présence au hameau prochain. Il est situé sur de hautes montagnes, et le chemin qui y conduit passe par des collines escarpées et des gorges profondes. A mesure que j'avais, je trouvais une plus grande quantité de neige, et comme elle était toute récente, à chaque pas je m'enfonçais toujours davantage, ne retirant mes pieds qu'avec bien de la peine.

« Après trois lieues ainsi parcourues, je sentis que mes forces commençaient à m'abandonner; mais mon courage et ma confiance dans le bon Pasteur, dont les brebis égarées étaient l'objet de ma recherche, restèrent inébranlables; je me reposai un peu, et je continuai de nouveau mon chemin. Bientôt, je me vis tellement affaibli, qu'il me fut impossible de porter plus loin mon bagage. Je le suspendis à un arbre, et je cheminai encore, quoique toujours plus lentement. Plus d'une fois je pensai que j'allais tomber de fatigue, sans pouvoir me relever, et alors j'aurais trouvé une mort certaine; car le froid était très intense, et les forces me manquaient pour aller chercher le bois dont j'aurais eu besoin pour me rechauffer. Enfin, j'arrivai à un endroit, d'où il n'y avait plus que pour trois quarts d'heures de marche. Là je m'assis un instant sur la neige, puis faisant un dernier effort, je me remis en route, et me traînant encore pendant trois heures et demie, j'arrivai au lieu de ma destination. Les bonnes gens que je

venais consoler eurent pitié de moi, lorsqu'elles me virent dans un épuisement pareil. Le lendemain, un jeune homme fut envoyé à la recherche de mon bagage. S'il est vrai que j'eus mille difficultés pour arriver à ce hameau, grâce à Dieu, mes peines furent amplement compensées, par le bon usage que ces Indiens firent de la visite du Missionnaire.

« Une autre fois, je me suis trouvé en grand danger à mon retour d'une excursion apostolique. J'étais encore seul, et j'avais un espace de trente milles (dix lieues) à parcourir, avant de rencontrer une maison. Je préférerais toutefois faire ce trajet en un seul jour plutôt que d'être obligé de passer la nuit sur la neige, sous la voûte du ciel; ce qui m'est toujours très-pénible, quoique je l'aie fait souvent dans mes voyages de Missions. Je partis donc le matin de très-bonne heure, profitant du clair de lune. Au commencement, tout allait bien; car je passais par un bois, et le vent ne pouvait m'atteindre. En sortant de la forêt, je me vis obligé de traverser de grands lacs gelés, et le vent qui me soufflait droit au visage était devenu une véritable tempête. Il était si violent qu'il faillit me renverser, etsi froid qu'il glaçait le sang dans mes veines. En outre, je perdis souvent ma direction; obligé de suivre une ligne droite, à défaut de chemin, j'avais peine à m'orienter; car souvent je ne voyais qu'à dix pas devant moi, les tourbillons de neige m'enlevonnant comme d'épais nuages. Et au milieu de cette tourmente je dus faire six lieues, ayant toujours mes raquettes aux pieds. Si une faiblesse m'avait pris alors, et si j'eusse été forcé de me reposer seulement une demi-heure, je serais mort de froid. Deux Canadiens, qui s'étaient mis en route le même jour, ont eu, l'un le nez gelé, l'autre les oreilles. Pour moi, grâce à



Dieu, je n'ai eu aucun accident de ce genre à déplorer; seulement, à mon retour, la peau de mon visage se pelait et tombait comme un vêtement suranné.

« Sans doute, ces voyages sont une rude épreuve pour la santé et la vie des apôtres; mais aussi, comme ils sont riches en fruits de bénédiction pour le salut des âmes! Voilà la pensée qui console le Missionnaire, au milieu de ses peines et de ses tribulations; voilà le secret de son dévouement et de ses forces. Remercions Dieu de toutes ses bontés, et que notre ministère puisse s'accomplir pour sa plus grande gloire et pour le salut éternel de nos frères.

« Je finis en vous signalant dans mon district l'existence de beaucoup d'Allemands, qui travaillent dans les mines de cuivre, si nombreuses dans ce pays. Je fais de temps à autre quelques visites à ces bons fidèles, qui sont mes compatriotes, pour leur dire la sainte messe, leur prêcher l'Évangile et leur fournir l'occasion de s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Euchariste. Il vous serait difficile d'avoir une juste idée du bonheur de ces braves gens, lorsqu'ils possèdent, si loin de leur patrie, sur une terre étrangère, un prêtre allemand qui leur annonce la bonne nouvelle dans leur propre langue, et qui leur procure toutes les autres consolations du saint ministère. Monseigneur Lefèvre fait tout ce qui dépend de lui pour procurer à cette portion de son troupeau les avantages des secours religieux. Il les aide, autant que possible, dans la construction de leurs églises, dans l'établissement des écoles, dans l'achat des lieux de sépulture, et dans l'entretien de leurs prêtres. Il a surtout déboursé des sommes considérables, et il est obligé d'en déboursier encore, pour le grand hospital qu'il a fait bâtir au Détroit: fondation qui procure aux Allemands (presque tous appartiennent à la classe pauvre) les plus grands avantages.

« Puisse ce récit être un sujet de consolation pour tous mes chers compatriotes qui sont membres de l'Association bienfaisante de la Propagation de la Foi! Puisse-ils se réjouir dans le Seigneur, et être persuadés que toutes leurs offrandes sont employées, ici, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut éternel des âmes, surtout pour le salut de nos chers compatriotes, si nombreux dans le pays! Je me recommande ainsi que ma mission aux charitables prières de nos pieux bienfaiteurs, et je supplie moi-même le Dieu rémunérateur de tout bien qu'il daigne, en récompense, leur accorder les biens éternels.

« **FRÉDÉRIC BARAGA**, *Missionnaire et*  
 « *Vicaire général.* »

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

*Lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Legrégeois, Directeur du séminaire des Missions étrangères.*

Su-tin-fou, le 21 août 1849.

« MONSIEUR ET TRÈS-VÉNÉRABLE CONFRÈRE,

« Que pourrai-je vous dire en échange des nouvelles curieuses et intéressantes que vous m'avez données dans votre dernière lettre ? Je n'ai cette fois ni détails amusants, ni événements sérieux à vous raconter. J'essaierai cependant de vous peindre certaines inventions chinoises qui pourraient passer en France pour des nouveautés, car je pense bien que vos savants n'ont jamais rien imaginé de semblable : je veux parler des moyens qu'on emploie ici pour faire venir ou cesser la pluie.

« En vérité, nos Mandarins et nos lettrés ont poussé la science au-delà des bornes du concept Européen. Veut-on que le ciel se couvre de nuages et verse sur les champs altérés sa rosée bienfaisante ? la recette est

bien simple : on se hâte de fermer les portes méridionales des villes, et tôt ou tard la pluie arrive. Est-on, au contraire, ennuyé de la pluie ? nos Mandarins ont un autre secret de même force ; ils font fermer les portes septentrionales, et le ciel tôt ou tard devient serain. Libre à vous de trouver là du merveilleux. Pour nos esprits forts de la Chine, ils n'y voient qu'une chose très-naturelle. C'est que les Mandarins, par leurs profondes études, sont parvenus à connaître non-seulement la couleur, les causes et les effets des vents, mais encore leurs jalousies et leurs rivalités mutuelles. On a donc découvert que le vent du sud est père de la chaleur et grand'père de la sécheresse ; que le vent du nord est père de la pluie et grand'père des inondations ; que ces deux terribles fils d'Eole, continuellement en guerre, se disputent avec acharnement l'empire des villes et des campagnes, et que l'un d'eux, une fois maître du pays, y exerce une puissance absolue, sans que son adversaire puisse y avoir accès, ou, s'il y entre, c'est furtivement, et comme un dieu détrôné.

« Le vent du midi, par exemple, a-t-il inauguré son règne ? il lance sur les villes et les campagnes ses chaudes bouffées, les citadins sont hors d'haleine, le laboureur pâlit à la vue de ses rizières desséchées, la gent aquatique, comme jadis aux noces du Soleil, pousse des cris de détresse, et l'avenir se montre accompagné de l'horrible famine. Heureusement que le Mandarin est là pour conjurer le fléau. Sensible aux malheurs de son peuple, il fait fermer les portes méridionales des villes, pour en interdire l'entrée au brûlant africain. Celui-ci, trouvant une barrière sur son chemin, est bien forcé de s'arrêter. C'est le moment qu'attendait son rival pour relever la tête. Aussi, le voilà qui commence à respirer, et sous son humide haleine la

nature rafraîchie a frissonné de joie. D'heure en heure son empire s'affermir; il appelle les nuages du fond du Nord et des rives du Saghalien ; par ses rapides progrès, il ranime le boutiquier haletant, et souffle l'espérance au pauvre laboureur.

« Que si, malgré l'attention des Mandarins à tenir fermées les portes méridionales, l'audacieux vent du midi trouve encore le moyen d'exhaler par-dessus les remparts ses brûlantes ardeurs et de prendre la ville par escalade, alors nos lettrés, s'érigeant en Souverains-Pontifes, portent un décret par lequel il est enjoint à tout le monde de jeûner tant que durera le fléau. Or, ce jeûne consiste à s'abstenir de toute espèce de viandes, de poissons, d'œufs et de vin ; le nombre et l'ordre des repas ne sont point réglés. Pendant cette pénitence publique, des prières sont ordonnées dans les pagodes, et, pour se rendre surtout propice le Dieu qui préside aux destinées des peuples, on porte l'idole ventrue au sommet d'un monticule hors de la cité ; une table ou une pierre lui sert de piédestal ; une natte de bambou le garantit des ardeurs du soleil ; là, le hideux immortel, la figure grimaçante tournée vers le nord, reçoit jour et nuit les adorations du peuple, et flaire avec ses larges, mais insensibles narines, l'odeur des parfums qui ne cessent de brûler. Le Mandarin, la tête nue sous un ciel de feu, vient deux fois le jour se prosterner devant le bloc muet et lui offrir sa poignée d'encens ; tous les grands personnages rivalisent de dévotion.

« En ces temps-là, on voit surgir des fanatiques, qui font les vœux les plus étranges en faveur de la cause commune. Celui-ci promet une somme d'argent pour faire jouer la comédie ; celui-là en promet autant pour construire une pagode ; d'autres, poussés par une fer-

veur sans pareille, restent immobiles sur une roche, depuis le matin jusqu'au soir, la tête nue et la face continuellement tournée vers le soleil; tandis que d'autres grimpent au sommet des montagnes, aux endroits où se cahent des sources d'eau, et là, chantant des prières cadencées, conjurent les Naïades chinoises d'épancher vers la plaine leurs urnes bienfaisantes.

« Après tant de jeûnes et de sacrifices, si l'implacable midi s'obstine encore à souffler, alors on attribue la calamité publique au Dragon, au fameux Dragon, qui, dans les temps reculés, descendit du ciel et se cacha au sein de la terre, où il s'est creusé diverses routes tortueuses, allant d'un pôle à l'autre, accaparant toutes les richesses, dont il ne fait part qu'aux enfants de ceux qui ont eu le bonheur d'être enterrés sur son passage. De là, la grande science des *In-yang* qui, par le moyen de la boussole, savent trouver les endroits propres à la sépulture, c'est-à-dire placés sur la route du Dragon. « C'est donc ce fameux serpent, disent nos Mandarins, qui est de connivence avec le vent du midi pour rendre les hommes malheureux; il faut désarmer sa colère, et nous le rendre favorable. » On indique alors une procession solennelle du Dragon pour obtenir la pluie. Aussitôt, de façonner avec du papier un énorme reptile, un Dragon monstre avec une grosse tête, une gueule béante, et une queue longue à proportion; de le barioler de la manière la plus bizarre, et six hommes de le prendre chacun sur un bâton de bambou, deux au cou, deux au milieu du corps, deux à la naissance de la queue, de le promener musique en tête, de le replier, de l'allonger et de le faire bondir comme s'il était vivant. On parcourt ainsi toute la ville, dont les habitants se tiennent devant leur porte, une jarre d'eau à la main, pour la verser sur les porteurs du Dra-

gon , tandis qu'une foule immense le suit en faisant pleuvoir une grêle de pétards.

« Si le ciel est encore d'airain , si l'atmosphère continue d'être embrasée , ne croyez pas que nos Mandarins aient vidé leur sac ; leur Rituel est inépuisable en rubriques. Cette fois , c'est le *chien céleste* , le *tien keou* , ce chien formidable qui dévore le soleil ou la lune , quand vous autres Européens , avec vos télescopes , dites qu'il y a éclipse de lune ou de soleil ; c'est ce chien , dit un *Hiang-yo* à barbe grise , qui empêche l'aquilon de rassembler les nuages. Irrité contre les mortels , il ne cessera pas de les tourmenter , si on ne l'apaise par quelque sacrifice. Aussitôt , une amende honorable est décrétée ; il faut honorer le *chien céleste* dans la personne d'un de ses semblables ; ainsi donc on saisit un chien grand rongeur d'os , on lui passe aux jambes postérieures un pantalon qu'on lui ajuste au milieu du corps , on l'affuble d'une redingote et on lui couronne la tête d'un bonnet de cérémonie. Dans cet accoutrement , la bête canine est installée dans un palanquin , portée , musique en tête , par toute la ville , et suivie de tout le peuple , qui lance des pétards , qui rit aux éclats et crie à tue-tête : *Keçu-laò yé ; Monseigneur-chien !*

« En voilà bien assez pour le vent du midi. Vienne maintenant celui du nord , dont le règne est parfois tout aussi despotique et aussi désastreux. Nos Mandarins font aussitôt fermer les portes septentrionales des villes , afin d'en exclure l'aquilon avec ses nuages et ses torrents de pluie. Mais il n'obéit pas toujours à cette première sommation , et alors recommencent les jeûnes publics et les prières dont j'ai parlé plus haut. Tout cela ne coûte qu'une ordonnance. Il n'est pas aussi facile de mettre un frein à la fureur des eaux et d'arrêter le cours des inondations. Voilà déjà le fleuve qui

ressemble à une mer : la frayeur s'empare de toute la population. Que vont faire nos mandarins? Voyez, ils prennent un porc et l'immolent au dieu *Kiang*, en le conjurant de ne point nuire à la ville. Souvent il arrive que *Kiang* ne savoure pas l'odeur du sacrifice, et qu'en dépit des Mandarins il rompt ses digues, emporte meubles et maisons. C'est alors que le Mandarin a besoin de déployer toutes les ressources de sa puissance; armé d'une chaîne de fer, il descend sur le rivage, et châtie le dieu en frappant plusieurs coups sur la surface de l'eau, et si, les jours suivants, l'eau baisse, tout le monde publie que le fleuve a eu peur du mandarin. Telle est la civilisation si vantée de la Chine.

« Un mot maintenant sur le moyen d'éteindre les incendies. Le feu prend-il à une maison, la flamme s'élève-t-elle déjà dans les airs et gagne-t-elle les habitations voisines? le Mandarin en est averti. Il est alors ou à prendre son repas, ou à fumer l'opium : comme s'il ne s'agissait de rien, il continue sans se déranger, sans rien perdre de son calme stoïque. Son dîner fini ou sa pipe achevée, il se rend sur le théâtre de l'incendie. Vous croyez peut-être qu'il va faire jouer la pompe sur les édifices qui brûlent, ou tirer le canon sur ceux qui peuvent servir d'aliment au feu. Erreur. La puissance d'un Mandarin est bien autre : sa force est dans sa foi. Il s'agenouille à terre, et fait plusieurs prostrations à l'incendie, le priant de se retirer; ensuite il s'en va. Le lendemain, chacun fait l'éloge de la vertu du Mandarin, et publie que le feu a eu peur de son globule, que sans lui toute la ville était perdue. Ceux dont les maisons ont été brûlées répètent que si le Mandarin avait été averti un peu plus tôt, le feu n'aurait pas consumé leurs habitations... Mais il faut que je termine.

« Je suis tout à vous.



*Extrait d'une lettre de Mgr Lavaissière, Vicaire apostolique du Tche-Kiang, à M. le Supérieur général des Lazaristes,*

Chine, 20 mai 1849.

« ... Nous avons été témoins d'un rare exemple de patience parmi nos chrétiens. Une jeune mère de famille, peu avatagée des biens de la fortune, mais d'une conduite exemplaire dans le paganisme, commença de venir à nos instructions avec sa belle-mère, dans le mois de mai. Cette famille avait la réputation de vivre dans une paix rare parmi les Chinois. La bonne vieille, femme simple et douce, allait son petit train sans tracasser personne; la bru de son côté, attentive aux plus légers besoins de sa mère, cherchait tous les moyens de lui plaire et de lui prouver son affection. Epouse fidèle et dévouée, depuis le jour de son union elle n'avait jamais donné le moindre déplaisir à son mari; mère tendre et vigilante, elle prenait un soin religieux de ses enfants, qu'elle instruisait autant par ses exemples que par ses leçons. Aussi était-elle l'admiration de ses voisins. Lorsqu'on me la présenta pour la première fois, je fus frappé de son air grave, de la dignité et de l'aisance de ses manières; qualité rare chez les Chinoises qui, avec leur modestie affectée, paraissent toujours embarrassées de leur personne.

Vers la mi-juillet, son mari, excité par de mauvaises langues, lui défendit de venir à l'église. Elle s'en tint d'abord à ses ordres pour ne pas l'irriter, espérant peu à peu le ramener à de meilleurs sentiments. Mais voulant concilier son salut avec la prudence, dès que son époux allait au dehors faire le commerce, elle reprenait ses pieux exercices. Il finit par le savoir, et la frappa si rudement qu'il faillit l'assommer. Cette pauvre femme, qui depuis quinze ans vivait dans une si heureuse union, se voyant, sans la moindre faute, maltraitée à ce point ne put y tenir; elle prit le jeune enfant qu'elle allaitait et alla cacher sa douleur chez sa mère. Le mari la suivit de près. Il raconta à son beau-frère ce qui venait de se passer, et celui-ci, oubliant tous les droits de la victime, trouva sa sœur digne de châtimens. Cette approbation exaspéra davantage le mari. Il frappait une seconde fois son épouse, quand la mère de cette pauvre femme, étant survenue, demanda avec indignation quel crime avait donc commis sa fille pour qu'on vînt la battre sous ses yeux. Après avoir entendu la plainte de son gendre, elle répartit froidement : « Si elle ne vous a manqué que sur ce point, je ne vois pas de raison pour l'en punir; car c'est moi qui lui ai conseillé d'aller à l'église catholique et de se faire chrétienne. »

« Le mari condamné reconnut ses torts, au moins en apparence, et, pour gage de réconciliation, il présenta à sa femme la coupe dans laquelle il buvait.

« Cette concession voila pour un instant sa colère, mais au fond elle n'était pas apaisée. Revenu chez lui, il restait toujours morne, aigri, et ne disait mot à sa femme. Celle-ci, plus affligée que jamais d'un tel genre de vie, lui dit d'un ton ferme, mais plein de douceur : « Depuis quelques jours tu parais irrité contre moi,

« pourtant je ne sais en quoi j'ai pu t'offenser. Toute  
 « ma vie n'a été pour toi que fidélité et attachement,  
 « et quoique tu m'aies cruellement maltraitée sans au-  
 « cun motif, je n'ai pas cessé pour cela de t'aimer et  
 « de te servir : je n'ai pas même ouvert la bouche pour  
 « me plaindre : je ne vois donc pas pourquoi tu me  
 « gardes rancune. » Le mari ne répondit rien ; mais  
 il paraît que ces paroles lui firent impression , car ce  
 jour-là, partant pour la capitale de la province , il de-  
 manda à sa femme si elle désirait acheter quelque chose.  
 Celle-ci, pour lui plaire plutôt que par besoin , le  
 pria de lui acheter quelques bagatelles. Après cette ex-  
 plication, les voisins croyaient la paix rétablie ; la néo-  
 phyte elle-même le pensait ainsi , et continua à venir  
 se faire instruire de la religion.

« Mais , dès que revint le mari, recommencèrent les  
 persécutions, et cette pauvre femme, craignant de suc-  
 comber aux coups et à sa douleur, demanda le baptême  
 pour se préparer à tout événement. Pendant que du-  
 rait son épreuve, je lui dis un jour : « Ton mari est  
 dur maintenant à ton égard ; mais aie confiance, le  
 bon Dieu te consolera, tu en feras un chrétien. —  
 Monseigneur, me répondit-elle, mon mari est extrê-  
 mement bon, je ne puis l'accuser de dureté. Il ne sait  
 pas encore ce que c'est que la religion , et des méchants  
 l'excitent contre moi. » Ainsi, cette belle âme n'avait  
 que des excuses pour son bourreau. Enfin ce misérable,  
 résolu de la corriger, disait-il, une bonne fois pour  
 toutes, l'assailit comme un forcené et la roua de coups.  
 Et l'humble néophyte ne répondait à ces mauvais traite-  
 ments que par ces paroles : « Tu peux me frapper et  
 « me tuer, je mourrai sans plainte et sans défense ; je  
 « ne t'ai jamais résisté, je ne te résisterai jamais ; je ne  
 « me suis fait chrétienne que pour être meilleure mère

« et meilleure épouse, et tant que je vivrai je t'aimerai et te serai fidèle en servant et en adorant le Dieu qui a sauvé mon âme. » A ces mots, la fureur du mari se calma tout-à-coup, et il lui promit de la laisser libre désormais dans l'exercice de sa foi...

« † LAVAISIÈRE, *Vicaire apostolique du Tche-Kiang,* »

*Extrait d'une lettre de M. Albrand, Missionnaire apostolique en Chine, à un de ses Confrères de la Société des Missions Etrangères.*

« Kouei-Yang, 12 janvier 1849. — En ce moment nos prisonniers pour la Foi sont au nombre de dix. Parmi eux est notre ancien maître d'école qui, bourrelé par sa conscience, a voulu présenter lui-même une supplique en faveur de la Religion, pour réparer sa précédente apostasie. Le jour de sa rentrée en prison, il reçut sur le dos 140 ou 180 coups de rotin. Aujourd'hui il encourage tous ses compagnons de captivité à la persévérance dans la Foi. On raconte d'un autre confesseur des traits de bravoure malheureusement trop rares en Chine pour ne pas vous être signalés. Il fut arrêté au début de la persécution, et ne s'est pas démenti un seul instant. Un jour qu'un mandarin lui demandait à quoi servait un surplis qui se trouve parmi les objets confisqués. « On s'en revêt pour prier, répond hardi-

« ment le confesseur. — Voyons, comment fait-on ?  
 « Prends-le et prie comme si tu étais à ton église. »  
 Aussitôt dit aussitôt fait, voilà mon homme qui en  
 plein tribunal se met à chanter le *Pater*, le *Credo*, etc,  
 et les mandarins d'écouter. — « C'est bien, dirent-ils ;  
 « mais sais-tu comment jusqu'ici on a traité ceux qui  
 « ont adoré ton Dieu ? — Je le sais. — Si tu le sais,  
 « pourquoi es-tu venu du Su-tehuen pour prêcher ici  
 « cette religion ? — C'est parce que je ne crains pas  
 « de mourir pour elle. — Ah ! tu es sans peur ; eh ! bien,  
 « voyons ; foule cette croix. — Je ne le puis. — Si tu  
 « ne la foules pas, je vais te faire crucifier comme ton  
 « Jésus. — Oh ! non, mandarin, ce serait trop d'hon-  
 « neur, reprit en souriant le généreux athlète ; il  
 « vaut mieux me faire mourir autrement. » En ce mo-  
 ment, il fut soumis à une horrible bastonnade. — « Eh !  
 « bien, es-tu mieux comme cela ? lui dit le mandarin.  
 « — Ce n'est pas assez ; ni la bastonnade, ni le cru-  
 « cifiquement n'empêcheront la Religion de se prêcher à  
 « Kouei-Yang. — Que faut-il donc pour qu'à l'avenir  
 « on ne vienne plus du Su-tehuen faire ici des chré-  
 « tiens ? — Pour cela il faut me faire couper la tête et la  
 « suspendre aux portes de la ville. Les prédicateurs  
 « qui la verront, n'oseront peut-être pas y entrer, ni  
 « prêcher notre sainte religion. — Impertinent, tu oses  
 « braver ainsi ma colère ! » Et la bastonnade recommen-  
 ça tout de nouveau. Cet homme a près de soixante ans  
 je crains bien qu'il ne meure en prison...

*Lettre de M. Paul Perny, du diocèse de Besançon, Missionnaire apostolique en Chine, à M. l'abbé Demandre, Directeur du grand séminaire d'Orléans.*

Saint-Jacques-les-Kaò-chan, août 1849.

« MONSIEUR ET BIEN CHER DIRECTEUR,

« Une violente et soudaine persécution a surgi dans cette province vers la mi-octobre de l'an passé. C'est au sein de la capitale qu'elle prit naissance. Avec une rapidité incroyable pour ce pays, elle devint en quelques jours générale. L'élite des chrétiens de la métropole est tombée au pouvoir des mandarins, et le reste du troupeau a été aussitôt en fuite. La maison de prière a été rasée par les mandarins, qui s'étaient transportés sur les lieux avec toute leur pompe civile et religieuse. Sous ce vieux prétexte que les chrétiens voulaient exciter des révoltes contre S. M. Tao-Kouang, et qu'ils avaient des armes cachées, on fouilla tout le terrain avec le plus grand soin. Confus de ne rien trouver, les satellites arrêterent un païen qui demeure tout près de là et qui exerce le métier de serrurier : on voulut lui faire avouer, même par les supplices, que les chré-

tiens achetaient des armes, etc. Il est rare que la question n'arrache pas tous les aveux dont ont besoin les juges iniques de ce pays, où la loi n'est rien devant les caprices de leur volonté. Dieu ne permit pas toutefois, en cette occasion, que le mensonge servit de texte à l'accusation de ses enfants. Plusieurs néophytes mêlés à la foule gémissaient amèrement en voyant les superstitions qui se firent sur le lieu même de l'oratoire, comme pour purifier une terre qui avait cessé d'appartenir au démon.

« Vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur et bien cher Directeur, que je trace le récit des tortures auxquelles ont été soumis nos généreux confesseurs. Trop de fois mes larmes ont coulé du fond de la chaumière où j'étais caché, en apprenant avec quelle fureur la rage de l'enfer se déchainait contre eux. Le supplice du rotin, des bamboux, la cangue, tout cela était trop peu pour des gens que l'on voulait trouver criminels, et qui avaient le tort de ne pas s'avouer coupables. Sur le refus de fouler aux pieds la croix, on les plaçait à genoux sur des chaînes armées de pointes; le reste du corps était suspendu. Les confesseurs avaient les mains attachées à des poulies que l'on maniait en tout sens; une boîte enchâssait les chevilles des pieds des patients. Au signal du juge la machine fonctionnait; les bras, la tête se repliaient sur les pieds, sans que le corps pût tomber à droite ou à gauche; les chevilles des pieds, pressées par les planchettes, étaient aplaties. Pendant que le confesseur endurait ainsi dans ses membres des souffrances atroces, d'autres bourreaux frappaient à coups de verges sur toutes les parties du corps en criant sans cesse : « Veux-tu apostasier ? *Giù péij* « *pòu péij Kiào ?* » Le silence, ou le refus formel du confesseur, faisait continuer le supplice, jusqu'au

mement où il allait rendre l'âme. Alors on lâchait tout à coup la machine, on faisait avaler quelques remèdes au pauvre supplicié, puis on le portait presque sans connaissance dans sa prison. Là il reprenait ses sens petit à petit, mais le lendemain il fallait subir une opération nouvelle. Un jeune néophyte, âgé de vingt ans que j'aime spécialement, car il est mon fils en Jésus-Christ, a souffert jusqu'à six fois cet horrible supplice. Des vierges ont vaincu leurs bourreaux. Au spectacle de tant de vertu, l'étonnement des juges était visiblement peint sur leurs visages. La foule était morne, silencieuse; elle ne concevait ni le courage des uns, ni la cruauté des autres.

« Une lettre tombée entre les mains de nos ennemis avait fait connaître ma présence et celle de mon seul confrère, M. Albrand; nous avions le cœur déchiré à la pensée que les tortures de nos néophytes étaient d'autant plus grandes, qu'on voulait les forcer à découvrir notre retraite. Par conjecture on suivit les traces de M. Albrand; ce bien-aimé confrère fut à la veille d'être surpris par un petit mandarin qui le poursuivait avec une prodigieuse ardeur. Toute la partie sud de la province a été cruellement ravagée. Pauvre Kong-Tcheou! ou plutôt heureuse province qui déjà compte des martyrs plus que beaucoup d'autres ensemble, et qui vient encore de rendre hommage au vrai Dieu par la générosité de ses néophytes!

« Pour ne pas exposer mon district à ces ravages, après avoir erré dans les montagnes, inondé d'une joie indéfinissable d'avoir à souffrir pour mon Jésus, j'ai reçu l'ordre de quitter la province. Oh! combien j'm'éloignais à regret de ces néophytes si chers à mon cœur! Je tremblais que leur courage ne vint à faiblir; il me semblait que, quoique caché, ma présence au milieu



d'eux les aurait soutenus , que j'aurais pu leur faire arriver des paroles de consolation. Jamais je n'ai célébré la sainte Messe avec autant de suaves délices qu'en ces jours de tempête : chaque nuit me semblait être la dernière ; je pouvais, d'un instant à l'autre, être appelé à confesser le nom adorable du Sauveur. Mais, hélas ! je n'étais pas digne de cette faveur ; il fallut laisser mon district ; je le plaçai sous la tutelle de l'auguste reine des martyrs. Comment bénir assez cette divine mère ? L'orage a parcouru la majeure partie de la province, et il n'a pu briser ceux que Marie avait pris sous sa garde puissante ! Oh ! bénissez, s'il vous plaît, cette auguste mère pour moi et pour tous ces chers néophytes, qui me mandaient lorsque je les quittai : « Père, « ne craignez rien, nous voulons mourir pour notre « Dieu. » Enfin le calme revint peu à peu. La justice de Dieu ne se fit pas attendre ; les auteurs de la persécution ont été destitués pour crime civil ; leurs successeurs ferment les yeux sur nous ; les confesseurs sont élargis. En juin dernier, j'ai pu rejoindre mes pauvres ouailles ; quoique nous nous cachions avec soin, le mouvement religieux va reprendre, car nos espérances étaient magnifiques au moment de la dernière épreuve. Dans le lieu que j'habite, il se passe peu de jours sans que je ne voie des païens venir adorer le vrai Dieu. C'est au suffrage des âmes pieuses d'Europe, aux vôtres, bien cher Directeur, que je dois ces bénédictions de mes faibles travaux. Et les petits païens, voilà que je puis leur procurer le baptême. Oh ! que mon cœur est navré, quand on m'apporte ces innocentes créatures, délaissées dans une rue, dans une haie, auprès d'une mare d'eau par des parents pauvres et barbares.

« Procurez-moi les suffrages des âmes pieuses de votre connaissance : nous avons si grand besoin de

force en ces moments. Nos vœux sont incessants pour notre chère patrie, encore exposée à de nouveaux orages. Mais Marie est là ; elle aime la France !

« Aimons-nous aussi en Jésus, Marie, Joseph !.. »

« L'ABBÉ PAUL PERNY,

*Miss. Apost. »*

---

*Note du correspondant de M. Perny.* J'ai reçu cette lettre de mon ancien condisciple et compatriote, M. Perny, le 1<sup>er</sup> février dernier ; elle m'a paru de nature à intéresser les pieux lecteurs des Annales. Le jeune Missionnaire qui l'a écrite est une des *gloires vivantes* de N.-D. de Fourvières. Il y a une douzaine d'années environ, M. Perny, qui déjà se destinait à l'état ecclésiastique, était condamné à subir l'amputation d'une jambe dévorée par cinq ulcères affreux. Malgré son extrême faiblesse et l'opposition des médecins, animé d'une sainte confiance en Marie, il se fit conduire à petites journées de Pontarlier à Lyon. Arrivé à Fourvières, il fit vœu de partir pour les Missions, si Notre-Dame lui obtenait sa guérison ; dès ce moment, trois de ses ulcères se fermèrent complètement, et les deux autres allant toujours en diminuant, il put bientôt entrer au séminaire de Besançon et parvenir enfin au sacerdoce. Il y a trois ans environ, il était parfaitement guéri, et il accomplissait son vœu en partant pour la Chine.

« L'ABBÉ DEMANDRE, *Directeur au séminaire d'Orléans.* »

---

## MISSIONS

### DE LA COCHINCHINE.

*Lettre de Mgr Pellerin, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères, à Paris.*

Huê, capitale de la Cochinchine, 26 novembre 1848.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

« En réponse à votre lettre du mois de janvier 1847, je vais tâcher de résumer les événements accomplis cette année, dans la partie de la Cochinchine que j'habite depuis plus d'un an.

« Au mois d'août 1847, je partis de la moyenne Cochinchine pour me rendre dans le nord de la Mission. En arrivant, je faillis me noyer, car une toute petite barque qui me portait à terre fut engloutie sous

une grosse lame ; mais je pus me sauver à la nage, et je rencontraï sur la côte deux braves chrétiens qui m'attendaient et qui me conduisirent très-secrètement dans la pauvre cabane occupée par M. Sohier. Vous savez, Messieurs, quel bonheur on éprouve lorsqu'on rencontre dans ces lointains parages un confrère européen ; cette joie fut la mienne. Et cependant, toute cette partie de la Mission, plus voisine de la capitale, était alors sous l'impression de la frayeur, occasionnée par un décret sanglant que le roi *Thieu-tri* venait de lancer, à la suite de la bataille de Touranne. J'appris qu'il se publiait encore un nouvel édit, spécialement dirigé contre les Mandarins et soldats chrétiens : ordre était donné de les faire apostasier. Vous savez déjà tout ce que les chrétiens ont eu à souffrir en vertu de ces deux ordonnances, et les sommes immenses qu'il nous a fallu dépenser pour en atténuer l'effet. Grâce à Dieu et à notre bonne Mère, il n'y a pas eu de bien graves defections, et la Providence n'a pas permis qu'aucun de nous tombât au pouvoir des persécuteurs.

« A peine le roi *Thieu-tri* eut-il résolu d'en finir avec la Religion chrétienne dans ses Etats, et de marcher sur les traces de son père, le cruel Minh-Menh, que la main de Dieu le frappa d'une maladie mortelle, causée, dit-on, par la peur que lui avaient inspirée les Européens, et surtout deux vaisseaux anglais venus à Touranne, au mois d'octobre. Ces deux navires s'étaient présentés pour négocier un traité de commerce entre l'Angleterre et la Cochinchine ; les Anglais disaient au roi pour l'engager à conclure cette alliance, qu'ils défendraient son royaume contre les Français, et ils ajoutaient que, pour eux, ils ne pratiquaient pas la Religion du maître du ciel. Malgré ces deux motifs, dont le second excita quelque

peu de mépris, on n'écouta aucune proposition, et on ne permit pas aux négociateurs d'aller jusqu'à la ville royale. On leur rendit les présents qu'ils avaient apportés, et les Anglais se retirèrent, en promettant de revenir avec des forces plus imposantes, et alors, ont-ils ajouté, nous verrons bien si on pourra nous empêcher de parler au roi. Peu de jours après, malgré tous les médecins, malgré les sorciers et les jongleurs qu'on fit venir de tous côtés, *Thieu-tri* mourut dans la nuit du 3 au 4 novembre 1847.

« Le second de ses fils, nommé *Nhâm*, âgé de 19 ou 20 ans, monta sur le trône et prit le nom de *Tu-Duc*; son frère aîné, nommé *An Phong*, fut frappé de déchéance, soit par le testament de *Thieu-tri*, soit par le grand conseil des mandarins. On dit que le motif de cette exclusion a été son peu d'instruction dans les lettres chinoises et son mauvais naturel. Quoi qu'il en soit, je sais qu'il a cherché plusieurs fois les moyens de reprendre la couronne qu'il était appelé à porter par droit de naissance, et qu'il a voulu surtout attirer les chrétiens dans son parti, en leur promettant non seulement la liberté, mais encore l'appui de son influence pour convertir tout son royaume à l'Évangile. J'ignore jusqu'à quel point ces promesses étaient sincères. Mes néophytes sont venus plusieurs fois me consulter à ce sujet; je leur ai toujours répondu qu'il fallait se confier uniquement en Dieu et en notre bonne Mère, et je leur ai défendu de se mêler en rien des affaires politiques.

« Ce frère aîné du roi sait ou soupçonne le retour de Mgr Lefèvre en basse Cochinchine, et il a fait chercher ce Prélat pour le mettre à la tête d'une insurrection, ou du moins pour favoriser son évasion à l'étranger. Toutes ces menées auraient pu soulever de nou-

veaux orages sur nos têtes ; mais , avec la grâce de Dieu , je crois que le calme est maintenant rétabli. J'ai trouvé moyen de faire dire à *An Phong* , qu'on ne savait pas au juste où était Mgr Lefèvre , et que , supposé le retour de sa Grandeur , elle n'était dans ce pays-ci , comme tous les Missionnaires qui y viennent , que pour prêcher la vraie Religion et sauver les âmes , sans s'occuper de questions dynastiques. En somme , nous pourrions bien voir dans peu de grandes misères , peut-être la guerre civile ; car les mandarins ne s'accordent pas. *Tu-Duc* est très-faible de santé , il n'a pas d'enfants , et pas même d'espoir d'en avoir ; un médecin , qui a tiré son horoscope , prétend qu'il n'aura pas plus de trois ans de règne.

« Quoi qu'il en soit , depuis la mort de *Thieu-tri* l'état de la Religion allait toujours en s'améliorant ; les chrétiens espéraient qu'un édit de liberté paraîtrait bientôt ; on disait même qu'il y avait déjà un ordre secret de ne plus nous persécuter. Lorsqu'arriva le premier de l'an Chinois , époque de grandes superstitions et d'avaries pour les chrétiens , dans toute la partie septentrionale de la Cochinchine personne n'a été inquiété. Quelques villages chrétiens ont eu seulement un peu à souffrir , à l'occasion d'un nouveau culte inventé , je crois , par *Minh-Menh*. Ce roi , qui a voulu singer plusieurs de nos pratiques religieuses , voyant que les chrétientés avaient chacune un Patron , a établi en loi que chaque village recevrait un Esprit pour protecteur. Ces démons sont distribués par le prince , lorsqu'il monte sur le trône , et le maire , avec les notables de chaque commune , doit aller se pourvoir d'une pancarte dorée , marquée du sceau royal , sur laquelle sont écrits en gros caractères les noms et les qualités du génie qu'on aura pour Patron. Ce diplôme est porté en

grande pompe dans la maison commune, où l'on doit le conserver précieusement et lui offrir des sacrifices. Le nouveau roi a donc aussi fait sa distribution de diables ; mais les chrétiens ont pu en général se soustraire à cette ignoble superstition. Dans quelques endroits, il a fallu dépenser un peu d'argent ; et je crois que, dans la moyenne Cochinchine, quelques chrétiens ont eu à ce sujet l'honneur de porter la cangue.

« Depuis quelques mois, je cherchais à me rendre dans la province qu'habite le roi, et à visiter les pauvres chrétiens de la capitale, où depuis bien longtemps aucun Missionnaire, à moins qu'il ne portât la chaîne, n'avait pu parvenir. Au mois de mars de cette année, je m'embarquai donc sur un bateau couvert d'un petit toit de nattes, et je voyageai fort agréablement sur deux beaux fleuves, unis l'un à l'autre par un canal. La traversée ne fut que de deux nuits et d'un jour et demi. Arrivé à midi sous les murs de la capitale, et ne pouvant pas descendre à terre pendant le jour, je restai dans ma barque, caché sous une natte, et, tout le reste de la journée, je pus contempler à loisir, par quelques petites ouvertures, les lieux qui ont servi d'arènes à nos Missionnaires et à tant de chrétiens, et qui fument encore du sang des martyrs. Lorsque la nuit fut venue, je débarquai et je fus conduit dans la maison d'un néophyte, où je ne pus rester que trois jours. Les fidèles, dans la joie qu'ils avaient de me recevoir, négligeaient les précautions habituelles, et j'allais être pris par suite de leur indiscret empressement. Il me fallut donc passer dans une autre chrétienté ; j'en ai visité ainsi quelques-unes, et partout on m'accueillait avec bonheur. Les fêtes de la semaine sainte et de Pâques se célébraient avec une solennité et une publicité qu'on n'avait pas vues depuis longtemps. Néanmoins

je ne jugeai pas à propos de me mettre trop en évidence; les édits de persécution n'étaient pas révoqués, et une imprudence pouvait rallumer un vaste incendie. Je me contentai d'exercer le saint ministère près des personnes qui m'entouraient, et j'attendis avec patience que l'avenir se dessinât tel qu'on se plaisait à l'annoncer. On disait qu'après les funérailles de *Thieu-tri* paraîtrait l'édit de liberté religieuse. A la fin de juin eurent lieu ces pompes funèbres, dont je vais vous parler en détail; peut-être cela vous offrira-t-il quelque intérêt.

« Lorsque *Thieu-tri* mourut, on chercha des sorciers pour indiquer le jour et l'heure propices à la sépulture royale; et lorsque cette heure fut venue, on déposa dans la bière avec le cadavre une multitude d'objets, à l'usage du mort dans l'autre monde, tels que sa couronne, des turbans, des habits de toutes sortes, de l'or, de l'argent et tout un ameublement de matière précieuse. Les cercueils dans ce pays sont faits d'une seule grosse pièce de bois ciselé, qui ferme hermétiquement, de sorte qu'on peut garder les corps plusieurs mois et même plusieurs années, sans qu'il s'en exhale aucune mauvaise odeur. Quand *Thieu-tri* eut été déposé dans la bière, on le porta dans une maison mortuaire faite exprès, et là chaque jour on immolait des buffles, des porcs et des poulets; on préparait des mets sur une table placée près du cercueil, et le nouveau roi, fils du défunt, revêtu d'habits de deuil, venait adorer son père et lui offrir des aliments. Chaque jour aussi on allumait des cierges, on brûlait de l'encens, on préparait du béthel, de l'areek, du tabac, et toutes autres choses dont le défunt avait coutume de se servir pendant sa vie. C'étaient surtout les jours fastes, déclarés tels par le calendrier du royaume, entre autres les premiers et les quinzièmes de cha-



que lune, que les sacrifices se faisaient avec plus de splendeur. Le corps resta ainsi dans sa chambre ardente jusqu'au 21 de la cinquième lune 1848 (21 juin), jour indiqué par les devins comme propice pour commencer les funérailles. Rien de ce qui regarde les morts ne se fait ici au hasard : il faut que le lieu et le moment de la sépulture soient fixés par les astrologues, qui cherchent l'emplacement au moyen d'une boussole, et qui lisent dans les astres les jours heureux ou malheureux. Si toutes les formalités n'ont pas été remplies, si l'on n'a pas suivi toutes les prescriptions des sorciers, les païens disent que les enfants et les parents du mort n'auront jamais de bonheur, que leur existence ne sera qu'une succession non interrompue de calamités de tout genre. Il arrive souvent qu'on déterre plusieurs fois un mort pour l'inhumer ailleurs, lorsqu'un famélique sorcier vient, pour gagner quelques sapèques, jeter l'épouvante dans une famille, en lui prédisant des malheurs inouïs, parce qu'un parent n'a pas été enseveli en bonne forme. Ce n'est pas seulement le peuple qui se prête à ces absurdités, ce sont encore les grands, les rois et les mandarins. J'ai fait plusieurs fois interroger les devins pour savoir s'ils croyaient à tout ce qu'ils débitent, et toujours ils ont répondu franchement aux questions de nos chrétiens qu'ils n'y croyaient pas le moins du monde ; mais quand on les presse de quitter leur ignoble métier, ils ont un grand argument et le voici : « Si nous quittons notre « état, il faudra donc mourir de faim. » Pour les païens, quand on leur montre le ridicule de leurs observances, ils ne trouvent autre chose à répondre, sinon que le roi fait tout cela, donc le peuple doit le faire ; car il n'est pas possible que le roi se trompe. Quand est-ce donc que la lumière de l'Évangile aura

fait disparaître ces épaisses ténèbres de tout le pays chinois, comme elle les a dissipées dans la plupart des autres contrées du globe, et surtout en Europe, où nos pères étaient plongés dans des superstitions peut-être plus grossières que celles de l'Asie, avant que notre patrie n'eût été éclairée par le flambeau de la Foi !

« Le 21 de la cinquième lune, le cercueil contenant le corps du prince fut porté dans une maison bâtie exprès à l'une des portes de la ville. Sur le fleuve, tout près de cette porte, étaient réunies toutes les barques qui devaient servir au convoi ; la route qu'on allait parcourir était couverte de tapis, de belles nattes, de pièces de soie et d'indienne ; les deux côtés du fleuve étaient également préparés et embellis avec soin. Un édit avait ordonné aux maires et aux anciens de chaque village de la province, de venir dresser chacun un autel tout le long du rivage, d'apporter de l'encens et des cierges ; et lorsque le corps passait, il fallait se prosterner à terre et pousser trois grands cris. Chaque côté du fleuve était aussi bordé d'une haie de soldats. Le tombeau du roi est à une lieue environ de la ville ; cependant on a mis trois jours pour y arriver, car on allait très-lentement, et il y avait trois stations. A chacune on s'arrêtait un jour pour faire des sacrifices ; c'étaient des buffles, des bœufs, des porcs qu'on immolait ; puis on offrait encore tout ce qui sert à la nourriture : du bêthel, du tabac, etc. Les païens disent que l'âme se repait de l'essence de toutes ces choses. Les animaux étaient offerts en entier, ensuite on les divisait, et on les distribuait aux mandarins et aux soldats.

« Le cercueil resta donc un jour dans la maison bâtie non loin du fleuve, et ce jour-là on sacrifia trente-cinq gros animaux. Sur le soir on se mit en marche. Le corps était porté par des soldats. Le nouveau

roi marchait à la suite ; comme chef de la famille, il conduisait le deuil ; il allait à pieds, vêtu d'un habit de coton blanc, long et à grandes manches ; sur la tête il avait une espèce de bonnet de paille ; à la main il tenait un bâton de bambou sec, et après lui venaient les autres enfants de *Thieu-tri*, puis les parents du roi défunt, tous en habit blanc et en turbans blancs ( c'est la couleur du deuil dans ce pays ). Lorsqu'on fut arrivé au fleuve, on déposa le cercueil dans une magnifique barque faite exprès ; personne ne descendit dans cette embarcation ; le corps y fut laissé seul, et le cercueil caché de manière à ce qu'il ne pût être vu de personne. Voici l'ordre que suivit le convoi sur le fleuve.

• D'abord s'avancait la barque des Bonzes, montés sur une estrade que des soldats portaient sur leurs épaules ; soit qu'on allât à pied ou à la rame, les Bonzes étaient perchés sur cette estrade, et là ils criaient, hurlaient, déclamaient l'éloge du défunt, mais tout cela d'une manière ridicule même aux yeux des païens sensés. Ces pauvres Bonzes étaient obligés de rester sur leurs tréteaux toute la journée ; on ne leur permettait de descendre pour aucune affaire, quelque pressante qu'elle fût. Ensuite venait une autre barque avec son estrade, où l'on voyait étalée une pièce de damas soutenue par un châssis en bois ; sur ce damas étaient écrits en gros caractères plusieurs signes superstitieux : c'est là, disent les païens, le siège de l'une des âmes du défunt. La troisième barque avait aussi son estrade, sur laquelle étaient du riz, des fruits, des pains et d'autres aliments. Enfin suivait une quatrième barque plus curieuse que les autres : elle supportait également une plate-forme, où s'agitait un grand nombre de jongleurs, dont la fonction était de chasser les démons qui au-

raient pu inquiéter le mort. Leurs figures étaient peintes en rouge, en blanc, en noir, en jaune, en bleu, en violet, etc; ils avaient des habits grotesques, et tenaient à la main des sabres ou des lances de bois; quelques-uns avaient des tisons enflammés; ils hurlaient, pleuraient, riaient, s'épuisaient en contorsions, brandissaient leurs armes de bois ou leurs tisons de feu, et tout cela pour épouvanter les démons. Après cette avant-garde, venait la barque du défunt, remorquée par divers canots; puis la barque du nouveau roi, et à sa suite une infinité d'autres nacelles, dont les unes étaient montées par des individus portant des armes, les autres par des hommes munis de torches allumées et de fanaux. C'est ainsi qu'on marcha pendant trois jours, en jetant de tous côtés une quantité prodigieuse de papier d'or et d'argent.

« Enfin, le 24, on arriva près du tombeau, construit dans l'intérieur d'une montagne, assez près du fleuve. A mi-côte de la colline on a élevé un édifice en belles pierres : ce bâtiment est renfermé dans une enceinte de muraille, et là sont les appartements destinés à servir comme de prison aux femmes du défunt qui n'ont pas eu d'enfants. Elles doivent y rester perpétuellement pour garder le sépulcre et pour préparer, chaque jour, les repas et les autres choses dont on croit que le mort a encore besoin. Dans la montagne même est creusée une caverne profonde, dont l'ouverture, placée dans l'édifice, est fermée par une grosse pierre. C'est dans cette caverne, qui se prolonge, dit-on, en plusieurs sens jusqu'au milieu de la montagne, qu'on dépose le cercueil. Ce lieu est protégé par le mystère; nul ne le sait, excepté les quelques personnes qu'il est indispensable de mettre dans la confidence; car l'on craint qu'en cas de guerre, les ennemis ne viennent

profaner les restes du mort ; ce qui est regardé comme le plus grand des malheurs.

« Depuis le fleuve jusqu'au tombeau , régnait un plancher recouvert de belles nattes , sur lequel passa le cercueil , défila tout le convoi , furent portées toutes les barques , toutes les estrades ; et à l'heure précise , indiquée par les astrologues , le corps fut déposé dans la caverne mystérieuse. Avec lui on enfouit beaucoup d'or , d'argent , de pierreries et autres matières précieuses. Ce ne furent pas les seules richesses perdues. Dans l'enceinte des murailles on construisit trois grands bûchers avec les barques , les estrades et tout ce qui avait servi aux funérailles , avec tous les objets qui avaient été à l'usage du roi pendant sa vie : des jeux d'échecs , des instruments de musique , des éventails , des boîtes , des parasols , des nattes , des lits , des voitures , des filets , et , de plus , un cheval de bois et un éléphant de carton ; et le nouveau roi mit le feu à ce gigantesque bûcher. On brûla aussi , mais séparément , une magnifique barque toute dorée , dans laquelle on avait déposé de l'or et des pierres précieuses ; c'était la barque dont *Thieu-tri* se servait pendant sa vie. Une autre barque d'une égale richesse , qui avait été construite exprès pour porter le corps , fut également livrée aux flammes. Pendant que tout cela brûlait , les jongleurs dont j'ai déjà parlé , s'agitaient d'une manière étrange ; ils dansaient , brandissaient leurs armes de bois ou leurs tisons de feu ; ils chantaient , hurlaient et menaçaient les démons , pour les empêcher d'entrer dans la caverne. Lorsque tout fut consommé , le nouveau roi et les mandarins s'en retournèrent à la ville ; il ne resta que les femmes du défunt , avec quelques soldats pour garder le sépulchre.

« Dans cette cérémonie plusieurs fonctionnaires ont

perdu leur dignité, car la moindre faute contre le cérémonial est sévèrement punie. Quelque temps après les funérailles, à deux reprises différentes, on a construit dans une bonzerie deux magnifiques palais de bois, en tout semblables à celui qu'habitait le monarque enterré; on a porté la plus scrupuleuse attention à ce que rien n'y manquât de ce qui peut orner un séjour princier, et ces palais ont encore été brûlés en grande pompe. C'est ainsi que des richesses immenses sont devenues la proie des flammes, par la sottise croyance qu'elles pourront servir au mort dans l'autre vie. Mais le peuple qui paie ces folles dépenses, et qui cependant meurt de faim, murmure en secret et souffre bien à contre cœur un joug si dur à porter. Toutefois, il n'ose guère manifester sa désapprobation; car un mot de plainte, qui parviendrait aux oreilles des autorités supérieures, suffirait pour faire punir des derniers supplices celui qui l'aurait prononcé.

« Cependant, on avait dit qu'après les funérailles de *Thieu-tri* les chrétiens auraient enfin la paix; il paraît même qu'il y avait déjà un projet d'édit tout rédigé; le roi s'était fait apporter les Annales du règne de *Gia-Long*, et avait lu tous les services rendus à sa famille par Mgr d'Adran. D'après tous ces indices, je saluais donc avec bonheur l'aurore d'une liberté prochaine, et mes espérances, que je croyais fondées, diminuaient la peine que me causait la vue des désolantes ruines amoncelées par la persécution dans la province royale. Chaque jour, je découvrais quelque nouvelle plaie; mais, confiant dans le secours de Dieu, je me promettais d'en guérir plusieurs, et même d'étendre le royaume de Jésus-Christ plus qu'il ne l'a jamais été dans ce pays. Beaucoup de païens sont animés des plus heureuses dispositions, et n'attendent, dit-on, que la li-

berté religieuse pour se convertir. Mais voilà que vers la fin de juin , des espions envoyés à Singapore , et quelques élèves interprètes que le roi y entretenait pour apprendre les langues étrangères, arrivèrent à la capitale et apportèrent la nouvelle de la révolution française. Nos ennemis profitèrent de cet événement pour persuader au roi de saisir l'occasion de se venger , en exterminant la religion chrétienne une fois pour toutes : car, disaient-ils, maintenant que tout est bouleversé en Europe, personne ne songera à venir faire la guerre au Tong-King. Le roi , qui est encore jeune et dont la couronne est chancelante, fut obligé de faire céder ses bonnes dispositions pour nous aux exigences de ses grands mandarins qu'il redoute. Vers la fin de juillet, un prêtre annamite m'annonça qu'un nouvel édit de persécution se rédigeait au ministère. J'eus d'abord peine à le croire, et j'envoyai quelqu'un interroger un fonctionnaire chrétien, de mes amis : ce mandarin répondit qu'en effet une ordonnance allait paraître, et il put même m'en faire remettre une copie. Je me hâtai d'en expédier la teneur à tous nos confrères , afin qu'ils pussent se mettre en mesure avant la publication du décret dans les provinces. Voici en substance ce que porte cet édit :

« La Religion de Jésus, déjà proscrire par les rois  
 « *Minh-Menh* et *Thieu-tri*, est évidemment une reli-  
 « gion perverse ; car dans cette religion on n'honore  
 « pas ses parents morts , on arrache les yeux des  
 « mourants pour en composer une eau magique, dont  
 « on se sert pour fasciner les gens ; de plus, on y pra-  
 « tique beaucoup de superstitions.

« En conséquence : 1<sup>o</sup> Les maîtres européens de  
 « cette religion, qui sont les plus coupables, doivent  
 « être jetés à la mer avec une pierre attachée au cou,

« Une récompense de trois cents clous ou trente barres  
 « d'argent (environ trois mille francs) sera donnée  
 « pour chacun de ceux qu'on pourra prendre (1).  
 « 2° Les maîtres annamites de la religion, moins  
 « coupables que les premiers, seront mis à la question  
 « pour voir s'ils veulent apostasier ; s'ils refusent, ils  
 « seront marqués à la figure et exilés sur les montagnes,  
 « dans les endroits les plus malsains. 3° Pour les gens  
 « du peuple qui suivraient encore les pratiques de  
 « cette religion perverse et qui ne voudraient pas apos-  
 « tasier, comme ils sont seulement séduits, et que ce  
 « sont en général de pauvres idiots et de misérables  
 « imbécilles, le roi, dans son grand amour pour le  
 « peuple, décide qu'ils ne seront plus punis de la  
 « mort, de l'exil ou de la prison, mais que les man-  
 « darins se borneront à les châtier sévèrement, puis ils  
 « seront renvoyés à leurs familles. » Le même édit  
 prohibe aussi tout commerce avec les Européens.

« Dès que parut ce décret, je crus qu'il était prudent  
 de me cacher, pour voir quelle tournure prendraient les  
 choses ; car à peu près tous les chrétiens, peut-être  
 même quelques païens, connaissaient déjà ma présence  
 dans la province royale, et l'un d'eux aurait bien pu se  
 laisser séduire par l'appât des trente grosses pièces  
 d'argent. Des notables d'une chrétienté voisine de celle  
 où j'étais vinrent me proposer de me conduire secrè-

---

(1) Minh-Menh lui-même n'avait jamais mis la tête des Missionnaires à un prix si élevé. Dans le projet de l'édit présenté au roi, il était dit qu'aussitôt après l'arrestation d'un européen, il fallait exécuter immédiatement la sentence, sans autre forme de procès et sans demander aucune sanction ; mais le prince a voulu qu'on lui en donnât d'abord avis et qu'on attendit ses ordres.



tement chez eux, et de me loger dans une petite cabane, où je ne courrais aucun danger : j'acceptai leur proposition. Bientôt j'appris que l'édit avait porté l'effroi dans plusieurs provinces, et que dans certaines localités les mandarins et les chefs païens des communes avaient pris de là occasion de tracasser les chrétiens. Mes confrères et moi-même avons eu aussi quelques alertes plus ou moins fondées, mais je n'ai pas su qu'il soit rien arrivé de grave.

« Cependant dès que l'édit parut, on mit en liberté les prisonniers pour la Foi. Dans les prisons de la capitale il y avait seulement quatre confesseurs, entre autres le *Thây-Tham* et le *Thây-Phuoc* (1), condamnés à mort avec sursis lors de la première arrestation de Mgr Lefèvre. Le premier est un habile médecin du pays. Pendant sa captivité il a guéri plusieurs mandarins et plusieurs membres de la famille royale, qui, par reconnaissance, lui faisaient porter des présents, au moyen desquels il pouvait secourir grand nombre de détenus. Ici les prisonniers sont laissés dans un si cruel abandon qu'il en meurt beaucoup de faim et de misère. De plus, les deux confesseurs ont converti à la Foi dix malfaiteurs, dont cinq ont déjà reçu le baptême, et cinq autres le recevront incessamment. Ces deux apôtres chargés de chaînes s'étaient concilié l'estime et l'affection de tous leurs compagnons de captivité ; aussi, à leur départ, c'était pitié de voir les larmes et d'entendre les gémissements de tous ces malheureux. Le *Thây-Phuoc*, qui est catéchiste, n'a pas pu tenir à ce spectacle, et il m'a prié de le garder ici, pour con-

---

(1) Le mot *Thây* signifie maître ; *Tham* et *Phuoc* sont les noms propres des deux confesseurs.

tinuer ses soins aux condamnés. Quoiqu'il soit libre, il va presque tous les jours en prison consoler et instruire les pauvres détenus. Pour cela, il est obligé de prendre quelques précautions; car nos païens sont fort peu entendus en fait de charité, et j'apprends qu'un nouveau capitaine a voulu empêcher les prisonniers néophytes et catéchumènes de se réunir, le matin et le soir, pour réciter leurs prières en commun, comme ils le faisaient du temps du *Thây-Tham*.

« Peu de temps après la publication du décret, j'appris que les mandarins n'étaient pas d'accord entre eux au sujet de la Religion, que plusieurs voulaient la liberté, d'accord en cela avec le jeune prince qui désire accorder ce bienfait, mais qu'il a fallu céder aux instances de quelques vieux mandarins, lesquels auraient, dit-on, juré à *Minh-Menh* que de leur vivant on n'accorderait pas le libre exercice de la Foi. N'importe, il faudra bien qu'ils cèdent ou qu'ils soient brisés. Le roi voudrait aussi la paix avec les Européens, qui inspirent toujours une grande frayeur, et je suis convaincu que, s'il se présentait un navire avec l'intention de négocier, on accepterait toutes les propositions qui seraient faites.

« Aujourd'hui nos fidèles de la province royale sont très-tranquilles; ils récitent leurs prières à plus haute voix que jamais, et bâtissent sans nulle opposition des maisons de pierres. Un membre notable de la chrétienté où je suis, qui était médecin célèbre, vient de mourir: je m'étais rendu à sa demeure pour lui administrer les derniers sacrements, et, au moment des funérailles un prêtre annamite est venu faire la bénédiction du corps et chanter le *Libera* au su et au vu des païens; le défunt a été porté en terre avec toute la pompe possible; une croix gigantesque précédait le convoi, et les

néophytes, tenant des cierges à la main, récitaient des prières de toute la force de leurs poumons. On a passé ainsi sous les murs de la capitale, sans que personne ait manifesté la moindre opposition. Des païens et même des mandarins assistaient à l'enterrement avec gravité, et tous disaient : « Les chrétiens ensevelissent leurs morts avec plus de dignité et de respect que nous. »

« Maintenant j'ai donc des espérances de paix plus fondées que jamais. Il est certaines petites circonstances qui semblent nous présager des jours meilleurs. Je compte sur d'humbles moyens pour obtenir ce que des escadres et des batailles n'ont pu nous donner : *Infirmi mundi elegit Deus, ut confundat fortia* Après tout, que la volonté de Dieu soit faite ! S'il faut encore être persécuté, il est bon de souffrir quelque chose en ce monde ; pour le martyre, il est bien à craindre qu'il ne soit pas mon partage. Je resterai encore probablement quelque temps à la capitale, quoique je sois tout près de nos plus grands ennemis ; en allongeant un peu la main, ils pourraient presque me tenailler sans sortir de chez eux. Dans trois ou quatre jours, je quitterai la cabane que j'habite depuis l'édit, et j'irai m'établir dans une maison voisine où je pourrai réunir nos élèves. C'est là notre plus impérieux besoin. Il importe d'augmenter le nombre de nos prêtres ; la moisson est abondante, et les ouvriers sont en petit nombre : les Européens ne peuvent pas encore se livrer au ministère extérieur dans cette partie de la Mission. A peine avons-nous six prêtres valides, et il y a trois provinces, huit grands districts, 24,000 fidèles et 2,400,000 païens, sans compter les sauvages, chez qui je crois qu'il nous serait facile de pénétrer. M. Sohier est dans la province de *Quang-Tri*, et M. Galy réside à l'extré-

mité septentrionale de la Mission. Si le premier a pu rester tranquille à son poste malgré l'édit, le second a eu une très-forte alerte; il avait été, dit-on, dénoncé aux grands mandarins qui se disposaient à venir le prendre. Ce cher confrère a dû se cacher pendant quelque temps, mais il est maintenant revenu à son ancienne habitation.

« Dans la chrétienté où je suis, la justice divine a donné tout récemment un exemple terrible des châtimens qu'elle inflige souvent, dès ce monde, aux infracteurs de la loi sur la sanctification du dimanche. Un néophyte, le seul peut-être de cette chrétienté qui négligeât depuis assez longtemps les pratiques de la Religion, voulut aller sur les montagnes ramasser du rotin. Ses amis le priaient d'attendre que la Nativité de la très-Sainte Vierge, fête patronale de l'endroit, et le dimanche fussent passés; il ne tint aucun compte de leurs paroles, il s'en moqua même; mais à peine était-il arrivé sur la montagne, qu'un tigre s'est jeté sur lui, et l'a presque entièrement dévoré. On n'a retrouvé que sa tête.

« Vous raconterai-je, Messieurs, une petite histoire qui montre la science des Cochinchinois dans l'art militaire. On a voulu fondre des canons immenses, qui pussent défendre le royaume contre tous les ennemis du monde. Ces pièces devaient avoir douze coudées de long, et on a pris les boulets que M. Lapiere avait lancés à Touranne pour en mesurer le calibre. D'abord on essaya de faire ces canons en fonte, mais impossible! Quand on voulait couler le métal, il se durcissait immédiatement, et l'on n'obtenait que des avortons d'une coudée ou deux tout au plus. Alors on prit du bronze, et cette fois on obtint douze gros canons. Or, voici qu'à la première épreuve presque tous ont crevé,

non pas par la culasse, comme crèvent ordinairement les canons, mais plus ou moins près de la gueule. Un mandarin, voyant cela, a eu la lumineuse pensée de faire scier et enlever la partie avariée, assurant qu'on pourrait s'en servir ensuite comme si rien n'était, pourvu qu'on leur offrit des sacrifices et qu'on les appelât *maîtres* ou *seigneurs*. Les pièces ont donc été sciées et on les appelle *Messeigneurs les canons*. C'est en eux que quelques mandarins lettrés ont mis toute leur confiance en cas d'attaque de l'ennemi. Mais les mandarins militaires et les soldats ont une autre ressource, ils comptent par-dessus tout sur leurs jambes; car ils sont bien déterminés à prendre la fuite, s'ils voient paraître les Européens.

« Il est bien temps que je termine cette lettre déjà très-longue. Je recommande toute la Mission à vos prières : surtout lorsque vous irez à Notre-Dame-des-Victoires, recommandez-nous bien à notre bonne Mère; j'ai mis toute ma confiance dans le très-saint et immaculé Cœur de Marie, et j'ai promis de bâtir une église en son honneur, dès que nous aurons la paix.

« Agréez, Messieurs et très-chers Confrères, les sentiments de respect et d'affection, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en union de vos prières et SS. Sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« † FRANÇOIS MARIE-HENRI AGATHON,  
Evêque de Biblos et Coadjuteur du Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale. »

*Extrait d'une autre lettre de Mgr Pellerin, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, à Messieurs les Directeurs du séminaire des Missions Etrangères, à Paris.*

Huê, capitale de la Cochinchine, le 16 décembre 1849.

MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

« Dans ma lettre de l'année dernière, je vous parlais de ce qui s'était passé ici jusqu'au mois de décembre 1848. Je reprends donc, à cette époque, l'histoire sommaire de notre Mission.

« Jusqu'au mois de mars, j'ai pu rester fort tranquille aux environs de la capitale, sans cependant me livrer ouvertement à l'administration des chrétientés; il m'était facile de communiquer avec les prêtres et les néophytes qui avaient quelque affaire à traiter avec moi, et tous les fidèles savaient fort bien où j'étais. Mais au commencement de mars, un petit événement, qui n'a pas eu de mauvaises suites, m'a obligé de me réfugier dans une autre province. Deux soldats païens que le roi envoie pour prendre bon gré mal gré le béthel et l'a-

reck qui doivent servir à sa majesté, ou être offerts tous les jours à ses ancêtres défunts, entrèrent brusquement dans le jardin au milieu duquel est l'habitation qui me servait de retraite. Je disais tranquillement mon bréviaire dans un hangar attenant à la maison, et les deux soldats m'ont parfaitement vu et se sont bien assurés que j'étais un européen ; ils pouvaient donc me prendre aussitôt et gagner ainsi les trente barres d'argent promises à qui livrera un missionnaire étranger. Mais la Providence n'a pas permis qu'ils aient eu la pensée de mettre immédiatement la main sur moi. Il est, du reste, dans le caractère des Annamites de ne rien faire qu'après en avoir délibéré, et c'est souvent ce qui nous sauve. Les soldats pouvaient encore aller sur-le-champ me dénoncer à un village tout païen, situé à une portée de fusil du lieu que j'habitais ; on aurait cerné la maison et même le hameau, et j'aurais encore pu difficilement m'échapper. Ils ont préféré retourner à la ville royale, me dénoncer à leur mandarin, et pendant ce temps-là j'ai pu plier bagage, faire disparaître toutes traces de mon séjour dans la maison, me jeter dans une petite barque et gagner à force de rames une chrétienté distante de cinq à six lieues. Peu de jours après, je jugeai prudent de passer pour quelque temps dans une autre province, et je partis pour le *Quang-Tri*, où je retrouvai M. Sohier.

« Depuis longtemps je cherchais un endroit convenable pour établir un petit collège, et après avoir passé en revue toutes les chrétientés de la Cochinchine septentrionale, j'ai cru que, sans trop s'exposer, on pouvait commencer cet établissement dans celle où la Providence venait de me conduire. Après avoir consulté Mgr de Metellopolis et avoir tout mis sous la protection du très-saint et immaculé Cœur de Marie, nous avons

inauguré cette œuvre si importante pour le maintien et l'accroissement de la Religion dans ce pays. J'ai fait venir tous les anciens élèves, dispersés à la suite des prêtres annamites, et quelques autres nouveaux, et j'ai pu en réunir une trentaine. La maison où était M. Sohier devait servir de lieu de prières pour la chrétienté; placée au centre d'un jardin enclavé dans les vergers d'autres néophytes, elle est cachée par les arbres, et des haies épaisses que j'ai fait planter en défendent l'entrée aux personnes étrangères ou suspectes. J'ai acheté ce jardin, et la maison n'étant pas suffisante, nous en avons bâti deux autres. C'est nous qui avons tout fait. Il est vrai que ce ne sont que de pauvres huttes en bambous, couvertes de paille; mais dans ce pays, pourvu qu'on ait de quoi s'abriter contre les ardeurs du soleil pendant l'été, et contre la pluie pendant l'hiver, c'est tout ce qu'il faut. Une natte étendue à terre, voilà notre lit. Nous avons tâché cependant d'arranger nos trois cabanes avec le plus de propreté possible, surtout celle qui nous sert de chapelle : aux jours de fête on y déploie des draperies en soie du pays et en toile peinte de l'Inde, et ce n'est pas encore très mal. Il y a même un peu de luxe dans notre collège : j'ai trouvé moyen de façonner un billard où nos pauvres élèves, obligés de rester perpétuellement dans la maison, sans pouvoir faire aucun jeu bruyant, prennent quelques instants de récréation. C'est, du reste, l'œuvre de leurs mains : des chevilles en bois tiennent lieu de clous, et une couverture que j'ai apportée avec moi de France sert de tapis. Une bonne vieille nous procure chaque jour nos provisions; elle est obligée de prendre bien des précautions pour que les païens ne se doutent de rien; souvent elle s'en revient du marché les mains vides, et elle nous dit tristement : « Aujourd-



« d'hui je n'ai pu rien acheter , car j'ai craint qu'on ne me surveillât. » Il nous manque encore beaucoup de choses essentielles , surtout des livres ; la Providence y pourra. Tous nos élèves nous ont donné jusqu'ici les plus grandes consolations par leur piété , leur docilité et leur amour du travail. Je recommande très-instamment à vos prières le succès d'un établissement si précieux. Vous comprenez quelle doit être pour lui notre inquiétude , car il est placé au centre de la persécution ; la province du *Quang-Tri* est celle qui a le plus souffert : c'est là que M. Jacquart a été mis à mort , que d'autres missionnaires ont été pris , que les chrétiens ont senti toute la pesanteur de la croix ; une imprudence , un mot dit trop haut pourrait tout perdre en quelques instants. Au milieu de ces périls , je compte par-dessus tout sur le Cœur immaculé de Marie , sous la protection et le nom duquel j'ai mis le collège. Priez bien ce très-saint Cœur pour nous !

« En dehors des affaires religieuses , il y a eu , cette année , dans le royaume plus d'un événement important ; mais ce qui a le plus occupé le monde annamite , a été l'investiture accordée au roi par l'empereur de la Chine et l'invasion du choléra-morbus : je vais vous en dire quelques mots.

« D'après une coutume ou un droit établi de temps immémorial , les rois de Cochinchine doivent recevoir l'investiture de l'empereur ; et quoique ce soit une simple formalité , puisque le royaume annamite est indépendant des Chinois , cependant ses princes auraient cru que quelque chose manquait à leur royauté , s'ils n'avaient pas obtenu un diplôme de l'empereur de la Chine , et le peuple aussi n'eût pas regardé comme tout-à-fait roi un souverain qui n'aurait pas été institué par une puissance étrangère. Jusqu'ici la cérémonie de

l'investiture se faisait à *Ké-cho*, jadis capitale du royaume et ancien séjour des rois ; et même depuis que le Tong-King et la Cochinchine ne forment plus qu'un seul Etat, dont la capitale est *Huê* dans la Cochinchine septentrionale, les rois se rendaient encore à *Ké-cho* et rejoignaient là les ambassadeurs chinois. Ce voyage du monarque se faisait avec grande pompe, avec grande fatigue pour les mandarins, et grandes dépenses pour le peuple ; car dans ce pays c'est sur le peuple que pèsent toutes les charges. Outre les impôts qu'il paie régulièrement, s'il arrive quelque chose d'extraordinaire, on lui impose des corvées et on l'oblige de subvenir à tous les frais.

« Lorsque le roi *Tu-Duc* est monté sur le trône, ses mandarins l'ont engagé à demander à l'empereur de Chine que les ambassadeurs du Céleste Empire vinsent lui donner l'investiture dans sa capitale ; il paraît même qu'en cas de refus on était disposé à ne plus se soumettre à cette formalité. Après quelques pourparlers, la Chine a souscrit au désir du nouveau roi, et dès que la nouvelle certaine de cette concession est arrivée en Cochinchine, on s'est hâté de tout disposer pour donner à l'ambassade étrangère une grande idée du royaume annamite. En conséquence, les populations qui avoisinent les routes par lesquelles elle devait passer, ont dû se mettre à l'œuvre et elles ont travaillé pendant quatre ou cinq mois. On avait décidé qu'on ne ferait faire que peu de chemin chaque jour aux députés, afin que, mesurant le pays sur la durée du voyage, ils crussent que le royaume est immense. Aussi à chaque distance de quatre ou cinq lieues on avait construit des palais pour les faire reposer avec toute leur suite.

« A la sixième lune, les ambassadeurs, après avoir été annoncés plusieurs fois, entrèrent dans le royaume

par la partie la plus septentrionale du Tong-King. Ils ont mis plus d'un mois pour se rendre jusqu'à *Huê*. La caravane se composait de cent quarante personnes environ : à leur tête était un mandarin du second ordre, c'était le premier ambassadeur : puis venaient trois autres mandarins subalternes, un interprète, quatre ou cinq sorciers ou astrologues ; le reste se composait de soldats. Les Chinois professent un grand mépris pour les Annamites : aussi pendant le voyage les ont-ils soumis à mille vexations, gaspillant avec impunité les provisions amassées pour leur usage. Tout ce dont ils ne se servaient pas, était jeté dans les champs ou dans les fleuves. Cependant leur voracité naturelle n'était pas en défaut : à chaque station ils se faisaient peser pour voir s'ils n'avaient rien perdu de leur embonpoint, et s'il manquait quelque chose à leur poids, ils restaient à manger jusqu'à ce qu'ils eussent comblé le déficit.

« Le 17 de la septième lune, les ambassadeurs arrivèrent à la capitale et furent reçus par plusieurs mandarins de différents grades en grande tenue. Ils montèrent ensuite dans des palanquins portés par des soldats, et entrèrent dans la ville en grande cérémonie, escortés par trois mille hommes de troupes, portant des armes et des étendards ; il y avait aussi des éléphants et des chevaux ; tout cela allait en assez bon ordre, et on arriva ainsi au palais de réception qui était préparé avec beaucoup de soins dans la ville extérieure.

« La capitale du royaume annamite, appelée *Huê*, *Thùa-Thieu*, ou *Phù-Xuân*, se compose de deux enceintes : l'une, appelée ville extérieure ; et l'autre ville intérieure. La ville extérieure est entourée de murailles et d'un assez beau fleuve ; elle est fortifiée à l'européenne ; on y entre par dix ponts correspondants à dix portes. Cette ville, qui est très-vaste, contient, outre la cité intérieure qui est

au centre, les différents ministères, les maisons de quelques-uns des parents du roi, des casernes, des prisons, des magasins et des greniers; quelques personnes du peuple y habitent aussi, mais ils sont pauvres; ce sont de petits marchands qui vendent du riz, du bétel et autres denrées dont les soldats ont besoin. C'est peut-être du monde entier la capitale qui offre le plus triste aspect. Tout gémit sous la double tyrannie et du despote qui s'imagine que lui seul dans son royaume doit être heureux, et des mandarins qui pour la plupart ne songent qu'à tromper le roi et à pressurer le peuple à leur profit. La cité intérieure, au milieu de la ville extérieure, est aussi entourée de murailles; elle contient le palais du roi, dans lequel aucun homme ne pénètre jamais, le palais de la reine-mère, la maison où le roi reçoit ses mandarins, et une caserne pour les soldats qui veillent à la porte.

« Le vingt-deuxième jour de la septième lune était fixé pour la cérémonie de l'investiture, et le lieu était la maison où le roi reçoit ses mandarins. Le matin, six coups de canon annoncèrent que les ambassadeurs partaient de leur hôtel, et peu après neuf autres coups de canon firent savoir qu'ils étaient arrivés à la porte de la ville intérieure. *Tu-Duc* y était déjà rendu; il s'avança hors de la porte pour recevoir les ambassadeurs: dès que ceux-ci l'aperçurent, ils descendirent de leurs palanquins et tous entrèrent ensemble, le roi à la droite, les ambassadeurs à la gauche; le diplôme impérial fut déposé sur une espèce d'estrade ou d'autel, au milieu des parfums; alors le mandarin chargé des cérémonies avertit le roi de s'avancer, et *Tu-Duc* vint en face de l'autel où il se prosterna cinq fois, puis il resta à genoux. Le premier ambassadeur prit le diplôme, et se levant au milieu de l'estrade

il le lut tout entier, et le remit au roi, qui, le tenant élevé au-dessus de sa tête, fit une solennelle prostration ; puis le diplôme fut confié à un des princes et le roi le salua de nouveau en se prosternant cinq fois. Cela fait, *Tu-Duc* reconduisit les ambassadeurs jusqu'en dehors de la porte, et ils revinrent chez eux dans le même ordre qu'ils étaient partis.

« Voilà en quoi a consisté cette investiture des rois de la Cochinchine. Tout cela a une physionomie plus religieuse que politique, et c'est probablement un reste des traditions primitives, horriblement défigurées par les passions humaines. Cependant, dans les pays même les plus barbares, un sentiment inné et naturel paraît indiquer que l'homme ne peut avoir de puissance sur ses semblables, si elle ne lui est communiquée par un ordre supérieur, ce que la doctrine catholique exprime par ces paroles de saint Paul : *Non est potestas nisi à Deo.*

« A peine les ambassadeurs étaient-ils partis, qu'un autre événement est venu jeter la consternation dans tout le royaume ; c'est l'invasion du choléra. Au mois de septembre, le fléau commença ses ravages dans la province royale ; il s'avança rapidement vers le nord, et en peu de jours toute cette partie de la Mission en fut envahie. Il en est qui prétendent, mais c'est une exagération évidente, que la seule province royale a perdu cent mille habitants. Dans ce deuil général, tout le monde s'accorde à dire que les chrétiens ont été visiblement protégés : je n'ai pas pu encore savoir au juste le nombre de nos morts ; toutefois il est infiniment moindre, toute proportion gardée, que celui des païens. Dès que l'épidémie fut déclarée, j'écrivis une circulaire pour ordonner des prières publiques et recommander surtout d'invoquer le très-saint et immaculé Cœur de

Marie. Ces pieux exercices se sont accomplis partout avec la plus grande publicité, et presque partout aussi le mal a diminué aussitôt; il a même cessé entièrement dans quelques endroits, dès qu'on a eu commencé les prières.

« Pendant cette épidémie, on a pu voir jusqu'à l'évidence la différence qu'il y a entre l'égoïsme des infidèles et le dévouement des chrétiens. Car, tandis que les premiers, malgré le respect qu'ils professent pour les morts, respect qui va jusqu'à l'idolâtrie, abandonnaient les défunts et les mourants dans la crainte de contracter la maladie; les chrétiens, au contraire, se confiant en Dieu, pratiquaient tous les devoirs que la charité chrétienne prescrit, jusque-là que les païens venaient souvent prier nos néophytes d'enterrer leurs morts. Il s'est passé à ce sujet des choses atroces parmi les païens. Les cadavres, précipités en foule dans les fleuves, en ont encombré et corrompu les eaux. Des hommes encore vivants étaient bien vite jetés hors des maisons, enterrés à la hâte ou portés à la rivière. On en cite quelques-uns qui sont revenus; ils ont pu recueillir assez de force pour se relever, et ils sont encore pleins de vie. Des enfants tout vivants étaient laissés près des cadavres de leurs mères, recouverts quelquefois d'un peu de terre, et périssaient là après avoir crié pendant quelques heures. Les chrétiens ont pu sauver plusieurs de ces pauvres créatures. C'est surtout à la capitale et dans les environs que tout cela s'est passé, afin, sans doute, que les grands du royaume pussent voir par eux-mêmes les châtimens exercés par Dieu sur une nation qui lui a déclaré la guerre, et peut-être en particulier la punition de l'édit de l'année dernière, dans lequel il était dit que les chrétiens n'avaient aucun soin de leurs morts. Oh! priez bien pour que ce

peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernent, plus aveugles peut-être que méchants, ouvrent enfin les yeux !

« Depuis le commencement de l'épidémie, le roi s'était renfermé dans son palais, et jusqu'à ces derniers jours il ne donnait audience à personne, pas même à ses grands mandarins, dans la crainte que quelqu'un, en pénétrant jusqu'à lui, ne lui communiquât la maladie. Pendant plus d'un mois, les ministres eux-mêmes ne se sont occupés d'aucune affaire publique.

« Agréez, Messieurs et très-chers Confrères, la nouvelle assurance du respect, de la reconnaissance et de la bien tendre affection avec lesquels je suis, en union de vos prières et SS. sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« † FRANÇOIS MARIE-HENRI AGATHON,  
*Evêque de Bidlos, et Coadjuteur du Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.* »

## NOUVELLES DIVERSES.

*Lettre de Mgr Maresca, Vicaire apostolique du Kiang-Nan, à Messieurs les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Chang-Hai 12 avril 1880.

« MESSIEURS,

« Nous sentons en ce moment, plus que jamais, que vos secours nous sont indispensables : c'est maintenant que nous voyons toutes les conséquences de la disette dont nous vous parlions dans notre lettre précédente. Les chrétiens mouraient de faim dans plusieurs districts ; il m'a fallu épuiser toutes mes ressources ; les RR. PP. Jésuites ont commé moi tout donné, et néanmoins, nous n'avons pu arriver à temps pour arracher plusieurs fidèles à la mort. Et les païens, grand Dieu ! quel spectacle !... Des milliers de faméliques que nous nourrissons tous les deux jours à notre porte, nous donnent une idée bien triste de l'état général de la province ! Le moins que nous en ayons est trois mille,



quelquefois le nombre s'élève jusqu'à près de cinq mille affamés. Nous les voyons passer devant nous, pour recevoir de nos mains un billet valant une ration de riz, comme des hommes qui viennent chercher leur sentence de vie ou de mort; nous avons alors le cœur ému de la plus pénible compassion. M. de Montigny, consul de France, s'est mis avec ses compatriotes à la tête d'une souscription; et M. Forth-Rouen, ministre de France en Chine, nous envoyait aussi hier son ofrande. Le R. P. Gotland a demandé lui-même l'aumône dans les maisons européennes, en faveur des affamés. Oh! si nous pouvions tendre la main au-delà des mers, nous sommes bien sûrs que la charité, si généreuse en France, nous aiderait à sauver bien des vies; puissiez-vous, Messieurs, à l'occasion de la détresse actuelle, nous accorder les fonds nécessaires à l'entretien d'une école et d'un petit hôpital, que la bonne disposition des esprits et la nécessité du moment nous inspirent de fonder!

« En effet, le moment de la détresse paraît être celui de la grâce pour beaucoup de Chinois. Sans compter les petits enfants malades que nous baptisons à mesure que leurs mères se présentent à la distribution du riz, une foule de petites créatures nous sont données à élever; parmi les adultes, nous tâchons d'aider ceux qui meurent de misère à passer des angoisses de la faim au bonheur éternel. Un catéchiste, ancien Bonze converti, court journellement les rues de la ville, cherchant, soulageant, instruisant, exhortant, baptisant les moribonds sur les chemins, dans les places, au seuil des pagodes, à la porte même des Mandarins. Le R. P. Nicolaï Borellion, jésuite, mon compagnon de travail, qui fait très-souvent lui-même ces excursions de charité au milieu des païens de toutes les classes,

ébahis de son zèle, me déchire le cœur par de lamentables tableaux, mais en même temps me console par ce qu'il rapporte des sentiments dans lesquels ces néophytes improvisés invoquent, en expirant, les doux noms de *Jésus* et de *Marie*. En un seul jour, il en a baptisés jusqu'à dix; que d'âmes se trouveront, grâce à la faim, transportées au ciel presque sans y avoir pensé! Ce qui rend respectables aux Chinois nos apôtres de la rue, c'est l'attitude que la Religion catholique a prise en face de la misère; en réunissant quatre à cinq mille indigents à notre porte, nous avons entrepris avec succès ce qu'aucun mandarin, dit-on, n'a osé ici depuis des siècles. Lorsque le missionnaire ou ses agents abordent un malade gisant sur le pavé, on se demande aussitôt : « Que fait-il ? » A quoi quelque spectateur réplique : *Tsu-hao* : c'est-à-dire, « *il fait une bonne chose.* » Alors la foule, riches et pauvres, ignorants et lettrés, s'approchent avec une réserve que nous n'avions pas l'habitude de voir auparavant. Si le malade peut prendre quelque chose, on le lui procure; puis, l'on procède à l'œuvre de miséricorde spirituelle; et il se trouve toujours quelque spectateur qui explique aux autres que ces bienfaiteurs sauvent l'âme de l'infortuné. Nous en faisons transporter plusieurs chez nous pour les soigner, mais impossible d'accomplir cette œuvre comme nous le désirerions; nous songeons néanmoins à la régulariser, car ce serait le moyen de faire un bien plus sûr et plus solide.

« Les païens ont fait aussi une œuvre d'humanité qui mérite des éloges, en ouvrant une vaste maison, pour y nourrir, durant deux mois, environ deux mille enfants; nous y rendons quelques services, surtout par le P. Cajetan de Massa, Jésuite, dont les connaissances

en médecine pratique sont l'occasion de beaucoup de baptêmes. Les visites que nous y faisons avec fruit, ont inquiété le démon; mais il n'ose dire mot depuis que le P. Nicolai Borellion a déclaré au nom de l'Evêque, que nos soins, accueillis et loués par des hommes intelligents, étaient devenus inévitables, tant par des motifs d'honneur que par des raisons de charité.

« Ces œuvres, Messieurs, animent un peu notre ministère, mais n'allez pas croire que la ville de Chang-Hai soit conquise à l'influence catholique, parce que l'on a rendu quelques terrains à la Religion, sur les instances des consuls européens : les païens sont si mobiles ! Priez et faites prier sans cesse pour que le mouvement commencé se propage. De notre côté, nous sommes pressés de fonder sous le titre d'école un cours de conférences religieuses, et d'élever un hospice pour recueillir un certain nombre de malades : des secours votés à cette intention nous arriveraient fort à propos; car laisser perdre l'occasion présente, c'est peut-être compromettre notre ministère pour un temps indéfini.

« Nos relations futures compléteront ces détails.

« Nous vous prions d'agréer nos profonds respects et ceux de nos collaborateurs.

« J'ai l'honneur d'être,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« † MARESCA, *Vicaire apostolique du*  
« *Kiang-Nan.* »

*Extrait d'une lettre de M. Huot, Missionnaire apostolique  
dans le Yun-Nan, à Monseigneur Luquet, Evêque  
d'Héribon.*

23 avril 1849.

Dans mes premières lettres datées d'ici, en parlant des nombreuses tribus qui se partagent le midi du Yun-Nan, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Grandeur que, pour leur conversion, nous comptions beaucoup sur un jeune indigène, envoyé au collège de Pinang en 1839, et qui, dès son entrée, donna les plus belles espérances. Cette année, cet élève est revenu au milieu des siens, revêtu du sacerdoce. Je l'accompagnais à son entrée dans son village : il a été reçu par ses compatriotes avec un enthousiasme inexprimable. Dès les premiers jours, il leur a parlé des motifs de son absence et de son retour. Dieu leur a fait la grâce de le comprendre, et en moins de quinze jours, presque tout son village natal avait adoré le vrai Dieu et renoncé au culte des idoles. Nous travaillions depuis longtemps nous-mêmes à cette conversion des Lolo, mais nous avons toujours été accueillis avec une indifférence désolante, et aucun d'eux ne s'était montré disposé à se faire chrétien. En voyant cet effet de la grâce, je ne pouvais assez demander à Notre-Seigneur d'accorder le même bonheur aux autres tribus, et je prenais plus sincèrement que jamais la résolution de me consacrer, autant que ma position me le permettra, à l'œuvre du clergé indigène.

« Agréez, etc.

« Huot, prêtre des Missions Etrangères. »

## ETAT DES MISSIONS

CONFIÉES

### A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Ces missions sont au nombre de douze ; à savoir : deux en Europe, Tine et Syra dans l'Archipel, et Trébigne dans l'Herzégovine ; trois en Asie, la Chine, le Maduré et la Syrie ; deux en Afrique, l'Algérie et Madagascar ; cinq en Amérique, l'Amérique méridionale, la Jamaïque, les missions dépendantes du Missouri, les Montagnes-Rocheuses et le Canada.

#### TINE ET SYRA.

*Sept Pères, deux Frères Coadjuteurs.*

Les Pères employés dans ces îles y continuent leur modeste, mais utile ministère ; la connaissance du grec moderne qu'ils ont acquise, et dans laquelle quelques-uns même excellent, les mettra à même de profiter, pour étendre leur Apostolat, de la première ouverture favorable. L'édification que procure le zèle de ces mis-

sionnaires , s'accroit encore de leur extrême pauvreté. Leur maison a plutôt besoin d'être entièrement reconstruite que réparée ; et cependant ils ne se sont jamais plaints dans leurs lettres de l'incommodité de leur habitation , ni des privations de tout genre qu'ils ont à endurer.

### TRÉBIGNE OU HERZÉGOVINE.

*Huit Pères , trois Frères Coadjuteurs.*

Dans le diocèse de Trébigne proprement dit , il n'y a en ce moment que cinq Pères et un Frère coadjuteur. Deux autres Pères et deux Frères sont employés dans le diocèse de Raguse ; un Père se trouve seul en ce moment à Durazzo.

Les stations du diocèse de Trébigne , occupées par les Pères Jésuites , sont Trébigne , Gradaz et Dubrave. Pendant plus des deux tiers de l'année , le missionnaire doit être en tournée pour visiter les habitations des catholiques , presque tous gardiens de troupeaux , disséminées au milieu des montagnes , et souvent fort éloignées du chef lieu de la paroisse. Il y fait le catéchisme , entend les confessions et fortifie par l'administration des sacrements ces chrétiens simples , qui se trouvent environnés de Mahométans auxquels ils sont soumis.

Les stations du diocèse de Raguse sont Topollo et Trapano ; elles ne diffèrent pas des précédentes , si ce n'est que le pays n'est pas sous la domination musulmane.

Dans la ville de Durazzo , on compte deux cents catholiques. Outre le soin de ces pauvres chrétiens qui depuis longtemps étaient sans secours spirituel , et de ceux que le commerce du port y attire , le Missionnaire a commencé à ouvrir une école pour les garçons.

## CHINE.

*Vingt-six Pères, quatre Scolastiques, cinq Frères  
Coadjuteurs.*

Malgré le nombre consolant de religieux de la Compagnie déjà employés en Chine, cette mission n'a pas encore pris les développements qu'elle obtiendra plus tard. Les derniers renforts ont permis à Mgr Maresca et au Supérieur d'accorder à quelques missionnaires, déjà anciens, un peu de temps pour l'étude de la langue mandarine et des caractères chinois. Jusqu'ici, à cause de l'abandon complet où se trouvaient depuis longues années plusieurs districts, les Pères jésuites avaient dû se contenter d'apprendre à la hâte le dialecte du Kiang-Nan, pour être en état, bientôt après leur arrivée, d'entendre les confessions et de faire le catéchisme, souvent même ils étaient jetés au milieu des chrétiens avant de pouvoir se passer d'interprètes, et lorsque, aidés de la grâce, ils avaient triomphé des premières difficultés du dialecte, de manière à se faire entendre des gens du peuple, ils étaient néanmoins condamnés à ne pouvoir pas exercer leur ministère auprès des lettrés, faute de connaître la langue savante. Cet obstacle une fois levé, il sera permis à quelques Pères d'essayer de gagner à notre sainte religion des prosélytes dans les classes supérieures. Outre les quatre scolastiques qui étudient en même temps la théologie et la langue mandarine à Zikawei, quatre Pères aussi se livrent à ce dernier travail. — Le P. Alexandre Roze dirige toujours le séminaire de Wamdam; on a vu récemment en France un jeune élève de cet établissement qui se rendait à Naples pour y terminer ses études. Les autres missionnaires disséminés dans

différents districts s'y livrent avec zèle aux travaux accoutumés de l'Apostolat. Les aumônes de la Propagation de la Foi concourent, avec les dons des indigènes et des étrangers, à la construction de la cathédrale dont Mgr Besi a jeté les fondements à Chang-Hai, et que Mgr Maresca continue.

#### MADURÉ.

*Quarante Pères, treize Scolastiques, six Frères  
Coadjuteurs.*

Le Noviciat établi depuis quelques années dans cette mission commence à produire des fruits; les novices qui y ont fait leurs vœux avaient été fournis par le diocèse de Goa, ou envoyés d'Europe après avoir donné des preuves suffisantes de vocation et d'aptitude à l'Apostolat des Indes. Il en est déjà sorti quatre Pères, actuellement occupés aux travaux de la mission et dont deux ont été ordonnés au Maduré, et cinq Scolastiques appliqués à la direction des études dans le collège de Négapatam. Depuis la fondation de cette maison, la mort a enlevé deux des plus jeunes novices, que leurs frères aiment à regarder comme des protecteurs qui les ont précédés au ciel.

On sait qu'au Maduré ce sont toujours les mêmes travaux, les mêmes vicissitudes de consolations et d'épreuves. C'est de la part des schismatiques que viennent les plus grands obstacles à l'accroissement de l'œuvre de Dieu. Les dernières lettres de Mgr Canoz nous apprennent que trois villages du Sud, entraînés par un chef qui était toujours resté attaché au schisme, s'étaient révoltés contre leurs missionnaires. Peut-être, à force de patience et de douceur, ceux-ci parviendront-ils à faire rentrer dans le devoir ces néophytes, pour la plupart



plus à plaindre qu'ils ne sont coupables; mais tant qu'un coup décisif n'atteindra pas les chefs à Goa, les prêtres catholiques seront sans cesse exposés à ces déplorables revers. Cette situation de l'Eglise primatiale des Indes est d'autant plus affligeante, qu'avec les habitudes de foi qui depuis trois siècles y sont enracinées, et que les familles Indo-portugaises conservent encore, il serait facile sous une bonne administration ecclésiastique d'y former de nombreux et de fervents missionnaires pour tous les Vicariats apostoliques de l'Inde. Les jeunes gens de Goa, qui sont entrés dans la Compagnie ces dernières années, ont jusqu'ici confirmé cette conjecture.

Le collège de Négapatam s'avance; ce sera un grand bienfait pour les enfants des familles étrangères et une nouvelle espérance pour la Religion. Celui des Tamoulers promet des fruits aussi précieux que celui des blancs; quelques vocations s'y sont déjà déclarées.

A Tutucurin, une belle église vient d'être terminée; ses dimensions ont dû être proportionnées au nombre des chrétiens, qui s'élèvent dans cette ville à trois mille cinq cents. Elle a la forme d'une croix latine, et trois nefs; mais elle n'est encore couverte que de feuilles de palmier, défense insuffisante contre la violence des vents d'ouest qui soufflent dans ces parages.

A la prière de Mgr Bettachini, Vicaire apostolique de Jaffna, Mgr Canoz a pu lui prêter quatre missionnaires, pour les îles situées entre le Maduré et Ceylan, et qui étaient privées entièrement de secours. Mgr Bettachini a divisé en trois districts principaux son Vicariat; il a confié la partie occidentale qui comprend Jaffna, aux Oblats de Marseille; la partie orientale aux prêtres séculiers; les îles aux Pères de la Compagnie. Si la divine Providence permet que la mission du

Maduré se constitue assez solidement pour avoir un Noviciat et une maison d'études pour les Scolastiques, elle pourra rendre plus tard aux autres Vicariats de l'Inde un service analogue à celui qu'elle a la consolation de prêter en ce moment au Vicariat de Jaffna.

### ILE DE LA RÉUNION ET DE MADAGASCAR.

La principale espérance de cette mission est l'établissement de la RESSOURCE, fondé en faveur des jeunes Malgaches, et aussi pour offrir aux missionnaires fatigués par des fièvres opiniâtres un lieu de repos où ils puissent recouvrer leurs forces. On y compte déjà trente enfants de Madagascar; mais à peine ont-ils un logement capable de les contenir. Les cases qu'ils occupent actuellement, et qui leur ont servi jusqu'à ce jour de chapelle, de salles de classes et d'études, de réfectoire, de chambre à coucher, etc, outre l'immense inconvénient de n'offrir qu'un espace beaucoup trop restreint et insuffisant, se trouvent encore, malgré les réparations qu'on ne cesse d'y faire, dans un tel état de délabrement et de vétusté, qu'il y a lieu de craindre qu'au premier coup de vent tout cela ne finisse par crouler et par ensevelir les missionnaires et les enfants sous des ruines. La violence des ouragans qui règnent dans ces colonies donnent du fondement à ces appréhensions.

Pour intéresser encore plus nos Associés en faveur de cette œuvre, nous citerons un trait de ces jeunes Malgaches. Ils ne sont pas encore tous baptisés; les missionnaires leur font attendre et vivement désirer cette grâce, et ils employent tous leurs soins à leur en faire bien apprécier l'importance. Un jour que ces enfants étaient allés laver leur linge, l'un d'eux laissa

tomber dans l'eau et dans un endroit assez profond un morceau de savon. Il s'agissait de le repêcher et l'enfant allait plonger, lorsque tout-à-coup il se rappelle qu'il n'est pas encore chrétien. Alors il s'arrête, et s'adressant à un des camarades qui était déjà baptisé : « Toi qui es chrétien, lui dit-il, plonge ; tu n'as rien à craindre, parce que si tu te noies, au moins tu iras au ciel, mais moi non, puisque je ne suis pas chrétien. »

### SYRIE.

#### *Treize Pères, quatre Frères Coadjuteurs.*

Les établissements de cette mission se réduisent jusqu'à présent aux Résidences de Beyrouth et de Bickfaja, au collège de Ghazir et à la mission de Zahlé. Les élèves du collège de Ghazir continuent à donner beaucoup de consolation à leurs maîtres. A Zahlé, les écoles sont toujours florissantes et très-nombreuses. Celles de Bickfaja n'ont pas diminué ; à Beyrouth le nombre des élèves a augmenté ; ils sont maintenant cent vingt, pour la plupart catholiques et de la nation maronite ; il y a néanmoins parmi eux un certain nombre de Grecs schismatiques ou de Roum, ainsi qu'on les appelle dans le pays, qui reçoivent des Révérends Pères l'instruction littéraire. Ces points de contact avec les missionnaires dissipent, et chez eux, et chez leurs parents, bien des préjugés, et ne doivent pas être inutiles pour leur salut dans les vues de la Providence. Une congrégation de jeunes gens vient de se former à Beyrouth ; ils ne sont pas encore très-nombreux, mais plusieurs sont très-zélés, et font espérer que l'œuvre prospérera. Un des premiers buts de cette association était d'aider ses membres à passer saintement le dimanche ; ce pre-

mier but étant atteint, on a pu mettre quelques jeux à leur disposition. Le P. de Prunières, qui dirige cette œuvre, cherche les moyens de leur procurer une bibliothèque de bons livres, pour les préserver du danger que peut présenter pour eux la connaissance de nos langues européennes, et ne les laisser profiter que de leurs avantages.

#### ALGERIE.

*Vingt-sept Pères, six Scolastiques, trente-six Frères Coadjuteurs*, dont vingt-neuf se trouvent à Ben-Aknoum ou à Dely-Ibrahim succursale de cet établissement. Outre le ministère qu'exercent ces Religieux auprès des soldats dans les expéditions militaires et dans les hôpitaux, nous devons mentionner l'*Orphelinat* où deux cents enfants indigènes, privés de famille, ont été adoptés et sont élevés par la Religion, et le *Noviciat* qui a pour but la préparation immédiate des jeunes missionnaires destinés aux pays où l'arabe est la langue usuelle. Dans quelques années seulement, on pourra recueillir les fruits de cette institution; mais il est facile d'en apprécier déjà l'importance.

#### AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

*Soixante-deux Pères, vingt-huit Scolastiques, vingt-cinq Frères Coadjuteurs.*

Les missions comprises sous ce nom forment deux divisions principales, dont chacune a un premier Supérieur qui dépend immédiatement du P. Provincial d'Espagne. La Nouvelle-Grenade forme une de ces divisions; les missions dites du Paraguay composent la seconde.

La division de la Nouvelle-Grenade a trente Pères,

vingt-un Scolastiques, seize Coadjuteurs; elle comprend les collèges-pensionnats de Santa-Fé de Bogota et de Médellin, le noviciat et le séminaire épiscopal de Popayan et la Résidence de Pasto.

Aux collèges de Santa-Fé et de Médellin, les externes sont nombreux; les pensionnaires de ces établissements atteignent le nombre que le local permet de recevoir. Le saint ministère est exercé avec fruit dans ces deux populeuses cités, autant que le permettent les soins que réclament les élèves. Plusieurs missions ont été données dans le pays et suivies des bénédictions accoutumées.

La Résidence de Pasto a surtout été établie en vue des missions indiennes. Elle se trouve néanmoins encore à trois ou quatre journées de distance de la vaste étendue de terrain (deux cents lieues environ), couverte en grande partie de marécages et de forêts, qui sert de retraite aux sauvages. — Lorsque la divine Providence en fournira les moyens, on établira plus près d'eux une autre Résidence; mais c'est déjà beaucoup pour les missionnaires, qui rapportent presque toujours la fièvre de leurs excursions dans ces terres incultes, où l'humidité de la nuit le dispute la plupart du temps à la chaleur accablante du jour, c'est déjà beaucoup pour eux de n'avoir pas un trajet d'un mois à faire, tout malades et tout languissants, avant de trouver une maison où ils puissent être soignés (1).

---

(1) Nous apprenons que toutes ces œuvres, collèges, séminaires et missions de la Nouvelle-Grenade, viennent d'être frappées par un décret du gouvernement qui bannit les RR. Pères Jésuites. Il aura donc suffi d'un arrêt inspiré par la haine pour enlever à la Religion ses apôtres, à la jeunesse ses guides, aux sauvages l'unique espoir de leur civilisation!

La mission dite du Paraguay a trente-trois Pères, sept Scolastiques et neuf Frères Coadjuteurs. Sur ce nombre, il y a dans le Brésil dix-huit Pères, sept Scolastiques et quatre Frères Coadjuteurs ; à Montevideo quatre Pères et un Coadjuteur ; dans la République de Bolivia huit Pères et un Coadjuteur ; au Chili deux Pères et un Coadjuteur.

Sur tous ces points, des bénédictions vraiment étonnantes accompagnent constamment les missions données par les RR. Pères ; elles sont toutes un triomphe de la grâce et de la miséricorde divine. L'œuvre des Indiens est dans ces différents pays l'objet des vœux les plus ardents de la Compagnie. Mais pour être continuée d'une manière durable, elle demande qu'il y ait auparavant des résidences ou des collèges bien établis. Elle a commencé avec succès au Brésil. C'est pour cette œuvre surtout, pour l'entretien des Scolastiques et les frais de traversée, que les secours de la Propagation de la Foi sont le plus nécessaires.

#### JAMAÏQUE.

*Six Pères.*

L'arrivée de deux nouveaux missionnaires a déjà permis de visiter toutes les semaines les stations voisines de Kingston. Dans le courant de l'année dernière, il y a eu dans cette seule ville et ses dépendances cent baptêmes d'adultes.

#### MISSIONS DÉPENDANT IMMÉDIATEMENT DE LA PROVINCE DU MISSOURI.

*Six Pères et neuf Frères Coadjuteurs.*

Ces missions, situées à l'est des Montagnes-Rocheuses,

sont celles des Osages et des Potowatomies. Ces dernières continuent à combler de joie et de consolation leurs missionnaires. L'école établie parmi les Osages marche bien, et les adultes donnent de grandes espérances. Toutefois leur proximité des frontières de l'Union et leur commerce habituel avec les blancs seront pour longtemps un obstacle à leur conversion.

### MONTAGNES-ROCHEUSES,

#### *Onze Pères et dix Frères Coadjuteurs.*

Les craintes qu'on avait de voir ces missions troublées, dispersées peut-être, à l'occasion de la guerre déclarée aux sauvages, à la suite du meurtre commis par eux sur la personne d'un ministre protestant qui exerçait la médecine, ne se sont pas réalisées. On compte aux Montagnes-Rocheuses quatre stations principales : Sainte-Marie chez les Têtes-plates, le Sacré-Cœur chez les Cœurs d'Alènes, St-Ignace chez les Kalispels et St-François-Xavier à Wallamette. La direction de ces jeunes chrétientés absorbe les Pères qui s'y trouvent en ce moment, et ne leur permet pas de chercher à convertir en masse de nouvelles tribus, auxquelles ils ne pourraient donner les soins que réclament de nombreux Néophytes, sans négliger les missions déjà fondées et en compromettre l'existence. Ainsi celle de Sainte-Marie des Têtes-plates s'est vue, l'année dernière, à deux doigts de sa perte ; les blancs voulaient s'emparer des terres voisines ; leur complot fut déjoué par la vigilance du P. Mengarini, contre lequel ils cherchèrent à se venger par des calomnies. Un petit orphelinat établi chez les Cœurs d'Alènes promet beaucoup pour l'avenir religieux de ces Indiens.

## CANADA.

*Trente-un Pères , sept Scolastiques et vingt-un Frères  
Coadjuteurs.*

Sur ce nombre d'apôtres les missions proprement dites occupent quinze Pères et dix Frères Coadjuteurs ; elles sont toutes dans le Canada Supérieur. Ce sont celles de Sandwich ou de l'Assomption, dans laquelle il n'y a point de sauvages ou presque point, de Wilmot et de New-Germany formées en grande partie de colonies Allemandes, du Sault-Sainte-Marie, du St-Cœur dans l'île Walpool, de Ste-Croix dans l'île Manitouline, et de l'Immaculée-Conception sur le lac Supérieur. Ces quatre dernières sont principalement pour les Indiens ; elles sont très-laborieuses, et, sans jeter d'éclat, elles produisent des fruits solides et bien précieux aux yeux du Seigneur. Mais le nombre des ouvriers qui les desservent est encore bien insuffisant. Ainsi le P. Hanipaux, qui se trouve dans l'île Manitouline avec le P. Nicolas Point, a, tant dans cette île que sur le continent, plus de vingt postes ou villages à visiter. Quelques-unes de ces stations qui renferment de cinquante à cent néophytes, sont à une trentaine de lieues de Sainte-Croix ; de là ce Père, quoique robuste et très-actif, s'estime heureux quand il a pu, une fois par année, accorder quelques jours à plusieurs de ces postes.

Le Sault-Sainte-Marie dessert une station de sauvages qui en est éloignée d'environ quatre-vingts lieues. L'Immaculée-Conception a plusieurs postes à quarante, cinquante, soixante milles de distance. A la fatigue des excursions se joignent d'autres épreuves bien pénibles au cœur des missionnaires. Dans une nuit du mois de mars dernier où le P. Du Ranquet était absent,



l'église et le presbytère furent incendiés ; rien ne fut sauvé des flammes ; l'opinion commune attribue l'incendie à la haine de quelques chefs infidèles, attisée encore par l'esprit de secte.

Nous terminons ce rapide exposé des travaux apostoliques de la Compagnie de Jésus par un fait auquel nous serions trop heureux d'applaudir, s'il ne renfermait pas pour nos contrées une perte et un reproche. « Dans  
 « la seule année dernière, écrit le R. Père Général des  
 « Jésuites, plus de cent trente de mes Religieux ont quit-  
 « té l'Europe pour aller renforcer les missions. Les se-  
 « cours de la Propagation de la Foi ont puissamment  
 « contribué à ce que ce nombre fût si considérable. Il  
 « semble que la divine Providence veuille réserver  
 « cette Œuvre miraculeuse et si éminemment catholi-  
 « que la gloire d'avoir créé, ou rétabli, ou sauvé du  
 « moins, toutes les missions actuellement existantes  
 « sur la surface de la terre. »

## MISSIONS

### DE MADAGASCAR.

*Lettre du R. P. Neyraguet, Jésuite, à un Père de la  
Compagnie de Jésus.*

Nossi-bé, le 10 août 1849.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Il y aura bientôt cinq ans que la Mission de Madagascar, qui commençait à s'établir sur la côte ouest de cette île à Saint-Augustin, se vit, par l'imprudence et la malice des hommes, anéantie dans ses fondements, sans espoir aucun de se relever prochainement de ses ruines. Dans cette situation fâcheuse, M. Dalmond, préfet apostolique de Madagascar, mort depuis deux ans à Sainte-Marie, homme si connu par son zèle pour la conversion des Malgaches, dirigea les pas des Missionnaires de la baie de St-Augustin vers l'île de Nossi-bé, où abordaient tous les jours de nouveaux transfuges Sakalaves et Betsimisaras, fuyant le

fer homicide des Hovas qui s'emparaient de leur patrie. En peu de temps, grâce aux secours de la Propagation de la Foi, l'on vit s'élever dans cette île trois établissements principaux : le premier à Hell-ville, le second à Tafondro et le troisième à Fasseigné, comprenant chacun un presbytère, une église et une école. Malgré les fatigues de l'acclimatation et les accès presque incessants de la fièvre, malgré les difficultés de la langue malgache, les nouveaux missionnaires annoncèrent la bonne nouvelle à ces diverses tribus; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que d'autres pensées préoccupaient l'esprit de ces populations. Le désir de rentrer dans leur patrie, à l'aide d'une expédition française qui doit les y introduire, remplit exclusivement leur cœur, et fait l'objet de toutes leurs espérances. C'est au milieu de cette agitation des esprits, que M. Webber, nommé par intérim provicaire apostolique de Madagascar, jugea opportun de visiter la côte ouest de la Grande Terre, encore presque entièrement indépendante de l'empire des Hovas. Il lui fallait un compagnon. La maison de Tafondro jeta les yeux sur moi et me désigna pour accompagner M. le provicaire apostolique dans sa visite pastorale. J'acceptai d'autant plus volontiers cette mission, que depuis longtemps je désirais voir de près un peuple dont on racontait tant de bien. D'ailleurs, j'avais la certitude que le poste que j'occupais à Nossi-fali serait rempli par un confrère, et que ma paroisse ne souffrirait pas de mon absence. Un navire, prêt à faire voile pour les parages du Ménabé, nous mit à même d'exécuter sans délai notre résolution.

« Ce fut le 29 novembre que nous appareillâmes, et que nous sortîmes du port de Nossi-bé. Le bâtiment qui nous portait, appelé *Léocadie*, était commandé par un français, M. Giroud; nous lui devons le sentiment

de la plus vive reconnaissance, pour les prévenances et honnêtetés dont nous avons été l'objet pendant tout le cours de notre voyage. Il devait, avant de se rendre dans le sud de Madagascar, passer par Mayotte, où l'appelaient les affaires de son commerce. Forcé nous fut donc de le suivre dans ce détour, court, à la vérité, mais trop long pour nous, impatients de visiter les nouvelles terres du Ménabé. Il faut le dire cependant, dans ces contrées lointaines, le plaisir de revoir un confrère et d'embrasser un ami, dédommage bien des fatigues qu'on a à supporter dans le voyage. Le P. Cotain est curé de Mayotte; il habite sur le rocher de Zaoudzi, îlot séparé de la grande terre de Mayotte, et destiné, par les fortifications qu'on doit y faire, à devenir le Gibraltar de la mer des Indes. Pendant huit jours nous y avons été témoins des efforts du génie et de la puissance de l'art. Quelle diversité de travaux! Voyez-vous, sur le flanc de la montagne, cette nombreuse compagnie de mineurs qui ébranlent jusqu'aux fondements de l'île, et font voler en éclats d'énormes quartiers de roche qui se précipitent dans la plaine. Là, des compagnies de maçons coupent et taillent ces blocs et donnent à la pierre la forme voulue. Plus loin, vous entendez le bruit du marteau qui résonne sur l'enclume, ou le cri du fer qui frémit sous la lime de l'habile serrurier.

« Partout, dans les chemins, vous ne trouvez que des tas de pierres, de chaux et de sable. Que vous dirai-je? c'est le chaos qui se débrouille; c'est une île dans l'enfantement d'une ville et de ses fortifications. C'est au milieu de ces diverses tribus d'Arabes, de Sakalaves et d'Indiens, que réside le P. Cotain, plus heureux, dit-il, de l'accomplissement de la volonté divine sur lui, que des succès qu'il obtient au milieu de ces po-

pulations. Cette île a le bonheur de posséder un établissement de Sœurs de St.-Joseph, destinées au soulagement des malades et à l'instruction des enfants. Après ces quelques jours de repos, nous embrassons le P. Cotain qui nous avait accompagnés jusque sur le rivage, et le 8 décembre nous faisons route pour le Ménabé.

« Ce royaume, situé sur le bord de la mer, entre le 17° et 21° de latitude Sud, est borné au Nord par le royaume de l'Ambougon, et au Sud par celui de Feregné; il a environ cent lieues de long sur quinze ou vingt de large. Il n'offre, sur toute la côte, aucun abri sûr pour des navires; aussi ces contrées sont-elles restées jusqu'à ce jour inexplorées par les Européens, et peut-être le seraient-elles encore, si les Hovas n'avaient fermé les ports de la côte orientale au commerce des blancs. Cependant une maison de commerce de Bourbon est parvenue à y établir trois postes, où elle traite par ses agents avec les naturels du pays. Le navire qui nous portait devait visiter successivement ces trois stations, et séjourner dans chacune l'espace de quelques jours. Après une navigation pleine d'orages, nous mouillons enfin devant le village de Tsimanan-Rafozan, où se trouvait le premier comptoir. Ici commencent des peines et des soucis d'un autre genre. Il faut, pour les connaître, vous donner une idée du caractère Sakalave.

« Le Sakalave n'est pas méchant par caractère, il n'est cruel que par circonstance; c'est le seul défaut, au reste, dont je le crois exempt: car il possède énergiquement tous les autres. Fainéant, il dort la nuit et repose le jour; cupide, il désire posséder tout ce qui flatte sa vue, et il le demande sans honte: depuis le roi, jusqu'au dernier de ses sujets, tout ce peuple est mendiant, et mendiant jusqu'à l'importunité. Cédez-

vous à ses instances, et lui accordez-vous l'objet de ses convoitises? n'attendez pas de lui un sentiment de reconnaissance; il semble que tout ce qu'on lui donne lui est dû. Mais un vice chez le Sakalave qui les domine tous, un vice qui règne dans tous les rangs et dans tous les âges, c'est l'immoralité. Elle règne dans l'intérieur des terres comme sur la côte; avec cette différence cependant, que sur le rivage ce vice, sous le vernis d'une civilisation commencée, sait déguiser sa laideur, tandis que dans l'intérieur de l'île, il se montre dans sa nudité, et marche sans honte comme sans retenue. Aussi n'y a-t-il sous la case Malgache point de supériorité paternelle, point de piété filiale, en un mot point d'esprit de famille. Sauf quelques exceptions, qui sont assez rares, tel est le caractère du Sakalave. Vous en jugerez vous-même par la suite de cette narration.

« Nous étions arrivés le matin à Tsimanan-Rafozan, et à peine avions-nous mouillé, que le chef du village s'empresse de nous expédier une pirogue, pour reconnaître le navire, s'informer de la nature de sa cargaison, du nombre et de la qualité des passagers. L'envoyé, satisfait de nos réponses, et plus encore des petits présents qu'il a reçus, s'en retourne au village. Cependant nous nous disposons, M. Webber et moi, à le suivre de près, pour faire connaître, par nous-mêmes, aux naturels l'objet de notre mission.

« Nous avions à peine pris terre, que le chef du village, instruit par son envoyé de notre prochain débarquement, s'était hâté d'assembler son conseil sous un grand hangar, lieu des délibérations publiques. Tout Sakalave a droit de s'y trouver et d'y émettre son opinion. Notre arrivée avait excité la curiosité générale, et la réunion était nombreuse. Nous sommes donc in-

roduits au milieu de cette assemblée. Tous les assistants étaient armés de fusils ou de zagaïes; nous seuls étions sans armes; toutefois, montrant à leurs yeux une confiance entière, nous prenons place au milieu de l'assemblée, et assis à terre, sur le sable, nous faisons connaître le motif de notre voyage.

« Nous ne sommes pas des marchands, dit M. le prêtre apostolique, et nous ne venons pas faire le commerce parmi vous. Nous sommes des voyageurs partis du nord de la Grande Terre pour offrir nos hommages au roi de Ménabé. La confiance dont nous jouissons auprès des rois du nord de Madagascar, nous fait espérer de trouver un accueil favorable auprès de votre prince. Notre profession est d'instruire les hommes, de leur révéler l'art de la lecture et de l'écriture, c'est-à-dire, la grande science de parler aux yeux comme l'on parle aux oreilles; et surtout de donner à l'homme la connaissance de ses destinées futures. L'enseignement de toutes ces sciences, ajouta-t-il, nous a valu l'amitié des princes Sakalaves du Nord, et nous espérons par elles n'être pas indignes de celle des princes Sakalaves du Sud.

« C'est bien, répliqua le chef; mais savez-vous qu'on ne peut se présenter devant le roi sans avoir des cadeaux à lui offrir? il en faut aussi pour ses officiers. — Je le sais, reprit M. Webber; aussi apportons-nous des présents pour le prince et sa cour; ils sont encore à bord du navire où j'irai les chercher, lorsque vous nous aurez préparé des embarcations pour nous conduire au Lapa. » C'est la demeure royale, placée à dix lieues dans l'intérieur des terres; on s'y rend en remontant en pirogue le cours de la rivière appelée *Tsizi-bounji*.

« Soit par lenteur de caractère, soit plutôt par cupidité, nos embarcations n'étaient jamais prêtes; et les brasses de toile données au chef n'ayant pu lui faire ac-

tiver le service, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que le Sakalave voulait exploiter notre inexpérience dans ces nouveaux parages. Désespérant alors de voir le roi par ce moyen, nous retournons au navire, dans le dessein d'attendre des circonstances plus heureuses. Dans cet intervalle nous apprenons que Iariari, parent et premier ministre du roi de Ménabé, doit se rendre, sous peu de jours, à Tsimanan-Rafozan, pour y prendre connaissance d'un assassinat commis dans un village voisin. Dès lors nous nous fîmes prêts à saisir cette occasion de nous faire présenter à Sa Majesté. Le jour suivant, Iariari arrive au village et nous fait appeler pour nous donner audience. Aussitôt nous nous rendons près de lui, en grande tenue, sous le hangar où se trouvait, outre les Sakalaves des environs, la suite nombreuse du ministre du roi. « Je suis déjà instruit, nous dit-il, du motif de votre voyage, je suis content de vos dispositions, et vos désirs seront satisfaits. Préparez-vous à partir demain. Je vous conduirai moi-même et vous présenterai au roi. » Nous nous retirons donc enchantés de l'accueil d'Iariari, et de ses bonnes dispositions pour ceux qui enseignent la science de la lecture.

— « Il était déjà nuit, lorsqu'un envoyé du ministre vint à la case nous demander les présents que nous voulions faire au roi, afin de s'assurer qu'ils étaient dignes de la Majesté royale. Dans l'intervalle écoulé depuis la première audience, les chefs du village avaient persuadé au ministre que nous n'avions rien à offrir, et l'avaient déterminé à cette marque de défiance à notre égard. Nous revenons donc au conseil, et pour faire disparaître tout soupçon de supercherie : « Voilà, dit M. Webber, des bracelets qui sont presque d'or, ils sont destinés au prince. J'apporte aussi, pour ses enfants,



deux riches robes, confectionnées pour des Majestés royales. Pour toi, qui aime la musique, je te donne mon accordéon, et comme expression de mon amitié, voici un gage que tu ne récuseras pas. » En même temps, il lui passe au poignet deux brillants bracelets de crysokal. Confus de ses défiances et de nos générosités, le ministre multipliait sans cesse ses inclinations de tête, en signe de sa satisfaction.

« On se retire contents de part et d'autre, et la nuit s'avancant, il était temps de prendre quelque repos. Le sommeil fut léger et devait l'être pour bien des raisons. Des milliers de moustiques faisaient une horrible symphonie autour de nos oreilles. Cependant, roulés dans une couverture, nous nous défendions de notre mieux contre les piqûres de ces impitoyables insectes, lorsque un troisième envoyé vint au milieu de la nuit crier à la porte de la case que les blancs ne partiraient pas, parce que les chefs ne jugeaient pas leurs présents assez considérables. Comme cette voix n'avait rien d'officiel, nous n'y répondons que par un profond silence. Dès l'aube du jour, nous nous rendons à la case du ministre, et nous demandons à lui parler. « Qu'est-il donc arrivé, lui disons-nous, depuis notre dernière entrevue, pour te faire changer si subitement de dispositions à notre égard? Mais des blancs ne sont pas des enfants, pour que sans motif ils se voient joués par le premier ministre du roi de Ménabé? — Ce n'est pas ma pensée, dit le ministre, ce ne sont pas là les sentiments de mon cœur : non; je ne reviens pas sur ma parole, je ne suis pour rien dans ces nouvelles exigences, c'est l'œuvre de mes chefs subalternes. » En même temps il les appelle auprès de lui, et prenant devant eux notre défense, il désapprouve leur conduite intéressée, se plaint de leurs obsessions mendiante, et

leur ordonne de tenir prêtes les embarcations pour partir au premier signal.

« Cette fois, la sentence est sans appel. Après un sobre repas où le ministre ne refusa pas de prendre sa part, Iariari se charge dans sa pirogue d'une partie de nos provisions, le reste est placé dans la nôtre. Suivent ensuite quatre ou cinq canots que remplissent les divers chefs et officiers du ministre. A l'aide d'une forte brise qui vient du large, nous remontons aisément le cours rapide du fleuve.

« Il n'offre rien de remarquable dans ses détours. Tantôt roulant ses flots au travers de vastes forêts, tantôt serpentant au milieu de plaines couvertes de verdure, il nourrit sur ses bords des troupes nombreuses de canards sauvages, et dans son sein il recèle de monstrueux crocodiles. Après cinq heures de navigation, nous arrivons au port. On tire les pirogues sur le rivage. Les paquets et les provisions sont répartis entre tous les membres du cortège, et quittant la direction de la rivière, la caravane, à pied, lourdement chargée de balots de tout genre, prend la route de la demeure royale, située dans les terres, à deux lieues de distance. Ici j'eus lieu de remarquer combien le noir marche vite, et surtout lorsqu'il y a quelque temps qu'il n'a point pris de nourriture. C'est tout l'opposé du blanc. Aussi, nous trouvant dans des conditions contraires, M. le provicaire et moi, nous suivions avec peine, affamés, faibles et haletants de soif. Nous touchons enfin au séjour royal. Le village n'offre rien qui trahisse la dignité de celui qui le gouverne.

« Le chef du village, proche parent du roi, nous reçoit sur un tapis de sable, et nous présente à boire dans unealebasse de l'eau en abondance. Cependant on instruit le roi de notre arrivée. Bientôt la sœur du

prince vient nous complimenter de sa part, et demander nos présents pour les montrer au roi, avant d'être admis en sa présence. Comparativement aux cadeaux qu'il reçoit des autres visiteurs, les nôtres n'en méritaient pas le nom. Nonobstant ils furent agréés de sa Majesté; sans doute qu'il eut égard à l'ignorance où nous étions des exigences du pays. On nous les rapporta pour les offrir nous-mêmes, et voici comment cela se fit. On plaça les deux robes de soie dans une belle corbeille, destinée à cet usage. Quelques mouchoirs de couleur sont développés et pendent suspendus sur les bords. Un riche bracelet, brillant de pierreries, occupe dans la corbeille la place d'honneur. Enfin des officiers du palais s'arment de quelques bouteilles de vin. La corbeille ouvre la marche, portée au-dessus de leur tête par deux esclaves. Nous suivons nos présents, et toute la caravane défile à pas lents, l'un derrière l'autre et après nous. Nous nous dirigeons ainsi vers la case du roi. Il nous attendait hors de son enclos, assis sous un grand tamarinier. Il avait deux officiers à ses côtés, armés de zagaies et de fusils. Un esclave derrière lui tenait un parasol étendu sur sa tête; un autre gardait entre ses mains sa pipe et sa boîte à tabac, enfin un troisième, et sans contredit le plus occupé, avait un verre d'une main et de l'autre un grand flacon rempli d'arac, prêt à lui verser à boire au moindre signe de sa volonté. Ce prince fait un usage trop fréquent de liqueurs fortes, il a rarement l'esprit lucide, ce qui lui donne un air silencieux, niais et hébété. Il essaya d'articuler quelques mots qu'il ne comprenait pas et qui furent moins compris encore de l'auditoire. Cependant Iariari, son premier ministre, qui nous présentait, lui fit connaître le but de notre voyage. Le roi n'était pas en état de répondre, les vapeurs de

l'arac lui avaient troublé le cerveau ; du moins elles ne lui permettaient pas de mettre de la suite dans ses idées. Comme il fallait, avant de se retirer, accomplir le cérémonial, on apporte aux pieds du roi la corbeille où se trouvaient les étoffes. Un esclave y verse un peu d'eau, et l'on fait boire les gouttes qui en découlent au petit domestique qui était à notre service. On débouche ensuite une bouteille de vin, on en verse dans un verre, et on le présente à M. Webber, sans doute pour en éprouver le premier la vertu. Puis on en remplit une grande calebasse, qui se vide à mesure qu'elle fait le tour de l'assistance. Cela fait, le roi veut aussi nous offrir de l'arac à boire ; nous en primes quelques gouttes. Mais revenant à la charge, il en remplit un verre, me le présente et me presse de le boire. Je ne voulais pas lui désobeir, car il est facile à s'irriter ; je ne voulais pas non plus m'indisposer ; que faire ? Après avoir fait semblant de boire à longs traits, je profite d'un moment où les yeux du roi étaient distraits, et je passe le verre à un des officiers, assis derrière moi, qui trouva sans doute qu'il n'y en avait pas trop pour lui. Comme notre présence avait suspendu le cours de ses fréquentes libations, les idées du roi commençaient à s'éclaircir, et sa langue à devenir plus libre. Il nous invita donc à passer dans son enclos pour nous donner audience sous son lapa, espèce de Belvédère, au toit de chaume, élégamment construit et porté sur quatre colonnes ; c'est là que le roi fait monter à côté de lui les personnes qu'il veut honorer. Le prince tenait à nous y montrer un orgue à manivelle dont lui avait fait présent la maison de commerce de Bourbon qui fait la traite dans son royaume.

« A peine sommes-nous assis sous le lapa, que le roi, entr'ouvrant le buffet de l'orgue, se met à faire

tourner le cylindre. Bientôt fatigué, il cède la manivelle à M. Webber. Celui-ci passe en revue tout le répertoire. Il était déjà las, lorsque le roi lui ordonne de recommencer la série des airs, faisant répéter plusieurs fois ceux dont la mesure plus marquée lui permettait d'accompagner le chant de la voix et du geste. Le pauvre Missionnaire n'en pouvait plus; la sueur ruisselait sur sa figure. Voulait-il respirer un instant? le roi, d'un ton irrité, lui disait brutalement : Jouez, jouez encore. Plusieurs fois je m'étais offert inutilement au provinciaire pour le remplacer, lorsque le voyant à bout de forces, je m'empare tout-à-coup de la manivelle, et je me mets à tourner à tour de bras. J'avais remarqué que M. Webber, en habile musicien, observant scrupuleusement la mesure, donnait aux airs quelque chose de nouveau pour le prince, qui captivait ses oreilles. Quelquefois le talent est nuisible. Je crus donc, pour en finir plus tôt, devoir suivre une marche différente; et loin de conserver aux airs leur mouvement et leur mesure, je m'étudiai à brusquer l'un et à manquer l'autre; aussi le roi fut bientôt dégoûté de mon jeu, et arrêtant mon bras: C'est assez, dit-il, c'est assez. En effet, c'en était assez pour lui et trop pour nous. Parfois, au milieu de quelques chants tout brûlants de patriotisme ou de courage, le prince s'animait, s'enflammait, et tirant son poignard, il le brandissait sur nos têtes, ou le dirigeait vers nos poitrines. Alors ses officiers, assis autour du lapa, le rappelaient à son devoir, et lui représentaient l'incivilité de sa conduite. Le monarque, obéissant, rengainait son poignard, pour le tirer encore, à la première impression vive qu'il éprouvait. Ces traits peuvent vous donner la mesure de l'homme. Jugez si, dans ces circonstances, la musique pouvait avoir des attraits pour nos oreilles. Nous

étions accablés de la fatigue du voyage, et la faim nous dévorait.

« Prenant donc congé du roi, nous allons nous installer dans la demeure que le chef du village tient en réserve pour les voyageurs. C'était la première fois que nous logions dans une case malgache. Elles sont ici comme dans tout Madagascar, petites, basses et étroites. On y entre presque en rampant sur ses mains, et dedans, même au centre, à peine peut-on se tenir debout. Une petite enceinte de huit pieds de long, sur six ou sept de large, renferme quelquefois une nombreuse famille. Ce même appartement sert tout à la fois de cuisine, de réfectoire, de chambre à coucher, et résume toutes les dépendances de nos maisons de France. C'est dans une de ces cases, que nous nous retirâmes, après avoir pris un peu de riz simplement cuit à l'eau. Là, dans un coin de la cabane, s'élevaient, à un pied de terre, quelques barres de bois croisées ensemble, le tout porté sur quatre piquets. C'était le lit qui nous tendait les bras; et que le sommeil y eût été bon, si les moustiques nous avaient permis d'en goûter les douceurs!

« Le lendemain matin, le roi à qui la nuit avait fait retrouver ses esprits et le calme de son âme, nous rappela sous son lapa pour converser avec nous; il s'intéressa au motif de notre voyage, nous traita avec bonté, et finit par nous faire servir à déjeuner. Les rois sakalaves ont en général plus de mauvaises qualités que de bonnes. Ils sont, comme leurs sujets, cupides, ingrats, paresseux, voluptueux et perfides. Aussi, ne peut-on compter ni sur leur parole, ni sur leurs promesses, surtout lorsqu'ils sont sous l'influence des Arabes. Telle est la condition du roi de Ménabé. Quelle garantie peut-il offrir à l'établissement d'une mission

dans ses États ? Il la demande ; mais qui connaît ses motifs ? Si c'est par intérêt qu'il nous appelle , ne peut-il pas plus tard nous sacrifier à la haine que l'enfer ne manquera pas de lui inspirer ? Un roi , dont le moral demeure presque toujours abruti par les liqueurs fortes, ne peut-il pas , même sans le vouloir , nous immoler au ressentiment des ennemis de la religion ?

« Cependant ce prince , sachant que nous devons repartir sans délai et accompagner son premier ministre à Ambika , lieu de sa demeure , nous permit de regagner nos compagnons de voyage. Nous nous dirigeons avec Iariari vers le fleuve où nous attendaient les pirogues. Nous devons encore remonter le cours de la rivière pendant cinq heures , avant d'entrer dans ses États. Ce prince , d'une humeur joviale et spirituelle , a vu de près les Européens à Bourbon ; il les aime , il les estime. Il a du jugement , plus que n'en comporte la race noire ; habile dans la discussion des affaires , il est chargé par le roi du gouvernement du pays , tandis que , s'endormant sur le trône , Ravinango se contente de l'honneur de régner. Pendant la route , ce prince exerçait son adresse au fusil , à tirer sur des caïmans qu'il voyait étendus le long du fleuve , endormis sur le sable.

« Le village d'Iariari est comme celui du roi dans les terres et d'un accès bien plus difficile encore. Nous dûmes , pour nous y rendre , charger tous nos bagages sur les têtes de la caravane , passer au travers des bois et de vastes prairies inondées , où plus d'une fois nous avons eu l'eau jusqu'à la ceinture. Enfin , après trois heures d'une marche pénible , nous arrivons à l'entrée de la forêt au milieu de laquelle se trouve le hameau. Iariari veut faire ici un coup de théâtre. Ayant fait ser-  
rer les rangs à la nombreuse caravane , il nous place

avec lui les derniers de la file; puis, prenant l'accordéon que lui avait donné M. Webber, il tiraille en tout sens ce pauvre instrument, et fait retentir le bois d'une harmonie nouvelle. A ce bruit, hommes et femmes sortent de leurs cases, et nous accompagnent jusques à la place publique. Là, le prince fait apporter un tapis de jonc et nous invite à prendre place à côté de lui; puis faisant signe à son peuple de s'asseoir, il lui expose le motif de la visite des nouveaux voyageurs. Après son discours, nous nous levons, et le peuple congédié, le prince nous introduit dans son enclos, où pour nous donner une grande marque de sa confiance, il nous fait passer dans l'appartement de ses femmes. Elles étaient assises à terre, superbement vêtues, et au nombre de cinq. Un immense tulle, richement brodé, les voilait de la tête jusqu'aux pieds. Elles échangèrent quelques paroles avec le prince, après quoi nous sortimes de l'enclos, pour aller nous installer dans la case qu'on nous avait préparée. Depuis longtemps Iariari nourrissait dans son cœur un violent désir d'apprendre à lire, et il n'avait encore trouvé aucun blanc qui eût le temps ou la patience de lui en donner les premiers principes. Aussi, le lendemain de notre arrivée, dès la pointe du jour, n'eut-il rien de plus pressé que de mettre à contribution les loisirs de M. Webber. La journée entière s'était passée dans cet exercice si agréable au prince, lorsque, sur le soir du même jour, arrivent deux envoyés de Ravinango, avec ordre de nous ramener tous les deux auprès du roi. Nous nous regardons tous surpris de ce contre-temps, nous demandons aux messagers le motif de ce rappel; ils ne peuvent nous satisfaire. Alors Iariari, s'approchant de moi, me dit à l'oreille: C'est un effet de l'ivresse. Cependant M. Webber, pour ne pas compromettre l'avenir de la



mission, se résolut à suivre seul les envoyés, tandis que je le remplacerais auprès du prince, et que je continuerais à lui donner des leçons de lecture. Il était cinq heures du soir ; M. le provicaire devait traverser des pays fangeux et inondés, suivre au milieu des ténèbres ses guides à travers les bois et les forêts. Sa fatigue fut extrême, et la nuit fut si obscure, qu'il dut s'attacher à la main et aux vêtements de son guide pour ne pas perdre la route. Aussi, à peine fut-il arrivé le lendemain au village royal, qu'il fut pris successivement de trois accès de fièvre tels, qu'il n'en avait jamais éprouvé de si violents ; et pour comble d'épreuve le roi qui aurait dû l'attendre, s'il eût été homme d'honneur, venait de partir, pour aller visiter, à une dizaine de lieues delà, un coutre arabe qui venait d'aborder sur les côtes de son royaume. M. Webber revint donc me rejoindre malgré sa fatigue, et le jour suivant nous étions en route pour notre retour à Tsimanan-Rafozan.

« Nous n'avons eu qu'à nous féliciter des procédés et des attentions d'Iariari, pendant tout le temps que nous avons séjourné dans son village. Il désire ardemment que nous revenions chez lui, pour apprendre la lecture aux enfants, et faire connaître à son peuple la loi de Dieu. Ses dispositions sont bien meilleures que celles de son parent Ravinango ; mais qui peut nous assurer qu'elles ne se démentiraient pas, si le roi venait un jour à se déclarer notre ennemi ? Il voulut, avant notre départ, nous montrer son trésor ; c'est un immense troupeau de bœufs. Il en tua un en l'honneur de notre visite. C'est à Madagascar la plus grande marque d'affection et de respect que les rois puissent donner à leurs hôtes. Comme le fleuve de Tsizi-bounji a un cours rapide, et que les pirogues, rapides comme la flèche,

volent à sa surface, nous fûmes rendus dans quelques heures à Tsimanan-Rafozan, que nous avons quitté depuis une dizaine de jours.

« Nous avons visité deux provinces du royaume de Ménabé, avec leurs chefs respectifs, et il nous restait encore le pays de Manemboule et celui des Antsansas à explorer. Mahinti-rano, village sakalave situé sur la côte à 30 lieues au nord de Tsimanan-Rafozan, nous parut le point le plus favorable pour rayonner de là dans ces deux provinces. Nous nous embarquâmes donc sur le navire qui nous attendait pour partir, et, après quelques jours de repos passés à Mahinti-rano, nous nous disposâmes à descendre dans le Manemboule. Nous nous remettons donc en mer, sur une pirogue, frêle embarcation dans laquelle on a fréquemment l'occasion de recommander son âme à Dieu. Deux Sakalaves conduisaient la nacelle, et parce que la distance n'est que de 15 lieues, trajet que l'on peut faire en quelques heures par un bon vent, nous ne prîmes des provisions que pour un seul jour. Malheureusement pour nous, notre navigation en dura quatre, pendant lesquels nous eûmes constamment vent debout. Tous les matins, l'océan étant paisible, nous avançons à force de rames; mais le soir, à deux heures après-midi, la mer devenait grosse, et nous étions obligés de regagner la terre. Là, sur le rivage, à l'aide de la voile de la pirogue, on dressait la tente pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, et la nuit arrivée, l'on se couchait sur le sable pour y prendre quelque repos. Voilà la vie du missionnaire de Madagascar, lorsqu'il voyage sur les côtes désertes de cette île. La nuit du premier jour, nous dormions tranquillement à la fraîcheur du ciel, lorsque voici venir un de ces orages si communs entre les tropiques dans la saison des pluies; des tor-

rents d'eau se précipitent sur nous ; que faire ? où se mettre à l'abri ? pas de retraite. Habits, provisions, tout est mouillé, tout est transpercé par les eaux. Le meilleur parti à prendre dans ces circonstances, c'est de chanter : *Benedicite, omnis imber et ros, Domino...* L'orage passé, on allume un vaste foyer et l'on se sèche de son mieux, avec la confiance que les ardeurs du soleil du jour suivant achèveront l'œuvre imparfaite des feux de la nuit. Le second jour de notre navigation fut en tout semblable au premier, avec cette différence que nous n'avions plus de vivres, ni pour nous, ni pour nos matelots. Seuls sur un rivage désert, retenus par les vents, loin de toute habitation humaine, et n'ayant rien pris de tout le jour, nous commençons à éprouver avec la faim les effets de la sainte pauvreté, lorsqu'un de nos matelots, à l'œil clair-voyant, aperçut au large une pirogue, qui, comme nous, forcée par la mer de relâcher, se dirigeait vers le rivage.

« Les Sakalaves ont l'habitude de ces mers ; aussi lorsqu'ils voyagent, sont-ils fournis de vivres, et parés contre les chances d'une longue navigation. En effet, cette pirogue avait des provisions de riz, de manioc, et de maïs. Nous accourons sur le rivage, et nos matelots s'empressent de prêter leurs secours, pour mettre la pirogue à sec. Nos provisions achetées, nous allumons un grand feu, nous faisons cuire une marmite de riz, et nous bénissons le Seigneur des soins de sa divine providence. Cependant la nuit arrive, chacun se couche sous le magnifique pavillon des cieus, et s'endort sur le sable du rivage. Telle a été notre manière de voyager sur toute la côte ouest de Madagascar.

« Nous étions arrivés à l'embouchure du Manembole, et nous nous disposions à remonter le cours de cette grande rivière, lorsque nous fîmes l'heureuse ren-

contre d'un chef qui devait suivre la même route que nous. Il nous avait connus chez Ravinango, et sachant l'accueil que nous avions reçu du roi, il se crut honoré de nous présenter aux divers princes qui sont fixés sur le bord du fleuve. Cette manière de voyager, avec un chef pour sauf-conduit, nous a été d'une grande utilité, soit pour ne pas éveiller des soupçons, soit pour nous frayer un accès favorable. Aussi, partout sur notre passage, les chefs nous parlaient à cœur ouvert, et nous traitaient avec bonté. « Comment, disaient-ils, pourrions-nous ne pas accueillir des blancs que le roi a si bien reçus ? Nous voulons tout ce que veut le roi ; et s'il les admet dans son royaume, nous sommes prêts à les admettre dans nos villages. »

« Pendant notre retour à Mahinti-rano, fatigués d'avoir encore vent contraire, nous abandonnâmes notre pirogue aux matelots pour achever la route à pied.

« Voilà, mon Révérend Père, l'histoire de mon voyage dans le Ménabé. Je regrette que cette exploration n'ait pas été faite par le Supérieur de la mission, à qui il appartient de voir par lui-même, d'apprécier et de décider.

« Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, en union desquels,

« Je suis, mon Révérend Père, votre tout dévoué fils en Jésus-Christ,

« NEYRAGUET, *Miss. apost.* »

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

*Lettre de M. Guillemain, Missionnaire Apostolique de la  
Société des Missions-Etrangères, à sa mère.*

Canton, le 12 février 1850, fête de Ste Eulalie, et  
premier jour de l'année chinoise.

« MA BIEN CHÈRE MÈRE,

« Vous savez que c'est le 1<sup>er</sup> octobre dernier que j'ai quitté l'île de Hong-Kong, pour me rendre à ma nouvelle destination. Le matin, apres avoir embrassé nos confrères, et les avoir remerciés de leurs bontés à notre égard, un autre Missionnaire, destiné pour l'intérieur de la province, et moi, nous montâmes sur le bateau à vapeur, et le soir, veille de la fête des SS. Anges gardiens, nous arrivions en vue des rivages de Canton, qui est proprement la première ville du territoire chinois. J'étais heureux de prendre possession de ma Mission, sous les auspices de ces célestes protecteurs; je me suis recommandé à eux d'une manière particulière, et les ai priés de me diriger eux-mêmes dans toutes mes démarches. Vers les dix heures, mon compagnon de voyage et moi, nous traver-

sions en silence les rues de la ville, et nous nous rendions au logement qui nous avait été préparé quelques jours auparavant.

« J'aurais bien désiré n'avoir à Canton d'autre demeure que l'asile ordinairement offert au Missionnaire par ses néophytes, c'est-à-dire, une habitation qui change presque à chaque instant avec ses courses journalières ; mais Canton renfermant quelques chrétiens portugais qui y sont pour leur commerce, et cette ville étant appelée à devenir un point central pour les catholiques chinois qui s'y rendent de tous les points de l'empire, il était nécessaire que j'y eusse une demeure fixe et connue de tout le monde. Elle est simple, comme le demande la position d'un Missionnaire ; il y a deux chambres assez petites, puis une autre qui nous sert de chapelle. Le lendemain, nous avons reçu la visite de plusieurs Portugais. Tous, dans cette circonstance, nous ont témoigné le plus vif intérêt, et nous ont offert les services dont nous pouvions avoir besoin. Le dimanche suivant, j'ai eu la consolation de les voir avec quelques Chinois se presser autour de l'autel nouvellement érigé ; c'était comme le noyau d'une chrétienté naissante, qui, je l'espère, avec la grâce de Dieu, prendra chaque jour de nouveaux accroissements, et pour laquelle je ne puis assez demander vos prières et celles de toutes les personnes qui veulent bien encore conserver de moi quelque souvenir.

« La Mission de Canton, cédée à notre Congrégation par un décret de Rome du 30 septembre 1848, se compose des provinces du Quang-Tong et du Quang-Si, deux des plus populeuses de la Chine. Si l'on en croit les renseignements donnés par les indigènes, elles renfermeraient, à elles seules, trente à quarante millions d'habitants. Elles ont, dans leur plus grande lon-

gueur, environ trois cents lieues, et cent soixante en largeur, sans compter un nombre presque infini d'îles qui couvrent leurs rivages. Au Midi, elles sont bornées par la mer, et au Nord par des montagnes élevées, où se trouvent plusieurs peuplades sauvages, qui n'ont pu encore être soumises. Placées à peu de distance de la ligne, ces deux provinces ne connaissent pas les froids de l'hiver et ne voient jamais leurs arbres entièrement dépouillés de feuillage; mais, en été, les chaleurs y sont excessives. Leurs productions sont celles des pays méridionaux : des babanes, des lichy, des papayas, des citrons, des oranges, dont quelques-unes sont plus grosses que la tête d'un homme, et surtout une énorme quantité de riz, qui croît au milieu de campagnes fleuries et bien cultivées. Elles renferment des mines abondantes d'or et d'argent, toute espèce de métaux et de bois, et en particulier le bois de fer et le bois de rose, un des plus estimés de la Chine. La province du Quang-Si, un peu plus retirée vers le Couchant, possède en outre des rhinocéros, une sorte de papillons, si beaux qu'ils sont toujours réservés pour l'empereur, enfin une espèce de moucheron qui s'attache aux arbres et y dépose des rayons de cire aussi blancs que la neige.

« Parmi les îles sans nombre qui forment une partie de notre Mission, et qui s'étendent sur le littoral comme des jardins semés au milieu des flots, je citerai en particulier l'île de Haïnan, une des plus grandes de l'Asie. Elle a soixante lieues de l'Orient à l'Occident, et quarante à cinquante du Midi au Nord, ce qui lui donne une circonférence de cent soixante lieues. A en croire les récits des Chinois, d'ailleurs peu véridiques, il n'y aurait rien d'aussi curieux que cette île. L'intérieur, disent-ils, est habité par des peuples qui sont encore à

l'état sauvage. Ils ne marchent jamais qu'armés de leurs arcs, de leurs flèches et d'un coutelas qu'ils portent au côté. Du reste, ils sont très-difformes, d'une petite taille et de couleur rougeâtre; une simple toile, attachée autour des reins, leur sert de vêtement. Les femmes se distinguent des hommes par des raies bleues, qu'elles se tracent avec de l'indigo depuis le front jusqu'au bas du visage. Les productions ne sont pas moins curieuses; sans parler de l'or, de l'argent, des bois précieux qui y sont en abondance, on y voit une foule de singes, des serpents d'une grosseur prodigieuse, mais surtout une quantité d'oiseaux, dont la variété et le merveilleux plumage feraient l'ornement des plus beaux cabinets d'Europe.

« Un millier de chrétiens, environ, se trouvent dispersés sur toute la surface de l'île. Le premier qui vint leur annoncer la bonne nouvelle est un jésuite italien, dont le tombeau se voit encore dans le cimetière des néophytes, à peu de distance de la ville principale.

« Une autre île, moins grande, mais plus remarquable par les touchants souvenirs qu'elle rappelle, est l'île de Sancian, à six lieues environ de la côte. C'est là que le saint Apôtre des Indes et du Japon, méditant la conquête de la Chine, est venu terminer sa carrière et mettre le dernier sceau à sa sainteté, en s'abandonnant au coup de la mort qui le frappait, sans qu'il adressât à Dieu une seule plainte, une seule parole pour voir cette terre après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Autrefois, une petite chapelle marquait l'endroit où Xavier avait offert à Dieu son dernier soupir; elle a été renversée par les pirates, et maintenant on n'y voit guère que des ruines. Quoi qu'il en soit de son état matériel, c'est bien là le lieu le plus vénérable de notre Mission, et pour mon compte, je ne



puis assez remercier Dieu de m'avoir conduit sur cette terre, honorée par la présence de ce grand Apôtre. Je me dis quelquefois, en revenant sur les années écoulées : Qui aurait prévu, dans ma jeunesse, lorsque je me réunissais avec les enfants de mon âge pour faire la neuvaïne de Saint François-Xavier, en usage dans notre diocèse, que je viendrais un jour travailler au lieu où il est mort ? Si ce grand Saint a eu quelque part dans ma vocation, je ne puis assez le remercier. Chaque jour son tombeau me rappelle ce que je dois faire pour répondre à mon apostolat. Chaque jour aussi, il me fait espérer que je ne serai pas étranger à la protection de celui qui a tant aimé ce pays, et qui ne l'a quitté que pour s'élever au ciel. J'espère que plus tard, quand les circonstances le permettront, nous pourrons donner à ce lieu quelques décorations plus en rapport avec les pieux souvenirs qu'il rappelle à l'esprit et au cœur.

« Vous voyez déjà, ma chère mère, quelle est notre Mission, son étendue, trente à quarante millions d'habitants, des îles et des rivages à n'en plus finir ; n'y a-t-il pas de quoi exercer le zèle d'autant d'ouvriers apostoliques qu'il y a de prêtres en France ? et cependant, pour défricher ce terrain immense, nous ne sommes que huit Missionnaires, dont quatre n'ont pu se rendre encore au poste qui leur est assigné ; mais je me hâte d'arriver à Canton, qui est ma résidence actuelle.

« La ville de Canton est sans contredit une des plus grandes, des plus populeuses, et des mieux situées de la Chine. Placée à l'embouchure d'un fleuve et sur les bords de la mer, elle voit se développer devant elle une immense nappe d'eau, sur laquelle surnagent quantité de petites îles ; et d'une autre part, elle est adossée à une chaîne de montagnes qui va se perdre à

l'extrémité de la province. Elle compte, dit-on, un million d'habitants et a trois lieues de circonférence. Mais dois-je dire que c'est une belle ville ? pour la juger, il faut mettre de côté toutes les idées de grandeur de symétrie que nous nous formons, lorsque nous voulons nous peindre une cité vaste et brillante. Ici, rien de tout cela. Figurez-vous des rues qui vont serpentant dans une longueur infinie, tandis qu'elles ont à peine quatre à cinq pieds de large ; des rues où l'on ne peut circuler sans être mille fois coudoyé par les passants, et surtout par la multitude des porte-faix, qui, ici, tiennent lieu de chevaux, voitures et autres moyens de transport, qu'on ne voit jamais dans la ville. Représentez-vous encore de petites maisons en bois, à un seul étage, n'ayant souvent pas de fenêtres et recevant le jour par la porte ou par une ouverture pratiquée au toit, sans autre ornement qu'une petite niche dorée, où le Chinois dépose ses dieux. Voilà l'aspect de Canton. Mais dans cette ville si grande, si peuplée, n'y a-t-il pas quelque promenade, quelque édifice public, quelques statues élevées aux grands hommes de l'empire ? Non, je n'en ai point vu. Là, il ne se trouve ni fontaines pour abreuver la ville, ni égoûts pour porter ses immondices à la mer. Ne cherchez pas à voir l'heure sur une horloge publique, il n'y en a pas ; seulement, au bout de chaque rue, un homme environné de chaudrons de dimensions différentes, frappe sur l'un ou sur l'autre, selon qu'il est plus ou moins habile à calculer la marche du temps ; c'est lui qui vous indique l'heure : savoir où lui-même l'a prise, c'est son secret qu'il ne dit à personne. Un autre homme, armé d'une espèce de sabots, parcourt le soir la ville, en frappant dessus à coups cadencés ; quelle est la fonction de celui-ci ? il vous répondra

qu'il veille à la sûreté publique, et qu'avec ses sabots il avertit les habitants qu'ils peuvent dormir tranquilles. Mais, ce qui m'a le plus frappé à Canton, c'est la multitude de ses commerçants. Il n'est pas une seule maison où il n'y ait quelque marchandise étalée ; il n'est pas un seul Chinois qui, interrogé sur sa profession, ne vous réponde par ce mot : *Mây-may*, c'est-à-dire, *j'achète et je vends*.

« A côté de cette ville s'en trouve une autre que je pourrais appeler *ville flottante* ; elle se compose de bateaux amarrés les uns aux autres, et couvrant au loin les abords de Canton. Nouvelle cité, elle a ses rues, ses usages, ses marchés, son négoce à part. C'est un peuple qui semble fourmiller par son mouvement continu, et qui est remarquable par ses étranges allures. Grand nombre de ces barques sont comme tapissées de dorures et présentent, la nuit, un fort beau coup d'œil avec leurs lampes à verres de toutes couleurs qui jettent au loin le plus vif éclat. Le peuple qui naît dans ces barques doit y vivre et y mourir ; car des lois impérieuses lui défendent d'en sortir et de penser jamais à élever une habitation sur la terre ferme.

« Telle est en raccourci la ville de Canton, dont il serait difficile à un Européen de faire l'éloge. Non-seulement il n'y trouve rien qui lui rappelle les idées de civilisation que l'Évangile a fait germer depuis longtemps en Europe ; mais encore à peine peut-il sortir du lieu assigné à sa demeure, sans que des cris insolents ne viennent l'assaillir de toutes parts. *Fan Konei Fan Konei ! Au diable l'étranger !* s'écrient les enfants du plus loin qu'ils l'aperçoivent ; pour les personnes plus graves, elles se contentent de prononcer ce mot à demi-voix, en passant à côté de vous. On me demandera, après cela, comment on peut vivre dans une

ville où, brûlé par le soleil d'été, l'on est privé à la fois d'eau et d'air pour se rafraîchir? La meilleure réponse à faire, c'est que l'homme par nécessité ou par habitude se fait à tout. Les quelques Anglais qui habitent la ville ont su donner à leur position un adoucissement qui certainement leur est bien permis. Ils se sont construit des maisons assez commodes, et chaque soir, on les voit sur de brillantes pirogues se lancer au milieu de la mer, avec une vitesse qui égale celle de nos chars les plus légers. Pour le missionnaire, il faut qu'il trouve dans l'amour de son état les satisfactions qu'il n'a pas d'ailleurs. Mais si, au dire de saint Bernard, Dieu répandait parfois une douceur ineffable sur le pain noir dont ses religieux se nourrissaient, il peut bien aussi donner quelques consolations à ses missionnaires qui ont tout quitté pour lui. Aussi, depuis que je suis à Canton, la tristesse n'est pas encore venue jusqu'à moi; je me porte aussi bien qu'en Europe, si ce n'est mieux, et je ne puis trop remercier le Seigneur de son assistance paternelle. Chaque matin, après ma messe, je me rends, le bréviaire sous le bras, dans un petit jardin appartenant aux Anglais, et renfermant dans un espace assez étroit le seul lieu où l'on puisse se promener. Je m'y rencontre ordinairement avec un vieux Parsis à cheveux blancs, qui de son côté s'enfonce dans une touffe de bamboux pour y faire sa prière au soleil levant. A mesure que l'astre du jour s'élève, il redouble de ferveur; le soir, il vient encore lui offrir ses vœux, avant qu'il ne se couche dans l'Océan. Nous sommes là deux étrangers en prières; l'un s'adresse au maître de l'univers, l'autre à l'astre matériel qui n'est que son image; mais encore y a-t-il moins de dégradation dans le culte de cet enfant de l'ancienne Perse, qu'il n'y en a dans celle de ces malheureux Chinois

prosternés devant leurs idoles, dont la laideur seule suffirait pour révolter. Rentré dans ma petite chambre, je m'occupe avec mon catéchiste à l'étude de la langue chinoise. Après avoir appris pendant huit mois la langue mandarine, il faut me remettre au dialecte particulier de cette province, beaucoup plus difficile parce que c'est un langage moins épuré. Quelques chrétiens chinois viennent me voir, je les reçois de mon mieux; quand ce sont des étrangers, je m'informe de l'état de la religion dans leur pays, je les exhorte à s'en montrer toujours les fidèles observateurs, et s'ils le peuvent, les propagateurs et les apôtres. Quand ils sont de la ville ou des environs, j'entre dans quelques détails sur leurs familles, je cherche à me les attacher, afin d'en faire comme un centre et un point de réunion pour les autres. Le reste du temps passe vite. Le soir arrive, il faut préparer sa natte et sa tente. Sa natte et sa tente, me dites-vous? quels mots poétiques! — Oui, on s'en sert en Europe pour exprimer des idées orientales; ici, c'est tout bonnement une natte qu'on étend pour s'y coucher, une tente que l'on dresse par dessus pour se préserver des moustiques et autres insectes malfaisants; tel est le lit chinois. Rien de si simple, et cependant il y a quelque chose d'agréable dans cette tente qui nous rappelle celle dont parle le prophète Ezéchiël, et qui convient si bien à la vie voyageuse du missionnaire. Image de son pèlerinage continuël, il la plie le matin sans savoir où il l'étendra le soir. Je pourrais ajouter que la mienne, formée sur le modèle d'un pavillon tartare, et apportée par un ancien missionnaire des hauteurs du Thibet, a des charmes qui pourraient être recherchés. Aussi, j'aime le matin et le soir à la voir déployée dans mon humble demeure; je suis plus content encore quand je sais que

mon catéchiste la prépare pour faire quelque excursion parmi les chrétiens; car sans ses bâtonnets, son éventail et sa tente, un Chinois ne saurait faire route. Mais n'anticipons pas sur la suite naturelle de mon récit; avant de sortir de Canton j'ai plusieurs choses encore à vous en dire.

« Si l'aspect matériel de la ville est déjà si triste, que dirai-je de son état moral, de cette misère affligeante qui se présente sans cesse sous les yeux, de cette corruption qui en a fait la Babylone de la Chine et qui a donné naissance à ce proverbe : *Vieillard, ne vas pas au Su-tchuen; jeune homme, ne vas pas à Canton*, voulant dire que l'un ne pourra habiter un pays aussi montagneux, et que l'autre ne résistera pas à la corruption qui règne dans cette malheureuse cité. Je ne sais s'il est au monde une ville où les pauvres soient à la fois plus nombreux et plus abandonnés qu'ici. On ne peut sortir sans en rencontrer une foule, qui vont à la file les uns des autres, appuyés sur un bâton, et frappant sur une espèce de timbale en bois, qu'ils portent au côté. La plupart joignent encore à leur pauvreté le malheur d'être aveugles. Le soir, lorsqu'ils regagnent leur logis, on n'entend que la voix lamentable de leurs prières, ou le bruit de leurs bâtons frappant uniformément le pavé. Il faut que le sentiment de la faim qui les presse soit bien grand, pour les porter à tout ce qu'ils font dans le but de toucher la sensibilité de leurs compatriotes. J'en ai vu plusieurs, par un temps de pluie et de froid, se jeter sans habits au milieu de la boue des rues, et là, la face contre terre, demander l'aumône à ceux qui passaient. D'autres restent à genoux et baissent la poussière des chemins pendant des heures entières. Enfin, j'en ai vu qui étendaient sur le pavé un petit enfant, à peine

âgé de quinze jours, demandant quelques sapèques (quelques centimes), pour soutenir sa vie. Mais faut-il le dire, le plus souvent ces prières sont vaines, ces peines sont inutiles! Depuis que je suis ici, à peine une fois ou deux j'ai vu une pièce tomber de la main d'un Chinois dans celle de ces malheureux. Aussi, dit-on qu'il en périt un grand nombre de misère et de faim, et je n'ai pas de peine à le croire.

« La vente ou exposition des enfants qu'on voue à la mort est encore un des crimes qu'il faut déplorer à Canton. Je ne sais si ce désordre s'étend ici aussi loin qu'on l'a représenté dans l'intérieur de la Chine; mais ce qu'on voit suffit pour montrer le peu de cas que l'on fait de ces malheureux, et combien leurs mères ont dépouillé les sentiments les plus sacrés de la nature. Il y a environ deux mois, une personne avait annoncé qu'elle achèterait tous les enfants qu'on lui apporterait. En moins d'une heure, une multitude de femmes arrivèrent, portant elles-mêmes derrière leur dos leurs petits enfants, qui semblaient par leurs cris s'élever contre l'indigne action commise à leur égard. Passant à ce moment, j'ai voulu m'arrêter pour voir un trafic qu'on a peine à croire, si on n'en a pas été soi-même le témoin. Eh bien! j'ai entendu les deux parties marchander, se disputer longtemps et enfin conclure le marché pour une somme qui revenait à peine à dix ou douze sous de notre monnaie; et ces malheureuses, après avoir livré le fruit de leurs entrailles, sont parties en comptant leur argent, sans donner une larme à l'innocente victime qu'elles venaient de sacrifier à l'esclavage, à la corruption et peut-être à la mort. Quelle différence y a-t-il entre ce marché et celui des animaux qu'on mène à une foire!

• Une autre fois, j'ai été témoin d'un spectacle éga-

lement triste ! je revenais d'une excursion sur le fleuve , lorsque je vis flotter sur l'eau quelque chose qui me parut être un enfant . Je voulus m'approcher pour m'assurer du fait ; il n'y avait pas moyen d'en douter . La batelière qui me conduisait n'en parut pas le moins du monde surprise . Quelques jours après exprimant à une femme chrétienne la peine que j'en avais éprouvée , elle me dit que , peu de jours auparavant , elle avait aussi trouvé dans le fleuve un enfant qui venait d'y être jeté ; qu'elle s'était empressée de le retirer et de lui donner le baptême , et qu'ensuite elle le portait chez elle pour l'élever , lorsque cet enfant déjà mutilé mourut en chemin . Heureux , du moins , ce dernier qui a trouvé dans son malheur une âme charitable pour lui procurer la vie de la grâce ! Si tous ceux qui sont noyés avaient au moins le même sort ; si , lorsqu'on les plonge dans l'abîme , une bouche chrétienne prononçait sur eux les paroles sacramentelles , leur mort serait un baptême qui leur ouvrirait le ciel . Mais non , il n'y a même personne qui soit chargé de recueillir leurs cadavres ; ce soin , sans doute , est trop au-dessous de la sagesse et de la police des Chinois . Et on les verra flotter sur l'eau du fleuve jusqu'à ce qu'ils deviennent la pâture des poissons , qui deviennent eux-mêmes la pâture des Chinois ! Combien de fois à la vue d'un pareil désordre , je me suis demandé , le cœur navré de tristesse : Où sont nos Dames de Charité , où sont nos sœurs hospitalières , où sont nos sociétés de saint Vincent de Paul , dont les membres se montrent si empressés de visiter la chaumière du pauvre , d'adoucir ses douleurs et de lui porter au nom de la Religion des secours et des espérances qu'il chercherait vainement ailleurs ! Oh ! il faudrait que les hommes qui ne croient pas aux vertus de l'Évangile , qui se plaisent à déverser tant de



ridicule sur notre sainte Religion, sur ses dogmes et ses pratiques de piété ; il faudrait, dis-je, que ces hommes vinssent en Chine, pour voir quelle différence existe entre un pays fécondé par la foi et celui qui n'a point encore été régénéré par la charité de Jésus-Christ. Alors, je n'en doute pas, ils comprendraient combien la Religion est belle, et ils ne pourraient s'empêcher de convenir, au moins dans leur cœur, qu'elle seule est capable de faire notre bonheur dans ce monde, en assurant celui de notre Eternité !

« Ce n'est pas toutefois que les Chinois n'aient aussi leur religion ; mais quelle religion ! Loin d'éclairer le peuple sur ses devoirs, sur son existence présente et sa destinée future, elle ne fait que le rattacher à la terre par les idées les plus basses et les plus ridicules. Il est possible qu'il y ait quelques belles sentences dans leurs livres ; mais il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point encore descendues jusqu'au peuple et ne rendent pas les savants meilleurs. Acquérir le plus de fortune possible, parce que c'est le seul moyen de se rendre heureux en ce monde et en l'autre, voilà la devise de tous les états, de toutes les conditions. De là cet empressement à s'enrichir auquel ils sacrifient toutes les idées de droiture et de justice que Dieu a déposées dans leurs cœurs. Quelques bâtonnets qu'ils allument le soir devant leurs maisons, pour en éloigner le diable ou pour le remercier d'un gain ou d'un vol qu'ils ont fait ; voilà une des pratiques les plus ordinaires de leur religion. En voulez-vous une autre, dont je viens d'être le témoin, et qui prouve combien ce peuple est profondément enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition ? Vous allez en juger.

« Pendant les trois premiers jours de l'an, les Chinois honorent d'une manière spéciale le Dieu-dragon,

que l'on promène dans toutes les rues de la ville. J'avais prié mon catéchiste de m'avertir lorsqu'il viendrait à passer. Or, le 13 de ce mois à 8 heures du matin, j'entends le bruit des timbales, les cris confus d'une multitude en marche, et en même temps on vient me prévenir de me tenir prêt, parce que le dragon était sur le point d'arriver. Je descends rapidement pour voir une scène aussi curieuse; j'aperçois effectivement un dragon, d'une longueur démesurée, planant au-dessus de toutes les têtes et s'avancant en longs reptil tortueux au milieu de cette populace étonnée. Il avait de trente à quarante pieds de long, sur huit ou dix de circonférence, avec des pattes, une tête monstrueuse, une queue couverte d'écaillés, comme on représente chez nous les animaux mythologiques. Huit hommes bien exercés et placés dessous le soutenaient au bout de leurs piques et dirigeaient avec habileté tous ses mouvements. Un neuvième marchait devant le monstre, et lui présentait au bout d'une perche une grosse boule rouge, que le dragon cherchait à saisir et qui lui échappait sans cesse. Ayant demandé des explications sur le sens religieux de cette cérémonie, on me dit que c'était là le Dieu que les Chinois honoraient comme dispensateur de la félicité. Aussi, allait-il à la plupart des portes saluer la famille et lui souhaiter une heureuse année; tous l'accueillaient avec joie: les femmes surtout se prosternaient devant lui, pour lui demander le bonheur de devenir mères, et en particulier mères d'un garçon, toujours bien venu dans la famille.

« Ce caractère burlesque se rencontre dans toutes les pratiques de leur religion. Il y a à Canton un grand nombre de pagodes; chaque rue presque a la sienne. Dans ces temples destinés au démon et noircis par la

fumée des sacrifices, on ne voit que des figures hideuses, telles qu'on pourrait en faire pour jeter l'effroi dans l'âme des enfants. Ce qui dans nos journaux est caricature, ou pour me servir du mot usité, ce qu'on appelle *charges*, est ici l'objet devant lequel ce pauvre peuple se prosterne et auquel il demande ses faveurs.

« Mais ce qu'il y a de plus curieux sous ce rapport à Canton, est une pagode ou temple de Bonzes, située dans une île, à une lieue environ de la ville. Bien que l'entrée n'en soit pas très facile aux Européens, un de mes Confrères et moi, nous avons essayé d'y pénétrer, et rien, Dieu merci, n'a pu nous faire repentir de notre heureuse tentative.

« La maison de ces religieux est vaste, spacieuse et paraît, dès l'abord, destinée aux exercices du cloître. En y entrant, on se rappelle ces fameux bonzes, dont il est parlé dans la vie de saint François Xavier, et j'étais bien aise de voir si je retrouverais ici ce que j'en avais lu autrefois avec tant d'intérêt. D'abord, de grandes cours ombragées d'arbres séculaires nous ont conduits à une espèce de vestibule, où se trouvent deux statues colossales de 30 à 40 pieds de haut et grosses en proportion. Ce sont les Dieux gardiens de la Pagode, et c'est sans doute pour cette raison qu'on les a représentés armés d'un glaive et tenant le poing levé, comme pour menacer les profanes qui oseraient approcher du sanctuaire.

« Plus loin, au milieu d'une seconde cour plus spacieuse, se trouve la grande salle où les Bonzes se réunissent pour prier. Au moment où nous entrions ils faisaient leur office du soir : nous ne pouvions arriver plus à propos. Il serait difficile d'exprimer l'étonnement où j'ai été, en voyant ces hommes, au nombre d'une centaine, la tête rasée, revêtus d'une espèce de tunique en

soié jaune, qu'ils jettent sur leurs épaules, se prosterner devant leurs dieux, ou bien tourner autour de la Chapelle, récitant leurs prières au son d'un petit tambour et d'une clochette, que le supérieur agite alternativement et avec une certaine cadence, pour donner le ton à la Communauté. Quelquefois même on croirait qu'ils ont emprunté au Christianisme quelques-unes de ses cérémonies, telles que cette gravité religieuse, ces mains jointes, ces chants prolongés, ces prostrations qui indiquent si bien notre état de suppliant, en présence de celui auquel nous nous adressons. Et qu'y aurait-il de surprenant à ce que le démon eût voulu singer quelques-uns de nos usages, et faire servir à son culte les cérémonies même employées dans celui du vrai Dieu ?

« Quoi qu'il en soit de la conduite des bonzes, diversement appréciée, je puis dire que nous n'avons eu qu'à nous louer de leur attention à notre égard. Nous avons attendu que leur office fût terminé pour leur parler, et nous nous sommes placés à dessein sur leur passage. Quelques-uns effectivement se sont arrêtés auprès de nous. J'avais alors mon habit ecclésiastique, que je porte tant que je ne m'éloigne pas trop de la ville. Chacun d'eux voulut le voir, le toucher et bien s'assurer de quelle étoffe il était fait. Puis vinrent des questions à ne plus finir sur notre pays et nos voyages. Voyant leur bonne volonté, nous en avons profité pour demander à visiter leurs tombeaux, chose qu'ils n'accordent pas facilement ; mais déjà nous avions gagné leurs bonnes grâces. Un des anciens de la bande appela un domestique et le chargea de nous y conduire.

« Après bien des détours au milieu de ces cours et jardins, nous arrivâmes à un bosquet touffu et si-

lencieux. Là, sous de vieux arbres, s'élève une petite construction chinoise, comme une espèce de voûte dont les murs noircis par la fumée indiquent assez à quel usage elle est destinée. Lorsqu'un religieux est décédé, c'est là que ses confrères apportent son corps pour le brûler; ils le renferment dans un cercueil en bois, le placent sur des tréteaux en fer et mettent le feu dessous. Tandis que la flamme s'élève et consume sa victime, les Bonzes rangés autour du cadavre, debout et découverts, adressent leurs prières aux génies tutélaires de la pagode, afin qu'ils recueillent l'âme du défunt. Deux jours avant notre visite, cette triste cérémonie avait eu lieu, et on voyait encore dispersés çà et là les morceaux de bois à demi calcinés qui avaient servi à brûler le cadavre. Quand le corps est ainsi consumé, on en recueille les cendres et on les porte processionnellement dans un catafalque, qui se trouve à quelque distance de là. C'est ce qu'il y a de plus beau. Il est placé sur une petite éminence, ombragée d'arbres, d'où il domine une partie du jardin. On y monte par un fort bel escalier de granit, qui va en se rétrécissant et qui offre sur ces côtés des sculptures en pierre bien travaillées. En haut se trouve le tombeau commun, qui n'est autre chose qu'un carré en pierres de taille, dont on enlève la pierre supérieure, afin d'y verser les cendres de ceux qui sont morts. Tout autour sont des inscriptions destinées à rappeler le nom, les vertus, l'époque du décès des Bonzes qui se sont distingués dans l'ordre. En voyant leur vie et la fin qui la termine, combien on est tenté de s'écrier : Quelle misère ! quel aveuglement ! Mais on est bien plus surpris encore, quand on apprend le motif qui les fait agir. Pourquoi tout cela ? Pourquoi cette vie du cloître, qui sous bien des rapports est loin d'être satisfaisante ? Hé-

las! pour le bonheur puéril de pouvoir après leur mort être les génies de quelques montagnes! Voilà tout ce que ces hommes livrés au silence de la retraite et de la méditation ont pu trouver, dans leur philosophie, comme la récompense de leurs sacrifices! Qu'il y a loin de là au sentiment qui fait agir un chrétien pendant sa vie, dans l'espérance de voir un jour Dieu et de partager avec les anges et les saints son éternelle félicité! Nous nous sommes retirés le cœur attristé de voir tant d'illusions dans ces hommes qui ne sont pas sans inspirer quelque intérêt, mais en conservant l'espoir d'y revenir, lorsqu'une connaissance plus approfondie de la langue nous permettrait d'entamer avec eux des conversations religieuses!

« Tel est le misérable état où se trouvent la ville et la province de Canton! Et cependant, combien de fois déjà ce malheureux pays, depuis près de trois cents ans, n'a-t-il pas reçu la bonne semence de l'Évangile? Combien de fois déjà les apôtres de la civilisation chrétienne ne sont-ils pas venus lui apporter la parole du salut et le conjurer, au nom de ses plus chers intérêts, de ne pas rejeter le bienfait qui lui était offert! Mais je me réserve de vous en parler plus au long dans la lettre suivante. Priez, ma chère mère, et vous tous qui avez à cœur la propagation de l'Évangile, priez pour que Dieu ouvre enfin les yeux de ce peuple et l'amène au sein de son Eglise.

« GUILLEMIN, *Miss. Apost.* »

*Autre lettre du même Missionnaire à sa mère.*

Canton, le 12 février 1830.

« MA BIEN CHÈRE MÈRE,

« Je vous ai parlé, dans ma lettre précédente, de toutes les misères que j'avais pu remarquer dans la ville de Canton ; il est juste maintenant que j'attire vos regards sur un sujet plus consolant ; je veux parler des efforts, des généreux sacrifices qu'ont faits nos devanciers, pour répandre en ce pays la lumière de l'Évangile. Canton aura éternellement la gloire, parmi toutes les villes de la Chine, d'avoir la première ouvert ses portes aux apôtres de la foi. C'est sur son rivage qu'ils abordaient d'abord ; c'est dans ses murs qu'ils se reposaient des fatigues d'une longue et périlleuse navigation, avant de prendre leur vol pour des climats plus rigoureux, pour des contrées plus éloignées. C'est là aussi que, dans les temps de persécution, ils apportaient les fers de leur captivité, et montraient à cette ville étonnée que l'amour du Sauveur est plus fort que les tourments et la mort. Je ne pourrai pas, sans doute, vous raconter tout ce qu'il y aurait d'intéressant dans la vie de ces saints Missionnaires ; je me contenterai de prendre par-ci par-là un trait qui vous fera juger des autres actes de dévouement dont cette ville a été le glorieux théâtre.

« Saint François Xavier est le premier qui ait tenté d'apporter l'Évangile dans la province de Quang-Tong. Vous savez qu'arrivé à la petite île de Sancian sur la fin de l'année 1552, il n'était plus qu'à cinq ou six lieues du rivage chinois; il allait se jeter dans une simple barque de pêcheur pour aborder au lieu où il plairait à la Providence de le conduire; mais déjà sa couronne était prête dans le ciel. Consumé par la fièvre, couché dans une pauvre cabane, manquant de tout secours humain, ce modèle des hommes apostoliques, comme un nouveau Moïse, remit son âme entre les mains de son Dieu, à la vue même de cette terre qui avait été tant de fois l'objet de ses désirs.

« Elle fut encore fermée trente ans au zèle impatient des apôtres. Enfin le P. Matthieu Ricci put s'introduire à Canton avec une ambassade portugaise, et y recueillir les prémices de ces conquêtes spirituelles qu'il alla bientôt après continuer à Nankin et jusqu'à la cour de l'empereur. Admis en présence du souverain, il lui offrit entre autres présents une horloge, une montre sonnante, un tableau du Sauveur et de la Vierge. Jamais choses si merveilleuses n'avaient paru à la cour du Céleste Empire. Le prince charmé s'empara au plus vite de l'horloge et de la montre, qu'il fit déposer en lieu sûr, dans la crainte que la reine mère n'eut aussi envie de les posséder. Puis, apprenant que les deux tableaux représentaient les deux plus augustes personnages de la religion chrétienne, il les fit placer dans le lieu le plus honorable de son palais. Quant au Père, l'Empereur le combla de présents; il lui permit, à lui et à son compagnon, de se fixer à la capitale, et leur assigna sur son trésor un revenu suffisant pour leur entretien.

« Cependant, à la faveur de la liberté dont jouis-



saient ses ministres, la religion fit de rapides progrès. Dire tous les mandarins qui embrassèrent l'Évangile à la voix du P. Ricci m'entraînerait trop loin ; mais il en est un dont je ne puis passer le nom sous silence, c'est Paul Siù, mandarin du premier ordre et ministre de l'Empereur. Ce grand homme, revêtu d'une des plus hautes dignités de l'empire, possesseur de biens immenses, doué d'un savoir remarquable, voulut, après son baptême, que tous ces avantages servissent désormais à instruire ses compatriotes et à les amener à la religion chrétienne. Le premier fruit de son zèle fut la conversion de son vieux père, qu'il eut le bonheur de gagner à Jésus-Christ, peu de temps avant que ce vénérable vieillard, âgé de 80 ans, ne descendît dans la tombe. Tant de vertus méritaient de trouver dans sa famille des imitateurs qui les fissent revivre dans les siècles suivants. Candide, sa petite fille, se distingua de tous les autres par sa piété. Devenue veuve à 30 ans, elle ne songea plus qu'à se livrer aux œuvres que lui inspirait son zèle pour le salut de ses compatriotes. Sans toucher aux biens de ses enfants, elle trouva dans ses économies et son travail de quoi fonder 30 églises dans sa province natale ; de plus elle acheta une vaste maison, où elle recueillait tous les enfants exposés. Le nombre en était si grand, que, quelque soin que l'on prit d'eux, il en mourait plus de 200 chaque année. Les pauvres aveugles eurent aussi leur part de ses bienfaits ; elle leur offrit un asile, où elle leur fit donner, avec l'instruction chrétienne, la nourriture et les habits dont ils avaient besoin.

« Le bruit de tant de vertus s'étant répandu jusqu'à la Cour, l'Empereur, pour la récompenser, lui envoya une robe magnifique, garnie de plaques d'argent, avec une coiffure de perles et de pierreries, et lui donna le

titre honorable de *Chên-giù*, c'est-à-dire de *femme vertueuse*. Candide reçut cet habit avec respect, elle s'en revêtit le jour anniversaire de sa naissance ; puis elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent et les perles de sa coiffure, et les employa à secourir les pauvres et à décorer les autels.

« Enfin, après 40 ans de viduité passés de la sorte, voyant approcher le moment de sa mort, Candide demanda les sacrements qu'elle reçut avec les sentiments de la foi la plus vive, et mourut, laissant à tous ceux qui l'ont connue, un des plus beaux modèles de la sagesse et de la perfection chrétienne.

« Mais, de même que Canton avait été pour les missionnaires la porte de la Chine, de même aussi cette ville devint en plusieurs occasions la terre de leur exil et le lieu de leur réclusion. Sous le successeur de Kanghi, on y vit arriver jusqu'à trente religieux, à la tête desquels se trouvaient quatre évêques, chargés des fers glorieux de leur captivité. Les uns furent envoyés à Macao ; d'autres, alléguant leur âge et leurs infirmités, obtinrent de rester à Canton, où ils pouvaient encore se livrer aux œuvres du saint ministère. Parmi ces derniers se trouvait le P. Dubaury, qui s'occupa avec prédilection du baptême des petits enfants, et laissa à tous ceux qui viendront après lui un exemple que nous ne pouvons trop imiter. Nouveau Vincent de Paul, il allait lui-même chercher ces enfants dans les endroits où ils sont le plus ordinairement exposés. Il leur trouvait une nourrice, les élevait et les confiait ensuite à quelques chrétiens, qui leur apprenaient un métier et pourvoyaient d'une manière convenable à leur établissement.

« Un autre moyen qu'employait le Père Dubaury, moyen plus fécond encore en précieux résultats, était

de les faire baptiser à l'hospice même des enfants trouvés. Dans toutes les grandes villes de la Chine, il existe une maison destinée à les recevoir et entretenue aux frais de l'impératrice ; heureuse idée qui donne à tant d'orphelins la reine même de l'Empire pour mère ! Malheureusement la cupidité chinoise rend à peu près stérile cette sage institution. Livrés à des mains mercenaires, la plupart des enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge de l'adolescence. Le P. Dubaury vit bien quel immense résultat il obtiendrait, s'il pouvait introduire quelqu'un dans cet hospice, pour y donner le baptême aux enfants en danger de mort. Il fit sonder à cet égard un Mandarin qui en permit l'entrée à un catéchiste ; quelques pièces d'argent données à propos fermaient la bouche à ceux qui auraient été tentés de parler, et ainsi le bien se faisait dans l'ombre, sans autres témoins que Dieu et ses Anges. Chaque année, on baptisait jusqu'à trois cents de ces pauvres créatures, dont un grand nombre mourait peu de temps après avoir reçu le sacrement de la régénération. Pour les autres, on en tenait un registre fidèle ; un catéchiste allait fréquemment les voir pour leur rappeler leur sublime vocation au christianisme et leurs saints engagements. Parvenus à l'âge où ils devaient sortir de la maison et pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, le Père Dubaury les recueillait encore et les remettait à différents chrétiens qui se chargeaient de les placer.

« Après une vie employée d'une manière si admirable, ce saint religieux, précédé dans le ciel par tant d'enfants qu'il y avait envoyés, mourut le jour de l'Assomption et fut enterré, par l'ordre du Mandarin, dans un temple situé hors de la porte orientale de la ville.

« Ce n'est pas le seul vestige qui nous reste à Canton

du séjour qu'y firent nos premiers missionnaires. Un chrétien chinois, attaché à notre service, me disait souvent : « Père, nous avons dans l'île de Honan le tombeau de saint François Xavier ; si le Père veut, je l'y conduirai. » Bien que je susse certainement que le tombeau dont il parlait ne pouvait être celui de notre saint protecteur, cependant j'étais envieux de voir un objet qui attirait ainsi la vénération des fidèles. Un de nos confrères passant par Canton, je profitai de cette occasion pour lui offrir de faire ensemble ce pèlerinage d'amis. Pendant une demi-heure environ, nous n'eûmes qu'à nous abandonner au courant du fleuve qui nous porta bientôt au rivage voisin. Arrivés à terre, nous eûmes d'abord à essuyer les huées d'un assez bon nombre d'enfants qui nous suivaient ; puis nous traversâmes une magnifique campagne, dont les champs couverts d'un riz verdoyant étaient séparés les uns des autres par des haies de grenadiers et d'orangers. A l'extrémité de la plaine, au pied d'un petit monticule, et non loin d'une pagode, se trouve le monument que nous allions voir. En l'abordant, notre chinois s'agenouilla ; une croix et la figure d'une hostie taillée sur la pierre du tombeau nous firent connaître qu'un confesseur de la foi reposait là, et en même temps nous nous agenouillâmes aussi pour lui rendre nos devoirs. Le tombeau, quoique ancien, est fort bien conservé, il est en forme d'oméga grec ( $\Omega$ ), comme tous les tombeaux chinois ; bien que les symboles de la religion chrétienne soient marqués dessus, les Chinois, sans doute par respect ou par crainte pour tout ce qui tient aux morts, n'ont pas osé y toucher. Sur la pierre élevée au fond du tombeau, on lit cette inscription, que je transcris ici, telle que je l'ai prise sur les lieux :

A. R. P. F.	A. R. P. F.
Antonio	Au R. P. Antoine.
à S. Mariâ	de Ste-Marie
Ordinis minorum	de l'Ordre des Frères mineurs,
Ministro et Præfecto	Ministre et Préfet
Verè apostolico,	Vraiment apostolique,
Ab exilio Cantonensi	appelé
Ad cœlestem patriam	de l'exil de Canton
evocato	à la céleste Patrie
An. MDCLXIX.	l'an 1669
XIII kal. junii.	le 13 des calendes de juin.
Fr. Gregorius	Fr. Grégoire
López,	Lopez,
Episcopus Basilitanus	Evêque de Basilée
Et Vic. Apostolicus	Et Vicaire apostolique
Nankini	de Nankin, après avoir res-
Patri suo spirituali	tauré son tombeau, lui éri-
Restaurato sepulcro	gea comme à son Père spi-
Lapidem hunc	rituel cette pierre
Gratitudinis monumen-	Monument de sa reconnais-
tum erexit.	sance.

« Nous étions fort contents de notre découverte. Une fois revenus à Canton, j'en fis part à un Portugais de nos amis; bientôt le bruit s'en répandit, comme d'une chose merveilleuse. On me demanda l'inscription latine; quelques protestants voulurent aller la voir, et on me pressa même de faire insérer dans les journaux une Notice sur ce monument, qu'on était loin de soupçonner en ce lieu. Je ne pouvais sans doute me prêter à un semblable désir. Mais n'est-il pas bien consolant pour nous, en mettant le pied sur cette terre située à l'extrémité du monde, d'y retrouver des traces de la présence de nos Pères et un nouveau témoignage rendu à la vérité de notre religion? Il se-

rait plus consolant encore , si ces témoignages qui s'élevaient de toutes parts pouvaient aussi éclairer ceux qui en sont les témoins , et les ramener au sein de l'Eglise qu'ils ont abandonnée. Mais revenons à notre mission de Canton.

« Cette ville était donc , à une époque plus reculée , le lieu d'exil des Confesseurs de la Foi. Encore maintenant , il n'est presque pas d'année où ses prisons ne s'ouvrent pour recevoir quelques missionnaires ou catéchistes, surpris dans l'exercice de leurs fonctions. En citer ici les noms serait chose difficile , mais bien douce à mon cœur. Toutefois je ne puis m'empêcher de dire un mot d'Augustin Hô et de l'attachement qu'il a fait paraître pour la religion catholique. Arrêté sur les confins de la province , lorsqu'il conduisait un missionnaire dans l'intérieur , on ne crut pas trop punir son dévouement à la cause du christianisme , en le retenant pendant deux ans dans les prisons de la ville ; là, il n'y eut mauvais traitements qu'on ne lui fit subir. Garrotté à un malfaiteur , couché sur un peu de paille , rongé par la lèpre et la vermine , il éprouva dans cet horrible cachot toutes les misères qu'on peut faire souffrir aux plus grands criminels ; mais , toujours inébranlable dans sa foi , il refusa d'acheter sa liberté aux dépens de sa conscience. Enfin l'amiral Cécile , venant à passer à Canton à la tête de sa flotte , traita de sa délivrance avec le gouverneur et l'obtint. Les lettres qu'il écrivait de sa prison sont un précieux monument de sa constance au milieu des plus rudes épreuves , et en même temps de la facilité avec laquelle il s'exprimait en latin. Deux ans plus tard , ce même jeune homme , qui avait été mille fois maudit par le vice-roi de la province , son juge et son tyran , mangeait à sa table comme interprète de M. Lagrenée.

Des circonstances particulières viennent de le rappeler dans la province du Yu-Nan, sa patrie, où ses talents et ses vertus le feront probablement élever au sacerdoce.

« Pour terminer la série des missionnaires qui souffrirent à Canton, je citerai M. Renon, notre Provoicairé, qui, surpris sur les hauteurs du Thibet, lorsqu'il allait fonder une nouvelle mission au milieu de ces régions inaccessibles, fut ramené ici sous l'escorte des mandarins. Jeté dans les prisons de la ville, il y passa une dizaine de jours, jusqu'à ce que notre consul vint le réclamer comme français. A peine arrivé à Canton, j'ai voulu voir ces lieux honorés par la captivité de tant de saints Confesseurs, et chaque fois que je le puis, je leur renouvelle encore ma visite. Ce n'est qu'avec un profond respect que je me glisse le long de ces murs, où ils ont scellé de leurs souffrances et de leur sang la foi qu'ils prêchaient ! Heureuses chaînes, avec lesquelles ils pouvaient dire comme S. Paul écrivant aux chrétiens : *Ego vinculus Christi ! moi le prisonnier enchaîné de Jésus-Christ !* Espérons toutefois qu'avec les idées qui commencent à prévaloir ici et l'ascendant qu'y prennent les représentants européens, nous ne verrons plus ces incarcérations, toujours funestes aux nouveaux néophytes, qui n'ont pas assez de foi pour y découvrir un titre de gloire et un nouveau degré de mérites !

« Tandis que nos Pères et nos catéchistes combattaient ainsi pour la gloire de Dieu, de généreux chrétiens se montraient leurs dignes rivaux par le courage qu'ils faisaient paraître au milieu des plus rudes vexations. On cite, entre autres, l'exemple d'une famille qui montre combien Dieu veille sur ceux qui le servent fidèlement. Ayant été dénoncée à cause de son attachement

au christianisme , cette famille fut citée au tribunal du mandarin , puis condamnée à l'exil au-delà de la grande muraille. Quelque dure que fût la sentence, elle l'entendit sans se plaindre; elle quitta le lieu de la patrie et alla se réfugier parmi les hordes non encore civilisées des Tartares. Mais Dieu ne l'abandonna point. Son chef entreprit un petit commerce qui prospéra , et qui le rendit un des hommes les plus riches et les plus considérables du pays. Dieu lui donna aussi de nombreux enfants, qu'il eut le bonheur de voir marcher constamment dans les principes qu'il leur avait inspirés. Enfin après 30 années passées dans l'exil , attristé de ne plus voir les Pères qui avaient dirigé son enfance , et désirant recevoir une dernière fois les consolations de la religion avant de mourir , il envoya un de ses serviteurs à Pékin , pour demander un missionnaire et le ramener avec lui en Tartarie. Les Pères de la compagnie de Jésus se trouvaient alors à la capitale de la Chine ; ils lui députèrent un prêtre chinois , comme plus capable d'entendre la langue de ce pays. A peine le vieillard a-t-il appris son arrivée , qu'il va au-devant de lui et se jette dans ses bras. Pendant huit jours , ce fut une fête continuelle dans cette heureuse famille ; les païens eux-mêmes y furent invités et y prirent part ; mais ce qu'il y eut de plus beau encore , c'est que ce vénérable vieillard présenta au Père trente catéchumènes qu'il avait lui-même préparés au baptême. Beaucoup d'autres , n'étant pas assez instruits , furent remis au second voyage du Père , fixé à l'année suivante ; et ainsi cette famille devint dans cette région barbare le berceau d'une nouvelle chrétienté qui , maintenant encore , se multiplie et bénit Dieu de la miséricorde qu'il a exercée à son égard.



« Vous le voyez, ma chère mère, Canton a eu aussi ses apôtres, ses martyrs, ses fidèles disciples! Telle est la destinée de l'Eglise. Depuis qu'elle a été fondée sur le calvaire par la croix de son divin Maître, il faut qu'elle se répande sur les différentes parties du globe par les travaux, les larmes et le sang de ses ministres. Sans doute nous n'aurons pas à traverser les épreuves par lesquelles nos illustres devanciers ont passé; mais que leurs vertus sont belles! qu'elles se présentent bien à nous avec tout le charme qui peut engager à les imiter! que je serais heureux de marcher sur leurs traces, et que vous seriez saintement fière vous-même, ma bien chère mère, si vous appreniez que, dans cette partie du monde, je contribue quelque peu à étendre le royaume de Jésus-Christ! Demandez donc pour moi le cœur d'un apôtre qui ne se rebute de rien, qui s'occupe uniquement et ardemment du grand objet pour lequel il lui a fallu traverser les mers, la conversion des malheureux païens qui gisent encore au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. C'est ainsi que je remplirai ma glorieuse destinée, et que je me montrerai plus digne de votre affection, en retour de laquelle je vous offre les sentiments de respect et d'attachement du plus soumis et du plus affectionné des fils.

« GUILLEMIN, *Miss. Apost.* »

*Autre lettre du même Missionnaire à sa mère.*

Canton, le 12 février 1850.

« MA BIEN CHÈRE MÈRE,

« Après avoir vu les traits de courage que firent paraître nos chrétiens de Canton au temps des persécutions, vous me demanderez sans doute quel est maintenant l'état de la religion dans cette province, si la première ferveur s'y est conservée, si le nombre des conversions au christianisme va chaque année en augmentant, quelles sont les espérances fondées que nous avons d'y faire le bien? Hélas! que je voudrais pouvoir vous donner une réponse consolante! mais je vous dois la vérité. Il y a quarante ans que cette mission n'a été visitée ni par un Evêque ni par aucun missionnaire Européen, c'est-à-dire que depuis quarante ans, elle n'a eu personne dans son sein qui en fût l'âme, qui en stimulât le zèle et la piété. Les quelques prêtres chinois qui en prenaient soin étaient trop peu nombreux pour augmenter et conserver le troupeau de Jésus-Christ. De là nulle conversion parmi les païens, et une défection journalière parmi les néophytes! Des villages entiers, se voyant ainsi abandonnés, sont retournés à l'idolâtrie; d'autres, sans renoncer ouvertement à la foi, ont perdu toute connaissance de

ses dogmes et toute pratique de sa morale. Que dirai-je de la ville de Canton en particulier? Sur un million d'habitants qui se heurtent dans cette ville immense, combien compterai-je d'adorateurs du vrai Dieu? A peine cent cinquante ou deux cents. Là, plus que partout ailleurs, ils n'ont rien qui les distingue, point de centre, point de lieu de réunion! Ces églises nombreuses, qui autrefois servaient à rassembler les fidèles, où chaque jour on chantait les louanges de Dieu, où s'immolait la victime du salut, ont été détruites ou vendues aux païens. L'une sert aujourd'hui de tribunal; une autre depuis peu a été convertie en pagode, et on vient de commander cent cinquante statues infernales, pour les mettre là où étaient les reliques de nos saints et les tableaux qui nous rappelaient leurs vertus! O mission de Canton, dans quel état d'anéantissement es-tu tombée! Quel douloureux contraste entre les jours de ta gloire et les jours présents! Quelle différence entre ce que tu es aujourd'hui et ce que sont d'autres missions de la Chine! Tandis que dans la province du Su-Tchuen, on compte jusqu'à cinquante-cinq mille chrétiens, ici sur une population de quarante millions, à peine pouvons-nous en trouver sept à huit mille, c'est-à-dire un sur cinq mille. Vous concevez, ma chère mère, combien cet état, rapproché de si beaux souvenirs, doit être triste pour nous! mais enfin nous sommes venus, moins pour nous plaindre que pour travailler, et avec la grâce de Dieu nous tâcherons de débayer ces ruines:

« La seule chose qui reste au milieu des débris de la religion catholique à Canton, est un petit cimetière situé à l'extrémité orientale de la ville, comme si on avait voulu ne laisser aux chrétiens que la place pour s'y ensevelir. Au moins ai-je voulu le visiter, autant

pour voir dans quel état se trouve cet unique monument de notre foi, que pour vénérer la cendre des chrétiens qui y reposent. Il est dans une position fort belle, occupant le revers d'une petite colline et le fond de la vallée; on y voit plusieurs tombes, tant anciennes que modernes, toutes marquées du symbole de notre religion. Les païens jusqu'ici n'ont pas osé y toucher; et avec quelques dépenses, on peut facilement donner à ce lieu un air religieux et grave, comme il convient à notre dernière demeure.

« Quelques endroits cependant, dans l'intérieur de la province, présentent un aspect moins triste que Canton. Il y a plusieurs petits villages qui renferment jusqu'à deux cents néophytes; c'est-à-dire que la population en est presque toute chrétienne. Parmi ceux-ci, je dois en citer deux surtout, qui se distinguent des autres par leur ferveur et l'origine de leur vocation au christianisme. L'un, placé dans une petite vallée, au pied de cinq collines, se nomme le village des *Cinq montagnes*; l'autre, situé sur les bords de la mer, s'appelle le village du *Dragon de pierre*. C'étaient anciennement deux lieux déserts, cédés par les empereurs aux malheureux lépreux qui venaient y chercher un asile. La vue de ces misérables, si répugnants à la nature, ne fut pas capable d'en éloigner les apôtres de Jésus-Christ. Ils approchèrent d'eux, avec ces paroles de consolation que donne la charité; ils les instruisirent peu à peu, les baptisèrent; et depuis, ils ne se sont jamais démentis dans leur piété. Par une faveur spéciale du ciel, peu après qu'ils furent lavés de la tache originelle, ils se trouvèrent délivrés de la lèpre, soit que Dieu accordât cette grâce à leur foi, soit que les bonnes mœurs qu'amène avec soi l'observation de la loi de Dieu, aient opéré ce changement. Ces deux

petits villages forment aujourd'hui une population saine et vigoureuse ; ils reçoivent encore la faible redevance que le trésor public leur payait autrefois, et ont en outre l'avantage de posséder une chapelle, protégée par un enclos, qui en défend l'entrée aux étrangers.

» Tel est l'état de la Mission où la Providence m'a envoyé. Les peines n'y manqueront pas, si nous voulons en être vraiment les apôtres ; mais quel sera le résultat de nos fatigues ? Dieu le sait ! nous ne pouvons que semer et arroser, et c'est à lui de faire luire le soleil de sa grâce sur nos œuvres, pour qu'elles fructifient. Cependant, s'il nous est permis de nous livrer à quelque pressentiment, déjà je pourrais dire que la moisson se montre prête à blanchir. Dans l'intérieur de la province, où le peuple est plus simple, il y a beaucoup à espérer. Un de nos confrères, envoyé vers la côte orientale, nous écrivait, il y a peu de jours, qu'il avait trouvé les chrétiens bien disposés, qu'un assez grand nombre de païens ne demandaient qu'à être instruits pour embrasser la religion. Pour moi, je n'aurai pas à me flatter d'aussi douces espérances. Placé au milieu de cette Babylone de la Chine, je me demande quelquefois : Comment ferai-je entendre les sévères leçons de l'Evangile à des hommes dont le cœur, et, pour la plupart, même le corps, sont viciés dès l'enfance ? Et puis, le contact des Européens, la guerre qui eut lieu, il y a quelques années, loin de nous concilier l'affection des Chinois, n'ont fait que les irriter davantage contre nous. Néanmoins, je ne me décourage pas ; car, quelque grands que soient les obstacles, quelque faibles que soient les instruments dont Dieu se sert, il sait toujours, d'une manière ou d'une autre, arriver à ses fins. Déjà, j'ai commencé l'exercice de mon ministère, et, bien que ce soit peu de chose, je

veux vous en dire un mot, afin de vous montrer au moins les rapports qui s'établissent entre nos chrétiens et le Missionnaire qui les visite.

« C'est le jour de Noël que j'entraî pour la première fois dans une habitation chrétienne. La veille au soir une famille, demeurant à quelque distance de la ville, était venue me demander si je voulais aller dire chez elle la messe de minuit; elle ajoutait que plusieurs fidèles seraient heureux de s'y rencontrer. Ce désir était trop juste pour avoir un refus. Le lendemain, dès que la nuit fut venue, je pris mes habits chinois, et précédé de la lanterne qui devait nous éclairer au milieu des sinuosités de la ville, je fis route sans être reconnu. Vous pouvez juger de la joie que je dus éprouver en pénétrant dans cette pauvre et simple maison, où vingt-cinq néophytes, réunis de différents points, m'attendaient pour célébrer ensemble la naissance du Sauveur des hommes. A peine arrivé, il fallut recevoir leurs salutations; ensuite on vint m'offrir le thé, et je m'assis au milieu d'eux sur le siège d'honneur qu'ils m'avaient préparé.

« Un Européen en face de Chinois qu'il n'a jamais vus, et pour lesquels cependant il a tout quitté et fait plus de six mille lieues de chemin, vous concevez combien une semblable position prête aux douces émotions de l'âme et provoque la curiosité. Aussi, les questions ne discontinuaient-elles pas. On me demanda quel était mon nom, mon âge, mon pays; combien de temps j'avais été en mer; si j'avais éprouvé des accidents; si j'avais encore mon père, ma mère, des frères, des sœurs; si ma famille avait eu bien de la peine à se séparer de moi.... Je répondis à tout de mon mieux; mais sachant combien les Chinois tiennent aux sentiments de l'affection filiale, je

m'appesantis surtout sur ce dernier point. Je leur dis que ma famille ne m'avait quitté qu'à regret, que moi-même j'avais eu bien de la peine à m'en éloigner ; mais que le désir de leur faire quelque bien m'avait déterminé à ce sacrifice, que je serais heureux de pouvoir leur être utile, qu'ayant tout quitté pour leur salut, j'espérais aussi trouver en eux d'autres parents, d'autres amis, qui me dédommageraient par leur bonne conduite des pertes que je m'étais imposées. Il paraît que ces bonnes gens entendent aussi le langage du cœur ; car, à ces mots, ils se levèrent tous, et protestèrent par leurs paroles et leur attitude qu'ils seraient dociles à mes moindres conseils. A mon tour je m'informai de l'âge, de la position, de la famille de chacun, me conformant en cela aux usages chinois et cherchant à leur montrer la satisfaction que j'avais à me trouver au milieu d'eux. Vous comprenez que de tout cela je ne disais en chinois qu'une partie, les phrases les plus simples et les plus faciles, et le reste je l'exprimais en latin, que mon catéchiste leur rendait aussitôt en langue vulgaire.

« Après ce premier entretien, je me retirai dans un coin de la chambre, pour me préparer à la célébration de la sainte messe et laisser à mon catéchiste le temps d'arranger l'autel. Chacun voulut y apporter le petit tribut de son travail. A minuit précis, je commençais. Cette cérémonie était touchante pour moi. Deux ans auparavant, à pareil jour, je disais cette messe dans notre église de Vuillafans (1), où s'était écoulée mon enfance, au milieu de mes bons et chers com-

---

(1) Vuillafans est un bourg situé dans le département du Doubs, à sept lieues de Besançon.

patriotes ; l'année dernière, au milieu des îles sauvages de l'Océanie ; cette année, je la célébrais dans une cabane chinoise, parmi ces bonnes gens qui sont désormais l'objet tout particulier de ma sollicitude. Eux-mêmes n'étaient pas moins émus. J'avais cherché à leur faire sentir toute la grandeur du bienfait accordé en ce jour à leur pauvre chaumière. Combien, leur disais-je, de maisons à Canton, à Pékin ! combien, dans ces deux villes, de palais, de demeures somptueuses ! Dieu y descendra-t-il ? Non ! c'est ici qu'il veut venir ; il vous appelle autour de son autel, comme autrefois les bergers autour de sa crèche ; il va descendre au milieu de vous, non dans l'appareil de sa gloire, mais dans la simplicité d'un enfant qui n'a que des grâces à répandre. — Et ces humbles néophytes recevaient ces paroles avec un sentiment de piété difficile à décrire. Pendant les deux messes, ils restèrent constamment à genoux, le plus souvent la face prosternée contre terre. J'aurais bien désiré pouvoir ajouter à cette consolation, celle de les confesser et de les admettre à la Sainte Table ; mais n'entendant pas encore assez la langue, j'ai mieux aimé remettre cette faveur à une autre circonstance.

« Après avoir encore longtemps prié après ma deuxième messe, j'ai été agréablement surpris de les voir, selon l'usage européen, se préparer à la collation, les hommes dans une pièce, les femmes dans une autre ; car en Chine l'usage ne leur permet pas de manger ensemble. Ma place était marquée à une troisième table ; mais à mon grand regret je n'ai pu l'occuper, n'ayant dit que deux messes, et devant réserver la troisième pour les personnes qui viennent l'entendre les dimanches et autres jours de fêtes à neuf heures. Je me contentai de me jeter sur une natte, pour reposer un peu jusqu'à ce que le matin arrivât.



« Ainsi se passa ma première visite. Sur les cinq heures du matin, lorsque la ville était encore endormie, je fis mon petit paquet de Missionnaire, et regagnai mon logis, sans être reconnu de personne. L'exercice de la religion catholique, comme de tout autre culte, est bien permis à Canton; mais nos chrétiens sont si timides et si peu nombreux, qu'il est mieux de n'aller les voir que d'une manière occulte. Quelques jours après, la bonne femme qui avait donné sa demeure pour le lieu de notre réunion, m'envoyait par un gentil petit chinois deux poules, qu'elle me priaît de recevoir comme ma part du festin auquel je n'avais pu assister.

« Ma deuxième visite eut pour objet les enfants trouvés. Je vous ai dit que l'hospice chinois de Canton regorgeait d'orphelins qui, pour la plupart, mouraient en bas âge. Je m'étais assuré d'autre part que des femmes chrétiennes pourraient s'y introduire, sous prétexte de visiter ces enfants, et qu'elles pourraient baptiser ceux qu'elles trouveraient en danger de mort. Deux généreuses néophytes s'étaient offertes pour cette bonne œuvre; mais, avant de les employer, je voulais leur donner quelques avis sur la manière dont elles devaient agir. Je leur fis donc savoir l'heure et le jour auxquels j'irais les voir, et bien que ma visite n'eût pas d'autre objet, je trouvai en arrivant chez elles bon nombre de chrétiens. Après leur avoir parlé quelque temps, je me suis spécialement occupé de nos deux baptiseuses. Comme elles ne demandent que leur entretien, c'est-à-dire leur logement et leur nourriture, j'ai calculé que la dépense pouvait revenir à 300 francs par an, y compris quelques petits cadeaux qu'il faudra bien donner au concierge et autres personnes constituées en dignité, pour se les rendre favorables. Mais où prendre

cet argent? j'ai pensé, ma bien chère mère, que la première œuvre que j'établirais dans ce pays, je vous prierais de la prendre sous vos auspices, et de la regarder comme la vôtre. Je vous offre d'autant plus volontiers celle-ci, qu'elle a été conclue le premier jour de l'an, et que c'est non seulement le meilleur moyen de vous offrir mes souhaits de bonne année, mais encore d'attirer sur nous les bénédictions divines. Tous ces petits enfants, qui se réuniront aux anges presque aussitôt après leur baptême, seront autant de protecteurs qui intercèderont pour nous et demanderont à Dieu de nous rendre, en ce monde et en l'autre, le bienfait inestimable que nous leur avons procuré. Déjà une dizaine d'entre eux sont allés porter nos noms au ciel. Si quelques personnes de ma connaissance désiraient faire quelque chose pour Dieu et le salut des âmes, je pourrais leur indiquer mille autres bonnes œuvres, non moins dignes de leur pieuse générosité. Sans doute il y a bien moyen de placer son argent en Europe; mais je ne sais s'il peut être mieux employé que dans ces régions où tout est à faire, où quelques pièces de monnaie sagement distribuées peuvent procurer à tant d'âmes la couronne du ciel!

« Enfin, il faut que je vous dise un mot de ma troisième et dernière visite. Elle eut lieu dans cette belle île de Honan, dont je vous ai déjà parlé. Parti de Canton la veille de l'Épiphanie, j'arrivais une heure après dans la famille chrétienne qui m'avait offert l'hospitalité. J'y suis resté deux jours, pendant lesquels j'ai goûté tout le plaisir qu'il y a à vivre sans gêne avec nos néophytes chinois, à s'asseoir à leur table, et à partager leur honnête modicité. Quelques chrétiens s'y étaient rendus de différents points de l'île; il fallut les satisfaire sur toutes leurs nombreuses de-

mandes. Il est rare que, dans ces conversations, où chacun apporte ce qu'il sait de plus intéressant, il ne se présente pas quelque trait édifiant à recueillir. Ainsi, on me parla d'une pauvre femme qui avait été instruite par une de ses amies des vérités de la religion, mais dont les parents n'avaient jamais voulu consentir à ce qu'elle reçût le sacrement de baptême. Atteinte d'une maladie mortelle et sentant sa fin approcher, elle fit de nouvelles instances, afin que l'on ne s'opposât pas plus longtemps à la grâce qu'elle demandait. Sa famille irritée lui répondit que, si elle se faisait baptiser, immédiatement après on la mettrait hors de la maison. « Eh bien ! dit cette femme avec un courage et une foi bien surprenante, j'ai encore un arbre qui m'appartient, j'irai m'y réfugier pour devenir chrétienne et je mourrai dessous. » C'était peut-être la dernière propriété que Dieu lui conservait pour lui faciliter les moyens de faire son salut. Comme elle l'avait dit, elle appelle son amie, se fait transporter sous son arbre, y reçoit le baptême, et deux heures après, elle meurt en bénissant le Seigneur de la grâce qu'il lui avait accordée. La personne même qui l'a baptisée était celle qui me racontait ce trait, et on voyait encore à son langage l'impression profonde qu'elle en avait reçue.

« Beaucoup de conversions, j'espère, se préparent dans cette île. Il y a une trentaine de familles chrétiennes, dont je me servirai d'abord pour parler aux païens. Allons ! mettons-nous vite à l'étude de la langue ! le temps presse et les néophytes viennent en masse nous chercher ! je puis déjà exprimer ce que je veux, mais non encore assez comprendre ce que l'on me dit. Dieu veuille ouvrir mes oreilles et donner plus tard à ma langue des paroles qui aillent au cœur de ces pauvres Chinois.

« Ma bien chère mère, vous m'avez demandé quelques détails sur ma position personnelle ; je crois avoir satisfait à vos désirs dans les pages précédentes ; j'y ajoute une dernière particularité, qui se présente à mon esprit et qui, j'espère, vous fera plaisir. Voulez-vous savoir avec exactitude la position où je suis ? je puis vous l'indiquer d'une manière tellement précise, que vous verrez juste le point correspondant à celui où je me trouve. Dans une des belles matinées de juin, entre le 20 et le 30 du mois, si vous montez sur quelqu'une des montagnes qui dominent notre pays, vous n'avez qu'à considérer le soleil, lorsqu'il marque 5 heures moins 14 minutes du matin. En ce moment il est sur notre tête et marque le midi de Canton. Quelle énorme distance ! direz-vous. Il est vrai, il faut au soleil 7 heures 14 minutes pour la parcourir ; mais le cœur et l'esprit la franchissent bien plus rapidement, et soyez persuadée, ma bien chère mère, que le mien fait le voyage aussi souvent que l'astre du jour. Pensez aussi à moi, et recevez ici, pour vous d'abord, pour toutes les personnes de ma famille, pour toutes celles qui me sont chères et qui veulent bien conserver de moi un souvenir amical, l'expression du respectueux et bien sincère attachement avec lequel je suis.

« Votre très obéissant et affectionné fils.

GUILLEMINE, *Miss. Apost.*

« de la Société des Missions-Etrangères »

TABLE DU TOME VINGT-DEUXIÈME

DES ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

<i>Indulgence accordée par le Souverain Pontife aux Associés,</i>	320
<i>Lettres de Sa Sainteté Pie IX aux Associés de la Propagation de la Foi,</i>	329
<i>Compte-Rendu de 1849,</i>	161
<i>Mandements et Nouvelles, 320,</i>	324
<i>Départs de Missionnaires, 71,</i>	325

STATISTIQUE DES MISSIONS EN 1849.

ÉTAT DES MISSIONS CONFIÉES AUX LAZARISTES.

Pag. 5

Missions des Lazaristes dans le Levant. Efforts de la Russie et des Sociétés bibliques pour y détruire le catholicisme. Moyens opposés à cette double action : presse religieuse, éducation publique et établissements de charité. Missions de Constantinople. Missions de la Grèce. Missions de Smyrne. Missions de la Syrie. Missions de la Perse. Missions d'Alexandrie. Missions de l'Abyssinie. Missions d'Amérique. Missions de la Chine.

NOTICE SUR L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS.

329

Changements survenus en Amérique depuis l'origine des Missions. Caractère des premiers travaux apostoliques parmi les sauvages. Résultats obtenus dans les Florides, la Louisiane, la Californie et l'Illinois. Par quels sacrifices le missionnaire arrivait à ces succès. Destruction de tous les établissements religieux des Indiens. Arrivée d'une colonie catholique à Baltimore. Elle donne asile aux protestants persécutés par leurs coreligionnaires. Les sectaires réfugiés dépossèdent et oppriment

les colons catholiques. Sacré de Mgr Carroll, premier évêque de Baltimore. Dénombrement des catholiques en 1791. Statistique de l'Eglise des Etats-Unis en 1850. Les protestants américains ne le sont plus que de nom. Le catholicisme en progrès continu sous le rapport du nombre et de l'opinion publique. Clôture du dernier concile de Baltimore. Comment se fonde un diocèse aux Etats-Unis. Une vie d'Evêque Missionnaire : Mgr Flaget au Kentucky.

ETAT DES MISSIONS CONFIEES A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

401

Ces missions au nombre de douze sont : Tine et Syra dans l'Archipel et Trébigne dans l'Herzegovine en Europe ; la Chine, le Maduré et la Syrie en Asie ; l'Algérie et Madagascar en Afrique ; l'Amérique méridionale, la Jamaïque, le Missouri, les Montagnes-Rocheuses et le Canada en Amérique.

MISSIONS DE LA MANDCHOURIE.

*Lettre de Mgr Verolles, Vicaire apostolique de la Mandchourie,* 26

Adieux à la France. Rome et Pie IX. Arrivée à Alexandrie. Généreuse hospitalité de Mgr Guasco. Visite à Méhémet-Ali. Description du Gaire. Grotte de la Sainte-Famille. Puits de Joseph. Désert de Suez. Mer Rouge. Aden, le Gibraltar de l'Asie. Ceylan, Syncapore. Hong-Kong. Chang-Hai. Voyage de sept cents lieues à travers la Chine. Point de pont sur les fleuves. Plaines du Chang-Tong. Pagodes chinoises. Canal Impérial. Jour de l'an chinois. Arrivée à Pékin. Description de cette ville. La grande muraille. Golfe du Leao-Tong. Rentrée du prélat dans sa mission. Joie du retour. Perte de M. de la Brunière. Collège de Mongolie. Voyage de l'Empereur à Moukden. Route impériale. Ce qu'est l'administration en Chine. Caractère des Chinois résumé dans l'égoïsme. Leurs écrivains et leurs sages trop vantés. Lâcheté de leurs soldats et marins. Règlement particulier de l'Empereur. Cérémonial de sa cour. Perfidie et cruauté du gouvernement. Le christianisme seul peut tirer la Chine de sa corruption. Inexécution de l'édit concédé à M. de Lagrenée. Nouvelle persécution en Mongolie. Fuite de l'Evêque. Procès aux chrétiens. Déplorable état de la mission.

MISSIONS DE LA CHINE.

*Lettre de Mgr Perrocheau, Vicaire apostolique du Su-Tchuen,* 123

Les Mandarins ne tiennent aucun compte des édits en faveur des chrétiens. L'énergie des puissances européennes aura seule raison de cette déloyauté. Progrès de l'œuvre du baptême dans le Su-Tchuen. Hommage public rendu à cette institution par le Mandarin de Tchouang-Kin. Explication des prodigieux succès de la Société Angélique. Passion des Chinois pour les pilules et les médecines.

- Extrait d'une lettre de M. Pinchon, Missionnaire apostolique, au Su-Tchuen,* 152  
 Détails sur son district. Conversion d'un prétorien fameux par sa cruauté contre les chrétiens. Arrestation de M. Renon sur les montagnes du Thibet. Nécessité d'une vertu déjà acquise pour le Missionnaire qui va en Chine.
- Lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique du Su-Tchuen,* 351  
 Moyens employés par les Mandarins pour faire cesser la pluie ou la sécheresse. Recette du même genre contre l'incendie. Procession du Dragon.
- Extrait d'une lettre de Mgr Novella, Coadjuteur du Vicaire apostolique du Hou-Kouang,* 156  
 Inondation et famine dans sa province. Armée de mendiants. Horrible spectacle que présentent ces affamés. Désolation générale dans le pays.
- Lettre d'un catéchiste de la province du Hou-Kouang,* 159  
 Nouveaux détails sur l'inondation du Hou-Kouang. Égalité dans la misère. Prix exorbitant du riz. La peste enlève ceux que les eaux ont épargnés.
- Extrait d'une lettre de M. Franchet, Missionnaire apostolique,* 142  
 Tableaux de la vie maritime. Le navire est un petit village flottant sur l'eau. Méditation du Missionnaire à bord. Cantiques du soir en l'honneur de Marie.
- Extrait d'une lettre de Mgr Maresca, Administrateur apostolique du diocèse de Nankin,* 202  
 Demande de secours. Fruits de bénédictions produits par les dons de la Propagation de la Foi. Renseignements sur le diocèse de Nankin. Projets de nouveaux établissements.
- Autre lettre de Mgr Maresca,* 396  
 La famine au Kiang-Nan. Le moment de la détresse paraît être celui de la grâce pour les Chinois. Attitude respectueuse de la population envers le Missionnaire dans l'exercice de la Charité.
- Extrait d'une lettre de Mgr Lavaissière, Vicaire apostolique du Tché-Kiang,* 357  
 Conversion d'une jeune mère de famille. Horrible persécution que lui fait subir son mari païen.
- Extrait d'une lettre de M. Albrand, Missionnaire apostolique,* 360  
 Courage d'un confesseur de la Foi.
- Lettre de M. Paul Perny, Missionnaire apostolique,* 362  
 Violente persécution dans le Tong-Cheou. Supplice employé pour torturer les chrétiens, Calme rétabli. Guérison obtenue à Fourvières.
- Extrait d'une lettre de M. Huot, Missionnaire apostolique dans le Yunnan,* 400  
 Réception faite à un prêtre indigène par les Lolo, ses compatriotes.

*Lettre de M. Guillemain, Missionnaire apostolique de la Société des Missions Etrangères,* 455

Départ de l'île de Hong-Kong. Arrivée à Canton. Renseignements sur les deux provinces du Quang-Tong et du Quang-Si. Îles d'Hainan et de Sancian. Description de Canton. La ville flottante. Vie du Missionnaire dans cette cité. Immoralité de la population. Vente ou exposition des enfants. Religion des Chinois. Le premier jour de l'an. Procession du Dragon. Visite à un temple de Bonzes. Leur cimetière. Puérilité de leurs espérances. Triste état de l'Eglise de Canton.

*Autre lettre de M. Guillemain,* 454

Canton, et son passé religieux. C'est la première ville chinoise qui ouvre ses portes aux missionnaires. Saint François-Xavier meurt à six lieues de son port. Le P. Matthieu Ricci y pénètre avec une ambassade portugaise. Il est présenté à la cour et favorablement accueilli par l'Empereur. Conversion du Mandarin Paul Siù. Sa petite fille Cécile imite sa vertu et devient la mère des pauvres. Après la mort de Kang-Hi, Canton sert de prison aux missionnaires persécutés. Le P. Dubaury nouveau Vincent de Paul. Découverte du tombeau d'un confesseur de la foi, mort en 1669. Notice sur le chrétien Augustin Hô; tiré de prison par l'amiral Cécile, il devient l'interprète de M. Lagrenée et s'assoit à la table de son ancien juge. M. Repon arrêté sur les hauteurs du Thibet. Visite aux cachots sanctifiés par les souffrances des martyrs. Une famille cantonnaise exilée en Tartarie devient l'apôtre de ces contrées sauvages.

*Autre lettre du même Missionnaire,* 462

Etat actuel de la mission de Canton. Son dépérissement pendant les quarante dernières années. Un petit cimetière est la seule propriété qui lui reste. L'intérieur de la province présente un aspect moins triste. Deux villages de lépreux devenus chrétiens. Messe de minuit célébrée dans une pauvre chaumière. Visite aux enfants trouvés. Excursion à l'île de Honan. Une catéchumène à l'agonie se fait porter sous un arbre pour y recevoir le baptême et mourir.

#### MISSIONS DU THIBET.

*Lettre de M. Huc, Missionnaire Lazariste,* 206

Description de la ville de Tsiampo. Sa belle Lamaserie. Ville de Djaya. Guerre entre le Houtouktou de Tsiampo et le Tchaktchouba de Djaya. Maladie du Pacificateur des royaumes Ly-Kouo-Ngan. Caravane d'un Leang-tai ou fournisseur des vivres. Une famille chinoise en voyage. Mort du Leang-tai à Bagoum. Epouvante de Ly-Kouo-Ngan. Refus de fournir des Oulah au mandarin. Arrivée du grand chef Proul-Tamba. Portrait de ce personnage. Son château fort. Repas qu'il y donne aux missionnaires. Montagne du Lama contemplatif à Wang-Tsa. Pourquoi les femmes remplacent les hommes dans le service de la caravane. Comment elles sont reçues à Gaya. Halte causée par la neige au pied du mont Angti. Bomba, l'homme sans jambes, chef de la tribu. Haute montagne de Angti. Ville de Djaya, résidence du jeune Houtouktou; ses ruines. Rencontre de deux cadavres chinois. Description de la vallée de Ché-Pau-Keou. La chasse des daims musqués. Ly-Kouo-Ngan se décide à monter



en palanquin. Fleuve Kin-Cha-Kiang. Station de Tchou-Pa-Loung. Ravissante plaine de Bathang où finit la puissance temporelle du Talé-Lama. Station de Samba, et mort de Ly-Kouo-Ngan. L'escorte, privée de ses chefs, obéit aux Missionnaires. A Lithang un nouveau mandarin prend la conduite de la caravane. Elle arrive à Ta-Tsien-Lou, trois mois après avoir quitté l'H' Lassa. Adieux à l'escorte tibétaine. Voyage en Palanquin à travers la Chine. Arrivée à Macao au commencement d'octobre 1846.

#### MISSIONS DE L'INDE, DE SIAM ET DU TONG-KING,

*Extrait d'une lettre de M. Dodot, Missionnaire apostolique,* 307

Etat actuel de Lahore. Enumération des établissements religieux du diocèse d'Agra. Pauvreté de Mgr Carli. Appel au dévouement des prêtres d'Europe.

*Extrait de différentes lettres de M. Lequeux,* 347

Voyage de Syncapour à Siam sur une jonque chinoise. Superstitions à bord, pour obtenir le beau temps. Arrivée à Bangkok. Coup d'œil sur cette ville et ses habitants. Dévotion du roi pour les pèlerinages. Expulsion des missionnaires sur leur refus de participer aux superstitions.

*Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental,* 453

La persécution continue sans arrêter les progrès de la Foi. Statistique de la Mission.

*Lettre de Mgr Pellerin, Coadjuteur de Mgr le Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale,* 367

Thieu-Tri battu à Touranne par les Français, se venge sur les chrétiens. La main de Dieu frappe le roi persécuteur. Tu-Duc, le second de ses fils, monte sur le trône. Intrigues de son frère aîné pour attirer les chrétiens à son parti. Arrivée du Missionnaire sous les murs de la capitale. Dangers qu'il court par l'empressement indiscret des néophytes. Funérailles de Thien-tri. Nouvel édit de persécution publié malgré le roi. Mort d'un néophyte infracteur de la loi sur la sanctification du dimanche. Science des Cochinchinois dans l'art militaire.

*Extrait d'une autre lettre de Mgr Pellerin,* 386

Événement qui oblige le Prélat à quitter les environs de la capitale. Fondation d'un collège dans le Quang-tri. Investiture accordée à Tu-Duc par l'empereur de la Chine. Voyage des ambassadeurs Chinois. Description de Hué, capitale du royaume. Cérémonial de l'investiture. Invasion du choléra. Egoïsme des infidèles, et dévouement des chrétiens pendant la durée du fléau.

#### MISSIONS DE LA MALAISIE.

*Lettre de M. Favre, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions Etrangères,* 286

Ville de Malacca. Historique de cette mission. Schisme de 1858. Voya-

ge dans les forêts de la Malaisie. Visite aux sauvages Carfiens. Cité de Johore. Dangers que court le missionnaire entre les mains des pirates.

*Autre lettre du même missionnaire*, 296

Origine des Benuas. Leurs connaissances. Leur langue, leur population, leurs habitations aériennes, leur occupation, leur régime alimentaire, leurs armes, leur mariage et leurs funérailles.

*Extrait d'une lettre de Mgr Vrancken, Evêque de Colophon*, 521

Voyage dans l'intérieur de Java. Visite à l'Empereur de Solo et au Sultan de Djadjocarta. Festin de cinq mille convives.

#### MISSIONS DE L'OcéANIE.

*Lettre du P. Piéplu, Mariste*, 75

Bonheur de revoir la terre après une longue navigation. Beauté des environs de Rio Janeiro. Sort des esclaves qui pululent dans son sein. Protection de Marie sur les Missionnaires. Vue de Monte-Video. Son interminable siège. Détroit de Magellan. Port-Famine. Les Patagons. Rencontre de M. Marceau. Port-Gallant. Famille de Feugiens; leur pays, leurs canots et leur misère. Oiseaux voyageurs. Evolution des marsoins. Arrivée à Valparaiso. Excursion à Callao dans le Pérou.

#### VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MÉLANÉSIE.

*Lettre du P. Montrouzier, Mariste*, 86

Abandon des îles Salomon. Arrivée à Woodlark. Le sauvage Pako. Achat d'un terrain à la baie de Guassup. Etude de la langue du pays. Courses apostoliques dans l'île. Enfants et adultes baptisés en danger de mort. L'union qui règne entre les divers hameaux favorise la prédication. Bonnes dispositions et intelligence des enfants. Station fondée à Rook par Mgr Collomb. Courage et pitié du capitaine Raballand.

*Lettre du P. Villien, Mariste*, 101

Evacuation de San-Christoval par les Missionnaires. Danger que court l'Arche-d'Alliance. Une nouvelle mission à l'île Rook. Vue du port de Saint-Isidore. Frayeur des naturels à l'arrivée des missionnaires. Description de l'île; ses ressources, ses fêtes et ses usages.

#### VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OcéANIE CENTRALE.

*Lettre du P. Vachon, Mariste*, 107

Vie du P. Vachon au milieu de sa tribu sauvage. Affection de ses néophytes. Disette dans l'île d'Upolu par suite de la guerre. Succès de diverses plantations introduites par le missionnaire. Visites incessantes qu'il reçoit des naturels. Malades guéris par ses soins.

*Extrait d'une lettre du Frère Jacques Peloux, Mariste,* 113

L'Archipel des navigateurs compte déjà quatre missions. Orgueil des insulaires. Grande fête donnée au *Sicta del Mare* qui avait à bord douze Filles de la charité se rendant en Chine. L'une d'elles meurt; ses funérailles. Nouvelles de la Calédonie et de Wallis.

#### VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GALEDONIE.

*Lettre du P. Goujon, Mariste,* 117

Inutile tentative du P. Roudairé pour fonder une mission à Halgan. Complot des insulaires pour s'emparer d'un navire français. M. le capitaine Marceau découvre la trahison. Une lunette d'approche entre les mains des sauvages. Description de l'île des Pins. Honneurs rendus aux chefs. Physionomie et caractère des habitants. Préjugés hostiles aux missionnaires.

#### MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

*Extrait d'une lettre de Don Rosendo Salvado,* 316

Voyage dans les immenses forêts de l'Australie. Premier établissement dans le désert. Les missionnaires éprouvés par la faim, la mort et l'incendie. Ils vont mendier à Perth.

#### MISSIONS DE LA CALIFORNIE.

*Extrait d'une lettre de M. Delorme, Missionnaire apostolique,* 153

Motifs de son départ pour la Californie. Fête de la Pentecôte célébrée dans une forêt. Souffrances de la caravane au désert. Serpents à sonnettes. Bords enchantés du Rio-Sacramento. Ministère du prêtre auprès des chercheurs d'or. Crimes et dangers de tout genre. Prodigeux accroissement de San-Francisco. Retour pour l'Oregon.

#### MISSIONS DES ETATS-UNIS ET DU CANADA.

*Lettre du R. P. de Smet, Jésuite,* 257

Visite à quelques tribus de Sioux. Les plaines du grand désert Américain. Ce qu'on souffre du mirage, des maringoins et des brulots.

*Lettre du même Père,* 263

Serpents à sonnettes. Chiens de prairie. Aspect des *Mauvaises terres*. Monde de pétrification en tout genre.

*Autre lettre du même Père,* 267

Rencontre des *Ponkabs*. Première prédication à ces Indiens. Espérances que font concevoir les tribus de l'Ouest et du Nord des Etats-Unis.  
*Autre lettre du même Père*, 271

Etat déplorable des Sioux. Jeune fille captive rendue à son père. Baptême de l'idiot Pascal. Distribution de médailles à l'effigie de Pie IX. Un manitou de guerre. Commerce des peaux de Buffle. Retour à Saint-Louis, après quatre mois d'absence.

*Lettre du R. P. Jaffré, Jésuite* 280

Difficultés de l'apostolat au milieu d'une population disséminée. Première communion de jeunes canadiens. Missions à Moldéne, à Chatham, à Sandwich. Bonnes dispositions des hérétiques à rentrer dans le sein de l'Eglise.

*Extrait d'une lettre de Mgr Van-Welde, Evêque de Chicago*, 313

Misère du troupeau confié aux soins du Prélat.

*Extrait d'une lettre du P. de Smet*, 314

Appel à la charité de l'OEuvre en faveur des tribus sauvages

*Extrait d'une lettre de Mgr l'Evêque de Marseille*, 315

Détresse des missions de l'Oregon et de la Rivière rouge.

*Lettre de M. Frédéric Baraga, Missionnaire allemand*, 343

Nécessité des livres de prières pour les sauvages. Mission du lac Supérieur en voie de prospérité. Courses apostoliques sur la neige; leur danger et leurs consolations.

#### MISSIONS DE MADAGASCAR.

*Lettre du R. P. Neyraguet, Jésuite*, 414

Départ de M. Webber, Provicaire apostolique avec le P. Neyraguet. Descente dans l'île de Mayotte. Le royaume de Ménabé. Caractère des Sakalaves. Visite au chef du village de Tsimanan-Rafozan. Arrivée d'Iariari, premier ministre du roi de Ménabé. Il conduit les missionnaires à la résidence royale. Curieuse réception faite par un prince dans l'ivresse. Description d'une case Malgache. Effets produits par un orgue et un accordéon. Voyage à travers un pays inondé. Iariari apprend à lire. Mahinti-Rano dans le pays de Manemboule. Vie du missionnaire sur une côte déserte de Madagascar. Utilité d'avoir un chef indigène pour sauf-conduit.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-DEUX.

---

LETTRES

DE SA SAINTETÉ, PIE IX,

AUX ASSOCIÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

---

A la nouvelle du retour si désiré de Pie IX dans la capitale du monde chrétien, les Directeurs de l'OEuvre se sont empressés de porter aux pieds du Saint-Père l'expression de leur joie, comme ils s'étaient précédemment associés aux tribulations du Pontife. Voici les réponses que Sa Sainteté a daigné faire à l'un et à l'autre Conseil. En les publiant, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ce nouveau témoignage de la *bienveillante sollicitude*, de la *tendresse paternelle*, et des *vœux ardents* du Saint-Père pour ses enfants de la Propagation de la Foi.

LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE  
LYON.

PIUS PP. IX.

Dilecti Filii salutem et Apostolicam Benedictionem.

Filiālis in nos pietatis atque observantiæ studium quod in vobis summum reperitur, Dilecti Filii, nunc iterum litteris vestris confirmari per quam jucunde intelleximus, quibus die vigesima secunda Aprilis proximi reditum in hanc urbem nostrum gratulari, ac diuturnam nobis rebusque nostris tranquillitatem ex animo precari voluistis. Quapropter amantissimo ipsi litterarum vestrarum officio iterata studiosissimæ paternæ nostræ erga vos voluntatis testificatione respondemus, multisque ut par est laudibus vestri addicti nobis devinctique animi sensus prosequimur, quibus in omni nostra tum adversa tum prospera fortuna mirum in modum excelluistis. Non est autem opus, Dilecti filii, ut pluribus excitemus vos ad ingentes ut par est gratias parenti salutis nostræ Deo in humilitate cordis persolvendas; novum enim est, maximeque stupendum beneficium, quod tristi hoc sane et luctuoso tempore contulit nobis. Utinam vero ipse flagella iracundiæ suæ quæ pro peccatis nostris meremur pœnitentia placatus avertat, atque in benignitate vultus sui super christianum Gregem universum tandem respiciat. Id nos summis votis ac precibus ab eodem elementissimo Domino quotidie postulamus, quem etiam quanta possumus humilium

TRADUCTION DE LA LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU  
CONSEIL CENTRAL DE LYON.

PIE IX PAPE,

Chers fils , salut et Bénédiction Apostolique.

La piété filiale pour notre personne et l'empressement respectueux qui vous distinguent , chers fils , c'est avec une douce satisfaction que Nous les voyons confirmés de nouveau dans votre lettre du 22 avril dernier, par laquelle vous avez voulu Nous féliciter de notre retour dans cette ville et souhaiter du fond du cœur une tranquillité durable à Nous et à tout ce qui Nous concerne. C'est pourquoï, aux sentiments généreux exprimés dans votre lettre, Nous répondons par le témoignage réitéré de notre paternelle et très-bienveillante sollicitude pour vous et Nous donnons, comme il convient, de grands éloges aux sentiments de dévouement à notre égard dont vous avez été animés d'une manière admirable, soit dans nos épreuves , soit dans notre prospérité. Il n'est pas besoin, chers fils, que Nous vous excitions par beaucoup de paroles à rendre, comme il est juste, avec humilité de cœur, de très-vives actions de grâces à Dieu, auteur de notre salut, car c'est un bienfait nouveau et très-étonnant qu'il Nous a accordé dans ce temps de tristesse et d'affliction. Plaise cependant au Seigneur, qu'apaisé par la pénitence il détourne les fléaux de sa colère que nous méritons pour nos péchés, et qu'il jette enfin des regards miséricor-

precum contentione rogamus ut sua in vobis, Dilecti filii, munera multiplicet ac tueatur. Atque horum auspiciem, simulque paternæ qua vos prosequimur caritatis testem esse cupimus Apostolicam benedictionem, quam vobis omnibus, Dilecti Filii, intimo cordis affectu ac peramanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 22 maji anni 1850. Pontificatus nostri Anno IV.

PIUS PP. IX.



dieux sur l'universalité du peuple chrétien ! C'est ce que par nos vœux ardents et nos prières Nous demandons chaque jour au Dieu très-clément, et Nous le conjurons aussi, avec toute l'instance de nos humbles prières, de multiplier ses dons sur vous et de vous couvrir de sa protection. Comme gage de ces biens et dans le désir que ce soit un témoignage de la tendresse paternelle que Nous avons pour vous, Nous donnons à vous tous, chers fils, avec le plus grand amour et la plus intime affection de notre cœur notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 22 mai de l'an 1850, de notre Pontificat l'année quatrième.

PIE IX, PAPE. \*

LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE  
PARIS.

PIUS PP. IX,

Dilecti Filii salutem et Apostolicam Benedictionem.

Singulare illud obsequii erga Nos pietatis ac devotionis vestræ studium, quod tum maxime patuit, cum post luctuosissimam istius Urbis conversionem Cajetam Nos concedere debuimus, Vestris iterum confirmatum est Litteris die vigesima septima Aprilis proximi datis, quibus Nostrum in Romanam hanc Urbem reditum impense gratulati estis. In quo felici eventu majorem in modum jure gaudetis, Dilecti Filii, atque immortalī Deo hujus et aliorum omnium auctori maximas agentes gratias Gallicanis aliisque militaribus copiis ob egregiam, quam in tuendo civili sedis apostolicæ principatu ac tutanda necessaria Romani Pontificis libertate et dignitate operam navarunt, amplissimas tribuitis laudes. Respiciat bonorum operum remunerator Dominus in tantam Catholicarum Gentium alacritatem, et quod Nobis et supremæ huic Petri sedi exhibent ipsæ præsidium omnium terrestri, tum cœlesti felicitate remuneret. Vobis interim, Dilecti Filii, gratissimum pro officio profiteamur animum, atque iterata laudum commendatione sequimur studia, quibus in præstantissimum fidele Propagationis opus incumbitis. In humilitate cordis Omnipotentem Dominum obsecramus ut sua super Vos munera multiplicet ac tueatur; quorum auspiciem simulque præcipuæ Nostræ in Vos caritatis testem Apostolicam Benedictionem Vobis omnibus, Dilecti Filii, intimo paterni cordis affectu amanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 8 junii Anni  
1850. Pontificatus Nostri Anno IV.

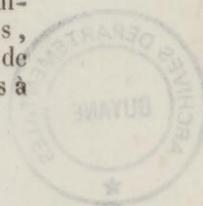
PIUS PP. IX.

TRADUCTION DE LA LETTRE ÉCRITE PAR SA SAINTETÉ AU CON-  
SEIL CENTRAL DE PARIS.

PIE IX PAPE,

CHERS FILS, salut et Bénédiction Apostolique :

Les sentiments de piété et de complet dévouement à notre personne que vous avez manifestés avec tant d'empressement lorsqu'après la déplorable révolution de cette ville, Nous avons dû nous réfugier à Gaëte, Nous les retrouvons dans votre lettre du 27 avril, où vous Nous félicitez avec tant d'affection de notre heureux retour dans cette ville de Rome. C'est avec raison, très-chers fils, que vous vous livrez au sujet de cet heureux événement à la joie la plus vive ; c'est avec raison aussi, qu'après en avoir d'abord rendu grâces à l'immortel auteur de toutes choses, vous décernez un brillant tribut d'éloges aux soldats de la France, et aux autres troupes auxiliaires qui ont bien mérité de Nous, et en affermissant la puissance temporelle du siège apostolique, et en assurant la dignité et la liberté indispensables au Souverain Pontificat. Que Dieu, le suprême rémunérateur des bonnes œuvres, laisse tomber un regard bienveillant sur ces nations catholiques si zélées pour sa gloire ; que pour le secours que leurs mains ont porté, et à notre personne, et au siège suprême de Pierre, il les récompense et par les bénédictions de la terre et par les dons du ciel. Pour vous, très-chers fils, Nous vous adressons le témoignage de notre juste reconnaissance, et Nous Nous plaisons à



renouveler les éloges que mérite le zèle avec lequel vous travaillez à l'OEuvre si importante de la Propagation de la Foi. Dans l'humilité de notre âme, Nous conjurons le Seigneur Tout-puissant de multiplier et de faire fructifier en vous les dons de sa miséricorde. Comme augure de ces célestes faveurs, et en témoignage de notre vive affection pour vous, Nous vous accordons à tous, très-chers fils, du fond de notre cœur paternel, notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome à Saint-Pierre, le 8 juin de l'an 1850 et de notre Pontificat le quatrième.

Signé « PIE IX, PAPE. »

